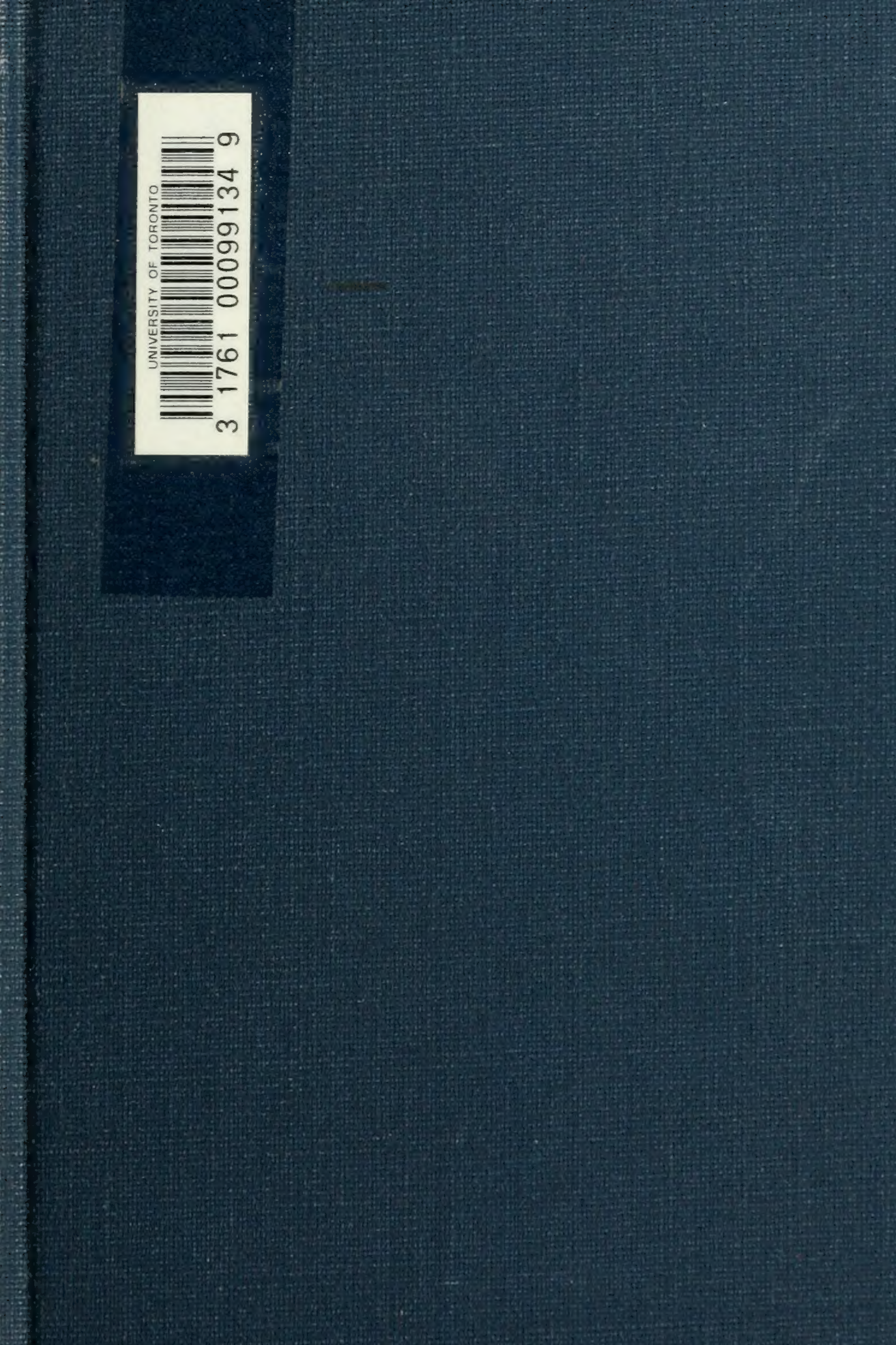
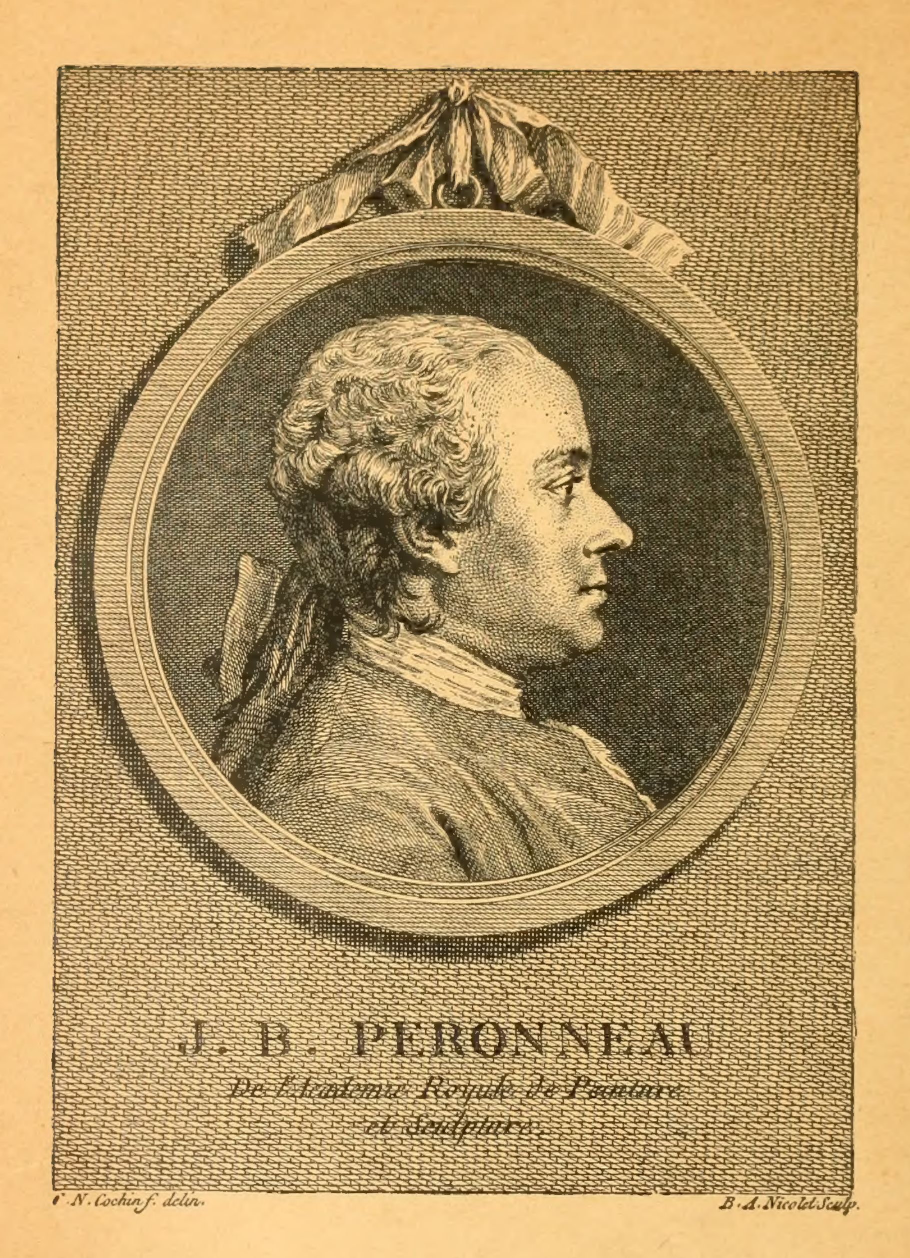

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00099134 9

J.-B. PERRONNEAU (1715-1783)

SA VIE ET SON ŒUVRE



C. N. Cochin f. delin. B. A. Nicolet Sculp.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ART
DU XVIIIe SIÈCLE

J.-B. PERRONNEAU

(1715-1783)

SA VIE ET SON ŒUVRE

PAR

LÉANDRE VAILLAT

ET

PAUL RATOUIS DE LIMAY

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



PARIS ET BRUXELLES
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST ET Cie, EDITEURS.

1923

AVANT-PROPOS

Depuis la publication de notre livre sur J.-B. Perronneau, en 1909, bien des vicissitudes — celles de la guerre avant toutes — ont interrompu des recherches dont la première édition, aujourd'hui épuisée, ne marquait que la première étape. Nous voici en situation de mettre le public au courant de notre enquête, dans une seconde édition. Celle-ci marque, par rapport à la première, un progrès très appréciable en ce sens qu'elle précise certains points de la biographie, jusque-là ignorés, et montre un nombre important d'œuvres inédites.

Nous avons crû devoir adopter, cette fois encore, le ton circonspect et prudent qui convient à des ouvrages où la vérité est, pour ainsi dire, cherchée à tâtons. Le maître dont il s'agit a eu, en effet, une destinée si incertaine, si aventureuse, si chargée de soucis, et d'une fortune si diverse que, longtemps encore, certaines périodes de sa vie resteront dans le mystère et demeureront un domaine où la curiosité aura toujours quelque chose à découvrir. Le temps n'est pas encore venu où cette existence d'artiste sera suffisamment élucidée pour que les érudits patients, consciencieux déposent leur bilan et laissent à des écrivains plus brillants le soin d'écrire enfin un livre dont la matière ne soit point si ardue et s'agrémente de pages vraiment littéraires. Il y a, en quelque sorte, dans la rédaction d'un volume de ce genre, un degré relatif à l'état de la connaissance. Notre éminent prédé-

cesseur, Maurice Tourneux, dont la veuve a bien voulu nous communiquer les dernières notes, et nous-mêmes en sommes encore au stade de la modestie.

Bien que nous ayons trouvé une aide des plus précieuses dans les informations de M. van Riemsdijk, ancien directeur du Rijksmuseum, *et de M. Staring, l'érudit hollandais, qui a fait preuve à notre égard d'une véritable générosité, nous ne nous dissimulons pas les lacunes de cette nouvelle édition et nous ne pouvons que terminer cet* Avant-propos, *comme l'*Avertissement *de notre première édition, en disant à ceux qui nous font confiance : « Nous nous efforcerons de compléter, dans la suite, une enquête impartiale et nous espérons que d'autres travailleurs nous aideront à donner à la grande mémoire de J.-B. Perronneau l'éclat qui lui convient ».*

Paris, le 30 juin 1923.



I.

Les débuts. Perronneau graveur.

1715-1742

On ne connaît pas l'acte de naissance de Jean-Baptiste Perronneau, mais les registres de l'ancienne Académie Royale de peinture et de sculpture portent, à la date du 10 janvier 1784, que Jean-Baptiste Perronneau, élève de Natoire et de Laurent Cars, est né à Paris en 1715 et mort à Amsterdam (Hollande), en Novembre 1783, âgé de 68 ans. D'autre part, suivant son contrat de mariage, il est fils de Henri Perronneau, bourgeois de Paris, et de Marie-Geneviève Frémont. En présence de ces deux assertions officielles, nous n'avons aucune raison de croire que l'artiste soit né à tout autre endroit qu'à Paris.

Basan écrit dans son *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes* :

« Perroneau (Jean-Baptiste), né à Paris en 1731, élève de Cars. On a de lui *l'Air* et *la Terre*, m. ps. en t., d'après Natoire et dont les pendans sont *le Feu* et *l'Eau*, gravés par Aveline, d'après le même maître. »

Ainsi, d'après Basan, Perronneau n'aurait eu que sept ans quand il publia chez Huquier une suite d'estampes datée de 1738, et quinze ans lors de sa réception à l'Académie.

Huber et Rost, dans leur *Manuel des Amateurs de l'art* (Ecole de France, t. VII-VIII) écrivent de même :

« Jean-Baptiste Perroneau, graveur à la pointe et au burin, né à Paris en 1731. Elève de Laurent Cars, il a gravé d'après quelques maîtres François, un assez petit nombre de pièces.

1° *Le Serviteur d'Abraham auprès de Rebecca*, d'après F. Boucher ; in-fol. ;

2° *L'Air* et *la Terre*, d'après Natoire, deux pièces dont les pendans sont *le Feu* et *l'Eau*, gravées par Aveline, d'après le même maître ; in-fol., en t. »

Nagler, dans son *Künstler Lexicon*, fait mieux. Sans nous indiquer ses sources, il déclare :

« Jean-Baptiste Peronneau, un Maltais, ou un chevalier de Malte, naquit en 1713 et fut connu comme peintre de portraits. Il peignit à Paris et ailleurs beaucoup de portraits à l'huile et au pastel dont quelques-uns ont été gravés par J. Daullé, C. de Baschi, Marcenay et H. Rossi. Peronneau fut de l'Académie en 1753 et mourut à Amsterdam en 1783. »

Et ailleurs : « Perronneau, Jean-Baptiste, graveur à l'eau-forte, né à Paris en 1731, fut élève de L. Cars. Nous avons de lui quelques bonnes feuilles. Il mourut en 1806.

1° *Laban et Rebecca*, d'après Boucher, qu. fol. ;

2° *L'Air* et *la Terre*, d'après C. Natoire, pendans au *Feu* et à *l'Eau*, par Aveline, qu. fol. ;

3° Plusieurs figures académiques, d'après Van Loo, 12 pl., fol. ;

4° Plusieurs figures académiques, d'après Bouchardon, pour deux livres de dessins, gravées avec Aveline, Huquier, Aubert, Bouchardon et autres (1). »

Ainsi, Nagler, par un pouvoir discrétionnaire, crée deux

---

(1) Voici le texte allemand : « Peronneau, Jean-Baptist, ein Maltheser, wurde 1713 geboren, und als Bildnissmaler berühmt. Er malte zu Paris und anderwärts viele Portraite in oel und pastell, deren einige von J. Daullé, C. de Baschi, Marcenay und H. Rossi gestochen wurden. Perronneau wurde 1753 Mitglied der Akademie und 1783 starb er zu Amsterdam. »

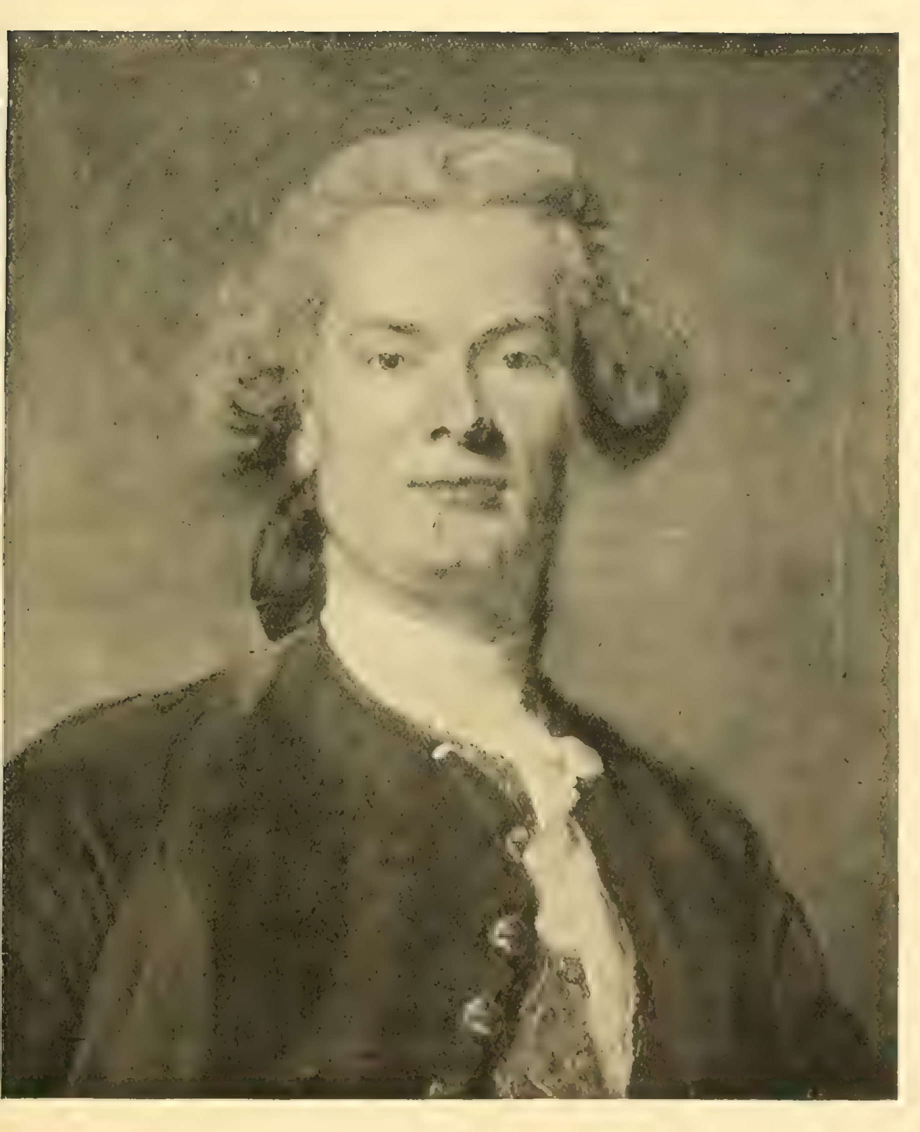
« Perronneau, Jean-Baptist, Kupferstecher wurde 1731 zu Paris geboren, und von L. Cars unterrichtet. Wir haben von ihm einige gute Blätter. Starb um 1806.

1° *Laban und Rebecca*, nach Boucher, qu. fol.

2° *Luft* und *Erde*, nach C. Natoire, Pendants zu Avelines *Feuer* und *Wasser*, qu. fol.

3° Mehrere akademische Figuren, nach C. Van Loo, 12 Blätter, fol.

4° Mehrere akademische Figuren, nach E. Bouchardon, für zwei Zeichnungsbücher mit Aveline, Huquier, Aubert, Bouchardon jun. u. a. gestochen.



Portrait présumé de J. B. Perronneau par lui-même
Peinture. Signée.
(Musée de Tours)

Perronneau, tous deux nés à Paris, l'un en 1713, l'autre en 1731, l'un peintre de portraits à l'huile et au pastel et académicien, l'autre graveur et élève de Laurent Cars. Cette distinction a été suivie aveuglément par Charles Le Blanc, dans son *Manuel de l'Amateur d'Estampes*, par l'abbé de Boni, dans sa *Biographia degli Artisti*, parue à Venise en l'année 1840, et enfin par MM. Portalis et Béraldi, dans leurs *Graveurs du XVIIIe siècle*. Les dictionnaires de Siret et celui d'Auvray et Bellier de la Chavignerie s'en tiennent aux registres de l'Académie, et font de Jean-Baptiste Perronneau un peintre, né en 1715 (Siret met un point d'interrogation à cette date), mort à Amsterdam en 1783, portraitiste et reçu académicien en 1753.

Nous préférons, comme eux, nous en tenir aux documents officiels, sans négliger toutefois un document de premier ordre, le *Dictionnaire* de Heinecken. Cet Heinecken, conseiller des finances du roi de Pologne, auteur de *l'Idée générale d'une collection complète d'estampes* et créateur du Cabinet des estampes de Dresde, sous Auguste VII, avait écrit un *Dictionnaire des artistes*, qui n'a malheureusement été publié que jusqu'à la lettre D. Le manuscrit, qui se trouvait jusqu'en 1866 à la Bibliothèque Royale de Dresde, est conservé, depuis cette époque, au Cabinet des estampes de la même ville. Nous transcrivons les deux passages relatifs à Perronneau :

« 1° Tome XIV de l'ouvrage principal :

Jean-Baptiste Peronneau, peintre de portraits à Paris. Il est de l'Académie Royale. Il a gravé, avant que de s'appliquer à la peinture. Nous avons :

Le portrait de l'abbé de Lazare Chambroy, armes au bas, par J. Daulé, 1749 ;

Gerard Mœrman, Savant Hollandois, par J. Daulé, grand in-4° ;

L'Evêque de Messene, par Balechou ;

Charles Baschi, Marquis d'Aubois, ovale, par Daulé, 1748 ;

Laurent Cars, Graveur ;

Buste d'une femme, par de Marcenay.
d'après Van Loo (vacat) ;
d'après C. Natoire (vacat) ;
2° *Supplément*, vol. P. Q., fol. 72 :

Jean-Baptiste Peronneau, peintre qui avoit commencé par être graveur. Il a été reçu à l'Académie Royale. Nous avons de lui :

Le Portrait de l'Evêque de Messene, par Balechou ;
Autre de Charles Baschi, Marquis d'Aubois, par Daulé, 1748 ;
Autre de l'Abbé de Lazare Chambroy, par le même, 1749 ;
Gerard Meerman, Savant Hollandois, par le même ;
Portrait de Laurent Cars, graveur ;
Autre d'une femme anonyme, gravée par de Marcenay.

Il a aussi gravé d'après Natoire, Van Loo, Bouchardon, Boucher. »

Donc, à deux reprises, Heinecken affirme que Jean-Baptiste Perronneau fut graveur « avant que de s'appliquer à la peinture » et fait des deux Perronneau inventés par Nagler une seule et même personne.

Mais il y a de plus, dans le texte de Nagler, un mot à double sens. *Ein Maltheser*, signifie un Maltais ou un chevalier de Malte. L'entrée dans cet ordre entraînait l'obligation du célibat. Dans les *Liaisons dangereuses*, Cécile Volanges écrit à son amie, Sophie Carnay et lui parle ainsi du chevalier Danceny : « Il chante comme un ange et compose de très jolis airs dont il fait aussi les paroles. C'est bien dommage qu'il soit chevalier de Malte ! il me semble que s'il se mariait, sa femme serait bien heureuse... »

Perronneau s'est marié le 9 novembre 1754. De même cette chevalerie n'était plus guère acquise, au XVIIIe siècle, que par les cadets de famille. Or, Perronneau avait un jeune frère, dont il exécuta un portrait à l'huile, exposé le 25 août 1746, au Salon du Louvre : c'est peut-être le chevalier de Malte dont parle Nagler.

L'opinion de Heinecken se trouve confirmée, à notre sens,

par le fait que presque jamais Perronneau, qui varie dans l'orthographe de sa signature, mais qui signe le plus souvent et en toutes lettres, ne fait précéder son nom des initiales de ses prénoms. Il n'eût pas manqué de le faire pour se distinguer d'un homonyme, s'il y avait eu confusion possible. Et cela nous amène tout naturellement à une autre question. Quelle fut la parenté artistique de Perronneau ?

Si l'on en croit le témoignage de l'abbé de Fontenay (1), qui concorde avec les registres de l'Académie Royale, il «fut d'abord instruit dans le dessin par M. Natoire ; ensuite il entra chez M. Cars, dans l'intention d'être graveur ; mais il n'étoit pas né pour l'exercice d'un art qui demande beaucoup de constance et de patience. Il quitta la gravure et peignit au pastel. Il y fit des progrès très rapides, et en peu d'années, il fut en état de mériter l'approbation des personnes de l'Art les plus éclairées. »

Charles-Joseph Natoire, né en 1700, reçu académicien le 31 décembre 1734, fut adjoint à professeur le 2 juillet 1735 et professeur le 2 juillet 1737. Dans l'œuvre gravé de Perronneau, on voit deux planches : *l'Air* et *la Terre*, gravées d'après les tableaux de Charles Natoire, peintre du roi. Peut-être même Natoire aurait-il enseigné au jeune artiste l'art du pastel qu'il pratiquait lui-même volontiers et avec succès, puisqu'à la vente de M. de Julienne, l'amateur et l'ami de Watteau, figuraient huit de ses pastels. En tout cas, il fut professeur à l'Ecole de dessin « qui était ouverte depuis la fondation de l'Académie et qui offrait à tout venant les moyens d'étudier la peinture et la sculpture ». Il existe aux Archives Nationales (0 1922, p. 138) un document contemporain assez piquant dans lequel les élèves de cette école (cours de l'Académie royale) « représentent à M. de Tournehem qu'il se commet des injustices journellement dans la dite Académie... », et déclarent « que MM. les professeurs prennent à tâche d'anéantir le bel ordre

(1) *Affiches, annonces et avis divers* ou *Journal Général de France*. Samedi 10 janvier 1784.

qui s'y est toujours observé, et notamment sous M. de Boulogne ». Et, dans l'exposé des faits, il est dit : « MM. Natoire et Pierre sont les seuls qui font des élèves ; mais le premier fait tort aux élèves. »

Suivant les témoignages de Basan, Huber et Rost, de Nagler, et de l'Académie Royale elle-même, en dépit du silence de Heinecken, son second maître semble avoir été Laurent Cars, né à Lyon en 1699, fils de Jean-François Cars, qui s'était établi comme graveur et comme marchand de planches pour thèses et pour paroissiens, au bas de la rue Saint-Jacques.

Perronneau a exécuté à deux reprises, au pastel et à l'huile, le portrait de ce Laurent Cars, qui signera en qualité de témoin à son contrat de mariage, le 3 novembre 1754.

Perronneau débutait donc dans la bonne tradition académique et apprenait son métier chez des artistes qui le tenaient eux-mêmes des élèves de Nanteuil. Il coudoyait peut-être devant le modèle, sous l'œil de Bouchardon, Aveline, Joullain et d'autres. Nous ne pouvons savoir s'il suivit les cours de l'Académie Royale, puisqu'on ne possède les registres d'inscription des élèves qu'à partir de l'année 1758.

On a recherché si Drouais le père, qui pratiquait beaucoup le pastel, n'avait pu être le maître de Perronneau. Le fait que celui-ci ait exposé son portrait au Salon du Louvre ne prouve rien. A ce compte, Cochin, Vernet, Oudry, Adam l'aîné lui auraient enseigné leur art. Perronneau, muni d'un solide rudiment appris soit au cours de l'Académie, professé par Natoire, soit dans l'atelier de Cars, a dû, comme tant d'artistes, se faire une personnalité au sortir de l'école, puis se laisser influencer par les conversations et surtout par la vue des œuvres d'un artiste différent, en certains côtés, des autres peintres de l'école française contemporaine, Largillierre, le maître d'Oudry, Largillierre qui a développé dans deux conférences ses idées sur la couleur, Largillierre si accueillant aux artistes, si généreux de



Petite fille tenant un chat
Pastel. Signé et daté 1745.
(Galerie nationale de Londres)

conseils, et dont la bonté trouve un écho attendri dans les mémoires de Wille. Perronneau a vécu dans l'intimité d'Oudry dont il a exécuté le portrait ; peut-être, par lui, a-t-il connu Largillierre ; la comparaison de leurs œuvres, nous le verrons plus loin, fixera plus sûrement cette parenté du talent que les documents d'archives, si incertains en ce qui concerne les deux artistes.

Le catalogue de l'œuvre gravé de Perronneau est composé de planches qui ont toutes été exécutées avant 1744. Il semble bien que, parmi elles, les plus anciennes soient celles qu'il a gravées d'après François Boucher ou d'après Natoire. Boucher, à ses débuts, gagnait sa vie à des images de piété, tandis qu'Oudry et Carle Van Loo, pour ne pas mourir de faim, fournissaient à bon compte, l'un des rébus, l'autre des décorations d'opéra et de petits portraits. C'est ainsi que Boucher exécutait, pour un bréviaire de Paris, des projets d'estampes avec les vues de la ville, accompagnées chacune d'une Vertu, que les jansénistes appelèrent : *l'Espérance et le Louvre, la Charité et le Pont-Neuf, la Foi et les Invalides, la Religion et Notre-Dame.* A ce travail qu'il donnait au père de Laurent Cars, Boucher gagnait la table, le logement et soixante livres par mois « qu'il estimait pour lors, dit Mariette, être une fortune ». Ne peut-on considérer ce chiffre comme une indication sur la condition matérielle de Perronneau, qui a travaillé probablement dans le même atelier ? On trouve, en effet, dans le catalogue de son œuvre gravé, d'après Boucher : *Le Serviteur d'Abraham auprès de Rebecca, Un Magicien chinois* et *Responderuntque Laban,* dont Laurent Cars gravait le pendant *Primitia martirum Sociétatis Jesu in Ecclesia Japonica.*

De la même époque semblent datés les deux pendants, *l'Air* et *la Terre,* exécutés en ovale d'après les tableaux de Charles Natoire, peintre du roi, du cabinet de M. du Fort, par J.-B. Perronneau, qu'on vendait à Paris, chez Huquier, rue Saint-Jacques,

au coin de la rue des Mathurins, avec privilège du roi (1). Sans parler de la composition, qui ressort de la banalité officielle et dont Perronneau n'est pas responsable, le travail au burin ne décèle aucune originalité — le moyen d'être original après Nanteuil et Edelinck ! — mais ne manque pas de souplesse ni de variété, avec des accentuations d'eau-forte qui donnent à certaines ombres plus de profondeur, d'onctuosité et assignent aux valeurs claires toute leur importance.

Il collaborait enfin à deux suites d'estampes, publiées l'une et l'autre à Paris, chez Huquier, rue Saint-Jacques, au coin de la rue des Mathurins, avec privilège du Roi, 1738, sous le titre suivant : *Livre de diverses figures d'académies dessinées d'après le naturel*, par Edme Bouchardon, sculpteur du Roi. On lit la signature de J.-B. Perronneau, dans la première suite, sous le trait carré du titre, inscrit sur une draperie, au bas de la planche IV, qui représente un homme nu, à terre, auprès d'une urne, et dans la seconde suite, au bas de la planche VII, où l'on voit un homme de dos, assis sur un rocher. Les premiers essais nous montrent un Perronneau académique, voué à l'allégorie, mais puisant aussi dans les belles planches du XVIIe siècle que renfermait sans aucun doute la boutique de Cars le père, dans la compagnie de Boucher, dans l'enseignement d'un Laurent Cars, d'un Bouchardon, d'un Natoire, futur directeur de l'Académie de France à Rome, la tradition pure de l'ancienne Académie, la science du modelé, la conviction qu'on n'établit pas un projet, un « dessein » par un trait facile, mais avant tout par la distribution des masses lumineuses et sombres. Ces figures d'académie dont les dessins préparatoires ont dû passer dans la collec- de Desfriches (2), montrent en lui, non un artiste improvisé, mais

(1) Cabinet des Estampes. Œuvre de Natoire. Db. 26.

(2) On relève en effet dans un inventaire de cette collection, du 29 juillet 1752, dix études, têtes d'enfants ou académies, de Perronneau.

un homme préparé par l'étude patiente de la ronde bosse, puis du modèle vivant, à faire œuvre personnelle, c'est-à-dire à mettre au service de son émotion les ressources de son savoir. Il nous reste un témoignage de cet apprentissage méthodique dans une sanguine provenant de la collection de Desfriches (1), qui représente une tête de vieillard. Perronneau pouvait devenir un Hallé, un Natoire ; il préféra devenir Perronneau.

(1) Aujourd'hui dans la collection Ratouis de Limay. On conserve, dans la famille de M. Ratouis de Limay, un portrait au crayon rouge de M[lle] Catherine-Thérèse Desfriches, la sœur de l'amateur orléanais, qu'une note, écrite au bas, de la main même de Desfriches, déclare être de Perronneau, et de 1740. Nous en doutons : c'est-là sans doute une copie (par la fille de Desfriches, peut-être), du dessin original et perdu de Perronneau. Ce qui nous confirme dans cette idée, c'est qu'un amateur orléanais a trouvé à Orléans une réplique de ce portrait, au crayon rouge, due, à n'en pas douter, à la même main inexperte.



II.

Perronneau agréé à l'Académie Royale de peinture et de sculpture.

1743-1749

1743 Le plus ancien portrait au pastel que nous connaissions de Perronneau se trouve à la Galerie nationale de Londres (n° 3588) ; il porte, en haut et à droite, la signature de l'artiste ainsi orthographiée : Perronneau, et la date : Aoust 1743. Il représente une petite fille tenant un chat (pl. 2). Elle regarde de face, quoique tournée de droite à gauche ; elle est habillée d'une manière solennelle qui contraste, d'une façon piquante, avec l'ingénuité de son âge. Avec cette robe de damas bleu, brodée de chèvrefeuille rouge, largement décolletée, aux engageantes de dentelle, avec ce bras nu, avec ce ruban bleu noué autour du cou, avec ces petites fleurs roses et blanches passées dans les cheveux, avec ses yeux grands ouverts qui mangent la figure, on dirait une petite maîtresse ou de ces enfants qui parodient une tenue de cour (1).

1744 De l'année 1744 sont datés les portraits de Mme Desfriches, la

(1) Le pastel a été donné à la Galerie nationale par sir Joseph Duveen qui le tenait de lady Dorothy Nevill.



Le Nègre Maronde
Pastel, 1745.
Château de Drottningholm, Suède

mère du dessinateur-amateur orléanais(1) et d'un petit enfant(2). Dès les premiers pas, quelle souplesse, quelle étendue dans la connaissance des ressources propres au pastel, dans la gamme de l'étude du visage humain! On s'étonne de voir, à côté de cette figure d'aïëule, juvénile encore sous les rides, à l'expression franche, bonne et spirituelle, dont le visage s'encadre dans la dentelle en point de France d'un petit bonnet blanc, une charmante figure poupine ; à côté de cette mantille de taffetas noir, la gaîne d'un damas bigarré, bleu, jaune et rose ; à côté de cette sévérité bourgeoise, le luxe dont s'illumine la grâce d'un enfant. Perronneau n'a retenu de ses maîtres à l'Académie Royale que la science du modelé en pleine lumière ; dès maintenant il est lui-même, par la sincérité de l'émotion, la simplicité des figures coupées à mi-corps, la concentration de l'intérêt sur le visage, la naïveté de ses arrangements, le parti-pris de ne pas sacrifier l'observation psychologique à des accessoires, à un décor théâtral. Une vieille femme, des enfants, voilà par quoi il commence : ni draperies somptueuses, ni costumes de cour, ni meubles orfèvrés, mais l'accent hiératique d'un Philippe de Champaigne, une gageure dans la variété des noirs, dans le chiffonné d'une dentelle, d'une cornette de linon, dans ce fourreau de bébé, qui a la somptuosité de matière d'un cuir de Cordoue, la rigidité d'un costume d'infante peint par Velasquez, enfin dans l'harmonie des tonalités bleues, jaunes et roses, rompues au deuxième plan, autour d'une auréole de lumière où surgit la figure enfantine.

Ces deux œuvres valent aussi par les indications qu'elles peuvent nous donner sur la vie de Perronneau. Nous le voyons entrer en rapports de plus en plus suivis avec Desfriches, qu'il

(1) Collection de Mme Ratouis de Limay. — Mme Desfriches, née Catherine Boillève, mourut à Orléans en 1745.

(2) Ce portrait, adjugé 77,000 francs à la vente Jacques Doucet, en 1912, à M. Hœntschell est de nouveau passé en vente, après la mort de celui-ci, en mars 1919; il se trouve actuellement dans la collection de M. Georges Dormeuil

avait probablement connu à Paris, dans l'atelier de Natoire, où le dessinateur orléanais était entré au sortir de l'atelier de Bertin. Nous avons déjà cité un inventaire de 1752, où il est question de dix têtes d'étude dont faisait probablement partie le dessin à la sanguine de la collection Ratouis de Limay. En 1740, Perronneau fait un petit croquis de la sœur de Desfriches. En 1744, il pastellise le portrait de sa mère. Plus tard, il fera la « pourtraicture » de l'amateur lui-même, de sa femme, plus tard encore de sa fille. Il sera son hôte à Orléans. Il lui écrira des lettres confiantes et lamentables.

Dès 1744, il connaît la route d'Orléans. Alors commence cette vie errante, d'une singulière instabilité, dont s'étonne l'abbé de Fontenay, cette course à travers la France, la Hollande, l'Italie et l'Angleterre, de Paris à Orléans, à Bordeaux, à Angers, à Lyon, à Toulouse, à Abbeville, à Turin, à Rome et à Saint-Pétersbourg, cette triste équipée qui aboutit à Amsterdam.

Quant au portrait d'enfant de la collection de M. Georges Dormeuil, nous aurions volontiers reconnu en lui le portrait d'un jeune écolier, frère de l'auteur, tenant un livre, qui figurait au Salon de 1746, sous le n° 150, si le livret du Salon n'ajoutait la mention « en huile ».

1745 De l'année 1745, il nous reste deux témoignages du labeur de l'artiste. Un pastel, carré en hauteur, signé à droite, Perronneau, 1745, représente un homme vêtu d'un habit mordoré à parements d'or, d'un gilet bleu galonné d'or, d'où sort un mouchoir de dentelle, et où s'engage la main gauche. La tête est un peu penchée, les cheveux poudrés et noués en catogan, les yeux bruns, les traits accusés ; les narines se dilatent, la bouche sourit.

Au château de Drottningholm, en Suède, dans les appartements du prince héritier, se trouve le portrait au pastel d'un nègre blanc, c'est-à-dire albinos. Grâce à l'extrême obligeance de

M. Carl David Moselius, l'érudit suédois distingué, nous pouvons en donner la reproduction (pl. 3). Une inscription de l'époque, collée sur le verre, identifie le modèle : « Mapondé, né d'un nègre et d'une négresse à Cabende, de nation Moyo, et a esté traitté au dit Cabende, coste d'Angolle, le 15 janvier 1743. Peint par J.-B. Peroneau en 1745. » Comment, et en quel lieu, ce jeune Zamore vint-il poser devant Perronneau ? Aurait-il été ramené des régions congolaises par le frère du dessinateur Aignan-Thomas Desfriches, capitaine de marine marchande, en même temps que le nègre Paul dont le buste, modelé par Pigalle, se trouve aujourd'hui au musée d'Orléans ? Ces questions nous semblent difficiles à éclaircir, et l'année 1745 reste parmi les plus mystérieuses de la vie de Perronneau. Vu de face, à mi-corps, se détachant sur un fond bleu, le jeune nègre, au visage et aux cheveux blancs, porte un cafetan gris-vert, bordé de petit gris, s'ouvrant sur un vêtement de couleur rose comme le bonnet qu'il tient à la main. Le modelé de cette tête enfantine est singulièrement puissant et expressif. Suivant M. Granberg, ce pastel devait se trouver déjà à Drottningholm au XVIIIe siècle ; il avait sans doute été acheté par la reine Louise Ulrique, sœur de Frédéric le Grand.

L'année 1746 semble décisive. On lit en effet, dans les procès- 1746
verbaux de l'Académie Royale de peinture et de sculpture, à la date du 27 août 1746, la mention suivante :

« Aujourd'hui, samedi 27me aoust, l'Académie s'est assemblée à l'ordinaire.

Agrément du sieur Peronneau, Peintre de Portraits.

Ensuitte le Sieur Jean-Baptiste Peronneau, de Paris, peintre de Portraits, ayant fait aporter de ses ouvrages, l'Académie, après avoir pris les voix à l'ordinaire et reconnu sa capacité a agréé sa présentation, et le dit Sieur ira chez M. le Directeur qui lui ordonnera les portraits qu'il doit faire pour sa réception. »

Perronneau se rendit donc chez M. le Directeur qui lui imposa, comme morceaux de réception, deux portraits à l'huile, ceux d'Adam l'aîné, le sculpteur, et d'Oudry, le peintre d'animaux et de paysage. Le 24 septembre de la même année, La Tour était reçu académicien et consacrait officiellement une avance de près de dix ans sur son émule et son futur rival. Perronneau devait attendre près de sept ans avant de livrer à l'Académie ses morceaux de réception.

La même année, le 25 août, Perronneau exposait au Salon du Louvre cinq portraits ainsi catalogués :

146. — Celuy de M. le Marquis Daubail, en Cuirasse.

147. — Celuy de M. Drouais, Peintre de l'Académie.

148. — Celuy de M. Gilcain, Peintre (en huile).

149. — Celuy du petit Desnoyel, tenant une Poule huppée.

150. — Celuy d'un jeune Ecolier, frère de l'Auteur, tenant un Livre (en huile).

Le portrait du jeune écolier, frère de l'auteur, tenant un livre, serait-il celui qui se trouvait autrefois dans la collection Teplov où il passait pour un Greuze ou pour un Lépicié ? Somov le décrit ainsi dans le Catalogue du Musée de l'Ermitage (1) : « Un jeune garçon blond, d'une douzaine d'années, vêtu d'un habit lilas et d'un gilet bleu, est assis sur une chaise. Il tient de la main gauche un livre relié en cuir qu'il feuillette de l'autre main. Le regard du jeune homme est tourné vers le spectateur. Sur la table se trouve encore un livre. Figure à mi-corps. Fond gris brun. »

Nous ne savons ce qu'est devenu « celuy du petit Desnoyel » (2). Le portrait de M. le marquis d'Aubaïs, en cuirasse, a appartenu au peintre Emile Lévy. Nous n'avons pu voir ce portrait qui avait été adjugé, lors de la première vente Laperlier, en 1867, au marquis de Beurnonville, puis cédé par lui au peintre Emile

---

(1) Edition 1908.

(2) Ce pastel, très abimé, a été vu, il y a une vingtaine d'années, par M. Jacques Doucet, chez l'expert Féral fils.



Portrait de jeune femme
Pastel. Signé et daté 1746.
(A M. le vicomte Fernand de Bonneval)

Lévy, aujourd'hui disparu. Par contre, nous connaissons la gravure qu'en a exécutée J. Daullé, probablement avec la collaboration de Wille : un médaillon ovale contient le personnage vu à mi-corps, couvert d une cuirasse, tourné de gauche à droite, regardant de face et coiffé d'une perruque moutonne ; il repose sur un socle où on lit, de part et d'autre d'un écusson engagé, la devise suivante : « Charles de Baschi, marquis d'Aubaïs, baron du Caïla, seign. de Junas, etc..., né au Ch^au^ de Beauvoisin, le 20 mars 1686. » Ce portrait robuste, franc, qui ne déguise rien de la rondeur un peu ironique du visage, est celui d'une personnalité curieuse du XVIIIe siècle. Si l'on en croit la brochure de Prosper Falgairolle (1), Charles de Baschi entra à l'âge de 18 ans dans la première compagnie des mousquetaires, fit la campagne de 1705, puis démissionna. Il avait réuni, dans son château d'Aubaïs, une riche bibliothèque, publié une *Géographie historique* et fourni à Ménard les matériaux de son *Recueil de pièces fugitives pour servir à l'histoire de France*. Il mourut le 5 mars 1777, âgé de 91 ans. La cuirasse qu'il porte ne fait-elle pas allusion à son passé militaire ?

Nous avons vu dans la collection Noël Valois un portrait au pastel de Hubert Drouais (2), peintre de l'Académie, élève de De Troy, né à la Roque, dans l'Eure, reçu membre de l'Académie Royale de peinture en 1730, mort à Paris en 1767, le père de François-Hubert Drouais et le grand-père de Jean-Germain Drouais (pl. 16) ; mais ce ne peut être celui qui a figuré au Salon de 1746, car on lit en bas et à gauche la signature et la date : *Perroneau, 1754*, au dos : « peint par Peronot de l'Acad. Royalle de France », enfin cette autre note : « Ce portrait est celui de M. Drouais, le père de Mme Lutton, peint par M. Peronneaux,

(1) *Le marquis d'Aubaïs, célèbre érudit du XVIIIe siècle et ses lettres autographes inédites*, par PROSPER FALGAIROLLE, membre de la Société française d'archéologie, de l'Académie de Nîmes (Clermont-l'Hérault, Saturnin Léotard, 1887, in-8° de 130 p.).

(2) Ce pastel appartient aujourd'hui à M. et Mme Daniel Hallé

peintre de l'Accadémie Royalle de peinture et de sculpture, peint en l'année 1754. »

Nous en sommes réduits à un seul portrait : « Celuy de M. Gilcain, peintre (en huile) » pour apprécier l'exposition de Perronneau au Salon de 1746. A la vérité, ce portrait qui fait partie de la collection Léon Michel-Lévy pourrait, lui aussi, prêter à discussion. On lit en effet, sur un papier collé au revers de la toile : « Ce tableau est le portrait du S[r] Gillequin, peintre et amy
» du Chevalier Arnoud qui le fit son héritier et est peint par
» Perronneau, environ l'an 1750. Gillequin fixa son séjour à
» Angers, je lalois voir à un passages en cette ville. En 1754, je
» le trouvay à l'extrèmité d'une Goutte remontée ; il me pria
» d'accepter son portrait, prévoyant bien que il n'iroit pas loing.
» En effet, 2 jours après, il mourut.

» La présente notte faitte à Orléans le 4 7[bre] 1768. »

DESFRICHES.

Il se peut que Desfriches, qui assigne au tableau la date de 1750, se trompe. Il écrit sa note en 1768, soit quatorze années après son information, et d'ailleurs il fait précéder la date du mot *environ*. Dans un inventaire de son cabinet du 3 septembre 1760, il mentionne et estime ainsi ce portrait :

5. — Le portrait de Gillequin par Peronneau, présent qui m'a esté fait (la bordure douze l.), trente L.

Dans un autre inventaire du 28 juin 1774, il porte son estimation de trente à soixante-douze livres.

La valeur marchande des Perronneau avait donc au moins doublé de 1760 à 1774 ! Sur la personnalité du peintre Gillequin, on sait peu de choses. Il naquit vers 1695 et mourut vers 1754. Dans son livre sur *Le théâtre à Dijon* (1), M. Louis de Gouvenain relate que « le 28 janvier 1733, le peintre Gilquin, auteur d'un « opéra par machine, capable de divertir et de donner satisfaction au public », obtint l'autorisation « de le faire voir

(1) LOUIS DE GOUVENAIN. *Le théâtre à Dijon (1422-1790)*, Dijon, 1888.

à prix d'argent et aux heures convenables, « à condition « de tenir la main à ce qu'il ne soit fait aucun scandale ». L'opéra de Gilquin est le premier qui ait été composé pour le théâtre de Dijon ; je regrette de n'être pas renseigné au sujet du mérite et du succès de cette œuvre, dont les interprètes et le titre me sont également inconnus. » Nous avons relevé dans le livret du Salon de 1745 une tête représentant M. Gilquin, peintre, par Nonnotte. L'indication du séjour de Gillequin à Angers reste précieuse et peut nous faire supposer un voyage de Perronneau dans cette ville avant l'année 1746. En tout cas, nous ne croyons pas que le mot de chef-d'œuvre soit exagéré pour exprimer la valeur de ce tableau, la première en date des peintures connues de Perronneau, et affirmer qu'il équivaut aux portraits d'Adam l'aîné et d'Oudry, qu'il devance de quelques années. Comment oublier la solidité de construction de cette figure énergique, la droiture de ce regard fixé vers le spectateur, la différenciation nuancée des valeurs et cependant l'unité du modelé, l'accent dédaigneux de la courbe des narines, le léger pli de scepticisme de la bouche, l'exécution d'un pinceau fier, toujours promené dans le sens de la forme, la robuste matière qui conserve dans certaines parties, comme le tour de cou en linon et le jabot, tout le floconneux et toute la fleur du pastel !

Le vicomte Fernand de Bonneval possède un très gracieux portrait ovale de jeune femme, signé : Perronneau pinx. 1746. Le modèle est tourné de trois quarts vers la gauche ; dans ses cheveux à peine poudrés, s'attachent une plume bleue et une fine dentelle ; l'oreille gauche est dégagée. Son corsage vert pâle, décolleté en ovale, est relié sur les épaules par des nœuds bleus. Un large nœud de soie bleue orne le devant du corsage (pl. 4).

La critique ne dédaigna pas le premier salon de Perronneau. Lafont de Saint-Yenne (1), après avoir marqué la vogue du

(1) *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la peinture en France avec un examen des principaux ouvrages exposés au Louvre le mois d'Août 1746.* M. DCCXLVII.

pastel, son infériorité par rapport à la peinture proprement dite, ajoute : « Je viens aux Pastels, espèce de Peinture excessivement à la mode, et à laquelle le sieur La Tour a donné une vogue et un crédit qui semble ne pouvoir pas augmenter, par les prodiges qu'il a enfanté en ce genre. Il est vrai qu'il a fait une foule de misérables imitateurs. Tout le monde a mis ces craïons de couleur à la main : il en est de même chez nous de tout ce qui est de mode, le Public l'adopte avec fureur. Combien l'inimitable Vatteau a fait de mauvais singes dans son tems !... J'aurois bien des choses à dire en faveur des Pastels des sieurs Drouais, Loir, Peronneau... mais ce seroit répéter une partie des louanges que je viens de donner aux talens de leurs confrères et que je n'ai point l'art de savoir varier. »

1747 La participation de Perronneau au Salon de 1747 ne fut pas moins remarquable. On lit, en effet, dans le livret de cette année :

125. — Un portrait au Pastel du fils de M. le Moyne, Sculpteur ordinaire du Roy, âgé de cinq ans.

126. — Autre représentant M. *** en habit de bal (une autre édition porte : n° 126. Autre représentant M. *** en Domino.)

127. — Autre, M. Huquer d'Orléans.

128. — Autre, peint à l'Huile, représentant Mme de Villeneuve les mains dans son Manchon.

129. — Autre représentant M. C... (une autre édition porte : Autre représentant Mlle *** tenant un éventail).

129bis. — Le fils de M. Huquer, tenant un Lapin.

Le numéro 125 a été identifié — un peu rapidement peut-être — avec le portrait de la collection de M. Groult, le père. Le possesseur le considérait comme étant celui du jeune Lemoyne, âgé de 5 ans. Ce pastel, qui est signé dans le bas, à droite, n'est pas daté. Au dos, on lit, en écriture du temps : « Ce pastel a été fixé par Loriot ». Le fait qu'il représente un charmant petit garçon au minois éveillé et fûté ne démontre pas



Gabriel Huquier
Pastel. Signé et daté 1747.
(A M. André Lazard)

suffisamment l'identité supposée. Cependant on retrouve les traits de l'enfant dans un pastel, par Louis Vigée, de Jean-Baptiste-Antoine Lemoyne, fils aîné du sculpteur, né à Paris le 17 août 1742, mort à Port-au-Prince le 14 mars 1781. Ce pastel, passé en février 1912 dans la vente de la collection de M. Yves Le Moyne, le représente âgé de vingt ans environ.

On voyait à l'Exposition de Cent Pastels, en 1908, un pastel d'enfant appartenant à M. Albert Lehmann qui était signé en bas à droite : Perronneau pinx. 1747, et que l'on donnait comme le « portrait présumé d'un fils de Le Moyne, sculpteur du roi ».

Nous ignorons la destinée des portraits de Mme de Villeneuve, une orléanaise (1), les mains dans son manchon, de M. C... ou Mlle ***, tenant un éventail. Par contre, sur le numéro 127, M. Huquer, d'Orléans, et le numéro 129bis, le fils de M. Huquer, tenant un lapin, nous avons de précieuses indications. Le portrait de Huquier le père (collection André Lazard) ne prête pas à la discussion. Le pastel (pl. 5), remarquable en tous points, est signé au milieu, à gauche : *Perroneau en 1747, Février.*

Il s'agit de Gabriel Huquier, dessinateur et graveur, né à Orléans en 1695, qui s'établit à Paris comme marchand d'estampes, dessina des ornements dans le goût chinois, grava à l'eau-forte d'après Boucher, Gillot, Watteau, et autres maîtres français. Il avait réuni une nombreuse collection de dessins et d'estampes qu'il ouvrait, à certains jours de la semaine, aux artistes et aux amateurs. On lit dans une lettre de Jombert, adressée à Desfriches après la mort de Huquier, en date du 12 juillet 1772 : « On va faire un nouveau catalogue des desseins et estampes restans dans le cabinet de Huquier et comme son recueil de mille desseins choisis des plus grands maîtres des trois écoles sera détaillé ainsi que les estampes de son œuvre de Le Clerc, cela fera encore un catalogue assés ample. » Dans la

---

(1) Dans sa lettre du 10 avril 1773, Perronneau écrit à Desfriches : « Je salluë nos amis et particulièrement Monsieur Soyer, Monsieur de Villeneuve et Madame son Epouze. »

même lettre, quelques lignes auparavant : « Vous scavés que ce pauvre Huquier est mort il y a près d'un mois ; le scellé est encore sur tous ses effets ; comme on ne reçoit point de nouvelles de son vaurien de fils qui est en Angleterre, et à qui l'on écrit inutilement tous les ordinaires, on s'est déterminé à appeler le substitut du procureur du roy qui tiendra lieu de la présence du fils et l'on compte commencer demain l'ouverture du scellé ; il me paroist que le bonhomme Huquier n'est pas mort si riche qu'on le pensoit et une partie de son héritage s'en ira en frais de justice et de procédure. La veuve, le gendre, les enfans ne sont jamais d'accord et vivent ensemble comme chiens et chats. Cela vérifie le proverbe, ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour. »

Cette lettre nous fait pénétrer dans un intérieur d'artiste au XVIIIe siècle ; elle transforme, avec les années, le fils de M. Huquier tenant un lapin (n° 129bis du Salon, 1747), Gabriel Huquier, graveur, en « un vaurien de fils ». Voilà en tout cas Perronneau portraitiste attitré des Orléanais et des nombreux amis de Desfriches.

La critique ne se montra pas plus circonspecte que l'année précédente, et l'abbé Leblanc, lui-même, le panégyriste de La Tour, avoue dans sa *Lettre sur l'Exposition des ouvrages de peinture, sculpture*, etc., *de l'année 1747*, faisant allusion au portrait de Huquier le père : « Près de ce tableau (une marine de Le Bel), on voit un portrait en pastel, par un jeune homme nommé M. Perroneau, qui est plein d'esprit et de vie et qui est d'une touche si vigoureuse et si hardie qu'on le prendroit pour être d'un Maître consommé dans son Art. Que ne doit-on pas espérer de quelqu'un qui marque tant de talent dans ses premiers Ouvrages ? »

Nous connaissons un pastel de Perronneau qui vaut l'effigie de Huquier le père, et qui porte l'inscription : Perronneau, pinx. No^bre. 1747, mais qui ne figura pas au Salon de la même année.

C'est le portrait du comte de Bastard (collection David Weill) (1). Il constitue pour nous un document signé, de la plus grande valeur (pl. 6). En effet, il y a eu à Toulouse, au XVIIIe siècle, une famille de parlementaires portant le nom de Bastard de l'Estang, et il existe encore aujourd'hui, paraît-il, des représentants de cette famille à Agen. Citons dans cette généalogie : Dominique de Bastard, seigneur de la Fitte et de Pominet, né le 18 janvier 1683, reçu conseiller au parlement de Toulouse en 1704, doyen en 1753, premier président nommé en 1762, conseiller d'Etat en 1774, mort au mois de novembre 1777 ; François de Bastard, né à Toulouse le 16 décembre 1722, successivement conseiller au Parlement de Toulouse, maître des requêtes, premier président du Parlement de Toulouse, conseiller d'Etat, chancelier garde des sceaux de S. A. R. Mgr le comte d'Artois, mort à Paris le 20 janvier 1780.

Le costume concorde avec ces indications : le personnage porte une perruque poudrée, environnée de frisures et dite de « procureur », par la raison que les gens de robe conservèrent longtemps encore sur leurs épaules la crinière du XVIIe siècle. Perronneau serait-il allé à Toulouse en novembre 1747 ?

Il semble bien, en tout cas, qu'il soit allé à Orléans puisque, cette même année, il a peint à l'huile le portrait de Charles Le Normant du Coudray, « conseiller et procureur du Roy de la garde du milieu, fores d'Orléans », par ailleurs bibliophile et amateur. Le modèle a 35 ans ; le visage respire l'intelligence et la finesse qui ne sont pas incompatibles avec l'amour de la chasse dont témoigne un fusil passé à la bretelle et un épagneul que le personnage tient sous le bras. Habit vert olive, col, jabot et manchette de lingerie ; les cheveux non poudrés et noués en catogan (2).

---

(1) Adjugé 116,100 francs à la vente de la collection Doucet.

(2) Ce portrait appartient à M. B. Fossard ; il a été signalé et étudié par M. Charles Saunier, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* (n° de janvier 1922).

Est-ce à la même année qu'il faut situer le portrait du « Sächsichen Kammerat C. Friedrich Kregel von Sternbach (1717-1789)? Cette effigie du conseiller de la chambre ducale de Saxe, peinte à l'huile, est signée: Perronneau pinx. Paris, 17.7 (1). Cette indication incomplète de la date donne à supposer, d'après l'âge probable du personnage, qu'il s'agit de 1747.

1748 Au Salon de 1748, Perronneau exposait:

95. — Celui du Révérendissime ***, abbé Régulier de Paris, peint à l'Huile.

96. — Autre au pastel, de M. Olivier en Habit de velours, appuyé sur une Table.

97. — Celui de Madame Son Epouse, habillée d'une Robbe de Pequin.

98. — Celui de M. ***, de l'Académie Royale de Musique

99. — Mademoiselle Amédée de l'Opéra, en Domino noir.

100. — Madame de ***, en Habit couleur de rose.

Nous ne connaissons le portrait de Lazare Chambroy, abbé général de Sainte-Geneviève en 1745 et confirmé dans ses fonctions en 1747, cette extraordinaire figure de sacristain, marquée de petite vérole, que par la belle gravure qu'en a exécutée Jean Daullé d'Abbeville (2). Quant aux portraits de M. Olivier et de Mme Son Epouse (de la collection de M. Groult père), il sont tous deux signés et datés: 1748 ; le costume, l'attitude et la date les identifient avec les numéros 96 et 97 du livret du Salon. La tradition veut que les personnages représentés appartiennent à une famille marseillaise. Or, il y a eu au XVIIIe siècle, à Bordeaux, un ingénieur maritime de ce nom, travaillant pour le roi. Nous avons eu en mains un livre qui lui a appartenu. Il n'est donc pas impossible que Perronneau ait fait un premier séjour

(1) Elle se trouve à la Bibliothèque de l'Université de Leipzig.

(2) Il existe, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, deux états de cette gravure.



Le comte de Bastard
Pastel. Signé et daté 1747.
A M. David Weill

à Bordeaux au début de l'année 1748 et que les portraits de M. et de Mme Olivier en soient les témoignages.

C'est à propos de ces deux portraits que Saint-Yves déclare(1) : « Qui peut aussi dans le genre de M. de la Tour voler comme lui de merveilles en merveilles ? Ce sera M. Peronneau, s'il veut continuer ainsi qu'il a commencé. Deux portraits (nos 96 et 97) qu'il a exposés cette année, sont d'heureux présages de la gloire qui l'attend. Mais ce ne sera certainement point le tas de jeunes peintres, qui enivrés des succès de M. de la Tour, ne semblent manier les crayons colorés, que pour faire sentir le mérite de celui-ci. Ces reproches ne sont pas faits pour M. Peronneau, que je viens de louer, et pour M. Loir, qui mérite de l'être : connu comme un bon sculpteur, on le verra dans peu un excellent peintre... »

Et l'auteur, après avoir déploré tout ce qu'il y a d'éphémère dans le pastel, et regretté que M. de La Tour ne peigne pas à l'huile, parle de la technique de Perronneau : « Il n'est donc pas étonnant qu'un Peintre ayant fait cette réflexion, et cherchant à conserver à la nature toute sa force qui dégénère dans l'imitation comme l'imitation dégénère par la distance d'où elle est considérée, charge les parties qui en ont le plus de besoin de touches fortes qui, à leur tour, se confondant à un certain éloignement, ne forment plus qu'un tout uni aux yeux du spectateur ; le portrait de M. Peronneau (n° 96) vû de près, et ensuite de la distance de cinq pieds, servira à nous faire entendre. »

Le numéro 98, portrait de M. ***, de l'Académie Royale de Musique, se trouve identifié par le manuscrit de M. l'abbé Gougenot (2). Parlant du salon de 1748, il écrit : « M. Peron-

(1) *Observations sur les arts et sur quelques morceaux de peinture et de sculpture exposés au Louvre en 1748, où il est parlé de l'utilité de l'embellissement dans les villes.* Leyde, chez Elias Luzac Jun. 1748 (page 95.)

(2) Manuscrit de M. l'abbé Gougenot, conseiller au Grand Conseil : *Critiques sur la peinture, la sculpture, la gravure et l'architecture.* A Paris MDCCL, Cabinet des estampes Y b 154.

neau ne s'est pas moins distingué dans ce salon que dans les précédens. Evitant pour les dispositions ces lieux-communs dans lesquels les peintres à portraits ne tombent que trop souvent, les siens se font autant remarquer par une variété de belles attitudes que par le bon caractère de dessein dans lequel il excelle. Quand de jeunes sujets se présenteront avec de tels talens, l'Académie ne sévira plus sans doute contre le Pastel. Ce peintre cependant devrait faire les derniers efforts afin que les corps de ses figures appartinssent mieux à leurs têtes et se souvenir de ce principe :

Singula membra suo capiti conformia fiant.
Unum idemque simul corpus cum vestibus ipsis.
Duf. de art. Grap.

Il faut pourtant convenir qu'il a été plus correct dans ses ensembles cette année et qu'on ne peut lui faire ce reproche que dans le portrait du sieur Le Page, où le corps est trop large, ce qui fait d'autant plus de peine que la tête en est touchée à ravir. D'ailleurs, il devrait donner plus d'attention pour rendre ses étoffes. »

Les archives de l'Opéra indiquent deux artistes portant le nom de Le Page, une basse-taille et une haute-contre. Elles nous donnent, ainsi que les mémoires de J.-L. Dufort, comte de Cheverny, de gracieux détails sur Mlle Amédée de l'Opéra, en domino noir (n° 99), qui fut enlevée par le duc de Cumberland, et passait au demeurant « pour la meilleure fille du monde ».

Dufort écrit : « M. de Chailly, qui apparamment me trouvait trop jeune, ne me disait pas tout. Il avait découvert une très jolie danseuse de l'Opéra de Paris, Mlle Amédée, dont on disait qu'elle était la meilleure fille du monde, puisqu'elle était sans soucis ! L'art lui en avait fait deux beaux et si réguliers qu'au vrai elle avait une physionomie délicieuse...

L'inspecteur de police Meunier note sur ses rapports :

« *Mlle Amédée, danseuse de l'Opéra. Du 14 août 1749.* Demeure rue du Mail, près la place des Victoires, à côté d'un chirurgien

au second. Elle est âgée d'environ 23 à 24 ans, petite, brune, les yeux noirs, belle bouche, des sourcils postiches. Elle a été entretenue par M. de Fatay intendant des finances ; actuellement elle a M. le duc d'Olonne, maréchal de camp, rue de Bourbon, faubourg Saint-Germain. Il est garçon âgé de 24 à 25 ans.

» *Le 4 janvier 1750.* Elle demeure depuis environ quatre mois cul de sac de la rue Saint-Thomas du Louvre. Elle est âgée d'environ 22 ans, grande (*sic*) et bien faite, brune, les yeux noirs et grands, la bouche belle, les sourcils teints, néanmoins jolie. Elle est fille du nommé Valat, fondeur, peu à son aise, demeure rue Princesse, faubourg Saint-Germain ; sa mère est encore vivante ; on lui fit apprendre le métier de couturière. Pendant le temps de son apprentissage, elle fit la connaissance du nommé Belgrem, espèce de domestique, sous le titre de fourier des écuries de M. le comte de Charolois qui l'épousa. Ils ne restèrent que peu ensemble. Elle fut entretenue alors par le chevalier de Clermont d'Amboise, colonel du Régiment de Bretagne Infanterie. Depuis elle est entretenue par le duc d'Olonne qui fait pour elle des dépenses considérables. Le duc d'Olonne est âgé de 33 à 34 ans et veuf depuis environ quatre mois. Il manque peu d'opéra pour y jouir particulièrement du plaisir d'y voir la d^lle^ Amédée. Elle a fait ses couches à Vannes chez le duc d'Olonne. Elle jouit de 3 à 4000 l. de rente. »

Le numéro 100, Mme D... en habit couleur de rose, est plus explicitement identifié par les deux premières éditions du livret de 1748, où on lit : « Mademoiselle de l'Epée la jeune » en habit couleur rose. Or, il existait, dans la collection Groult, un pastel signé et daté : Perroneau, 1748, représentant une femme âgée, en demi-figure, à la physionomie spirituelle, coiffée d'une fanchon, vêtue de rose tendre, attifée d'un tour de cou noir et d'un fichu de dentelle où s'attache une petite croix. Nous n'osons pas affirmer qu'il y ait identité entre les deux personnages, encore que « la jeune » signifie la cadette.

La duchesse d'Ayen est aussi une de ces jeunes vieilles d'une époque où les femmes savaient vieillir avec esprit. Son portrait, une peinture, existe encore dans la collection de M. David Weill (pl. 7) ; il est signé au milieu à droite : Perronneau, 1748, et il mesure 1m20 de hauteur sur 1 mètre de largeur. Par son importance, comme par sa réussite, il mérite d'avoir figuré à cette revue étonnante des femmes du XVIIIe siècle que fut l'Exposition des Cent portraits de femmes et qui fut passée, en 1909, sur la terrasse du Jardin des Tuileries.

Elle est représentée dans un fauteuil canné doré ; la neige de ses cheveux s'auréole d'une cornette gaufrée et d'un papillon blanc posé au point dit « physionomie » ; autour du cou, un triple rang d'améthystes ; une palatine de dentelle rejoint les nœuds du « parfait contentement » ; un tablier s'épingle sur la robe en velours bleu turquoise. Aux manches, des « engageantes » de dentelle, dont les blancs crémeux jouent avec le fond ambré et les petits poignets de « Chantilly noir ». Une main repose sur la table à ouvrage ; l'autre, sur le travail commencé.

La duchesse d'Ayen fit faire ce portrait pour sa sœur Catherine Le Couteulx, femme de Jean-Baptiste Devin, trisaïeul du comte de Lagarde auquel il appartenait avant de passer dans la collection de M. David Weill.

M. Aicard possède un remarquable portrait d'homme, au pastel, signé : Peroneau et daté : 1748, mesurant 0m67 × 0m51, portrait qui proviendrait des environs de Dijon et représente un homme offrant quelque ressemblance avec le portrait de Perronneau du musée de Tours. Le personnage, vu de face, porte un habit bleu de France à boutons de filigrane d'or et s'enlève sur un fond rompu d'or ; il a un tricorne passé sous le bras gauche dont la main est elle-même engagée dans le gilet d'où déborde un jabot de lingerie (pl. 8).

La critique, nous l'avons vu, fut favorable au pastelliste. On



La duchesse d'Ayen
Peinture. Signée et datée 1748.
(A M. David Weill)

eut l'impression que Perronneau devenait pour La Tour un rival digne de considération, et Baillet de Saint-Julien semble résumer parfaitement le sentiment de ses contemporains en écrivant (1) : « Je crois qu'on peut parler de M. Peronneau après M. La Tour. Il suit ses traces de fort près et probablement doit prendre un jour de ses mains le sceptre du pastel, lorsque celui-ci, satisfait de la grande multitude de ses triomphes, songera à se reposer à l'ombre de ses lauriers. »

La même année, Perronneau portraicturait le prince d'Ardore, marquis de Saint-Georges, ambassadeur du roi des Deux-Siciles à la cour de Louis XV (2) et d'Henriette Carracciolo de Santo Buono, sa femme, qui résidèrent à Paris de juillet 1741 à mai 1753. D'après les photographies de ces tableaux (3), le prince d'Ardore est vu de face, portant une perruque poudrée, l'ovale du visage allongé, les traits accentués, un grand cordon passé sur l'habit auquel une croix est épinglée. La princesse d'Ardore est représentée de face, la tête légèrement inclinée vers la gauche, les cheveux poudrés et coiffés d'une cornette de dentelle. Au cou elle porte un collier de perles appliqué sur un velours noir ; le corsage est décolleté en carré.

Dans le journal du duc de Luynes, il est question de la princesse lors de sa présentation au roi, le 25 juillet 1741 : « Madame d'Ardore paroît au plus avoir 40 ans ; elle est bien faite, est brune, le visage assez agréable, le nez un peu long, elle paroît vive, elle parle fort peu le français ; elle a eu quatorze enfants. »

---

(1) *Réflexions sur quelques circonstances présentes contenant deux lettres sur l'Exposition des tableaux au Louvre cette année 1748* à M. le comte de R...

(2) Jacques-François Milano, prince d'Ardore, duc de Santo Paolo, marquis de Saint-Georges. Dufort de Cheverny cite son nom dans ce passage de ses *Mémoires* (1re époque, 1731-1755) : « La reine qui finissait son souper prend la parole : « Monsieur de Flamarens, dit-elle, est-il vrai que chez M. d'Ardore, après avoir bien diné, vous ayez mangé un lapin en deux bouchées ? » — « Oui, Madame », fut la réponse laconique.

(3) Nous devons leur communication à l'obligeance de Madame Tourneux.

Le portrait du prince est seul daté, mais les archives des ducs de San Paolo renferment une quittance de Perronneau reconnaissant avoir reçu 241 lires et 20 soldi pour le portrait de la princesse. La mention des espèces de paiement impliquerait que le portrait fut exécuté en Italie et non en France.

Nous avons vu chez M. Chévrier une peinture, le portrait d'un bénédictin de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire (autrefois Fleury-sur-Loire), signé et daté: Perronneau, 1748 (pl. 9). Ce moine à la physionomie passionnée et volontaire, ne serait-il pas Claude Jourdain, plus connu sous le nom de Dom Maur ? Dans la correspondance de ce personnage avec Desfriches, on trouve certains passages qui nous inclinent à cette opinion. Ainsi, le 4 décembre 1763, Dom Jourdain lui écrit: « Je me rappelle souvent les beaux sites des environs de votre ville, mon laboratoire, votre cabinet, le commerce de nos amis communs et les entretiens que j'avais avec vous... Je n'ai pas été content des portraits de La Tour (1). » Le 14 janvier 1765 : « Elle (votre lettre) a renouvelé en même temps les regrets de me voir éloigné d'un séjour auquel j'étais attaché par toutes sortes de motifs... Je n'ai point vu le sieur Peronneau. Je ne vous ay jamais dit que je n'ay pas été content du portrait qu'il a fait de M. Robbé ; il a saisi la ressemblance extérieure, mais il n'a pas sû peindre l'âme, le feu et l'enthousiasme de ce poëte célèbre... » Le 10 janvier 1767: « Mon inclination m'entraîne à Orléans... ce seroit une consolation pour moy si je pouvois cultiver les beaux-arts. » Donc, il aime Orléans, Desfriches, connaît Perronneau, marque son goût pour les beaux-arts. On voit dans le *Journal* de Lazare Duvaux que le clergé était représenté dans toutes les ventes par des bénédictins. Saint-Benoît-sur-Loire est proche d'Orléans. Dom Jourdain ou Dom Maur, né à Poligny en 1696, mort en 1782, avait 52 ans en 1748: c'est l'âge que porte approximativement

(1) Salon de 1763.

le personnage de la collection Chévrier. Sa physionomie autoritaire s'accorde avec l'esprit de discipline dont il donne la preuve dans ses lettres. Dom Maur, qui avait embrassé l'état religieux en l'abbaye de Saint-Bénigne à Dijon, enseigné la philosophie et la théologie, reconstruit l'église de Saint-Martin d'Autun, occupé le prieuré de cette ville, voyageait sans cesse à travers les couvents de France où il semble avoir exercé une grande influence. Or le portrait du père Chambroy date de la même année ; il n'est pas impossible que ces deux religieux, savants connus, l'un prieur, l'autre supérieur général de la congrégation de France, aient eu l'un avec l'autre de fréquents rapports et que leur situation exceptionnelle ait conduit Perronneau à les représenter.

Autant le portrait du bénédictin est austère, autant le portrait de femme de la collection Armand Mame, signé et daté : 1748, est épanoui, savoureux et sensuel (pl. 10). Ce devait être une brune fort aimable, un de ces visages dont les traits irréguliers n'en valent que mieux pour n'être pas beaux, ayant au reste des yeux vifs, tendres et gais, des narines roses, légèrement frémissantes, et « tous ces je ne sais quoi qui enlèvent », dans une harmonie de vert céladon et de bleu céleste ressortant d'une atmosphère ambrée. Ce pastel se trouvait encore vers 1850 chez un petit-fils de Perronneau, garde-champêtre de la commune de Nazelles (Indre-et-Loire). Un amateur tourangeau, M. Roux, vint le voir et l'acquit pour 500 francs. A la vente de la collection Roux, M. Alfred Mame s'en rendit acquéreur à un prix déjà assez important pour l'époque. Il resta dans la collection Alfred Mame jusqu'à sa vente qui eut lieu en avril 1904, date à laquelle il fut racheté par M. Armand Mame pour 70,000 francs. Ce pastel longtemps conservé par les descendants de Perronneau serait-il un portrait de famille ?

749 Si ce n'était le nom de Perronneau inscrit au haut de la toile, comment oserait-on lui attribuer l'image de la dame dite de Sorquainville (pl. 11), ce tableau de somptuosité, cette tenture largement drapée aux soyeuses cassures, ces ornements s'enroulant aux montants du fauteuil à fond de velours vert, ce coussin à glands d'or où s'étale la dentelle des engageantes, l'ampleur de cette robe de moire puce, le bouillonné de ce négligé où se prélasse une grâce désinvolte, la majesté de cette figure ? Perronneau, non content de peindre un buste et un visage féminin, l'escorte d'un cortège d'attifements, se montre, par l'importance donnée à l'accessoire, l'égal de Rigaud, de Largillierre et prélude noblement aux effigies d'Oudry, campé dans son habit de cérémonie, devant son chevalet, d'Adam l'aîné, songeant à entamer le marbre, le corps enveloppé dans sa gamberluque de taffetas vert, et le marteau en main. D'où vient cette toile de la collection David Weill, qui est datée de 1749, et que ne signale aucun livret des Salons du Louvre ? On lit au dos, sur le châssis : Dame de Sorquainville. Notre peintre serait-il allé en Normandie, aux environs d'Yvetot, dans le petit village de Sorquainville ?





PORTRAIT D'HOMME
Pastel. Signé et daté 1748.
(A M. Aicard)

III.

Perronneau et La Tour. — Les morceaux de réception de Perronneau à l'Académie Royale de peinture et de sculpture.

1750-1753

Il n'y avait pas eu de Salon en 1749. En 1750, l'envoi de 1750
Perronneau n'en fut que plus considérable. Il exposait :

126. — Le portrait de M. De*** vû de côté, ayant un habit de velours noir.
127. — M. C..., tenant son chapeau.
128. — M. de la Tour, Peintre du Roy, en surtout noir.
129. — M. *** en Robe de chambre.
130. — M. l'abbé de ***.
131. — M. Thiboust, Imprimeur du Roy, peint à l'huile.
132. — Mme son épouse, au Pastel.
133. — Mme ***, ayant un bouquet de Giroflée.
134. — Mme *** ayant un bouquet de Barbeau.
135. — Mme Du *** badinant avec un éventail.
136. — M. Kam, en habit de velours noir.
137. — Mlle *** en robe bleue.
138. — Mlle *** tenant un petit Chat.
139. — Mme *** en robe verte.
140. — Le portrait de M. Beaumont (1).

On remarque dans cette énumération trois hommes en habit

---

(1) Pierre-François Beaumont, graveur et marchand d'estampes sur le pont Notre-Dame, à l'enseigne du *Griffon couronné*. Né à Paris en 1719, il mourut dans la même ville en 1769.

de velours noir ; aussi bien l'habit de velours noir, égayé d'un gilet de soie brochée et galonné d'or, fut dès lors le costume de cérémonie à la mode. Avec M. Thiboust et Mme son Epouse, nous entrons en pays de connaissance. Après la mort de l'imprimeur, il est maintes fois question de sa femme dans les lettres de Cochin et de Robbé de Beauveset, le licencieux et grivois poète, neveu par alliance de Desfriches.

Nous avons pensé que le portrait de femme, adjugé 75,000 francs à Mme Vermau Vernon, à la vente de la collection J. Doucet, signé et daté 1749, correspondait à la désignation du catalogue ; le personnage tient, en effet, un bouquet de barbeaux, c'est-à-dire de bleuets. Le tableau semble avoir subi quelques retouches, notamment dans la main droite, mais la grâce de Cécile Volanges s'incarne dans cette jeune femme en robe de taffetas gris souris, au corselet bleu ciel, largement ouvert, encadré d'une modestie de gaze blanche qui affine le passage des gris aux bleus enlevés sur un fond d'ambre, et les chairs du cou communiquant un peu de leur vie à l'esclavage des perles.

Nous avons remarqué que souvent l'orthographe des livrets n'était pas impeccable. Aussi n'est-il pas interdit de supposer que M. Kam serait tout simplement le peintre Jean-Fréderic Kamm, reçu membre de l'Académie de Saint-Luc, le 5 mai 1759, et qui habitait rue du Colombier près de l'abbaye.

D'autre part, dans les registres de comptes de la maison de Soubise, conservés au château de Chantilly, et spécialement dans le « deuxième compte que rend à S. A. Mgr le Prince de Soubise, Jacques Lacerneux, trésorier général de Sa dite Altesse, de la recette et dépense par lui faite en la dite qualité, pendant l'année 1752 », nous avons trouvé, au recto du feuillet 83, cette mention :

« Peintres en portraits

KAMME.

« De celle de onze cents quatre livres payée au Sr Kamme,

peintre du roy de Pologne, sur des ordres par écrit de S. A. pour des portraits par lui faits, sçavoir :

« 3 mars 1752 . . . . 600 livres
« 28 juin . . . . 504 livres

« Revenant les dites sommes à celle susdite de 1104 livres. »

Enfin, on lit dans les *Mémoires* de Wille (t. I, p. 490) : « Octobre 1771. — Le 1er. M. Kamm, de Strasbourg, mon ancien ami, étant venu prendre congé, ne m'a pas trouvé, et, ma femme étant malade, il n'a parlé qu'à nos domestiques » ; ou encore, au t. II, p. 1, « Janvier 1775. — Le 22 ..., M. Kamm, peintre de Strasbourg, étant venu à Paris avec M. Dietrich, m'est venu voir tout aussitôt. J'ay revu cet ancien ami avec plaisir. »

Ne peut-on de même identifier le n° 139, Mme ***, en robe verte, avec le portrait de femme de la collection Mame, que nous avons cité plus haut et qui est daté de 1748 ?

Nous connaissons deux pastels de jeune fille tenant un petit chat. L'un, signé et daté d'octobre 1749, se trouve au Louvre, et nous ne savons rien de plus délicat que ce visage de fillette presque jeune fille. Elle a les yeux bruns, des « pruneaux », comme on disait alors, le nez fin, la bouche petite et souriante où l'ironie met une fossette au coin des lèvres. Son teint blanc et rose rappelle les figurines de Saxe ; cette enfant est réellement une de leurs sœurs. Il y a une grâce et une légèreté charmantes dans ce minois où passe la séduction de la femme de demain. L'esprit, le goût, le cœur, pour se livrer avec discrétion, ne s'en livrent pas moins. Si l'oreille n'avait pas un petit anneau d'or, on la prendrait pour un coquillage, à la voir si rose. Toute la toilette est une harmonie de bleu et de blanc, et le rose de la peau qui leur sert de passage alterne les couleurs choisies. Quelle grâce un peu mièvre, mais charmante, des doigts fluets agaçant un petit chat gris et blanc ! Le pelage soyeux, brillant, est un satin de plus à côté des reflets du sang sous la peau. Ce jeu est

un caprice, comme la mode, comme la femme ; il crée des attitudes, des mines, des petits airs câlins, chiffonnés. Perronneau l'a merveilleusement rendu. Cette jeune fille est espiègle comme le chat qu'elle retient et caresse ; elle a des naïvetés, une mutinerie badine, une jeunesse d'enfant, mais une frimousse déjà très piquante ; son âme de poupée coquette transparaît dans ce pastel.

Ici encore, nous sommes dans le cercle des amis d'Orléans, puisqu'une réplique de ce portrait provient de la succession de M. Huau, conservateur du musée de peinture d'Orléans, légataire de Huquier, et que la tradition de famille, signalée dans le catalogue de la vente, en 1905, à l'Hôtel Drouot, veut que cette œuvre ait été exécutée par Perronneau, pour son ami Huquier, le père de cette fillette.

Avec le portrait de M. de La Tour, Perronneau se confrontait avec son rival. Bien qu'avant la dotation Lécuyer, les portraits de Saint-Quentin aient été à la merci du premier venu (1) nous ne pensons pas que l'on puisse équivoquer l'authenticité de ce pastel (pl. 12). On lit en effet dans le testament de Jean-François de La Tour, ancien officier de cavalerie, frère du pastelliste : « Je donne et lègue de plus à l'école gratuite de dessein (de Saint-Quentin) pour rester à demeure dans la salle d'étude, savoir :

41. — Le portrait de mon frère, peint en habit de velours noir et en veste rouge galonnée en or, par Perronneau, et non une copie qui en a été faite.

Tous ceux qui l'ont vu ont été unanimes, depuis Goncourt qui affirmait que cette effigie tenait vaillamment sa place au musée, au milieu des quatre-vingts pastels de La Tour, jusqu'à l'un des meilleurs pastellistes de notre temps, Chéret, qui allait droit à elle, comme à l'œuvre la plus remarquable de cette assemblée

(1) Les peintres qui désiraient en exécuter une copie pouvaient les emporter chez eux ; c'est ainsi qu'un original de La Tour a été remplacé par une copie.



Portrait d'un Bénédictin
Peinture. Signée et datée 1748.
(A M. Chevrier)

extraordinaire. Comment ne pas admirer le gilet rose agrémenté d'un jabot de dentelle, l'étonnante variété des noirs, noir du velours, noir de la soie du catogan, noir saupoudré de la poudre blanche qui met sur le col de l'habit des reflets d'argent, l'harmonie rare qui évoque un lendemain de fête, des couleurs de dominos, des masques de velours noir avec des barbes de marceline rose, et surtout l'observation de bonne compagnie, dont témoigne le regard matois et le nez à facettes. Il semblerait que cette ironie — non une caricature — témoignât de la malignité du peintre de Saint-Quentin et justifiât la légende de sa rivalité un peu sournoise avec Perronneau.

Cette légende tire son origine d'une page de Diderot. La voici en entier (1) : « Dans les ouvrages de La Tour, c'est la nature même, c'est le système de ses incorrections telles qu'on les y voit tous les jours. Ce n'est pas de la poésie ; ce n'est que de la peinture. J'ai vu peindre La Tour ; il est tranquille et froid ; il ne se tourmente point ; il ne souffre point ; il ne halète point ; il ne fait aucune des contorsions du modeleur enthousiaste... Il a le génie du technique ; c'est un machiniste merveilleux. Quand je dis de La Tour qu'il est machiniste, c'est comme je le dis de Vaucanson, et non comme je le dirais de Rubens... Lorsque le jeune Perroneau parut, La Tour en fut inquiet ; il craignit que le public ne pût sentir autrement que par une comparaison directe l'intervalle qui les séparait. Que fit-il ? Il proposa son portrait à peindre à son rival, qui s'y refusa par modestie : c'est celui où il a le devant du chapeau rabattu, la moitié du visage dans la demi-teinte, et le reste du corps éclairé (2). L'innocent artiste se laisse vaincre à force d'instances, et, tandis qu'il travaillait, l'artiste jaloux exécutait le même ouvrage de son côté. Les deux

---

(1) Salon de 1767. Edition Assézat-Tourneux.

(2) Cette description semble indiquer un portrait analogue à celui de La Tour par lui-même qui fut gravé par Schmidt en 1772.

tableaux furent achevés en même temps et exposés au même salon ; ils montrèrent la différence du maître et de l'écolier. Le tour est fin, et me déplaît. Homme singulier, mais bon homme, mais galant homme, La Tour ne ferait pas cela aujourd'hui ; et puis il faut avoir quelque indulgence pour un artiste piqué de se voir rabaissé sur la ligne d'un homme qui ne lui allait pas à la cheville du pied. Peut-être n'aperçut-il dans cette espièglerie que la mortification du public, et non celle d'un confrère trop habile pour ne pas sentir son infériorité, et trop franc pour ne pas la reconnaître. « Eh ! ami La Tour, n'était-ce pas assez que Perroneau te dit : « Tu es le plus fort » ? Ne pouvais-tu être content, à moins que le public ne te le dit aussi ? Eh bien ! il fallait attendre un moment, et ta vanité aurait été satisfaite, et tu n'aurais point humilié ton confrère. A la longue, chacun a la place qu'il mérite. La société, c'est la maison de Bertin ; un fat y prend le haut bout la première fois qu'il s'y présente, mais peu à peu, il est repoussé par les survenants ; il fait le tour de la table ; et il se trouve à la dernière place au-dessus ou au-dessous de l'abbé de La Porte. »

Dans quelle mesure doit-on tenir compte d'un document qui a été écrit quelque dix-sept ans après le Salon de 1750 ? Ce dont on ne peut douter, c'est que la description qu'il donne du portrait de La Tour exécuté par Perronneau ne correspond en aucune manière avec l'arrangement du portrait de Saint-Quentin. Celui-ci, d'autre part, est-il bien le portrait exposé en 1750 ? N'est-il pas possible que Perronneau, comme en beaucoup d'autres cas, ait exécuté deux ou plusieurs portraits de La Tour ? Quoi qu'il en soit, le texte soulève une question intéressante. Quels furent les rapports des deux artistes ? Comment envisageaient-ils leurs talents?

En ce qui concerne Perronneau, aucun doute n'est permis. Diderot lui-même, mal intentionné, ne dit-il pas expressément « l'innocent artiste », ne vante-t-il pas sa franchise ? Le ton de ses

lettres ne nous montre-t-il pas un homme malheureux, timide et respectueux ? La Tour, académicien depuis quelques années déjà, n'était-il pas son aîné et son supérieur à une époque où l'Académie consacrait la hiérarchie des genres et des talents ? Sa physionomie astucieuse, telle que Perronneau et lui-même l'ont représentée, la polémique des folliculaires, les décisions de l'Académie contre les pastellistes, peut-être inspirées par sa jalousie, semblent dire qu'il fut un « mauvais confrère ». L'anecdote contée par Diderot, fût-elle vraie, ne serait pas probante : demander son propre portrait à un émule, l'exécuter soi-même, décider Chardin à les exposer tous deux à côté l'un de l'autre, n'est-ce pas au contraire un geste de bravoure ? Et pourquoi ne pas tenir compte de cette opinion de l'abbé de Fontenay sur le talent de Perronneau (1) : « Une des plus grandes preuves que nous en puissions donner, c'est que le plus célèbre des peintres de portraits de nos jours, M. de La Tour, a voulu avoir le sien de la main de M. Péronneau, et lui a toujours donné des témoignages de l'estime la plus distinguée. »

Un livre du temps signalé par Goncourt, *l'Ecole de l'Homme*, paru en 1752, prétend que La Tour aurait posé pour ce portrait un lendemain de fête et lui reproche amèrement ce procédé : « Prends ton temps pour te peindre, ambitieux Toural ; tu es en bonne humeur, tes yeux brillent, tu as le teint clair et vif. Saisis le moment ; peins-toi. Une longue insomnie te rend aujourd'hui le visage terni, tu as la vue chargée par un cruel mal de tête, tu es bouffi, méconnaissable. Qu'attends-tu ? Peut-il y avoir un instant plus propre pour faire faire un portrait qui ne ressemble pas ? Ne l'échappe point, cours chez ton rival, aide encore l'occasion qui travaille contre lui : fais-toi peindre ; paye, et largement. »

---

(1) *Affiches, annonces et avis divers ou Journal général de France*, samedi 10 janvier 178[illegible]. Quelques jours après, le continuateur des *Mémoires secrets* formulait la même opinion dans des termes à peu près identiques.

Or le portrait de Saint-Quentin ressemble à La Tour peint par lui-même, et d'une façon étonnante au buste de La Tour par Lemoyne. La Tour n'y a aucunement le visage « terni, bouffi, méconnaissable ». Encore une raison pour ne pas assimiler le portrait du musée Lécuyer à celui du salon de 1750.

Peut-on voir l'influence de La Tour dans les décisions prises par l'Académie contre les pastellistes en 1746 et 1749 ? On sait qu'en 1749 l'Académie résolut de ne plus recevoir de peintres en pastel, et Loir, dont les brochures du temps font l'éloge, dut quitter le pastel pour la sculpture. Cette mesure draconienne ne fut-elle pas plutôt inspirée par l'opinion, dont ces brochures se font l'écho depuis quelques années déjà, en termes parfois violents ? La Tour, dont on ne connaît pas un portrait à l'huile, n'avait-il pas tout à craindre d'une polémique qui ne pouvait en aucune manière gêner Perronneau, l'auteur des admirables effigies du Père Chambroy, du Bénédictin de Saint-Benoît-sur-Loire et de la dame de Sorquainville ? D'autre part, les amis de La Tour semblent avoir été ceux de Perronneau. La Tour peint M. et Mme de Mondonville ; Perronneau, pastellise l'un des fils et la troisième femme de Lemoyne qui fait le buste de La Tour ; ils fréquentent tous deux dans les coulisses de l'Opéra ; Mlle Fel, la Camargo, Cupis, père de la Camargo, sont les modèles de La Tour ; Mlles Rosalline, Amédée, Lany, de moindre importance, prêtent leurs minois à Perronneau.

En 1761, Perronneau est à Amsterdam l'hôte de M. Hogguer, ministre de Hollande à Hambourg, échevin d'Amsterdam ; c'est ce même Hogguer qui, en 1766, héberge La Tour, puis une seconde fois, en 1772, Perronneau, et que La Tour mentionne en fin de compte dans son testament du 9 février 1784 : « Je donne et lègue à M. Hogguer, ministre de Hollande, à Hambourg, le tableau de feu mon ami M. l'abbé Hubert lisant à la lumière. » Enfin, tout ce que l'on sait de la manie humanitaire



PORTRAIT DE FEMME
Pastel. Signé et daté 1748.
(A M. Armand Mame)

de La Tour, de ses dons multiples aux pauvres de sa ville natale, s'accorde mal avec une légende de dureté et de lutte sans merci.

Il faut croire que le tournoi ne fut pas décisif, puisque Baillet de Saint-Julien, la même année, dans sa *Deuxième lettre sur la peinture à un amateur*, écrit ceci : « Il me reste à vous parler de nos peintres de portraits : les plus illustres sont MM. Nattier, Tocqué, Aved, chacun dans un genre différent, et M. La Tour, dans tous les genres. Nous dirons aussi un mot de M. Peronneau... Quant à La Tour, c'est un Protée dont l'art se montre sous toutes les formes imaginables : tantôt sévère, tantôt enjoué ; tantôt facile, tantôt plus réfléchi ; ici noble et majestueux, là piquant, vif et spirituel ; ses portraits, pour quelqu'un qui sait lire dans la nature, sont autant de caractères ; et jamais peut-être on n'eut ni de meilleurs yeux pour la voir, ni une meilleure main pour la rendre. M. Peronneau semble l'avoir pris pour modèle, et ce choix est déjà une preuve de son goût ; on ne saurait trop espérer sans doute de ses talents ; et il est probable que cet auteur doit prendre un jour des mains de M. La Tour le sceptre du Pastel, lorsque celui-ci, satisfait de la grande multitude de ses triomphes, songera enfin à se reposer à l'ombre de ses lauriers. » (1)

Bachaumont, lui, est moins favorable (2) :

« M. Peronneau fait bien le portrait à l'huille et au pastel, mais mieux au pastel qu'à l'huille. Il cherche la manière de la fameuse Rosalba, mais il est bien moins grand qu'elle. Sa touche est pleine d'esprit, peut-estre un peu maniérée et s'écartant un peu de la nature. Il faut voir ses portraits d'un peu loin, et surtout ceux à l'huille ; de loin, ils font de l'effet. »

---

(1) A comparer ce texte avec le compte-rendu de l'année 1748, par le même « critique d'art ».

(2) *Liste des meilleurs peintres, sculpteurs, graveurs et architectes des Académies royales de peinture, sculpture et architecture suivant leur rang à l'Académie, 1750.* (Notes de Bachaumont, tirées des papiers de la Bibliothèque de l'Arsenal, publiées à la suite des Mémoires de Wille.)

1751 En 1751, il arrivait au Salon avec douze pastels et une peinture. Nous ne savons ce qu'est devenu le portrait de M. le comte de Bonneval, sans doute, Charles-Michel de Bonneval qui, cette année-là, se trouvait être un des six intendants des Menus Plaisirs, celui de M. Ruelle, premier échevin de Paris, demeurant rue Saint-Louis, près le Palais, et de M[me] Son Epouse, celui de M[me] de Saint ***, de M[lle] Lany, de M[lle] ***, de M[lle] Rosalline, de M. ***, et le portrait, peint à l'huile, de M[me] du Ruisseau, probablement la femme de Charles du Ruisseau, avocat au Parlement, qui signera au contrat de mariage de l'artiste.

On pourrait penser, en lisant le manuscrit d'Ameiot (1), que M[lle] Rosalline n'est autre que M[lle] Rosalie, « demoiselle des chœurs, entrée à l'Opéra en 1748, au mois d'octobre, surnuméraire, supprimée à Pâques en 1749. » Mais un rapport de police (2) nous renseigne sur la « demoiselle Rosaline, dite Raton, actrice de l'Opéra-Comique, faubourg Saint-Denis ». « 11 juin 1756. — Il y a dix ou douze jours que la demoiselle Rosaline, actrice de l'Opéra-Comique est allée demeurer au Faubourg Saint-Denis, la première porte cochère à droite, passé la grille dans une petite maison dont elle occupe la totalité. Elle a pour 600 l. de loier par an. M. de Roquemont, à la charge de qui cecy tombe encore, lui a donné à cette occasion pour 800 l. de meubles d'augmentation. Monnet (3) lui donne 3000 l. d'appointement. »

Nous avons cherché en vain, dans les archives de l'Opéra, la trace de « M[lle] Silanie ». Nous sommes convaincus que le livret du Salon dont l'orthographe est souvent fautive, veut désigner ainsi la demoiselle Lany, une personnalité du monde de la danse au XVIII[e] siècle. En effet, le 22 septembre 1751, l'agent de police Meunier fait un rapport ainsi conçu :

(1) Archives de l'Opéra.
(2) Bibliothèque de l'Arsenal. Papiers de la Bastille.
(3) Sans doute le directeur de l'Opéra-Comique.

« La Dlle Lany, danseuse de l'Opéra demeure rue Fromenteau, *à la Gerbe d'or*, chez un marchand de vin, au second sur la rue, vis-à-vis la place du vieux Louvre. Elle est sœur de Lany, maître de ballets à l'Opéra. On la dit née à Paris dans le canton de la place Maubert ; âgée de 22 à 23 ans, petite, brune, les yeux noirs et effrontés, point jolie. Elle a une autre sœur qui est sa cadette mais qui n'est point à l'Opéra, elle n'a même aucun talent pour y aspirer.

Depuis quatre à cinq mois elle est entretenue par milord Holting-ton (Huntington) jeune homme d'environ 24 ans, d'une jolie figure et puissamment riche et d'une des premières familles d'Angleterre, demeurant icy, rue des Petits-Augustins, chez Olivier, tenant l'hôtel de Hambourg garni. On assure qu'il lui a donné en débutant 20 000 livres comptant, quoique la somme paraisse un peu forte, le fait est qu'il dépense beaucoup. »

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que la même année Perronneau habite la même rue que son modèle. Au Salon de 1753 il enverra le portrait de milord Huntington qui protégeait la demoiselle Lany depuis le mois de mai 1751. C'est entre les mois de mai et d'août que le peintre a dû exécuter le portrait de celle qui, dès 1750, l'emportait sur la Camargo en battant six entrechats.

Avec les portraits de M. et Mme ***, nous nous trouvons en pays de connaissance. Mariette a eu le bon esprit de les désigner, en ajoutant en note, sur l'exemplaire de son livret, conservé au Cabinet des Estampes (1), le nom de *Fontaine, sellier du Roi*. Ces pastels, représentant M. et Mme de La Fontaine, appartenaient, en 1908, au marquis de Saint-Maurice-Montcalm ; ils portent, à côté de la signature, la date de 1750. Quelle sécurité dans ces visages de gagne-gros ! Lui, en habit lilas pâle, la main sortant d'un chiffonnage de Valenciennes et engagée

(1) Cabinet des Estampes, collection Deloynes.

dans un gilet noisette, le tricorne gris-bleu passé sous le bras ; elle, étalant son embonpoint glorieux et couperosé dans le grand et large manteau de velours bleu saphir, frimatté de givre, garni d'une fourrure brune qui donne quelque saveur au décolleté. Le « parfait contentement » en dentelle, un ruban de velours noir accompagnent les tons de cette riche maturité, une cornette du plus joli point de France encadre la neige des cheveux poudrés de son réseau de tulle gaufré, et ses barbes pendantes ondulent jusqu'à la taille sur le velours du manteau. Les doigts s'échappent des mitaines blanches que leur coloration double de rose.

Même tranquillité bourgeoise, mais infiniment plus de grâce dans les figures de M. et de Mme Desfriches, que le pastelliste entoure de tout ce qui affirme leurs goûts (pl. 13). L'amateur orléanais (1), avec sa robe de chambre de lampas bleu à ramages blancs, dont les ambassades siamoises et persanes venaient de mettre à la mode les fleurs fantaisistes, son foulard rayé de jaune et de bleu, ne manque pas de nous montrer son carton à dessins, sans doute rempli du fameux papier à tablette où son crayon léger, vaporeux a fixé le souvenir

« Des prés fleuris qu'arrose la Loire ».

Quel écho attendri son visage empreint de finesse souriante et de vraie bonté ne trouve-t-il pas dans celui de « Mme son épouse » (2). Elle a revêtu, pour lui plaire, sa robe décolletée en soie de nuance colombin, où le bleu joue à cache-cache avec le mauve ; le « parfait contentement » s'étale à la naissance de la gorge ; les triples engageantes de blanche Malines se déploient en

---

(1) Aignan-Thomas Desfriches, dessinateur-amateur, né à Orléans le 7 mars 1715. Les bords de la Loire et du Loiret lui fournirent le sujet de ses paysages. Lié avec la plupart des artistes et des collectionneurs de son temps, qu'il recevait à Orléans ou à la Cartaudière, sa maison de campagne, il entretint avec eux une correspondance assez suivie. Il avait réuni une belle collection de dessins et de tableaux, principalement des Ecoles flamande et hollandaise. Il mourut à Orléans, le 25 décembre 1800.

(2) Mme Desfriches, née Marie-Madeleine Buffereau, morte à Orléans le 5 février 1813, âgée de 97 ans



Portrait de dame de Sorquainville
Peinture. Signée et datée 1749.
(A M. David Weill)

éventail sous le nœud irisé des manches ; et tandis que des mains distraitement occupées « à faire des nœuds » jaillit brusquement, comme un insecte d'or, la navette d'écaille blonde, tout un poème d'intimité amoureuse passe dans son regard, et l'on songe à ce mot : « Rien de pius charmant qu'une honnête femme ayant tout ce qu'il faut pour ne pas l'être ».

On s'étonne, devant ces œuvres, de la modération des éloges. L'auteur des *Jugemens sur les principaux ouvrages exposés au Louvre le 27 août 1751*, le S[r] le Comte ou Coypel, écrit — notons que presque toutes les brochures juxtaposent les noms de La Tour et de Perronneau — : « L'illusion est si frappante dans les Portraits de *M. La Tour* qu'il semble que la nature se soit peinte elle-même. Il n'y a rien à désirer. Pour bien faire, La Tour n'a qu'à se ressembler, et *M. Perroneau* qu'à l'imiter : ce *jeune* Peintre qui marche sur ses traces :

Proximus huic longo sed proximus intervallo,

s'est corrigé sur les ensembles ; mais il s'est négligé sur la couleur, ses têtes sont touchées avec esprit, mais elles sentent trop l'esquisse, et je voudrais qu'on ne pût pas en appeler séparément les couleurs, enfin qu'il accusât tellement les formes qu'on pût modeler d'après ses portraits, comme on serait en état de le faire d'après ceux de M. La Tour. »

Et *le Mercure de France* (1), ne s'enthousiasme guère plus : « M. Perenneau (*sic*) a donné par quatorze pastels des preuves de sa facilité et de l'agrément de sa couleur. »

L'année 1751 semble avoir été bien remplie. En dehors des douze pastels et d'une peinture signalés par le livret du Salon, nous connaissons les portraits de M. et de M[me] Chevotet, conservés au musée d'Orléans (2), et celui du duc d'Aumont. Tous ceux qui ont visité la salle des mariages de l'Hôtel de Ville, à Boulogne-sur-Mer, ont pu voir une série de portraits des

(1) Octobre 1751.
(2) Legs Delzons

gouverneurs qu'à une date indéterminée on ramena, pour une raison ou pour une autre, à une dimension uniforme. L'un d'eux représente Louis-François d'Aumont, marquis de Chappes, duc d'Humières, lieutenant général des armées du roi, gouverneur de Compiègne et du Boulonnais, né le 30 mars 1671, mort le 6 novembre 1751 à Paris, où il est enterré en l'église Saint-Gervais. Il avait épousé, en 1690, Anne-Louise-Julie de Crévant, fille de Louis de Crévant, duc d'Humières, maréchal et grand-maître de l'artillerie de France. Ici, il est debout, tourné vers la droite, regardant de face, portant cuirasse sur l'habit à basque d'or, épée et culotte rouge ; les cheveux sont poudrés et frisés à marteau ; une tenture retombe sur la droite, selon la tradition des portraits solennels de l'époque, et ajoute au caractère d'élégance et de fine distinction. L'œuvre est bien de Perronneau, ainsi qu'il ressort d'une pièce des archives de Boulogne (Liasse 192, pièce n^e^ 5) :

« Il sera tenue compte à M. Fontaine, de la somme de six cent dix-sept livres pour le portrait de M. le duc de Humières, notre gouverneur qui a été tiré par le Sr Peronneau par nos ordres étant à Paris pour être placé en l'hôtel de ville et ce y compris les frais d'emballage, ports, etc., à laquelle somme de six cent dix-sept livres il sera employé par le dit Sr Fontaine, dans son état de dépenses à Boulogne, ce 12e janvier 1751. »

Signé : COILLIOT.

Les ducs d'Aumont, gouverneurs du Boulonnais de père en fils, habitaient Paris ; ils occupèrent plusieurs hôtels, rue de Beaune, près le pont Royal, un autre, rue de Jouy, près de la rue Saint-Antoine, un autre enfin, le plus beau des trois, et merveilleusement meublé, sur la place Louis XV. Le document lui-même est formel et Perronneau n'a pas été obligé d'aller jusqu'à Boulogne pour exécuter le portrait du gouverneur du Boulonnais.

Le regard hautain, précis, un peu froid, d'un homme sûr de

lui-même, la corpulence du personnage, la nuance lilas de l'habit, le gilet de soie bleue, dont les broderies entremêlées de chenille, de cordonnet, de dentelle d'or, tout guilloché de ces minuscules passementeries qu'on appelait « soucis de hannetons », les variations les plus délicates du bleu avoisinant le mauve, et trouvant inévitablement leur écho, leur complémentaire, dans le teint bilieux du visage, un peu atténué par le jabot de gaze rayée et le tour de cou de linon blanc, tel nous apparaît Jean-Michel Chevotet, architecte du roi, né à Paris en 1698, mort dans la même ville en 1772, membre et grand-prix de l'Académie Royale d'architecture, prêt à ouvrir le carton passé sous son bras, et à vous montrer les plans du pavillon de Hanovre ou du château de Petit-Bourg, à moins que ce ne soient les relevés de l'ancien escalier des ambassadeurs, au palais de Versailles. Perronneau prend prétexte de la modestie de Mme Chevotet pour enlever sur un fond vert, et dans l'encadrement souple d'une mantille noire et d'une robe bleue, l'éblouissante gamme des blancs : blanc de la cornette, fixée à la neige des cheveux par deux épingles à têtes de diamants, deux « firmaments », blanc des barbes envolées, mais rejoignant sagement le réseau de tulle de la palatine perdue elle-même et comme absorbée dans le blanc crémeux des « parfaits contentements », blanc des apprêts de la lingère, tissus de clarté de la dentellière, nacre des perles, tous ces blancs participant à la vie par les reflets de la chair, apparus sous les trames nuageuses.

On lit dans les procès-verbaux de l'Académie Royale de peinture et de sculpture : 1753

« Séance du 27 janvier 1753. — *Lecture de la liste de M^rs^ les Agréés et décision à ce sujet.* — Ensuite le Secrétaire a lu la liste de M^rs^ les Agréés, avec la datte de leur Agrégation, et il a été décidé que la Compagnie ne manderoit pour l'assemblée pro-

chaine que les Srs Verbrec, Adam le Cadet, Falconet et Péroneau, comme étant ceux qui sont le plus en retard.

Séance du 23 février. — *MM. les Agréés se présentent à l'Assemblée. Prolongation du temps accordée.* — M^rs les Agréés dénommés dans la délibération du 27 Janvier dernier s'étant présentés à l'assemblée pour y répondre, suivant le contenu du mandat, la Compagnie, après avoir reçu avec indulgence les excuses respectueuses qu'ils ont faites de leur retard, a bien voulu, par une grâce singulière et sans tirer à conséquence, accorder :

Au Sr Peroneau, six mois. »

Cette fois Perroneau fut exact.

« *Réception de M. Péronneau.* Aujourd'hui, samedi 28e juillet, l'Académie étant assemblée, le Sieur *Jean-Baptiste Péronneau*, de Paris, Peintre de portraits, lui a présenté ceux de M. *Adam l'aîné* et *Oudry*, professeurs, qui lui avoient été ordonnés pour ouvrages de réception. Les voix prises à l'ordinaire, la Compagnie a reçu et reçoit ledit Sieur *Péronneau*, Académicien, pour avoir séance dans les assemblées et jouir des privilèges, honneurs et prérogatives attachés à cette qualité, en observant par lui les Statuts et Règlemens d'icelle Académie, ce qu'il a promis en prêtant serment entre les mains de M. *de Silvestre*, Ecuyer, Premier Peintre du Roy de Pologne, Directeur et Ancien Recteur. »

En effet Perronneau, en sa qualité d'académicien, signe aux procès-verbaux de l'Académie le 4 août, le 23 août, le 31 août, le 24 novembre, le 1er et le 29 décembre de l'année 1753.

Au Salon du Louvre, il envoyait, avec ceux d'Oudry et d'Adam l'aîné, cinq autres portraits. Qu'est devenue Elisabeth de Rohan-Soubise, princesse de Condé, mariée à seize ans la même année, et morte en 1760 ? Nous avons relevé dans les archives du musée Condé, à Chantilly, parmi les registres de comptes de la maison de Soubise, et plus spécialement dans le « troisième compte



Maurice Quentin de la Tour
Pastel. Signé et daté 1750.
Musée de Saint-Quentin

que rend à S. A. Mgr le prince de Soubise, Jacques Lacerneux, trésorier général de Sa d. A., de la recette et dépense par lui faite en lad. qualité pendant les années 1752 et 1753, la mention suivante (feuillet 67, au verso) :

« Peintres en portraits.

Plus de la somme de mille livres payée au Sr Perronneau, autre peintre, le 9 octobre 1751, pour le portrait en pastel de S. A. suivant l'ordre et quittance raptés cy . . . 1000 livres. »

Dans les comptes-rendus contemporains, conservés au fond Deloynes (Cabinet des Estampes), il n'y a aucune indication descriptive sur le portrait de la jeune princesse de Condé. A Versailles, dans les salles de l'attique nord, se trouve un portrait de Charlotte-Godefrede-Elisabeth de Rohan-Soubise, médiocre copie, due à Mme Danse, et mesurant 0m18 de large sur 0m25 de haut. Soulié, dans son catalogue du musée de Versailles, écrit à ce propos : «L'original se trouvait (et non se trouve) autrefois au château de Chantilly. » Au musée Condé, à Chantilly, dans les appartements privés du duc d'Aumale, il existe toute une série de petits portraits des membres de la famille de Condé. Parmi ces portraits qui ont tous été exécutés vers 1775 ou 1776, pour le Palais Bourbon, par les soins de Simon-Bernard Le Noir, peintre ordinaire du prince de Condé, on voit celui de la princesse Charlotte-Godefrede-Elisabeth, qui est identique à la copie exécutée par Mme Danse, avec cette seule différence que la peinture de Le Noir est un ovale et celle de Mme Danse un panneau rectangulaire. Sur un fond bleu légèrement rompu d'or, s'enlève le visage ovale aux traits réguliers, aux grands yeux bleus, au teint rose, à la bouche jolie. Les cheveux sont poudrés et coiffés en tapé. On aperçoit le lobe de l'oreille droite. Le décolleté très pur s'encadre d'une modestie blanche reflétée de bleu. Une draperie blanche se noue sur le devant de la poitrine avec une draperie bleue, en formant trois coques. Un fil de perles s'attache sur le bras gauche. Le modelé en pleine lumière, les valeurs

déterminées par un éclairage unique de gauche à droite, l'équilibre des tonalités bleues et jaunes, l'arrangement même sont familiers à Perronneau. La princesse de Condé étant morte en 1760, le portrait de Le Noir, exécuté vers 1775, est lui-même une copie. L'original est-il de Perronneau ? En tout cas, nous en trouvons la trace dans les registres de comptes de la maison de Soubise (année 1752, feuillet 73, recto) :

« Peintres en portraits...

PERRONNEAU.

Plus de celle de six cents livres payée le 6 May 1752 au Sr Peronneau autre peintre pour le portrait de Mlle de Soubise, aujourd'hui princesse de Condé. Suivant l'ordre et quittance rapportés, cy . . . . : 600 livres. »

Il s'agit de la princesse Charlotte-Godefrede-Elisabeth de Soubise qui avait épousé le prince de Condé le 2 mai 1753. On peut voir aux Archives nationales, dans la vitrine 78, son contrat de mariage (n° 978). Les Archives conservent également une correspondance d'une sentimentalité délicate, adressée par cette princesse à son mari, et qui a fait l'objet d'une publication du comte Fleury, dans le *Carnet historique et littéraire* du 15 octobre et du 15 novembre 1898.

Qu'est devenu Milord de Huntington, Mme ***, et Julien le Roy, horloger du roi ? Nous avons indiqué les relations de Milord Huntington avec la demoiselle Lany, de l'Opéra. Un rapport de police (1) donne la date précise à laquelle Perronneau a dû exécuter son portrait : « 29 août 1753. M^d^ Otting-ton est venu à Paris il y a environ 1 mois ou 5 semaines, mais il n'a point été chès la D^lle^ Lany ; elle a été lui rendre 2 ou 3 visittes rue du Colombier, chez la Cour. »

On connaît Julien Le Roy par la belle planche de Moitte, et par la gravure de Hubert qui accompagne une notice

---

(1) Bibliothèque de l'Arsenal. Papiers de la Bastille.

biographique de Le Prévôt d'Exmes. Né à Tours, en 1686, cet émule et ce concurrent de Jean-Baptiste Baillon, Gudin, Joly, Etienne Lenoir, Moisy, fournisseur comme eux de la Cour et des marchands d'antiquités, mécanicien achevé, auteur de bons écrits sur son art, était à tel point favori de la mode que dans Thémidore, un élégant trouvant sa montre en retard sur le méridien du Palais Royal « promet que Julien le Roy ne travaillera plus pour lui ». Inventeur des montres et des pendules à répétition, des pendules à secondes, il conquit sur l'Angleterre la suprématie de l'art de l'horlogerie et Voltaire dit un jour à l'un de ses fils : « Le maréchal de Saxe et votre père ont battu les Anglais (1). »

Le portrait de Mme Lemoyne, probablement Jeanne Dorus, la troisième femme de M. Lemoyne, le fils, professeur à l'Académie, existe dans la collection de M. Georges Dormeuil ; c'est une œuvre sobre, d'un arrangement simple, avec un esclavage de perles, une mantille de taffetas bleu, un décolleté encadré d'une modestie, un « parfait contentement », des riens, et cependant une touche spirituelle qui se pose çà et là sur les paupières, le nez, la lèvre inférieure, faisant sourire cette jeune femme, sans parti-pris violent d'ombres et de lumières.

La Tour, dont les écrivains contemporains vantent sans cesse le naturel, n'a rien laissé de plus vivant, de plus ample, de plus vrai dans le « laisser aller », de moins théâtral et cependant de plus noble que les effigies d'Adam l'aîné et d'Oudry, surpris dans un moment d'arrêt, devant l'œuvre interrompue. Adam l'aîné (2) s'enveloppe dans sa gamberluque de taffetas vert, quelque chose d'intermédiaire entre le manteau d'abbé et le domino, un souvenir de cette Italie de prédilection, d'où il s'est arraché à grand'peine, et vers laquelle courent les peintres fran-

(1) Voir la notice de M. S.-L. Chalmel, dans le t. IV de l'*Histoire de Touraine depuis la conquête des Gaules par les Romains jusqu'à l'année 1790.*

(2) Lambert-Sigisbert Adam, dit l'aîné, né à Nancy en 1700, prix de Rome en 1723, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1737, professeur en 1744, mort à Paris en 1759.

çais, depuis le Poussin qui revient y mourir, jusqu'à Fragonard qui y retrouve la Grande Grèce. Voyez le ragoût des couleurs, de ces bleus et de ces verts où passent des reflets d'or, et la parfaite simplicité d'attitude de cet homme qui s'est assis quelques minutes auprès du socle d'une statue pour détendre ses mains fébriles, ses belles mains sortant des manches retroussées, gardant encore le marteau et le ciseau (pl. 14) On devine dans l'ombre la naissance d'une jambe, peut-être une des deux nymphes, *la Chasse* et *la Pêche* qu'il avait taillées chacune dans un seul bloc de marbre, et que Louis XV donna plus tard au roi de Prusse ; ou plutôt cette figure de *l'Abondance*, exécutée pour les jardins de Choisy avant 1758, payée dix mille livres à ses héritiers en 1760, et dont il avait exposé le plâtre au Salon de 1753. S'il s'arrête, c'est pour mieux penser à sa merveilleuse collection d'antiquités grecques et romaines, aux soixante-huit morceaux de marbre de Paros et de Saligno, trouvés au mont Palatin, dans le palais de Néron et dans les ruines du palais des Maures, qu'il eut à bon compte des héritiers du cardinal de Polignac et dont il veut bien faire les honneurs au public, en sa maison de la rue Basse-du-Rempart.

Quant à Oudry (1), il vient d'achever sur le châssis de toile le croquis au fusain de Mitte et Turlu, de Mignonne et Sylvie, de Blanche ou de telle autre chienne de la meute royale. Campé devant son chevalet, il ouvre largement la main droite dans un geste d'enseignement ; l'autre main, appuyée sur un magnifique fauteuil en velours de Gênes cramoisi, tient les pinceaux et la palette dont le maître se servira pour démontrer l'excellence des idées et de la méthode qu'il tient de son maître Largillierre (pl. 15). Perronneau, comme pour montrer que lui aussi pourrait être élève de Largillierre au sens large du mot, s'est plû à entourer le véné-

(1) Jean-Baptiste Oudry, né à Paris en 1689, élève de son père et de Largillierre, membre de l'Académie royale de peinture en 1719, directeur de la Manufacture de Beauvais, surinspecteur de la Manufacture des Gobelins, mort le 30 avril 1755.





Aignan-Thomas Desfriches et Mme Desfriches

Pastels, 1751.

A Mme Ratouis de Limay

rable Oudry d'une symphonie de verts sourds rompus d'or, vibrant, se répondant à l'infini, à égayer l'habit de cérémonie, le jabot et les manchettes de dentelle du vieux peintre, de la fantaisie débraillée d'un mouchoir de priseur, sortant de la poche.

On se souvient encore d'un double portrait de la collection de M. Camille Groult, prêté à l'Exposition de Cent Pastels. Les deux vieillards, un homme et une femme, lui assis devant une table de travail et dessinant dans l'ovale d'une miniature, elle, regardant par dessus son épaule, passèrent aux yeux de M. Groult pour M. et Mme Perronneau, jusqu'au jour où, en comparant le portrait de Mme Desfriches mère et la figure féminine de ce double portrait, il crut qu'il représentait Mme Desfriches la mère. Les rédacteurs du catalogue de l'Exposition et la plupart des critiques s'en tinrent à cette attribution. Nous avions supposé nous-mêmes qu'il s'agissait de M. et de Mme Oudry. Or il s'agit de Philippe Cayeux et de sa femme Jeanne d'Humières (1).

En effet, il existe au musée d'Arras une peinture à l'huile qui représente ces deux personnages. Au dos de la toile, on lit cette inscription, tracée au pinceau : « Philippe de Cayeux, nat^{f} du V^{té} d'Humières, sculp^{r} en ornemens renomé à Paris, chéri et très bien venu céans. En sus Mad^{e} honesta sa très aimée et très digne épouse. »

« Philippe Cayeux (2), né en 1688 à Humières (Picardie) était un sculpteur d'ornements très réputé à Paris. Sa spécialité semble avoir été les bordures et les boiseries. Installé de très bonne heure dans la capitale, paroisse Saint-Roch, il habite d'abord dans la rue Saint-Honoré, ensuite rue Villedo où il meurt en 1769. Officier de l'Académie de Saint-Luc, continuellement en relation

(1) Communication de M. Jean Locquin à la Société de l'Histoire de l'Art français (3 décembre 1909).

(2) « Cayeux (Claude-Philippe), sculpteur, reçu le 22 septembre 1722, rue Villedo, conseiller (*Liste*, pp. 21, 25) ; † 1769 (*Mém.*, Paris ; Scellés, t. II, p. 150). » Liste générale des maîtres peintres et sculpteurs de la Communauté de Saint-Luc de la ville de Paris (1391-1789), publiée par Jules Guiffrey dans l'*Histoire de l'Académie de Saint-Luc*.

avec les meilleurs artistes de son temps auxquels il fournissait des cadres, il était très achalandé. Il avait commencé de bonne heure, dit Rémy, à rassembler « une des belles collections (en dessins et estampes surtout) qu'il y ait à Paris ». Diderot la connaissait bien et il l'avait « couchée en joue » pour le compte de Catherine II ; mais le brave Cayeux y tenait plus qu'à un monceau de pièces d'or et n'avait voulu s'en défaire à aucun prix. Artiste de talent, ami serviable et amateur avisé, il était presque un personnage au XVIII[e] siècle ; bien qu'il fût d'une famille bourgeoise apparentée à des « maîtres rôtisseurs » et à des « marchands pâtissiers », il occupait une assez jolie situation pour donner le change et mériter qu'on lui prêtât par mégarde une particule. Il comptait parmi ses intimes Noël-Nicolas Coypel, Charles Parrocel, Carle van Loo, Boucher, Natoire, Taraval, Chasle et aussi Cochin, Desfriches et vraisemblablement leur ami commun Perronneau. Un dessin de Cochin, gravé par Lempereur et représentant Philippe Cayeux de profil, confirme l'identification fournie par l'inscription de la toile d'Arras. Le front droit, le nez fort, cassé, le pli accusé à la naissance du front, la bouche aux lignes fermes, le double menton, le cou très court, le regard un peu dur, tous les traits du profil de Cayeux par Cochin se retrouvent dans les portraits de trois quarts d'Arras et de la collection Groult.

Il reste encore la question d'attribution à résoudre. Qui est l'auteur du pastel et de la peinture ? Probablement le même artiste (1). »

Ce double portrait nous montre une certaine qualité d'émotion, la sentimentalité d'un Perronneau tâchant d'exprimer le rêve dont il fera l'année suivante une réalité. Quel précieux document n'est-ce pas là de la vie des artistes de ce temps! Ne fait-il pas songer à cette familiarité charmante des familles qui abritaient

(1) Communication de M. Jean Locquin. *Bulletin* de la Société de l'Histoire de l'Art français, 1909, p. 243.

leur existence sous les vieux toits du Louvre? Ne voilà-t-il pas de quoi évoquer le mot du prince de Ligne à propos d'une vieille femme : « L'amour a passé par là ! »?

Le Louvre possède le portrait au pastel du savant ingénieur hydrographe Pierre Bouguer (1), daté de 1753. L'artiste semble y affirmer sa prédilection pour ces contrastes de lilas et de jaune, lilas de l'habit et du gilet, jaune des fonds et du visage bilieux. De même, dans l'étude de ces traits accentués et comme taillés à coups de hache, il parvient à la même force expressive que dans les portraits de Chevotet, du père Chambroy ou du bénédictin.

Le catalogue de l'Exposition de Cent Pastels donnait la même date, que nous n'avons pu voir et dont nous n'avons pas eu confirmation, au portrait de la comtesse Jacquette d'Arches, née de Loupes. Au charme de cette harmonie de gris taupe et de bleu, que la poudre des cheveux et le blanc de la modestie rend plus délicat, s'ajoute un intérêt iconographique. En effet, un d'Arches a été conseiller au Parlement de Bordeaux, au XVIII[e] siècle ; aux environs de la ville existe un château d'Arches, qui remonte au XVII[e] siècle, et dans la même région, se trouve le village de Loupes. Perronneau a-t-il fait un voyage à Bordeaux à cette époque ? Cela n'est pas impossible. Même date encore inscrite en haut du portrait au pastel du président Bignon, malheureusement abîmé, que nous avons pu voir, en 1908, dans la collection de M[lle] Véry, à Mantes ; c'est Armand-Jérôme Bignon, né à Paris en 1711, reçu avocat général du Grand Conseil en 1729, maître des requêtes en 1745, bibliothécaire du roi, prévôt

---

(1) Pierre Bouguer, hydrographe du roi, mathématicien, astronome, membre de l'Académie royale des Sciences, de la Société royale de Londres, né en 1698 au Croisic (Loire Inférieure). Le 22 décembre 1756, les *Affiches, annonces et avis divers* annoncent : « *La Manœuvre des vaisseaux ou Traité de Mechanique et de Dynamique*, par M. Bouguer, de l'Académie royale des Sciences, de la Société royale de Londres, Honoraire de l'Académie de Marine, ci-devant hydrographe du Roi au Port du Croisic et au Havre-de-Grâce. A Paris, chez Guérin, 1757, in-4°. M. Bouguer est déjà l'auteur du *Traité du navire*. »

des marchands, conseiller d'Etat, membre de l'Académie fran çaise, grand ami des lettres, mort le 7 mars 1772.

Quel fut cette année le sentiment de la critique ? Le *Mercure de France* (1) déclare que « M. Peronneau a mérité des applaudissemens par la légèreté de sa manière et celle de sa touche dans les sept portraits qu'il a présentés. » L'abbé Le Blanc n'est pas moins élogieux (2) :

« Le public est tellement accoutumé à ne voir au Sallon que des chefs-d'œuvre de M. de La Tour qu'il ne peut plus l'étonner que par la multiplicité et c'est l'effet qu'ont produit les dix-huit tableaux qu'il y a mis cette année. Les différens Portraits de M. Perroneau sont autant de preuves des progrès qu'il fait journellement dans son art. On voit qu'il cherche la nature en homme qui en connoît tout le prix. L'exemple de plusieurs peintres prouve que les yeux du corps ne suffisent pas pour l'apercevoir, on ne la saisit bien que des yeux de l'esprit. Elle ne peut échapper à quelqu'un qui a tout celui qui fait le mérite de la touche de cet Artiste. »

L'abbé Garrigues de Froment (3) nous renseigne sur l'impression que produisirent sur les académiciens les deux morceaux de réception d'Adam et d'Oudry :

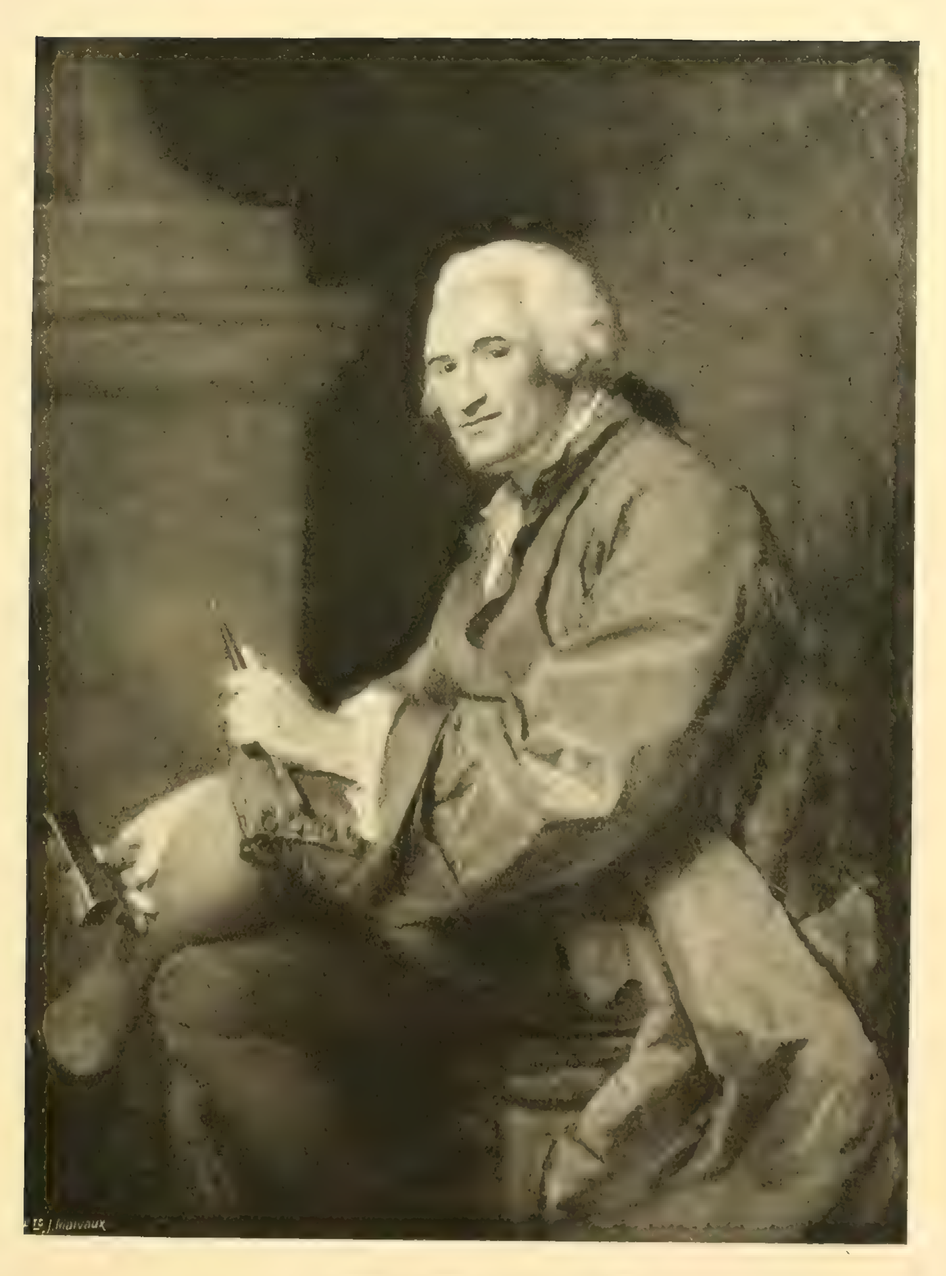
« M. Aved me ramène à M. Perronneau. Peut-être aurois-je dû le nommer immédiatement après M. de la Tour, parce que leur genre de travail est le même, parce qu'ils sont les seuls ou presque les seuls qui peignent au Pastel ; mais je vous ai demandé, et je crois avoir obtenu de vous, monsieur, la permission de suivre plutôt le fil de mes idées, ou celui de mes sensations, que l'analogie des talens, leur ordre ou l'ancienneté des Artistes.

---

(1) Octobre 1753.

(2) 1753, *Observations sur les ouvrages de MM. de l'Académie de peinture et de sculpture, exposés au Salon du Louvre, en l'année 1753, et sur quelques écrits qui ont rapport à la peinture.* A Monsieur le Président de B...

(3) *Sentiments d'un amateur sur l'Exposition des tableaux du Louvre et la critique qui en a été faite.*



Lambert-Sigisbert Adam, l'aîné
Peinture (morceau de réception). 1753.
(Musée du Louvre)

Je reviens à celui qui a été l'objet de ma nouvelle digression. Le Dessein de ses portraits est toujours fin, toujours gracieux et spirituel ; mais en revanche, il est souvent maniéré ; le bleu domine dans toutes les ombres de ses têtes de femmes ; partout ailleurs à force d'être reflétées et trop peu décidées, elles lui font perdre son effet. J'ajoute que le ton trop colorié des fonds de ses deux portraits d'homme, efface, détruit celui de ses deux têtes. Un autre parleroit des deux Morceaux de Réception du même Auteur, des deux portraits de MM. Oudry et Adam l'aîné ; un autre en diroit tout le bien qu'il y a lieu d'en dire. Quant à moi, qui suis au fait des éloges que ces deux tableaux lui attirèrent de la part de ses Confrères, quand il les présenta à l'Académie, du bruit et du plaisir qu'ils y firent, je m'en tiens au silence ; c'est toujours le parti le plus sûr, quand les Maîtres se sont énoncés aussi positivement, aussi clairement, d'aussi bonne foi, qu'ils le firent en faveur de M. Perroneau. »

Fréron (1), lui, réplique :

« M. de la Tour reçoit l'encens qui lui est dû. Mais dire qu'il scait par son tact subtil et magique saisir et fixer le sel volatil de l'esprit, si facile à s'évaporer des mains de qui que ce soit, et de ceux même qui le possèdent, outre que ce n'est là qu'un précieux galimathias, c'est pousser l'hyperbole au dernier degré. Qui est-ce qui croira jamais, par exemple, que le principe qui pense, et qui a dicté à M. de la Chaussée tant de Comédies morales, soit identifié avec le Pastel, et réside sous la glace de son portrait ?... M. Aved est pourtant de quelque utilité à notre Auteur ; il lui sert de transition pour parler de M. Péronneau auquel il reproche d'être trop maniéré. »

Et ailleurs, dans son *Année littéraire*, il ajoute ceci :

« Outre les deux morceaux de réception de M. Peronneau

---

(1) *Lettre sur quelques écrits de ce temps au sujet des tableaux exposés dans le Grand Salon du Louvre en 1753, en réponse à l'abbé Garrigues de Froment.*

qui sont les portraits de Messieurs Oudry et Adam l'aîné, ce peintre a donné plusieurs têtes en pastel qui sont fort belles. Il étudie avec fruit la manière de M[lle] Rosalba de Carriera. »

L'admiration de Huquier fils (1) va plus loin :

« M. Peronneau suit de près M. de La Tour. Ses deux Portraits de réception pour l'Académie sont universellement admirés ; l'un est celui de M. Oudry, et l'autre celui de M. Adam l'aîné, Professeur de la dite Académie. Le dessein l'emporte sur le pinceau ; quoique l'un et l'autre soient très bien, le Pastel est son genre, il y brille encore d'avantage ; la légèreté de la touche, la fraîcheur du coloris, et le caractère du dessein, tout y est rassemblé, je n'en veux d'autres preuves que le portrait de M[me] la princesse de Condé, et celui de M. Julien Le Roy ; j'ose dire que ce dernier le dispute à M. de la Tour : l'art et la nature y sont employés et réunis admirablement bien. »

L'abbé Laugier se montre plutôt sentimental (2) :

« M. Perronneau, Académicien, a exposé le portrait de cet aimable artiste (Oudry). Le plaisir que j'avois eu à considérer tant de jolis Ouvrages, m'a donné beaucoup de goût pour ce portrait qui est bien peint... »

Estève estime que « M. Perronneau a été jugé plus ressemblant à lui-même et sa couleur moins variée que celle de M. la Tour. Cet artiste a donné cette année deux morceaux de réception qui ont été applaudis. »

Lafont de Saint-Yenne (3) s'intéresse surtout à Julien Le Roy.

« Le S[r] Perroneau, loin d'être oublié dans cette classe, mérite beaucoup d'éloges. Ses pinceaux et son pastel ont de la finesse et des beautés singulières. Parmi plusieurs de ses portraits, on a

---

(1) *Lettre sur l'Exposition des Tableaux au Louvre, avec des notes historiques.*

(2) *Jugement d'un amateur sur l'Exposition des tableaux. Lettre à M. le marquis de V...*

(3) *Sentimens sur quelques ouvrages de peinture, sculpture et gravure.* Ecrits à un Particulier en Province, à l'occasion de l'Exposition de 1753, mais qui n'ont paru qu'en 1754, année qu'il ne se fit point d'exposition.

distingué ceux de deux grands Artistes : MM. Oudri et Adam qui sont peints jusqu'aux genoux, et avec les enseignes honorables de leurs professions et de leur célébrité. On a vu avec plaisir celui du Sr Julien le Roi, cet artiste si renommé dans les deux mondes, et qui a porté l'art de l'Horlogerie à un si haut degré de perfection que les nations, même les plus jalouses de notre supériorité, ont été forcées de l'accorder à ce savant homme. Ce que j'estime en lui bien au delà de sa science et du rang qu'il tient dans sa profession, c'est une probité invariable avec beaucoup de simplicité et de modestie. »

Lacombe, auteur du *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts*, opine, dans son Salon de 1753, que les tableaux de Perronneau ont paru dignes de sa réputation.

Et Baillet de Saint-Julien, dans son *Ode sur la peinture*, proclame qu'il « admire le génie pittoresque des Perronneau ».



IV.

Mariage de Perronneau. — Ses envois aux Salons de Paris et au Salon de Toulouse. — Séjours à Lyon, à Bordeaux, à Abbeville, à Orléans. — Voyages en Hollande et en Italie. — Lettres à Desfriches.

1754-1780

1754 En 1754, il n'y eut pas de Salon. L'année est d'ailleurs fort bien remplie. Perronneau se marie au mois de novembre et il semble avoir pris son amour si fort à cœur qu'il en oublie de travailler. En effet, il ne signe guère que trois fois aux procès-verbaux de l'Académie, le 5 janvier, le 23 février et le 7 décembre. Nous imaginerions volontiers que l'artiste fit l'école buissonnière du printemps à l'automne, n'étaient le portrait de Hubert Drouais de la collection Daniel Hallé (pl. 16), et un pastel de Jacob van Kretschmar que possède M. le jonkheer J.-A. van Kretschmar van Veen à Utrecht (pl. 17). Van Kretschmar, en habit bleu clair, soutaché d'or, portant cuirasse, les cheveux poudrés, vu de trois quarts, tourné vers la gauche, paraît âgé de trente ans (1). On lit en haut du tableau l'inscription : Perronneau, peintre du Roy, en 1754, à La Haye. On verra plus loin que Jacques van Rynweld, « hollandois », signe au contrat de mariage du peintre. Ainsi, dès 1754, Perronneau s'acheminait vers la patrie de Rembrandt.

---

(1) Jacob de Kretschmar, seigneur de Wijk, Aalburg et Ween, plus tard général d'infanterie au service des Provinces Unies, né en 1721 et mort en 1792. Le pastel mesure 0m60 de hauteur sur 0m46 de largeur à l'intérieur du cadre.



J.-B. Oudry
Peinture (morceau de réception). 1753.
(Musée du Louvre)

Il épousait Louise-Charlotte Aubert, fille de Louis-François Aubert. Nous ne connaissons pas de pastel ni de peinture de cet Aubert, dont Lazare Duvaux appréciait fort le travail, et qu'un brevet autorisait « à se dire et qualifier peintre en émail du Roy ». Il faut le distinguer d'un autre Aubert, joaillier, qui laissa une collection de tableaux précieux, dessins, gouaches, estampes dont le catalogue a été rédigé par A. Paillet. Nous ne pouvons affirmer s'il s'agit de M. Aubert, de l'Académie de Saint-Luc (1), dont le cabinet contenait une superbe collection de différentes branches de l'histoire naturelle et principalement de coquilles. Suivant une adresse gravée par Choffard en 1756, « Aubert, marchand et graveur, rue Saint-Jacques, près la fontaine Saint-Séverin, à l'enseigne du Papillon, donne avis qu'il a trouvé la véritable façon de fabriquer les papiers veloutés ou papiers d'Angleterre en façon de damas et velours d'Utrecht, en une ou plusieurs couleurs, propres pour tapisseries, écrans à pieds, et devants d'autels, à Paris. » Louis-François Aubert, comme tous les miniaturistes, était fort occupé, à cause de la mode qui voulait qu'on introduisît des portraits dans les bijoux ; on relève dans le journal de Lazare Duvaux, en avril 1754, un beau spécimen de son travail, une tabatière d'écaille piquée, en cage, à contours, la garniture en or émaillé de rose par Aubert, au retour d'une vieille garniture d'or, dont Mme de Pompadour avait fourni le dessin, et que l'antiquaire estime à 920 livres.

Le contrat (2) fut signé le 3 novembre, par devant Maître

---

(1) « Aubert (Louis-François), peintre en émail du Roi, reçu le 23 septembre 1747, rue du Four-Saint-Germain (*Liste*), † 29 octobre 1755, rue du Four. (*Son scellé*, t. II, p. 215). » *Liste générale des maîtres peintres et sculpteurs de la Communauté de Saint-Luc de la ville de Paris*, publiée par Jules Guiffrey dans l'*Histoire de l'Académie de Saint-Luc*.

(2) Contrat de mariage de Jean-Baptiste Perronneau (à peu près *in-extenso*) :

	Actes
Mariage	des
3 novembre 1754.	Not. de Paris.
Fait en parchemin.	(Dix sols.)

Par devant les Conseillers du Roy, Notaires au Chastelet de Paris soussignés, furent présens sieur Jean Baptiste Perronneau de l'Académie Royalle de Peinture, majeur, fils de

Desmeures. Les futurs époux reconnaissaient un apport de six mille livres deniers, quatre mille livres en meubles et linge, seize mille livres de douaire. On retrouve dans les signataires du contrat la même variété de situations sociales que dans les modèles du portraitiste, et de précieux indices pour les portraits qui n'ont pas encore été identifiés : Jean-Louis de Gontaut-Biron,

---

feu sieur Henry Perronneau, bourgeois de Paris et de Damoiselle Marie Geneviève Frémont cy-devant son épouse, a présent sa veuve, ses père et mère de laquelle de sa mère le d. sieur Jean Baptiste Perronneau a dit avoir le consentement pour son mariage cy-après ; demeurant à Paris rue Fremanteau parroisse Saint-Germain l'Auxerrois pour luy et en son nom d'une part.

Et sieur Louis-François Aubert ,Peintre du Roy en émail et damoiselle Marie-Antoinette Rapilliar Duclos son épouse qu'il autorise à l'effet des présentes, demeurant à Paris place Dauphine, parroisse Saint Barthélemy, stipulant tant en leurs noms que pour Damoiselle Charles Louise Aubert leur fille mineure demeurante avec eux à ces présentes et de son consentement pour elle et en son nom d'autre part.

Lesquelles parties, en la présence et de l'agrément de Très haut et très puissant seigneur Monseigneur Jean-Louis de Gontaut de Biron, Duc de Biron, Pair de France, abbé de Moisac et de Mr Michel Bouvard de Fourqueux, Procureur général de sa Majesté en sa chambre des Comptes comme aussy en la présence et du consentement des parens les amis du d. sieur et de la dite delle, futurs époux, savoir dud. futur époux de : M. Louis Jean Gaignat, Ecuyer, conseiller secrétaire du Roy, Maison couronne de France et de ses finances, Receveur général des Consignations des Requestes du Palais, Mre Louis Félix de Boustancourt, Ecuyer prestre-docteur de Sorbonne, Mr Barthélemy Augustin Blondel Dazaincourt, Lieutenant colonel d'Infanterie, chevalier de l'ordre royalle militaire de Saint-Louis, Intendant des Menus-Plaisirs du Roy, sieur Charles Girard, marchand orphèvre, sieur Jean Baptiste Massé, Conseiller de l'Académie Royalle de Peinture et sculpture, sieur Peter de Pape, bourgeois de Paris, do Marie Agnès Dubois, son épouze, sieur Isaac van Ryneveld, holandois, sieur Louis Depape fils, sieur Jean Baptiste Lafontaine, sellier des petites Ecuries du Roy, sieur Jean Louis Barante, bourgeois de Paris, sr Louis Daniel, banquier à Paris, sieur Laurent Cars, graveur du Roy, Me Gérard Baudet, avocat au Parlement, sieur Julien Leroy, horloger du Roi, sieur Philippe Charles Legendre de Villemorien, administrateur général des Ports, sieur Jean Laroche, arquebuzier du Roy, sieur Sauveur Laroche, aussy arquebuzier du Roy, sieur Jacques Billaudel, intendant ordonnateur des Bastimens du Roy, controlleur du chasteau de Choisy, sr Charles Duruisseau avocat au Parlement, tous amis.

Et de la part de la damoiselle future épouze, de Mr François Joseph Marteau, graveur des Médailles du Roy et de de Geneviève Girard son épouse, oncle et tante, delle Marie Françoise Aubert fille, sœur, M. Charles Francois Aubert de Rigny, Procureur au Parlement, cousin ; Dlles Geneviève et Victoire Marteau, fille et cousines, dlle Geneviève Colin, fille, sieur Jean Ducrottoy, marchand orfèvre, sieur Jacques Charlier, Peintre du Roy, sieur Michel Ange Charles Challe, Peintre ordinaire du Roy, dlle Madelaine Nérot, sieur Claude Charles Dominique Tourolle, de Charlotte-Félicité Tourolle et de de Marguerite Françoise Cocquelin fille, tous amis.

. . . .

Ont volontairement reconnu, fait, réglé et arresté les conventions du futur mariage d'entre

duc de Biron, pair de France, abbé de Moissac ; Michel Bouvard de Fourqueux, procureur général de Sa Majesté en Sa Chambre des comptes ; à distance respectueuse, les témoins de l'époux : Louis-Jean Gaignat, écuyer, conseiller secrétaire du Roy ; Louis-Félix de Boustancourt, écuyer, prêtre docteur de Sorbonne ; Barthélemy-Augustin Blondel d'Azincourt, lieutenant-colonel

---

les d. s. Jean-Baptiste Perronneau, Charles Louise Aubert, selon le contrat qu'il s'ensuit. C'est à savoir que les d. sieurs Louis François Aubert et d[lle] Marie Antoinette Rapilliart Duclos son épouse ont promis donner la d. d[lle] Charles Louise Aubert, leur fille au d. sieur Jean-Baptiste Perronneau qui promet la prendre pour sa femme et légitime épouze par nom, foy et loy de mariage et de luy faire faire les solennités de l'autorité de notre mère Sainte Eglize catholique, apostolique et Romaine, le plutost que faire se poura et aussitost qu'il en sera requis. Pour estre les d. sieur et demoiselle futurs époux au d. mariage vus le commun en tous biens meubles et conquets immeubles, suivant la coutume de Paris, au désir de laquelle leur future communauté sera régie et gouvernée et le partage des biens d'icelle fait quand bien même ils feroient cy après leurs demeures ou des acquisitions en Pays Régis par loix, usages, de dispositions contraires, auxquelles est pour le regard dérogé et renoncé. Ne seront néanmoins les d. sieur et d[lle] futurs époux tenus de dettes et hypothèques l'un de l'autre antérieures à leur mariage, et si aucunes se trouvent, elles seront payées et acquittées par celuy des d. s. et d[lle] futurs époux qui en sera débiteur et par ses biens sans que l'autre des biens ni ceux de la d. communauté en soient aucunement tenus garans ni responsables.

Le d. sieur futur époux se marie avec les biens et droits qui luy apartiennent. (Rayé cy endroit deux lignes entières et seize mots comme nuls du consentement et de la réquisition des parties).

En considération du d. futur mariage, les d. sieur Louis François Aubert, et d[e] Marie Antoinette Rapilliart Duclos, son épouze, constituent en dot à la d[lle] Louise Charlotte Aubert future épouze, leur fille, la somme de dix mille livres que lesd. sieur et d[e] Aubert, père et mère, promettent et s'obligent solidairement et sous les renonciations ordinaires au bénéfice de droit payeur, fournir et remettre au d. sieur et d[lle] futurs époux la veille de leurs épousailles savoir : six mille livres en deniers comptans et espèces sonnantes et quatre mille livres en meubles meublans, effets mobiliers, habits, linge, hardes et bijoux à l'usage de la d. D[lle] future épouze. Au moyen de laquelle dot et du payement et fournissement d'icelle, les d. sieur et d[lle] futurs époux, leurs enfans et autres les représentans ou étans en leurs droits ne pourront demander au survivant des d. s. et d[e] père et mère de la d. d[lle] future épouze aucun compte ni partage des biens du prédécédé d'eux à la charge par le survivant de faire faire bon le fidèle inventaire et encore sous la condition que les d. s. père et mère de lad. d[lle] future épouze feront faire cette soumission par leurs autres enfans lorsqu'ils les établiront. Desquels biens apartenans aud. sieur futur époux et de la d. somme de dix mille livres constituée en dot à la d. d[lle] future epouse, il en entrera de part et d'autre en la communauté cy dessus stipulée la somme de mille livres et le surplus sera et demeurera propre à chacundes d. s. et d[lle] futurs époux et aux siens de son côté et ligne, ensemble, tout ce qui aviendra et échoira aux d. s. et d[lle] futurs époux pendant leur mariage tant en meubles qu'immeubles à quelque titre que ce soit. Le d. sieur futur époux a donné et donne à la d. d[lle] future épouze de la somme de seize mille livres de douaire, préfix une fois payé

d'infanterie, chevalier de Saint-Louis, intendant des Menus-Plaisirs ; Ch. Girard, orfèvre ; J.-B. Massé, conseiller de l'Académie de peinture ; Pierre Peter de Pape, bourgeois de Paris, et Marie-Agnès Dubois, son épouse ; Louis de Pape fils ; Isaac van Rynweld, « holandois » ; J.-B. La Fontaine, sellier des Petites-Ecuries du Roi ; Jean-Louis Barante, bourgeois de Paris ;

---

lequel sera propre aux enfans qui naîtront du mariage en cas qu'il en existe lors de l'ouverture du d. douaire, mais sera sans retour et en toute propriété au profit de la d. future épouze s'il ne se trouve point d'enfans vivans du mariage lors de l'ouverture du douaire, même dans le cas qu'ayant enfans ils décèdent avant d'avoir ateint leur majorité ou sans laisser de postérité. Le survivant des d. s. et d^{lle} futurs époux aura et prendra par préciput et avant partage faire des biens, meubles de la communauté cy dessus stipulée, tels d'iceux qu'il voudra choisir suivant la prisée de l'inventaire qui en sera lors fait et sans crue jusqu'à concurrence de la somme de quatre mille livres où la d. somme en deniers comptans au choix et option du survivant. En outre, si c'est le d. sieur futur époux qui survit, il reprendra encore au d. titre de préciput, ses habits, linge, hardes et autres choses étant à son usage personnel en particulier, le tout jusqu'à concurrence de la somme de deux mille livres seulement, et si c'est la d^{lle} future épouze qui survit, elle reprendra encore au d. titre de préciput ses habits, linge, hardes, diamans et autres choses étant à son usage personnel particulier, le tout aussy jusqu'à concurrence de la somme de deux mille livres seulement. Le remploy des propres aliénés de part et d'autre pendant le mariage, sera fait suivant la coutume de Paris, et, aura la d. d^{lle} future épouze son indemnité sur les biens propres dudit s. futur époux si ceux qui se trouvent dans la communauté cy-dessus stipulée ne se trouvent pas lors de la dissolution d'icelle suffisans pour opérer à son égard le d. remploy, l'action duquel sera et demeurera propre, cy immobilière, à celuy des d. sieur et d^{lle} futurs époux qui aura droit de l'exercer et aux siens de son côté et ligne.

Sera permis à la d. d^{lle} future épouze et aux enfants qui naitront du mariage de renoncer à la communauté cy dessus stipulée, ce faisant de reprendre franchement le quittement de tout ce que la d. d^{lle} future épouze aura aporté au d. mariage, ensemble. Tout ce qui lui sera avenu et échu pendant iceluy, tant en meubles qu'immeubles à quelque titre que ce soit, même la d. d^{lle} future épouze survivante et exerçant la d. faculté de renoncer, reprendra ses douaires cy préciput tels qu'ils sont ci-dessus stipulés sans par la d. d^{lle} future épouze ni ses d. enfans être tenus d'aucune dette et charge de la d. communauté, encore que la d. demoiselle future épouze y fut obligée ou condamnée dont, du tout la d^{te} demoiselle future épouze et ses enfans seront acquittés et indemnisés par les héritiers et par les biens dudit sieur futur époux. Pareille faculté de renoncer à la d. future communauté cy-dessus stipulée est accordée par les présentes aux s. le d. père et mère de la d. demoiselle future épouze et aux survivants d'eux..... Et pour le sieur futur époux donner à la d. d^{lle} future épouze premières marques de la sincérité de son estime, il a fait et fait par les présentes à la d. d^{lle} future épouze ce acceptant, même, ce acceptant pour elle par les dis parents de la d^{lle} ses père et mère, donnation entre vifs et irrévocable la somme de quinze mille livres à prendre sur les plus clairs et apparens biens qui se trouveront estre dans la succession du dit sieur futur époux le jour de son décès. Pour que la d^{lle} future épouze, dans le cas où elle survivra le dit sieur futur époux recueillir l'effet de la présente donnation, le jouir faire et dispose en toute propriété de la d. somme de quinze mille livres, pourvu toutefois qu'au dit jour du décès



Hubert Drouais
Pastel. Signé et daté 1754.
(A M. Daniel Halle)

Louis Daniel, banquier à Paris ; Laurent Cars, graveur ; Gérard Baudet, avocat au Parlement ; Julien Le Roy, horloger du Roy ; Philippe-Charles Legendre de Villemorien, administrateur général des postes ; Jean Laroche et Sauveur Laroche, arquebusiers du Roi ; Charles-Jacques Billaudel, intendant ordonnateur des Bâtiments du Roi, contrôleur du château de Choisy ; Charles Duruisseau, avocat au Parlement.

Du côté de Louise-Charlotte Aubert : François-Joseph Marteau, graveur des médailles du Roi et Geneviève Girard son épouse, ses oncle et tante ; Marie-Françoise Aubert, sa sœur ;

---

du d. sieur futur époux il n'ait aucun enfant vivant nez ou à naître du d. futur mariage et s'il y en a et qu'ils viennent à décéder avant d'avoir ateint leur majorité sans ettre pourvus par mariage, sans laisser de postérité et sans avoir valablement disposé de leurs biens, la présente donation reprendra sa force et vertu et sortira son plein et entier effet au profit de la d. d^lle^ future épouze. Pour l'exécution de toutes les clauses et conventions du présent contrat de mariage, il y aura hypothèque acquise et formée dès aujourd'huy. Pour faire et justifier ces présentes où besoin sera, les parties ont fait et constitué leur procureur, le porteur auquel elles donnent à cet effet tout pouvoir requis et nécessaire, promettant obligeant chacun en droit les dits sieurs et d. père et mère de la d. futur épouze solidairement comme dessus reconnus.

Fait cy après à Paris, en la demeure des d. sieurs père et mère de la d. d^lle^ future épouze cy devant désignée : l'an mil sept cent cinquante quatre le trois novembre avant midy et ont signé : Perronneau — Aubert — Rapilliart du Clos — Aubert — Collin — Marteau — Aubert — Ducrottoy — Girard — J. B. Massé — Peter de Pape — Ryneveld — Dubois de Pape — L. de Pape fils — G. Girard — Geneviève Marteau — Charlier — M. A. Challe — M. Victoire Marteau — M. Nérot et Tourolle — C. Tourolle — Félicité Tourolle — H. Coquelin — La Fontaine — Babault — Gaignat — Billaudel — de Boustancourt — Cars — Laroche — Baudet — Gontaut de Biron — duc de Biron — J. Laroche — Julien Leroy — de Villemorien — Blondel Dazaincourt — Duruisseau — Raguenau — Desmeures.

et le quatorze décembre mil sept cent cinquante cinq est comparu devant les Conseillers du Roy, notaires au Chastelet de Paris, soussignés le dit sieur Jean Baptiste Perroneau de l'Académie Royale de Peinture, nommé en son contrat de mariage cy-dessus et des autres parts demeurant à Paris, Place du Palais Royal, paroisse Saint Germain l'Auxerrois, lequel a reconnu avoir reçu en plusieurs et différentes fois ; des f. Louis François Aubert, peintre du Roy, actuellement décédé et dame Marie Antoinette Rapilliart-Duclos - son épouse à présent sa veuve qui lui ont payé du vivant du sieur Aubert la somme de dix mille livres dont six mille livres en deniers comptans et espèces sonnantes et quatre mille livres en effets le tout pour la dot par eux constituée à demoiselle Charles Louise Aubert leur fille, à présent épouze du d. sieur Perroneau de laquelle somme de dix mille livres, il quitte et décharge le feu sieur Aubert et la d. demoiselle son épouze, à présent sa veuve et s'en charge envers la d. dame son épouze promettant, obligeant.

Fait et passé à Paris en l'étude le jour et l'an désignés cy-dessus.

Geneviève et Victoire Marteau, ses cousines ; Charles-François Aubert de Rigny, procureur au Parlement, son cousin ; Jean Ducrottoy, marchand orfèvre ; Jacques Charlier, peintre du Roi ; Michel-Ange Challe, peintre ordinaire du Roi ; Geneviève Colin ; Madeleine Nerot ; veuve Tourolle ; Claude-Charles-Dominique Tourolle ; Charlotte-Félicité Tourolle ; Marguerite-Françoise Cocquelin ; « Tous amis ».

Le père et la mère de la mariée habitant place Dauphine, le mariage fut célébré en l'église Saint-Barthélemy, leur paroisse, le 9 novembre ; Perronneau et sa jeune femme s'en allèrent habiter leur appartement de la rue Fromenteau, qu'ils durent occuper jusqu'en 1756. Il semble que les charges nouvellement assumées aient provoqué l'instabilité de notre artiste. En fait, sa vie pourrait se diviser en deux parties : l'une presque entièrement vécue à Paris ; l'autre, à dater de son mariage, faite de déménagements, de pérégrinations, sans trêve, jusqu'à sa mort.

755 L'année 1755 inaugurait cette série d'épreuves. Un envoi considérable au Salon trahissait une recrudescence de travail. La mort de son beau-père, survenue le 20 octobre 1755, dans son nouvel appartement de la rue du Four, en la paroisse de Saint-Sulpice, lui créait une situation difficile. Il fallait partager l'héritage entre la veuve, les deux filles et le fils mineurs. Cet héritage comprenait trois catégories de biens : les meubles usuels ; les métaux et bijoux, prisés par Hubert-Léon Cheval de Saint-Hubert, orfèvre, quai des Orfèvres, et Barnabé-Augustin Mailly, peintre en émail, quai des Morfondus ; enfin des biens en Champagne, qui précisément allaient bientôt mettre Perronneau dans le plus grand embarras.

Cette année, il signe cinq fois aux procès-verbaux de l'Académie, le 30 août, le 6, le 10 et le 28 septembre, enfin le 31 décembre. Donc, jusqu'au Salon, qui s'ouvrait le 25 août, il ne donne pas signe de vie. Même obscurité en ce qui concerne

ses envois. N'étaient les comptes-rendus des folliculaires contemporains, nous serions bien embarrassés. Heureusement les *Annonces, affiches et avis divers* du 10 septembre nous avertissent que « deux portraits de M. Perronneau se distinguent aisément de la foule : ce sont ceux du prince Charles de Lorraine et de la princesse Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont et de Mons ». En quoi se distinguaient-ils ? La « *Lettre d'un particulier à un de ses parents peintre en province, sur le Sallon* », datée de Paris, le 19 septembre, nous l'apprend : « M. Peronneau nous a mis sous les yeux un portrait colossal, en cuirasse, n° 92, (respect à part dû au Prince qu'il représente) ce portrait eût pu figurer au plafond du dôme des Invalides, s'il eût été plus fier de couleur. Tous ses autres portraits sont gris et portent un air commun. Je vois avec chagrin la décadence d'un si jeune académicien qui avoit paru promettre d'abord. »

Estève (1) s'indigne de l'abondance des portraits, ne reconnaît qu'aux personnages d'importance le droit de se faire portraicturer : « Qu'on peigne M. le marquis de Marigny, c'est le droit des gens, personne n'en saurait murmurer. Il en est de même du portrait qu'a fait La Tour et de plusieurs autres que je pourrais citer, soit de M. Van Loo le neveu, de M. Nattier, de M. Tocqué et de M. Perronneau... Vous voulez donc scavoir, Monsieur, par quels motifs je blâme la multiplicité des portraits qu'il y a cette année dans le Salon. Ma réponse est toute simple. La plupart de ces portraits sont peints si admirablement, que les yeux les moins faits pour s'y connaître en sont blessés. » Et il déclare que « dans le portrait de Mme la princesse Charlotte de Lorraine, la main qui tient l'éventail est estropiée et la tête fort mal coëffée. »

Dans quel refuge se cachent les portraits de Mme Vanville tenant un bouquet de barbeaux, de Mlle *** et de Mme *** en

(1) *Lettre à un partisan du bon goût sur l'Exposition des tableaux faite dans le Grand Salon du Louvre, le 28 août 1755.* — Seconde lettre à un partisan du bon goût.

chasseresse ? Quels noms dissimulent ces astérisques ? Pouvons-nous au moins ranger parmi « les cinq portraits d'hommes sous le même numéro dont un *peint en huile*, le docteur Poissonnier, dont G.-P. Benoît a gravé une planche aux frais de Louis-François Rigaut, médecin et physicien de la marine ? Le personnage est vu de face, assis, avec une cravate et un jabot de dentelle, un gilet entr'ouvert, un chapeau passé sous le bras droit ; à gauche, une tenture soulevée laisse voir quelques livres. L'ovale repose sur une tablette où on lit les titres du savant. Né à Dijon, le 5 juillet 1720, le docteur Poissonnier fit ses études à la Faculté de médecine de Paris, succéda en 1747 à Dubois comme professeur de chimie au collège de France, fut premier médecin aux armées, puis médecin consultant du Roi. Il trouva, nous dit la chronique, un procédé pour dessaler l'eau de mer. En relation avec les écrivains et les savants de son époque, il possédait une belle collection de tableaux, et Boucher, auquel il donnait ses soins, peignit pour lui son dernier tableau. Pendant la Terreur, il fut incarcéré avec sa femme, l'ancienne nourrice du duc de Bourgogne, et il mourut à Paris, le 17 septembre 1798.

En 1755, on découvre enfin la seconde trace des rapports de Perronneau avec la Hollande. En effet, comme Desfriches, cette année-là, demande à un marchand hollandais, un certain Van der Muer, des Hobbema et des Ruisdaël : « J'en ay, lui répond celui-ci dans son jargon, qui sont autant plus bons que cel que j'avai vandu à M. Perronneau que leurs prix est au dessu et vous pouvez bien croire, Monsieur, que pour un des melieurs Reysdal, vous les aurez pas moins cent florins. »

Du 31 décembre 1755 au 26 mai 1759, Perronneau ne signe pas une seule fois aux procès-verbaux de l'Académie.

1756 Cependant la liste que publiait chaque année l'Académie Royale et qui contenait l'adresse et les noms de ses membres,



JACOB DE KRETSCHMAR
Pastel. Signé et daté 1754.
(A M. Van Kretschmar)

en une petite brochure à couverture dorée, nous apprend qu'il habite, de 1756 à 1759, au bas de la rue des Fossés Saint-Victor. Que s'était-il passé dans cet intervalle ? Chacun se souvient d'avoir vu à l'Exposition de Cent Pastels un délicieux portrait, l'*Homme aux trois roses*, qui troubla bien des cœurs sensibles et charma tous les yeux. Sur le fond vert tendre s'enlève l'habit souple, flottant, d'un rose « velours de pêche » où les reflets blancs sont à ce tissu ce que la fleur est au fruit ; le revers du col est de satin noir ; un flot de dentelles s'échappe du tour de cou en linon et descend en double jabot ; les larges bouillonnés en point d'Alençon font un nuage aux trois roses thé qui sortent d'une boutonnière de l'habit. Comme l'habit est bien le principal personnage ! Comme il efface ironiquement la physionomie un peu efféminée de ce jeune homme aux yeux d'aigue-marine, au nez busqué, au toupet « en vergette », aux cheveux poudrés à frimas, frisés sur le côté en larges boucles qu'on appelait alors des ailes et, sur la nuque, ramassés en catogan par un large nœud de taffetas noir ! A coup sûr, ce joli homme est un galant, un de ces compagnons de plaisir dont une femme aimait à dire : « Son air m'enchante, son ton, ses manières. »

Le premier moment de séduction passé, on s'approchait, et on lisait en haut du tableau la signature et la date 1756. Comme nous le verrons plus tard, à propos de l'année 1765, l'*Homme aux trois roses* ne serait autre que M. Tassin de la Renardière. M. Groult avait fait sa connaissance aux environs de Bordeaux, dans le château du Petit-Verdus. Voilà qui nous donnerait la date d'un second séjour de Perronneau dans cette ville, confirmé par le portrait au pastel d'un jeune homme appelé M. de Beauséjour, signé et daté, et en possession de M. Laliment, au château de la Touratte, dans la même région. A la même année remonte le portrait de Jean Couturier des Flottes, à l'âge de vingt-trois ans, légué au Musée du Louvre par M. Henri de Fonbrune.

757 L'année 1757 reste mystérieuse. Au Salon du Louvre, l'artiste envoyait « plusieurs portraits au pastel », sans plus d'explication. Même incertitude si l'on consulte les contemporains. Le *Mercure de France* nous déclare en octobre que « M. Perronneau a exposé plusieurs portraits en pastel peints avec facilité. » Les *Annonces, affiches et avis divers* du 7 septembre observent la même discrétion : « Les pastels de M. la Tour et ceux de M. Perronneau font ici leur effet ordinaire. » Et ce serait tout, du moins quant aux documents officiels, si l'on n'avait fait récemment une découverte que nous considérons comme étant de la plus grande importance. Nous savions déjà que Perronneau avait séjourné et travaillé à Bordeaux et nous avions signalé, dans la première édition de cet ouvrage, un certain nombre de ses portraits exécutés dans cette ville en 1769. Mais voici que l'on vient de trouver chez les descendants de la famille Journu, à laquelle nous avions fait allusion, toute une série de portraits des membres de cette famille dont huit sont de la main de notre artiste et une quinzaine d'autres dus à différents peintres. Le premier en date serait celui d'un fils Journu (1) : le personnage est un ecclésiastique vu de face, en soutane noire et rabat, avec une ceinture montant très haut et reflétée de bleu, tandis que le fond s'éclaire d'un or léger (pl. 18) ; l'œuvre est signée, en haut et à gauche, à la mine de plomb : Perronneau, 1757. S'agit-il d'un des vingt-deux enfants de Madame Journu, de celui qui fut chanoine au chapître de Saint-Dié ?

Faut-il rapporter à cette même année quatre pastels qui ont la même origine? Le premier est un portrait d'homme, vu de face, dans une harmonie de rouge, un tricorne passé sous le bras, avec un col de lingerie blanche, une cravate de dentelle attachée à un ruban de soie noire (pl. 19) ; le deuxième représente une femme dans une harmonie de rose, avec un décolleté en carré,

---

(1) Collection Demotte.

généreusement ouvert et sur lequel tranche, d'une manière piquante, un ruban noir, noué autour du cou (pl. 20) ; le visage est gracieusement incliné, avec des yeux à la fois tendres et rêveurs, une expression légèrement ironique, un grand front, auréolé de cheveux poudrés et relevés sur lesquels se pose légèrement une coiffe aérienne de dentelle. Cette œuvre et la précédente sont signées, en haut et à droite, à la mine de plomb. Le troisième pastel (1) figure un homme encore jeune, tourné de droite à gauche, regardant de face et, comme on dit, laissant venir (pl. 21) ; les cheveux sont frisés sur les tempes en marteau, noués sur le cou en catogan, les yeux fins, les sourcils bien marqués ; l'habit de velours rose s'agrémente d'un jabot blanc ; le tableau est également signé en haut à la mine de plomb. Le quatrième est loin d'avoir la qualité des trois précédents. Est-ce la faute de l'artiste qui ne semble pas avoir atteint ici à la désinvolture et au brio des ouvrages qui précèdent ? Est-ce au contraire le fait de cette demoiselle Journu qui manque décidément de grâce, malgré la somptuosité de son collier de perles et de son costume bleu encadré de cygne ? En tout cas, cette dernière œuvre n'est pas signée (2).

En 1758 il n'y eut pas de Salon à Paris, mais à Toulouse, et 1758
Perronneau y figurait avec quatre portraits (3). Suivant le livret, l'un d'eux ne portait pas de désignation ; l'autre était celui de M. Dujon, peintre toulousain (4), ami de l'artiste. Deux autres enfin figuraient M. le marquis de Mirepoix, Brigadier des armées du Roi, et Mme la Marquise. M. le duc de Lévis-Mirepoix, leur descendant, a bien voulu nous écrire de son château de Léran

(1) Ces trois pastels faisaient partie de la collection Demotte.

(2) Collection Demotte.

(3) Cf. *L'Art à Toulouse*. — Les « Salons de peinture », par le baron Desazars de Montgailhard dans les *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, 1901, in-4°.

(4) Dans l'*Histoire de l'Académie de Saint-Luc*, par Jules Guiffrey, est mentionné un peintre du nom de Charles Dujon, reçu en 1784, rue du Faubourg Saint-Denis, député en 1786.

qu'il possédait plusieurs portraits du marquis de Mirepoix, brigadier des armées du roi et de la marquise, sa femme, et notamment deux très jolis pastels non signés, mais qui peuvent bien être les deux portraits exposés par Perronneau au Salon de Toulouse. Ce n'est malgré tout qu'une supposition et les archives de la famille de Mirepoix ne contiennent aucune indication à ce sujet. Il s'agit probablement de Louis Marie-François-Gaston, marquis de Lévis-Léran, mousquetaire de la Garde du roi en 1744, colonel du régiment royal de Marine-Infanterie, en novembre 1745, lieutenant-général au gouvernement de Bourbonnais, qui se trouvait, avec son régiment, à la conquête de l'île de Minorque, fut fait, en juillet 1756, brigadier des armées du roi et, le 25 septembre 1757, mis en possession de la totalité des biens du maréchal de Mirepoix, dont il était le neveu. Il avait épousé, en août 1751, Catherine-Agnès de Lévis-Château-Morand, sa cousine, née en 1736, fille aînée de feu Charles-François, comte de Lévis, lieutenant général des armées du roi. La mention de M. Dujon, « peintre toulousain » et ami de l'artiste, la participation importante de Perronneau au Salon de Toulouse, son abstention à l'Académie, tout nous fait supposer un voyage à Toulouse en 1758.

1759 Nous sommes mieux documentés quant à l'année 1759. L'Académie, dans sa séance du 16 janvier, reçoit « une lettre de compliment de M. Peronneau, académicien, présentement à Lion ». Dans son *Livre de Raison* (1), Jacques-Charles Dutilleu écrit : « C'est en 1759 que j'ai fait faire mon portrait et celui de ma femme (2). » Ce Dutilleu (3), né à Paris en 1718 et mort à Lyon

(1) Publié et annoté par F. Breghot du Lut, Lyon. Imprimerie Mongin-Rusand, en 1886, gr. in-8°, p. 37.

(2) Le portrait du mari est passé entre les mains de M. Lasquin, à la vente de la collection de M. Jacques Doucet, puis dans la collection de M. Georges Dormeuil ; l'autre se trouve dans la collection de M. Léon Michel-Lévy.

(3) On connait un autre Dutilleux, peintre, rue Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Germain, qui a exposé au Salon de 1753 : un panier de pêches, des tulipes, différents légumes et animaux, une corbeille de fleurs et quelques fruits, etc.



L'Abbé Journu
Pastel. Signé et daté 1757.
A M. Demotte

le 30 octobre 1777, avait travaillé quelque temps à Paris sous la direction d'Oudry. Dessinateur à Lyon, puis fabricant, sous la raison sociale Dutilleu et C[ie], il fut inscrit en 1747 sur le livre de la communauté des maîtres fabricants et nommé maître Garde en 1760, par dérogation exceptionnelle aux statuts qui excluaient de cette charge tout fabricant né en dehors des provinces désignées. Sa femme, Benoite Sacquin, qu'il avait épousée le 8 janvier 1753, naquit à Lyon le 7 mars 1731 ; elle lui donna, avant 1759, trois fils, dont un mort en nourrice, et devait lui en donner un quatrième, à la fin de cette même année. L'homme apparaît à 41 ans, tel que nous le montre son *Livre de raison*, correct, honnête, cordial, vertueux, si la vertu consiste à dominer sa passion. La monotonie de la composition est sauvée par un arrangement exquis de complémentaires : un habit abricot, un gilet de la même nuance, doublé de fourrure, car l'hiver est rude et la Saône est gelée, un fond de bleu rompu de jaune, un tricorne passé sous le bras, voilà pour encadrer ce visage limpide, aux yeux bleus, dont la franchise s'accommode fort bien du tour de cou en linon blanc et de l'habituel jabot de dentelle. Elle, a vingt-huit ans ; son large décolleté, s'entoure d'une ample draperie bleue, qui rappelle l'Olympe mythologique de Nattier ; un nœud de ruban attache sur le cou un esclavage de perles ; dans les petites frisures des cheveux poudrés en tapé, quelques fleurs rappellent le bleu de la toilette et répondent aux ors du fond. Avec ces deux portraits, nous entrons dans la société lyonnaise du XVIII[e] siècle qu'évoque le *Livre de Raison* de Dutilleu : car il est probable que Perronneau ne dut pas s'en tenir à la famille de Dutilleu.

De Lyon, Perronneau s'en fut en Italie, à Turin, puis à Rome. En effet, dans une lettre (1) à Marigny, de Rome, le 28 mars

---

(1) *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome avec les surintendants des Bâtiments*, publiée d'après les manuscrits des Archives nationales, par Anatole de Montaiglon et Jules Guiffrey. Tome XI, 1754-1763. Archives nationales, O[1] 1940.

1759, Natoire, directeur de l'Académie de France, déclare: « *M. Peronot,* peintre en pastel et arrivé depuis quelques jours à Rome ; ses affaires l'enpêcheront de faire un long séjour ; à paine verat-il les principalle chose. Je suis... Natoire. »

Une lettre (1) envoyée par Perronneau à Dutilleu nous indique de quelles affaires il s'agissait :

« Monsieur,

« Il i a lontemps que j'aurois eu l'honneur de vous écrire si je n'avois eu envie de voire monsieur Bachelier, qui est introuvable, estant à la Cour ou à Sèvres : je l'ay vu et lui ay fait vos compliments, et aussi sur plusieurs de ses ouvrages dont il fait une lotterie ; c'est très beau. Il nous a donné un grand tableau d'une *Résurrection,* peint d'une manière trouvée par M. le c. de Queylus, qui est de peindre à fraisque et, quand cela est fini, de passer à l'huile par derrière. Je ne croi pas cette façon bonne.

« Je ne vous ay point écrit aussi parcequ'étant arrivé à Paris, j'ay trouvé les affaire de famille pour des partages et arrérages de terre si embrouillé que j'ay esté obligé d'aller en Champagne où tout est terminé et arrangé. J'y ai trouvé de la mauvaise foix, du moins de la négligence pour des orfelins, des maisons point loué depuis quatre ans, des réparations exorbitante, enfin le revenu depuis la mort de mon beau-père sans fruit. Quant à Paris, il n'i a point d'argent, beaucoup de manquemant de parolle de gens qui ne paient qu'en parti. Enfin j'ay haté mon voyage d'Italie affin de terminé mes affaires et aussi de me montré au sallon ; mais je le continuerai peut-estre cet hivert ; je verrai Milan, Gennes, etc. C'est Mgr le prince Charles qui me décidera ; il est fâché que depuis quatre ans son grand portraict ne soit pas fini.

« Je ne puis assé vous remercier à tout égard des bontés dont vous m'avez honoré à Lion ; j'en sens tout le prix. C'est aussi par

(1) Cette lettre appartenait à M. Maurice Tourneux.

le sincère attachement que j'ay pour vous, monsieur, que j'ay été mortifié de ce que vous prite dans un sens moins avantageux la lettre que j'eu l'honneur de vous écrire de Turin, mon intention n'ayant esté que de vous donner le témoignage de ma bonne volonté à vous servire ; je vous doit exactement tout ce que j'ay fait à Lyon ; je vous en proteste ma sincère reconnaissance. Vous auray une teste de moy que je vous priray d'accepter ; je ne puis vous dire quand ; ce ne sera pas pour macquitter, mais comme un tribu de tout ce que je vous doit. Assuré Madame de mes obéissanses ; je lui soitte une bonne santé. Ditte bien des choses pour moy à monsieur Hémard ; je ne puis assé le remercier des marques d'amitiés qu'il m'a témoigné ; j'assure aussi de mes respects Madame Hémard.

« J'ay l'honneur d'estre, monsieur, avec bien de la reconnaissance,

« Votre tres humble et très obeissant serviteur.

« PERRONNEAU.

« A Paris, ce 1er Sbre 1759.

« Mon adresse est à *l'Empereure Tibere*, quay de la Mégisserie. Bien des compliments, s'il vous plaist à M. Douet que j'estime à tout égard. »

Perronneau ayant passé par Lyon, Turin, Rome et... la Champagne, était arrivé à Paris au mois de mai ; le 26, il signait aux procès-verbaux de l'Académie et, le 23 août, il arrivait au Salon du Louvre avec huit portraits, ceux de M. Vernet, de M. Cars, de M. Cochin, de M. Robbé, et « quatre têtes d'hommes » classées sous le numéro 64, sans plus de commentaires.

Trois lettres de Robbé de Beauveset à Desfriches (1) montrent que les portraits de Cochin et de Robbé étaient commencés

(1) Collection Ratouis de Limay. — Pierre-Honoré Robbé de Beauveset, poète licencieux de l'école de Piron, né à Vendôme, en 1714, mort à Saint-Germain-en-Laye, en 1792, est l'auteur d'une *Satire sur le goût* de *Mon Odyssée ou le Journal de mon retour de Saintonge*, poème pour lequel Desfriches, son oncle par alliance, composa quatre vignettes qui furent gravées par Cochin, et de quantités d'épitres badines, d'odes, de contes licencieux.

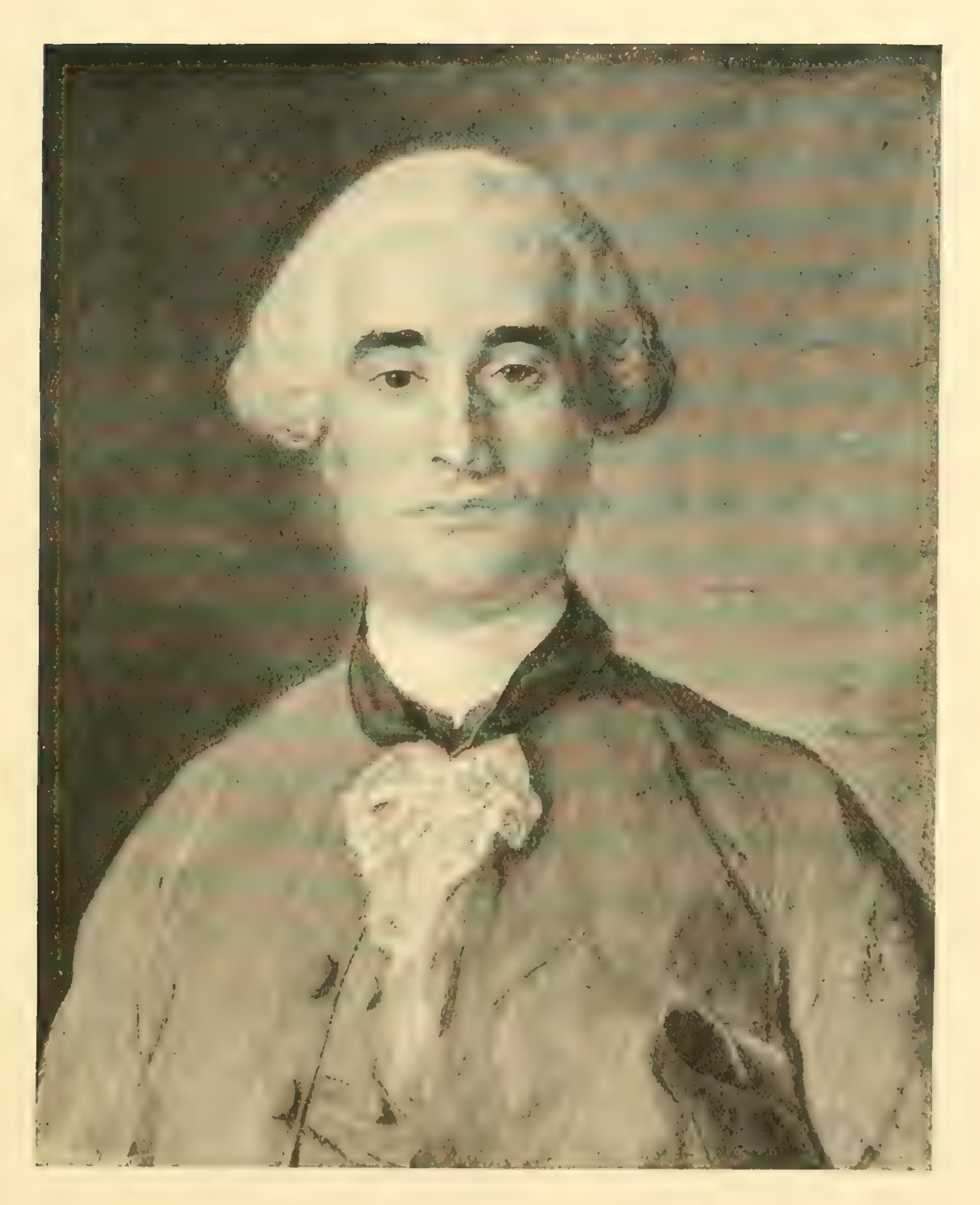
depuis longtemps et nous renseignent sur la méthode de Perronneau.

La première est datée de 1757 :

« Ah, mon cher oncle, que c'est un cruel métier d'être manequin. Ce diable de Peirroneau exigea hier de ma complaisance que j'endossasse la casaque de soye de Mons. Cochin qui pendant ce tems-là étoit aux noces de M[lle] Jombert dont, par parenthèse, je n'ay pas été prié. M. Jombert jugeant apparament qu'il y avoit assés de beaupères, il exigea dis-je en outre que je tinsse le bras gauche tendu ayant un porte crayon entre l'index et le pouce, et que je restasse dans cette gênante attitude la journée entière, mon diner néanmoins prélevé sur ce tems-là. J'ay cru que le poids du levier que formoit mon bras étendu emporteroit ma clavicule. Jamais Spartiate n'a poussé si loin la patience. Je me suis tenu comme un terme dans cette gênante attitude avec un bon serment cependant de refuser à jamais quiconque me proposeroit de faire de ma carcasse un homme d'ozier et de me manequiniser. Ainsi, mon très cher, quand vous verrés le gracieux minois de Cochin qui semble vous parler, vous dirés c'est bien la voix de Jacob, mais ce sont les mains d'Esaü. Je vais chés mon peintre à dix heures pour recevoir ma dernière façon d'habit après quoi l'on enchasse le nouveau saint, dont la translation dans votre Musæum se fera après qu'il aura été exposé un mois à la vénération publique. »

La seconde est de 1758 :

« Nous partons sans faute, mon très cher, en chaise de poste, vendredy matin, pour arriver à diner à Villegagnon où nous ne resterons certainement que dix jours. Vous aurés de mes nouvelles dès que j'y serai arrivé. Ma tête est d'un fini étonnant ; pas le plus léger trait ne lui est échappé. La séance de Samedy m'a cruellement fatigué. Peironeau m'a tenu sur les jambes une demi-journée entière, toujours dans la même attitude. Mon nés lui a fait souffrir les douleurs de l'enfantement ; il dit qu'il renon-



Portrait d'homme de la famille Journu
Pastel. Signé. 1757?
(Ancienne collection Demotte)

ceroit au métier s'il falloit qu'il accouchât tous les jours de pareil nés. Il y trouve autant de finesses que Marcel trouve de choses dans un menuet. Il ne luy reste que l'habillement à achever. L'habit de soye bleue qu'il me taille relève on ne peut pas mieux sa figure. La tête sort de la toile et menace de l'épigrame quiconque la regarderoit de travers. Je ne scais si vous n'entendés pas le stile métaphorique. J'aurois dû pourtant vous y habituer. Je vous dis cela à propos de ce que vous ne me dittes rien des frais qu'il faut nécessairement faire pour me mettre en état de paroître décement au Salon. La glace et la bordure sont, je pense, une affaire de 30 ou 36 L. Il n'est pas naturel que Peirronneau les tire de sa poche ; j'en ferai les avances... J'emporterai là-bas le prologue de Boucher et, si la verve m'en dit, je le finiray en Brie. Je n'iray pas aujourd'hui chés Peirroneau parce que comme amateur j'ay une loge de retenue à la grève pour assister au spectacle que doit nous donner un graveur de mes voisins qui s'est avisé il y a eu hier huit jours d'assassiner de douze coups de poignard un huissier au Parlement dont il besognoit la femme. »

La troisième est de 1759 :

« Je serois inconsolable si quelqu'un vous faisoit sa cour avant moi. Mr Thibout, à qui j'ay lu votre lettre et qui vous attend comme Vernet fait les gens, je veux dire les bras ouverts, vous prie de vous prêter de bonne grâce à cet arrangement... Mon bon Ange me fit dernièrement faire au Luxembourg la rencontre de Peirroneau. J'étois avec Me Thiboust. Je ne manquay pas à me plaindre bien haut du martire qu'il me fait souffrir en me tendant depuis sept ans sur le chevalet sans me donner le coup de grâce. Il sentit ce que cela vouloit dire et sur le champ le jour fut pris pour reprendre et continuer ma figure. Cochin est mon camarade de Grève, nous sommes sur le chevalet à côté l'un de l'autre. Trois vacations passées sur mon ébauche ne l'ont plus rendu reconnoissable. Je me vois sur la toile comme dans un

miroir. Il a volu que je lui récitasse des vers pendant sa composition et je le voiois saisir avidement et transporter rapidement sur la toile tout le feu qui sortoit de ma déclamation. Son intention est de me pendre au Salon en regard avec Mons Cochin et il compte que nous ferons deux pendus d'assés bonne mine. Vous y verrés aussi Verney qu'il a rendu avec toute l'âme qu'y auroit mis La Tour, et quelques autres que vous ne connoissés pas et qui sont très bons à voir. Le fâcheux de l'aventure c'est que ce n'est pas pour moi que Monsieur travaille et que c'est à vous que ce portrait est destiné de façon que je n'auray pas même le plaisir de vous en faire le cadeau. Ecoutés, M^r mon oncle, quand je me donne, je me donne *in puris naturalibus*, c'est à vous à faire les frais de ma friperie si vous ne voulés pas voir à votre neveu les postères en un état d'indécence qui vous feroit honte. Je suis enchanté que M^r le Noir ait réussi à peindre aussi parfaitement ma Germaine aînée. Est-ce que nous ne verrons pas aussi le malin petit chat guettant sa proie sur la toile ? Il ne manque que cela pour compléter la famille. »

Le portrait de Robbé de Beauveset, fait pour Desfriches qui l'estimait 72 livres — au prix du temps — se trouve au musée d'Orléans. Le poète porte un habit bleu et l'habituel tour de cou en linon blanc avec un jabot de dentelle ; le nez est, en effet, caractéristique, et nous ne doutons pas que Perronneau ait dû en « souffrir les douleurs de l'enfantement ». Le « gracieux minois de Cochin » reste inconnu. Si l'on en croit la lettre de Robbé, le dessinateur tenait « le bras gauche tendu, ayant un porte-crayon entre l'index et le pouce », avec « une casaque de soye ». La dernière phrase de cette lettre : « Je vais chés mon peintre à dix heures, pour recevoir ma dernière façon d'habit, après quoi l'on enchasse le nouveau saint, dont la translation dans votre Musæum se fera après qu'il aura été exposé un mois à la vénération publique », prête à la confusion. Robbé vient de dire qu'il pose au lieu et place de Cochin ; il se pourrait que le portrait de

Cochin ait été fait pour le cabinet de Desfriches. On ne connaît pas davantage la destinée du portrait de Vernet. A en croire son *Livre de Raison,* ce peintre quitta Paris de 1753 à 1759, pour peindre la suite des ports de France, et il séjourna notamment à Bordeaux de 1757 à 1759. Il est probable que Perronneau a exécuté son portrait dans cette ville, soit en 1757, soit en 1758, avant ou après le Salon de Toulouse.

Il y a dans les notes manuscrites de Mariette, conservées au Cabinet des Estampes, un joli croquis de Laurent Cars, le fils : « Cars, ami des artistes, les réunissait souvent chez lui, son esprit vif et agréable était parfois caustique, mais sa douceur faisait disparaître cette erreur de l'esprit. Nous rappellerons ici un trait qui en peignant sa vivacité offre une preuve de sa bonté naturelle. Son père en son absence ayant fait des corrections à une planche qu'il gravait, en avait gardé plusieurs parties ; à son retour le jeune artiste emporté par un mouvement involontaire efface avec colère la place où les travaux avaient été changés ; à peine rappelé à lui, la crainte et la douleur d'avoir manqué à son père lui fit une telle révolution qu'il en tomba dangereusement malade. Les qualités de son cœur étaient encore préférables à celles de son esprit. » Le pastel de Perronneau, entré au Louvre avant 1781, révèle ce double caractère du personnage, esprit et bonté (pl. 22). L'œuvre enchantait Goncourt qui vantait « le ragoût des petites touches, le modelage dans le tapotage, le travail artiste, léger, spirituel, le verdâtre corrégien des demi-teintes d'où s'enlèvent des tons de santé et le rose du front, du nez, des pommettes, du menton, l'animation riante de toute la tête ». La Chalcographie possède la belle planche qui en a été gravée par Miger, exposée au Salon de 1779, et achetée en 1782 par l'Académie Royale de peinture et de sculpture pour la somme de 300 livres. En mai 1904, à la vente de la collection de la princesse Mathilde, un autre portrait de Laurent Cars, une peinture sur toile était adjugée 12,500 francs à M. David Weill ;

on y voyait le peintre, en robe de chambre couleur gorge de pigeon, perruque poudrée, un mazulipatam de soie rayée de bleu et de puce, négligemment noué autour du cou, et laissant apparaître l'extrémité du col de la chemise ; l'homme semblait avoir pris en vieillissant une physionomie plus soucieuse et décidément abandonné la raillerie pour une bonté un peu grave.

Les envois du pastelliste ne plurent pas à tous. Un folliculaire de 1759 (1) le reprend ainsi : « M. Perronneau donne dans un autre excès ; ses Portraits quoique dessinés avec esprit sont d'un ton gris qui leur ôte une partie de leur mérite. » Les *Annonces, affiches et avis divers*, se bornent, en les mettant sur le même plan, à citer « plusieurs portraits en pastel de M. de la Tour et de M. Perronneau ». L'*Année littéraire* se montre plus satisfaite : « M. Perroneau dans ses pastels joint à une exécution spirituellement détaillée une couleur vraie et séduisante. » La *Feuille nécessaire* insère la rectification suivante : « Vous avés mis par erreur M. Tocqué au nombre des peintres en pastel ; c'est sans doute M. Peironneau dont vous vouliés parler ; cet artiste a donné à ses pastels toute la vie et toute la grâce dont ce genre est susceptible. »

1760 Du 23 août 1759 au 3 septembre 1763, Perronneau ne signe pas aux procès-verbaux de l'Académie. On relève, d'autre part, dans la liste annuelle des membres de l'Académie Royale, son adresse à Paris de 1760 à 1763, rue Notre-Dame-des-Victoires, la cinquième porte cochère à droite en entrant par la place. Nous avons les preuves d'un séjour de l'artiste sur les bords du Loiret en 1760 : ce sont deux pastels représentant François Pinchinat, écuyer, conseiller secrétaire du Roi, et Avoye Seurrat, son épouse (pl. 23) ; François Pinchinat et sa femme habitèrent durant

---

(1) *Lettre critique à un ami sur les ouvrages de MM. de l'Académie exposés au Salon du Louvre*, 1759.



Portrait de femme de la famille Journu
Pastel. Signé. 1757 ?
(Ancienne collection Demotte)

toute la fin du XVIIIe siècle la terre de La Fontaine, près d'Olivet, qui appartient aujourd'hui à M. d'Illiers, l'un de leurs descendants. Ces pastels, restés sur les bords du Loiret, et dans la même famille, se trouvent aujourd'hui chez le comte de Richebourg. Tous deux ont subi, dans le courant du XIXe siècle, des transformations destinées à leur donner la forme de l'ovale empire. On a recollé du papier sur les fonds et, à ce jeu, toute signature a disparu. Toutefois, à droite et en haut du pastel de Mme Pinchinat, on a réécrit au crayon « Perronneau » et la date 1760. A défaut de cette indication, la facture des pastels dénote suffisamment la main du maître pour que nous n'ayions pas hésité un instant à les lui attribuer. Les lettres de Perronneau à Desfriches, montrant son intimité avec la famille Pinchinat, confirment cette attribution. Mme Pinchinat a mis son bonnet de dentelle, un collier de perles et une robe de soie bleue agrémentée d'une dentelle noire. Son mari porte un habit de soie rose avec un jabot de dentelle.

Nous estimons que les portraits de M. Boyer, armateur, d'une jeune femme « inconnue » et d'un enfant en costume de hussard bleu, que M. Arthur Veil-Picard avait prêtés à l'exposition de Cent Pastels, doivent remonter à la même époque, et cela pour une raison tirée de l'histoire du costume. Les cheveux poudrés de l'enfant, bouclés en ailes, débordent du shako ou bonnet de hussard dont la pointe allongée, renversée sur l'épaule droite, se termine par des pompons et de petites boucles de métal qui indiquaient, dans les régiments, combien de têtes avait coupées chaque hussard avec son grand sabre recourbé. Il est revêtu du dolman, c'est-à-dire de la veste bleue à manches plates, relevée par des brandebourgs et des boutons d'or. La pelisse de drap bleu, doublée de peau de mouton, jetée sur l'épaule gauche et retenue par un simple cordon, est décorée de ganses, de tresses et d'olives également en broderie d'or. Ce manteau se mettait du côté que venait la pluie. L'enfant porte une bandoulière de

soie, galonnée comme elle l'était pour les corps d'élite, et allant de l'épaule droite vers le côté gauche ; une petite cravate de linon blanc rayé met un nuage très doux à ce visage rosé. Ce n'est que vers 1760, après maints changements, que le costume, jusque-là étranger, se francisa, et qu'en 1760 que le costume fut bleu de ciel, dit « de hussard », pour devenir ensuite vert avec shako et culotte rouge. Or, le charmant petit hussard est le fils de M. Boyer, armateur, si agréablement vêtu d'un habit et d'un gilet vieux rose, avec un tour de cou en linon blanc et un jabot en point d'Angleterre ; peut-être sa mère est-elle la « femme inconnue » qui lui ressemble étrangement, accompagne sa grâce mutine d'un charme jeune encore, et harmonise, comme lui, à sa joliesse blonde, des tonalités bleues ou noires. Avec M. Boyer, nous pénétrons dans la société bordelaise du XVIII[e] siècle. M. Boyer, armateur, était l'ami de Le Kain. Les archives de la Gironde ont publié des lettres de Le Kain à Boyer. Le Kain vint même à Bordeaux pour lui recommander son fils, désireux de s'embarquer pour l'île Bourbon. A cette époque, Perronneau demeura quelque temps à Bordeaux.

1763 De là, il se rendit en Hollande. La Hollande était fort à la mode dans ce temps chez les artistes et chez les amateurs de France. Comme la France, elle avait ses Lally Tollendal, ses Suffren, et cherchait à compléter l'exiguité de son territoire par la hardiesse de ses entreprises. Rien d'étonnant à ce que les Boucher, les Desfriches, les La Tour, les Perronneau aient voulu voir ce pays où se retiraient des nababs, où les navires débarquaient les trésors des Indes mystérieuses, où Rembrandt, Hobbema et Ruysdaël avaient vécu. C'est là qu'en 1766 Boucher accompagnera l'amateur Randon de Boisset. C'est à Amsterdam qu'en 1766 Desfriches achètera des tableaux hollandais de M. Fouquet, marchand. C'est à Utrecht, dans le même temps, que La Tour, hôte de la famille de Tuyll, au château de Zuylen,

fait le portrait d'Isabella Agneta Elisabeth van Tuyll, dite Belle, de Zuylen, la future Madame de Charrière. C'est à La Haye ou à Amsterdam que Perronneau, en 1761, court après la fortune (1).

Le portrait de Gérard Meerman (2), conseiller et syndic de Rotterdam, au museum Meermanno-Westreenianum de la Haye, pourrait-il dater de 1747, année pendant laquelle Meerman se trouvait en France ? La tête est-elle bien celle d'un homme de vingt-cinq ans, Meerman étant né en 1722 ?

Puis ce fut le tour du baron Daniel Hogguer, échevin d'Amsterdam. Il s'intéresse à notre artiste, héberge La Tour ; il semble avoir assuré aux Français de passage à Amsterdam une hospitalité cordiale, une table « hollandoise » et avoir tenu pour eux, avec eux, une véritable cour d'amateurs. C'est dans son entourage que Perronneau a dû connaître ses autres modèles et notamment un autre échevin d'Amsterdam, Gérard Arnout Hasselaer (3), bourgmestre de la ville, né en 1690 et mort en 1766. Cet Hasselaer est sans doute « M. Hasslard, gentilhomme hollandois », auquel Joseph Vernet, dans son *Livre de Raison*, consigne avoir livré six tableaux en toile de quatre palmes de large. Le portrait qu'en a tracé Perronneau est bien dans la manière

---

(1) La date de ce premier voyage est donnée par une lettre de Perronneau à Desfriches en 1772.

(2) Gérard Meerman est l'auteur d'un ouvrage, en deux volumes, intitulé : *Origines typographicæ, Gerardo Meerman auctore*, 1765. Trois années auparavant, il avait fait paraître un : *Plan des origines typographiques*, traduit du latin en français. Amsterdam et Paris, 1762, in-8° de 124 pages.

(3) Nous devons à l'obligeance de M. Staring, communication des précieuses indications suivantes :

Ce Gérard Arnout Hasselaer (1690-1766), fut plusieurs fois élu bourgmestre d'Amsterdam (notamment en 1761, 1762, 1764). En 1763, il a 73 ans ; c'est bien l'âge du modèle du pastel de M. Kronig. Sa fille Catharina Elisabeth épousa, en premières noces, Lieve Geelvinck, mort en 1757, fils de Nicolaas Geelvinck, seigneur de Castricum (1706-1764), élu bourgmestre d'Amsterdam en 1747, mais déposé l'année suivante par le Stadhouder. C'est le « Guelwin » du livret du Salon de 1763 ou, peut-être, un de ses fils, Nicolaas (1732-1787), ou Joan (1737-1802).

Mme Lieve Geelvinck, née Hasselaer, grande amie de Belle, de Zuylen, appartenait (comme

grave qui sied à un échevin d'Amsterdam (1) : le visage aux traits pincés s'encadre d'une perruque de magistrat bouclée avec une régularité volontairement monotone, et le rabat blanc tranchant sur la robe noire écarte toute idée d'indulgence et de fantaisie (pl. 24).

Ce sont deux autres grands bourgeois de là-bas que Nicolas Geelvinck et Œgidius Willem Tolling, avocat à Amsterdam, né en 1699, mort en 1778. On peut voir encore, dans la collection du baron van Lynden van Nederhorst, à Soestdijk, quatre portraits, dont trois au pastel, certainement de Perronneau, remontent aux mois de mars et d'avril 1763 et dont le quatrième, une peinture, est du même artiste et de la même date, selon toute vraisemblance. Celui de Arent van der Waëyen, fils de Arent van der Bruyn, né le 16 janvier 1684, mort le 1er août 1767, est signé et daté de mars 1763 : le personnage a donc 78 ans ; depuis longtemps il fait fi de toute coquetterie ; le portraitiste a exprimé à merveille le chiffonnement flasque des joues, du menton et des gencives déchaussées, la solennité et l'ennui de cette perruque de procureur, le négligé de ce foulard ou plutôt de ce cache-nez (pl. 25). Celui de Sara Hinlopen, née le 14 août 1688, son épouse depuis le 15 mai 1710, fille de Frans Hinlopen par Sara van Reygersbergh, et morte le 1er juin 1775, porte la même date ; cette bonne vieille dame a donc 74 ans ; les années semblent l'avoir recroquevillée douillettement dans sa robe de chambre, où s'épanouit largement la flore du damas des Indes ; son visage auréolé d'une

---

les Rendorp de Marquette et les Boreel) à un cercle intéressant de Hollandais nobles ou patriciens, aux sympathies cosmopolites, mécènes par excellence des bons portraitistes venus en Hollande (La Tour, Perronneau, Liotard), qui cherchaient la compagnie des diplomates, des officiers étrangers et qui, avec les banquiers internationaux d'Amsterdam, encourageaient l'influence française ou anglaise sur la « bonne société ».

M. Staring suppose que les portraits de M. et de Mme Hogguer seraient les pastels, attribués à Perronneau, qui se trouvent au Musée de Genève. Il est d'avis que si le portrait de Mme Hogguer peut, en toute vraisemblance, être donné à Perronneau, celui de M. Hogguer, au contraire, doit être attribué à La Tour.

(1) Ce pastel se trouve dans la collection de M. Kronig, à La Haye.



PORTRAIT D'HOMME DE LA FAMILLE JOURNU
Pastel. Signé. 1757?
Ancienne collection Demotte

cornette s'incline doucement vers la terre et le fichu de linge blanc, croisé sur la poitrine, évoque une guimpe monacale(pl.25). Le portrait de leur gendre, Antoni Warin, échevin, fils de Nicolas Warin et de Magdeleine-Christine Lestevenon, né le 12 décembre 1712, marié le 12 décembre 1742 à Jeanne-Marie van der Waëyen et mort le 10 novembre 1764, porte lui aussi une date précise : avril 1763. Antoni Warin a donc 51 ans : il est vêtu comme ses beaux-parents, comme les Hollandais ses contemporains, à la française : habit, tour de cou en linon blanc, jabot de dentelle, perruque poudrée et frisée. Nous pensons que le portrait à l'huile, d'une femme, conservé dans la même galerie, de par la convenance de l'âge, par la ressemblance physionomique avec Mme Arent van der Waëyen, par le costume, par le fait qu'il a toujours, chez le baron van Lynden, héritier de la famille Warin, accompagné les trois autres portraits, est aussi de Perronneau : tel est l'avis de M. Staring qui, d'après la coiffure du modèle, assignerait à ce portrait une date beaucoup plus avancée que 1763.

Au Salon du Louvre, Perronneau rapportait de son voyage, suivant le livret : « M. Asselart, Bourguemestre d'Amsterdam, M. Guelwin, M. Tolling, M. Hanguer, Echevin d'Amsterdam ». Il y avait ajouté « Madame Perronneau, faisant des nœuds », c'est-à-dire occupant ses mains avec le fil de la frivolité et jouant avec la navette, ce « petit magasin des grâces » ; Mme de Tourolle, probablement celle qui avait signé à son contrat de mariage, parmi les amies de sa femme, enfin M. et Mme Trudaine de Montigny.

Ici nous pénétrons dans un milieu nouveau, la brillante société du Temple. Dans une lettre à Desfriches, du 2 janvier 1770, Perronneau écrit : « Je n'ay pu voire M. de Fourqueux qui me veut du bien, qui est à sa terre... M. de Fourqueux insiste pour que je soient stable à Paris. » Et dans une autre lettre de Paris, le 14 mai 1772, au même correspondant : « Aussi n'ai-je veu

personne que M. de Fourqueux, mon ancien amie et protecteur ; j'y ay diné avec un Monsieur Cadot, j'i ay aprie le mariage de madame votre chèr fille. M. de Trudaine est à Montigny ; j'ignore si je le voirray avant mon départ. »

Michel Bouvart de Fourqueux, conseiller d'Etat et successeur de Calonne au contrôle général, que Perronneau avait peut-être connu par l'intermédiaire de Desfriches, et qui signait à son contrat de mariage, avait épousé la fille de M. Montyon, celle-là même qui se plaisait, dans son salon, aux mystifications du « fameux Goys jouant le personnage et le sexe de la chevalière d'Eon ». Il en eut deux filles, dont l'une épousait, en 1761, Jean-Charles-Philibert Trudaine de Montigny, intendant des finances, et l'autre, en 1769, Etienne Maynon d'Invault, contrôleur général en 1768 et prédécesseur de l'abbé Terray. Du château de Montyon au château de Montigny Lancoup, l'un et l'autre dans les environs de Provins, le chemin était court.

Que dire de M. Trudaine, sinon qu'il donnait aux arts tout le temps qu'il n'accordait point aux affaires de l'Etat ou aux demoiselles de l'Opéra. Il amassait à Paris, dans sa demeure de la rue des Vieilles Haudriettes, les tableaux, dessins, estampes, terres cuites, bronzes et bijoux qui furent vendus au mois de décembre 1770. Comme les portraits de M. Hauguer, de M. Guelwin et de M. Tolling, comme ceux de Mme Perronneau faisant des nœuds, et de Mme de Tourolle, son amie, les effigies de M. et de Mme Trudaine de Montigny se sont égarées. On le voit, lui, dans l'exquis tableau d'Olivier, le « Thé à l'Anglaise », causant avec le prince de Conti, bien connu pour sa répugnance à se laisser peindre, et qui avait consenti, par grande faveur, pour que le tableau comprît tous les familiers de ce salon aux boiseries blanches, à la lumière si délicate, aux grands rideaux roses, à montrer la perruque et le dos du maître de maison.

Que pensait la critique ? M. du P***, académicien associé, dans une *Lettre sur les arts* à M. d'Yfs, de l'Académie des Belles-

Lettres de Caen, lui dit : « Vous auriez sçu gré au pinceau de M. Perroneau d'avoir rendu avec vérité les traits d'un jeune Magistrat pour lequel vous avez la plus grande estime et qui est digne de l'affection que vous lui portez ; il ne vous en faut pas davantage pour reconnaître M. de Montigny. » Le témoignage de Mathon de la Cour est plus précieux et nous apprend l'existence d'un portrait non mentionné au catalogue (1) : « Je n'entrerai pas, Madame, dans beaucoup de détails sur les ouvrages de M. Perronneau ; ce sont des Portraits en pastel. Celui de M. Hanguer, Echevin d'Amsterdam, et celui d'un jeune enfant ont beaucoup de caractère. La ressemblance fait sans doute le principal mérite des autres ; mais c'est un mérite dont je ne saurois juger. » L'abbé de la Porte est du même avis (2) : « Plusieurs portraits en pastel, par M. Perronneau, sont vus avec satisfaction, tant pour les vérités de ressemblance que pour d'autres parties qui méritent l'attention des connoisseurs. » On lit dans les *Affiches, annonces et avis divers* du 14 septembre : « Quelques bonnes têtes de M. Perronneau et de M. Greuze. »

Dans le *Mercure de France* du mois d'octobre : « Plusieurs portraits en pastel par M. Perronneau sont vus avec satisfaction tant pour les vérités de ressemblance que pour d'autres parties qui méritent l'attention des connoisseurs. »

Dans l'*Avant-Coureur* : « M. Peronneau s'est en quelque sorte surpassé cette année, plusieurs portraits en pastel de sa façon sont admirés des gens de goût. »

Dans l'*Année Littéraire* : « Monsieur Peronneau se distingue toujours par une manière de peindre très spirituelle et par les détails rendus avec légèreté. »

Le *Journal encyclopédique* : « Entre plusieurs morceaux du

---

(1) *IIe lettre à Mme *** sur les peintures, les sculptures et les gravures exposées dans le Salon du Louvre en 1763.*

(2) *Description des tableaux exposés au Salon du Louvre, avec des remarques par une société d'amateurs* (Extraordinaire du *Mercure* de septembre).

sieur Peronneau on distingue les portraits en pastel de Monsieur et Madame Trudaine de Montigny et celui de Madame Peronneau faisant des nœuds. Les ressemblances en sont bonnes ; mais il semble que cet artiste ait négligé la forme de la couleur qui était son partage. »

Seul Diderot se montre aigre-doux (1) : « Ce peintre marchait autrefois sur les pas de La Tour ; on lui accorde de la force et de la fierté de pinceau. Il me semble qu'on n'en parle plus. »

La même année, il exécutait le portrait (présumé) de Mme Miron (2) dont l'arrangement et la couleur ne diffèrent pas sensiblement de sa manière préférée : cheveux poudrés, un esclavage de perles autour du cou, large décolleté ; la mantille de tulle noir, garnie sur les bords d'une dentelle de Chantilly, laisse transparaître la nuance bleue du corsage en taffetas ; un devant de corselet en soie rose s'orne du « parfait contentement » ; la modestie voile la chair opulente de cette personne mûre ; c'est une harmonie de bleu, de rose, répondant aux fonds jaunes.

764 En 1764, il n'y eut pas de Salon. Perronneau change de logis, et vient habiter rue de Cléry, vis-à-vis la rue du Gros-Chenet, où il restera jusqu'en 1769. Il signe aux procès-verbaux de l'Académie, le 23 août et le 31 décembre.

765 En 1765, l'académicien ne signe pas une seule fois aux procès-verbaux. Par contre, le livret du Salon mentionne, de lui, quatre portraits à l'huile et trois au pastel. Que sont devenus les quatre premiers ? M. Maujé, peut-être un procureur du présidial de Rennes ; Mlle Perronneau, la sœur de l'artiste ; M. Denis, probablement le trésorier général des Bâtiments du Roi, qui poussait souvent dans les ventes pour le compte de Mme de Pompadour ; une tête, en ovale ? Le sort des trois autres reste aussi

(1) Salon de 1763.
(2) Ce pastel a passé à la vente des 11-12 juin 1920 (Galerie Georges Petit).



LAURENT CARS
Pastel. 1759
(Musée du Louvre)

mystérieux : Mlle de Bossy, Mlle Pinchinat en Diane, qu'on se souvient avoir vu dans la famille d'Illiers (1), descendante des Pinchinat. Seules, la date et la signature du portrait de femme de l'ancienne collection de M. Camille Groult nous font supposer qu'il s'agit de Mme Miron.

Perronneau eut une « bonne presse ».

Les *Affiches, annonces et avis divers*, du 11 septembre, déclarent : « Le Salon est à l'ordinaire amplement garni de portraits. Ceux de M. Perroneau, tant à l'huile qu'au pastel, se font toujours remarquer.» Mathon de la Cour écrit(2) : «M. Perroneau a fait exposer plusieurs portraits à l'huile et au pastel, qui paraissent dignes de soutenir sa réputation. Celui de Mademoiselle Perroneau est peint avec beaucoup de hardiesse. » Mathon de la Cour fils (3) ne se compromet pas davantage : « M. Perronneau, académicien, a aussi donné plusieurs portraits à l'huile et au pastel, qui ont fait plaisir et d'un heureux succès. » Le *Mercure de France*, dans son numéro de novembre : « M. Perroneau en avait mis plusieurs tant en huile qu'en pastel et tous méritaient de justes éloges. » De même, l'*Année littéraire* : « M. Peronneau en a exposé tant au pastel qu'à l'huile qui sont très spirituellement dessinés et du faire le plus facile et le plus léger. » De même, le *Journal encyclopédique* : « Aussi passons-nous rapidement sur... plusieurs portraits à l'huile de Monsieur Peronneau, distingués par la correction du dessin et par l'ensemble d'une tête mais à qui l'on reproche de négliger un peu la couleur jusques dans ses pastels, qui n'ont ni l'éclat ni le brillant dont cette manière de peinture est susceptible. » Diderot s'incline : « Parmi ses por-

---

(1) M. Cailleux, expert, possède un pastel de jeune femme tenant un arc, qu'il dit être celui de Mlle Pinchinat, en Diane.

(2) *IIe Lettre à M. *** sur les peintures, les sculptures et les gravures exposées dans le Salon du Louvre, en 1765.*

(3) *Critiques des peintures et sculptures de MM. de l'Académie royale, l'an 1765. Lettre à un amateur de la peinture.*

traits, il y en avait un de femme qu'on pouvait regarder, bien dessiné, et mieux dessiné qu'à lui n'appartient. Il vivait et le fichu était à tromper. »

Perronneau semble avoir passé à Orléans une bonne partie de l'année 1765. Il y avait pour modèles M[lle] Pinchinat, M. Robert Soyer et M. Raguenet. Robert Soyer, l'ami Soyer, comme on disait dans la famille Desfriches, ingénieur des Ponts et Chaussées, né à Paris en 1717 et mort à Orléans en 1802, y avait construit, de 1751 à 1760, sur les plans des inspecteurs généraux Pitrou et Hupeau, le pont sur la Loire où, dit-on, M[me] de Pompadour fut la première à passer et dont la représentation des travaux a été plusieurs fois fixée par le crayon de Desfriches. Son attitude indique sa profession. Sous son bras, il a passé un carton vert, et de la main gauche il tient le compas traditionnel. Ici, comme dans le jeune homme aux trois roses, c'est une harmonie de rose et de vert, lilas-rose de l'habit, vert du fond, égayés comme à l'habitude d'un tour de cou en linon blanc et d'un jabot de dentelle. L'habit doublé de fourrure semble prouver que le portrait a été exécuté en hiver.

On voyait autrefois, dans un château des environs d'Orléans, un portrait d'homme, signé et daté de la même année (1) : le personnage, M. Raguenet, d'Orléans, vu de trois quarts, portait l'habit de velours rouge brique un peu passé, et un jabot de dentelle ressortant sur un fond gris vert. La collection de Madame Fellows contient un autre portrait d'homme, vêtu d'un habit bleu à galons et à boutons d'or, d'un gilet de la même

---

(1) D'après une déclaration de M. Raguenet de Saint-Albin, descendant du modèle de Perronneau, rapportée par le docteur Garsonnin, au cours de la séance du 13 juin 1913 de la Société archéologique de l'Orléanais, ce tableau n'était pas signé quand il quitta la famille Raguenet de Saint-Albin. D'autre part, dans une note parue dans le *Bulletin* de la même société (année 1913), M. P. Jouvellier indique que Raguenet de Saint-Albin n'était pas échevin en 1765. « De 1760 à 1775, il n'occupe aucune fonction municipale. Auparavant, sans doute, pas davantage. En 1776, un M. Raguenet, demeurant rue des Minimes, est député-négociant à l'Hôtel de Ville. En 1777, il devient échevin et l'est encore en 1779 ; sa rue s'appelle alors rue d'Illiers. »

nuance, tenant sous le bras un bicorne galonné, et coiffé suivant une mode que le peintre ne nous a pas encore montrée : les pans de la coque qui noue les cheveux en catogan se prolongent et viennent entourer le cou en larges ondulations pour se perdre dans le jabot ; ce sont, en quelque manière, des dragonnes de rubans, des « chacones » comme on disait alors, en empruntant le nom d'un air de ballet qu'un danseur de l'Opéra avait esquissé en laissant flotter ainsi ses rubans.

Par une coïncidence singulière, il existe dans la collection de M. René Benjamin un portrait d'homme qui offre quelque analogie avec le précédent. Quoiqu'il s'agisse d'une peinture à l'huile et non plus d'un pastel, d'un cadre rectangulaire et non d'un ovale, d'une figure de face et non de trois quarts, le personnage porte à peu près le même âge, un habit de la même tonalité — ce délicieux bleu vert familier à Perronneau —, avec les mêmes galons et boutons d'or (pl. 26). La figure est coupée à mi-corps, mais on ne voit plus cette fois de tricorne passé sous le bras, ni de décoration par dessus le jabot de dentelle qui s'échappe du gilet entr'ouvert. Il semble bien aussi qu'il y ait plus de plénitude dans les traits, plus de bonhomie et d'esprit, un nez et des lèvres plus sensuelles. Sur le fond rompu d'or, en haut et à droite, on lit la signature de l'artiste ainsi orthographiée : perronneau, et la date de 1765. M. René Benjamin, que nous avons questionné, n'a pu que nous indiquer que ce portrait provenait du château de Saché, près de Tours, le fameux Saché d'où est datée une partie de la correspondance de Balzac, à 7 kilomètres d'Azay-le-Rideau, c'est-à-dire dans une région où on a retrouvé d'autres œuvres de l'artiste.

Une communication de M. Paraf à la Société de l'histoire de l'art français, en 1910, complète heureusement les indications que nous possédions déjà sur l'année 1765, en même temps qu'elle précise l'identité de l'homme aux trois roses qui date de 1756 : « L'homme aux trois roses ne serait autre que M. Tassin de la

Renardière. En effet, il existe un autre tableau du même personnage, exécuté par Perronneau en 1765, et dont la pose est presque identique à celui de la collection Groult ; l'habit est bleu avec un gilet rose, mais il n'y a pas de roses sur l'habit ; le tableau ovale a pour dimensions $0^{m}66 \times 0^{m}50$. Une inscription manuscrite, au verso, donne le nom cité plus haut et y ajoute que le personnage représenté était le père de M. Tassin d'Authon. Il fait pendant au portrait de sa femme, de mêmes dimensions, également daté de 1765, au verso duquel se trouve l'inscription manuscrite : Mme Tassin de la Renardière, née Seurat. On voyait dans la collection Groult deux autres pastels de Perronneau représentant les portraits présumés de M. et de Mme Miron. Or, dans la famille orléanaise où se trouvaient les pastels de M. et de Mme Tassin de la Renardière, il y avait deux tableaux — non ovales — de dimensions $0^{m}57 \times 0^{m}45$, l'un d'homme, l'autre de femme, ce dernier absolument semblable à celui de la collection Groult, à quelques variantes près (le collier de perles est remplacé par un nœud bleu). Derrière le portrait de femme, on lit ceci : « Portrait de Mme Miron de Portioux, fille d'Etienne Seurat de la Barre, propriétaire du château de Coudray, morte le 6 décembre 1824. » Elle était donc la sœur de Mme Tassin de la Renardière. Ce tableau est daté de 1765 et il est, sans conteste, celui du Salon de la même année ; car s'il s'agissait de celui de la collection Groult, le livret du Salon l'aurait indiqué comme ovale. Le pendant représente M. Miron de Porthioux (mort le 16 mars 1797) ; il est daté aussi de 1765 ; il offre de nombreuses ressemblances avec celui de la collection Groult ; mais je ne puis certifier que les deux tableaux représentent le même personnage. Ces tableaux proviennent des descendants des Tassin et des Miron. »

La même année est enfin marquée par deux événements domestiques : le 29 décembre 1765, Perronneau acquiert au prix de 16.000 livres une maison située à la barrière de Montreuil,



FRANÇOIS PINCHINAT ET Mme PINCHINAT
Pastels 1760.
(A M. le comte de Richebourg

et attenant à l'abbaye Saint-Antoine, probablement une maison de campagne pour l'été, « une folie », puisqu'en même temps il venait occuper, en ville, un autre appartement, rue du Boulois, près de l'Hôtel de Hollande, où il demeurera jusqu'en 1769.

C'est encore à ses amis d'Orléans qu'il va en 1766, à Le Nor- 1766
mant du Coudray (1) et à Mme Fuet (2).

Nous ne dirons pas de cette femme qu'elle nous inspire, comme beaucoup d'autres modèles bourgeois de l'artiste, une confiance illimitée. Il y a tant de finesse dans le sourire, dans le regard des yeux gris mélangés de bleu, abrités de sourcils bruns très accentués ! Cette finesse s'accompagne d'une recherche rare dans le costume et l'attifement : parmi les cheveux poudrés et coiffés en tapé, quelques fleurettes jetées çà et là, un esclavage de perles attaché sur la nuque par un nœud de ruban blanc, une robe de soie jaune mouchetée de pastilles, une modestie en marli rayé qui épouse la naissance de la gorge, la bande de fourrure noire qui encadre le décolleté pur et souple, les trois échelons de fourrure qui barrent le corselet de soie jaune, tout cela est d'une saveur étrange.

Dans le portrait de Charles Le Normant du Coudray, personnage déjà portraicturé, nous l'avons vu, en 1747, l'accord se résout par les complémentaires bleu et jaune. Le costume offre beaucoup d'analogies avec celui de Desfriches : une robe de lampas bleu sur laquelle un mazulipatam négligemment se noue ; le carton que retient la main droite, et sur lequel on lit en toutes lettres « Recüeil d'Estampes », les rayons de la bibliothèque que laisse voir une tenture soulevée, tout indique les goûts du personnage ; c'est un fonctionnaire de province qui occupe ses loi

(1) Jusqu'en 1909 dans la collection de M. Doistau ; adjugé 18.500 francs à la vente de celui-ci.
(2) Musée d'Orléans.

sirs, comme Desfriches, à collectionner des estampes et des livres.

Le même maintien, la même physionomie nous donneraient à entendre que le portrait d'homme, peint à l'huile, qui se trouve dans la collection de M. Potin, représente le même personnage. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir à propos de l'année 1767, puisqu'aussi bien c'est la date de ce dernier portrait.

Nous connaissons quatre autres pastels de la même année. Deux d'entre eux, représentant chacun une femme, n'ont pas d'état civil. L'un se trouve dans la collection de M. Chévrier, l'autre faisait partie de l'ancienne collection de M. Groult, le père. Le premier est une harmonie de bleu et d'or : le corsage décolleté s'ouvre sur un « corps » bleu garni du parfait contentement, dont les coques s'étalent sous une modestie ; un fichu de gaze bleue mat, barré de raies satinées jaunes est jeté sur les épaules ; la physionomie spirituelle s'encadre d'une cornette de dentelle aux barbes retroussées ; le cou s'orne d'un esclavage de perles. Le second est une recherche de rose et de noir : un corsage rose, une mantille de soie noire à pois, un « corps » de satin blanc, voilà pour faire oublier la corpulence et l'air absent.

Nous avons des raisons de croire que les deux portraits à l'huile, naguère conservés dans la collection Jacques Doucet, où ils se faisaient pendant, sont ceux de M. et de Mme Blondel d'Azincourt. Tout d'abord, ce portrait de femme nous fit songer à Mme de Villeneuve, les mains dans son manchon, du Salon de 1747. Mais la date de 1766, inscrite en haut et à droite du tableau, à côté de la signature, nous fit renoncer à cette première hypothèse. Certains détails du costume et l'âge du personnage, dans le portrait d'homme, nous amenèrent à penser qu'il s'agissait de Barthélemy-Augustin Blondel d'Azincourt, lieutenant-colonel d'infanterie, chevalier de Saint-Louis, intendant des Menus-Plaisirs, celui-là même qui signait au contrat de mariage de Perronneau. En effet, il porte, épinglée sur son habit, la croix de

chevalier de Saint-Louis, la croix pattée qui rappelle par son rayonnement non plus la forme sévère des anciennes croix de Malte et des ordres croisés, mais l'une des formes de l'étoile. Il porte cette croix suivant l'habitude militaire, puisque dans la vie civile, on se contentait du joyau suspendu à un nœud de ruban bleu. Enfin, une plume blanche, la plume des lieutenants-colonels d'infanterie, ressort à la pointe du tricorne sous le bras. Ce Blondel d'Azincourt qui possédait, entre autres charges, celle de « garde des pierreries de la couronne », était le fils du fameux Blondel de Gagny, curieux et connaisseur en dessins et coquillages, dont Pierre Rémy, en 1770, dispersa la collection. Il avait formé lui-même, rue Notre-Dame de Nazareth, près le Temple, dans le quartier du Marais, un cabinet « très intéressant par la variété et le choix des objets ». Il s'attachait à y rassembler principalement des tableaux modernes, de belles esquisses, une très grande quantité de dessins, « au nombre desquels, nous dit le *Dictionnaire pittoresque et historique de Hébert* (1), on en doit surtout remarquer près de cinq cents de Boucher. On trouve aussi, dans ce cabinet, cent-soixante pierres gravées en camée, tant égyptiennes qu'étrusques, grecques et romaines, dont presque toutes viennent des princes de Palavicini, et ont été substituées, pendant des temps infinis, dans cette illustre maison. M. Narcisse de Thoret en fit l'acquisition en 1699. C'est aux connaisseurs qu'il est réservé d'en sentir toute l'importance et le mérite. Le temps les a respectés parce que la vraie beauté n'est pas soumise à son inconstance. Des bronzes bien choisis, des porcelaines anciennes également montées, du lacq de la plus grande finesse, et une multitude infinie d'objets séduisants pour les yeux, laissent aussi dans l'imagination une sensation qui prouve incontestablement qu'il faut que l'agrément soit d'accord avec l'art, et que la perfection consiste dans leur réunion. C'est

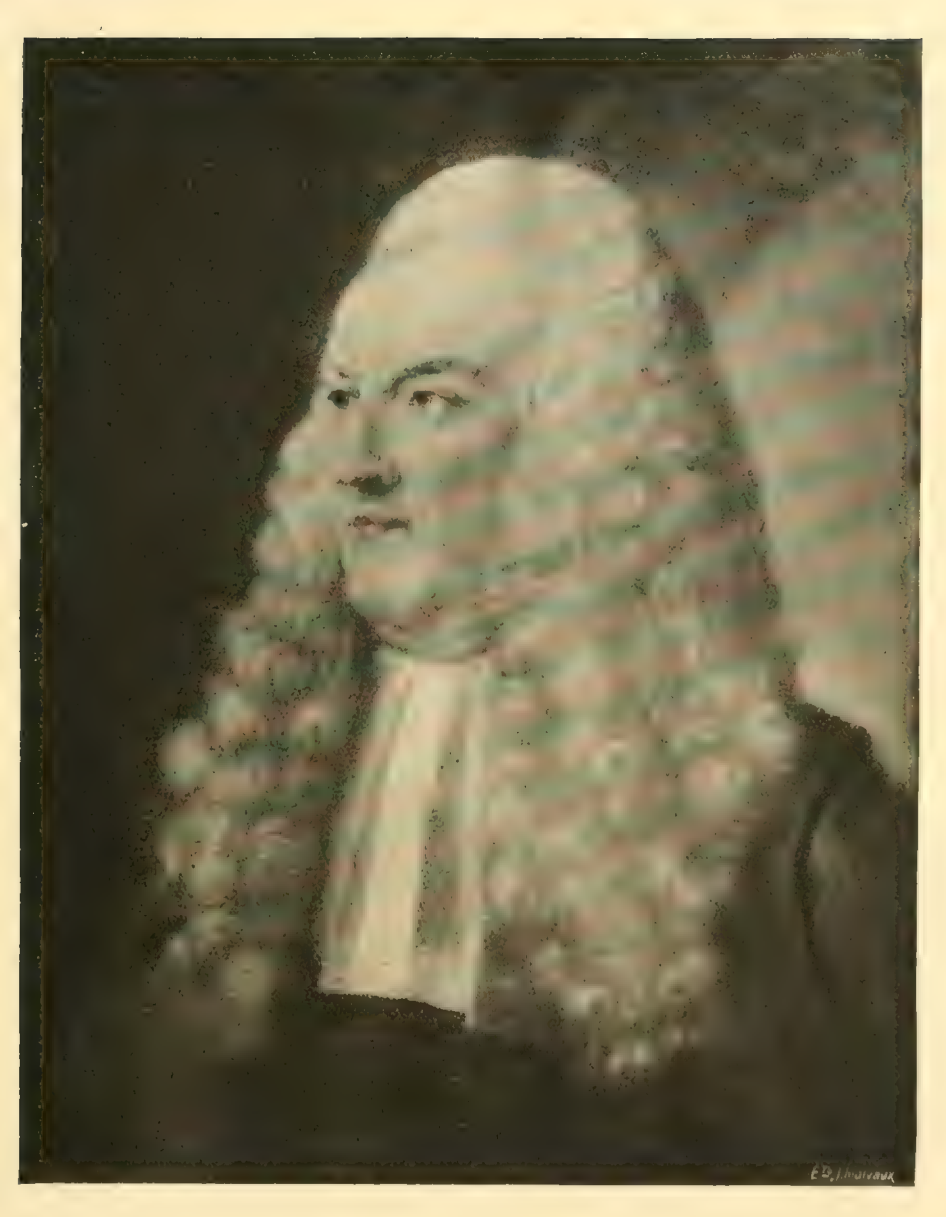
(1) *Dictionnaire pittoresque et historique* de Hébert, 1766, t. I, pp. 81-83. Ce cabinet était déjà cité par l'*Almanach des Beaux-Arts* de 1762, p. 200, mais sans description.

dans la nature même que l'on peut chercher et que l'on découvre certainement ce principe. Il est facile de s'en convaincre sans sortir de ce cabinet, qui renferme des choses aussi rares que curieuses, qui sont une suite de minéraux, de cristallisations, d'agates, de pierres précieuses, de madrépores, de coraux et de coquilles dont la parfaite conservation, la beauté des formes et la richesse des couleurs sont fort au-dessus de nos idées, etc. (1). »

Ici Perronneau revient au rouge et noir, habit de velours noir, gilet naccarat, tour de cou en linon blanc, jabot de dentelle, cheveux poudrés, frisés à marteau et noués en catogan ; la pose est familière, une main passée dans le gilet, le visage regardant de face, le corps de profil, une demi-figure. Le portrait de Mme Blondel d'Azincourt est d'un arrangement plus original : elle est prête à sortir ; elle a mis sa cornette de dentelle légèrement gaufrée, dont la passe de ruban se noue en papillon sur la « physionomie » ; le fichu palatine en gaze dont les larges raies satinées se détachent sur un fond mat ; la pelisse de soie bleue mouchetée de noir, doublée de petit gris et garnie d'un coqueluchon, qui se rabat dans le dos et qui protégera la trame nuageuse de la dentelle ; le nœud qui sert d'agrafe ; le passe-caille, ruban qui maintient à la hauteur de la taille le manchon de queues de martre, où s'engagent les mains gantées de mitaines blanches ; le manchon si grand qu'une petite chienne gredine, aux oreilles longues, à queue soyeuse, aux pattes grêles, un de ces chiens-manchons qu'on vend rue du Bac, peut s'y blottir.

1767 Si nous en étions réduits au seul livret du Salon, nous ne saurions rien ou presque rien sur l'année 1767. Comment énumérer « plusieurs portraits sous le même numéro » ? Les critiques, qu'on avait voulu contraindre à signer leurs observations, s'abstiennent

(1) Cf. aussi la *Conchyologie* de Dargenville, édition de 1780, t. I, p. 247 ; l'*Almanach des Artistes,* de 1776, p. 200. — La vente Blondel d'Azincourt eut lieu en 1783.



LE BOURGMESTRE HASSELAER
Pastel. Salon de 1763.
A M. J. O. Kronig

de tout commentaire. C'est tout au plus si Fréron (1) déclare : « M. Perronneau s'annonce toujours par une touche légère et spirituelle. » Bachaumont (2) ajoute : « Mrs Perronneau, Roslin, Drouais le fils sont en possession de nous enrichir de Portraits »... Diderot est plus dédaigneux : « Perronneau fut quelque chose autrefois dans le portrait (3). » On trouve un autre écho de l'opinion publique dans les œuvres de De Piles (4), qui datent de 1767 : « La peinture en pastel a bien autant de partisans que la miniature. Plusieurs peintres de nos jours, tels que MM. de La Tour, Roslin, Lundberg, Perronneau, etc..., ont porté cette sorte de peinture à un très haut degré de perfection, et leurs portraits au pastel ne le cèdent en rien aux portraits peints à l'huile, tant pour la vérité avec laquelle ils ont rendu la nature, soit pour la force et la vivacité des couleurs. » Et cependant, en 1767, nous trouvons la trace du passage de l'artiste à Orléans, à Bordeaux, à Abbeville. Si, comme nous l'avons indiqué plus haut, le portrait de la collection Potin est bien celui de Le Normant du Coudray, il justifierait du voyage de Perronneau à Orléans. En tout cas, c'est une œuvre d'une belle venue (pl. 27). Le personnage, vu de trois quarts dans un ovale de pierre, porte un manteau de taffetas du même bleu vert que la gamberluque d'Adam l'aîné ; la collerette entr'ouverte, les doigts repliés sur un portefeuille indiquent bien le désordre studieux d'un amateur d'art. La toile (5) est signée et datée, en haut de l'ovale, légèrement à droite : Perronneau, 1767. A Orléans également, c'est un portrait de femme, conservé au musée de cette ville, auquel il a été offert par M. Gatineau, d'après une inscription fixée au dos du pastel. Cette femme porte au-dessus du front l'étoile du matin. Ses doigts nacrés s'ap-

(1) *Année littéraire*, par Fréron, 1767, t. VI, lettre IV. *Exposition de peintures, sculptures et gravures de MM. de l'Académie royale.*

(2) *Mémoires secrets*, Salon de 1767, lettre II.

(3) Il attribue à Perronneau un portrait de femme fait par Roslin.

(4) De Piles, *Œuvres diverses*, 1767, t. III. *De la peinture en pastel.*

(5) Ce tableau provient de la collection de Mme Boursin.

puient sur un coq qui, s'éveillant dans la lumière, chante son cri de joie. Son large décolleté s'accompagne de draperies blanches et violettes, les unes argentées de lumière, diaphanes comme les vapeurs de l'aube, les autres, sombres et opaques, rappelant les demi-rêves de la nuit, que l'Aurore « aux doigts de rose » fait doucement s'évanouir. Tout ce charme frais flotte pour ainsi dire sur un fond vert, perlé de gris, imprécis et vaporeux. D'après certaines notes consignées sur un inventaire de la collection de Desfriches, cette « Aurore » ne serait autre que Mme Perronneau représentée ici suivant la mode mythologique de l'époque.

On lit dans les *Affiches, annonces et avis divers de Bordeaux* (1), en cette même année : « Il a été perdu le 25 mars, entre la Bourse et le Château-Trompette, un étui de chagrin verd contenant un compas, un porte-crayon et un équerre d'argent et où il y a écrit : par Butterfield. On prie ceux qui l'auront trouvé de le faire tenir à M. Perronneau, peintre du roi, place du Marché-Royal, chez M. Lagarde, rue du Parlement, vis-à-vis la rue des Lauriers ; il remettra douze livres à celui qui le rapportera. » C'est à cette époque que Perronneau a exécuté le grand portrait à l'huile de Bonaventure Journu (2). Le portrait de Journu est signé et daté 1767, en bas, à droite. Le personnage porte un costume de taffetas bleu, un foulard de mazulipatam rayé ; il est tourné de gauche à droite, et regarde de face. Assis,

---

(1) 1767, p. 58.

(2) L'*Almanach des Curieux* mentionne que : « M. Journu, négociant et juge de la Bourse, possède de très bons tableaux d'anciens maitres, ainsi que des modernes comme de M. Vernet. Il a formé un des plus beaux cabinets d'histoire naturelle qu'on puisse trouver en province. On doit à son honnêteté la satisfaction de le voir quand on veut ». Il est également cité dans le *Livre de raison* de Joseph Vernet.

Ces portraits, ainsi que ceux que nous signalons à l'année 1757, ont été trouvés chez les descendants de la famille Journu, dans trois ou quatre châteaux des environs de Bordeaux ou dans des hôtels privés à Bordeaux même. Ils ont été achetés par l'antiquaire Demotte et vendus en partie à New-York.

les jambes croisées, il se détache sur un fond de tenture, désignant de la main droite, dans l'écartement de cette tenture relevée, des bocaux, des coquillages et des coraux (pl. 28).

Il n'est pas impossible qu'on doive aux mêmes circonstances le portrait à l'huile de Frédéric Hausen de Liliendahl, consul de Danemark à Bordeaux (1), que conserve la bibliothèque de l'Université de Copenhague (pl. 29). Le personnage, d'un certain âge, est vu de face dans un ovale de pierre. Il porte perruque grise et visage à bajoues. L'habit et le gilet d'un rouge assourdi sont bordés de skungs ; un jabot de dentelle se rattache au col de lingerie. Un tricorne est passé sous le bras. La peinture mesure $0^{m}88$ de hauteur sur $0^{m}70$ de largeur.

Dans quelle ville a vécu le personnage qui se présente à nous dans un portrait de l'ancienne collection de M. Camille Groult, signé et daté de 1767 ? L'homme est corpulent, la physionomie franche, le ragoût délicat de cet habit en velours rose violacé et de ce gilet en taffetas rose. Abbeville est sur la route de Hollande (2), Perronneau devait s'arrêter dans cette ville où l'on voyait encore, il y a quelques années, chez le comte van Robais, un portrait au pastel par Perronneau d'Abraham van Robais, né le 25 mai 1698, cinquième fils d'Isaac van Robais, et décédé le 31 mai 1779. Abraham van Robais donna ce pastel à son fils

---

(1) M. Mario Krohn, à la page 207 du tome II de son livre, intitulé : *Frankrigs og Danmarks Kuntsheriske forbindelse i det 18 Aarhundrede*, indique que ce tableau est signé à droite : Perronneau, qu'il a été vraisemblablement exécuté en 1767 ou 1769, et qu'il est de grandeur naturelle. Nous devons ce renseignement à l'obligeance de M. Leo Swane, conservateur au Musée royal de Copenhague, qui nous met en garde contre l'inexactitude d'un petit livre de C. Desmazés, paru en 1854, et consacré à La Tour. Dans ce livre on assure, à la page 20, que Perronneau a été en Danemark. Notre correspondant s'inscrit en faux contre cette assertion.

(2) M. Jacques Doucet nous a indiqué qu'il y aurait trace dans le *Bulletin* d'une ancienne société d'Abbeville du passage de Perronneau en cette ville ; Perronneau aurait fait annoncer par le tambour son arrivée et le prix de ses pastels.

Josse Abraham van Robais en 1767 (1), ainsi qu'il était écrit derrière le portrait. Ce pastel, détérioré, puis restauré, passait aux mains d'un marchand, puis dans la collection Groult. Abraham van Robais, ayant neuf enfants, commanda deux répliques de son pastel à Perronneau. L'une fut exécutée en 1767, l'année même du mariage d'un petit-fils d'Abraham van Robais, appelé Samuël ; le pastel passa dans la famille Camp, alliée à Samuël van Robais et demeurant à Montauban, puis dans la collection Jacques Doucet, enfin au musée du Louvre. L'autre a appartenu à M. Henry Michel-Lévy et a été adjugée au prix de 17,000 francs à la vente du 4 juin 1923. Il y a peu de différences entre ces trois répliques, de dimensions sensiblement équivalentes. Celle de la collection Camille Groult est d'une tonalité plus claire ; dans celle de l'ancienne collection Henry Michel-Lévy, la figure semble rajeunie ; celle du musée du Louvre nous paraît typique (pl. 30). En effet, on y remarque dans le fond et dans l'habit de velours lie de vin, la tendance de plus en plus marquée vers les tonalités ambrées, vers les couleurs de soleil, vers la clarté. Et quelle étude humaine il a réalisé dans ce visage d'un vieillard de soixante-neuf ans , dont il marque à merveille le front jaune, le regard sinon éteint, mais refroidi, le plissage des yeux enfoncés dans l'orbite, la bouche qui tourne, qui rentre, parce qu'il n'y a plus de dents, mais dont la déchéance s'enoblit de la majesté d'un jabot de dentelle, et d'une perruque à la conseillère qui retombe sur l'épaule en tire-bouchon, en dragonne.

C'était une dynastie importante d'Abbeville que celle des van

(1) En 1754, un Van Robais faisait construire une villa sur laquelle Sedaine a écrit une pièce de vers intitulée : « *Bagatelle ou description anacréontique d'une maison de campagne dans un des faubourgs d'Abbeville* ». Vve De Vérité, 1770, in-8°. « Cette retraite, écrit-il dans l'Avant-Propos, feroit plaisir aux Dieux... mais il n'appartient qu'à la Vertu de l'habiter. Son jardin est un lieu délicieux où le philosophe le moins abstrait douteroit souvent de son existence... c'est une merveille enfin ! »

Le 18 décembre 1767, un Théophile Van Robais « entrepreneur de la Manufacture de draps fins établie à Abbeville, y demeurant, et Jeanne-Julie-Rosalie Vanrobais, son épouse », achetaient, à Saint-Maur-les-Fossés, une maison bourgeoise avec jardin et dépendances. (Archives de la Seine.)





Arent van der Walyen et Mme van der Walyen
Pastels. Mars 1763.
A M. le baron van Lynden van Nederhorst

Robais. Propriétaires d'une fabrique de draps fins fondée sous Louis XIV, leur dignité les désignait à héberger les princes de passage en leur ville : « En l'année 1741, dit un manuscrit du XVIIIe siècle (1), le 3 juillet, est arrivé en cette ville M. le Duc de Bourbon, duc de Chartres, fils de M. le duc d'Orléans. On lui a fait une entrée digne de sa naissance ; toute la bourgeoisie était sous les armes en double haie, depuis la porte Marcadée, par où il est entré, revenant de faire son tour de Flandre, jusqu'à la porte d'Auquet (*sic*) ayant passé le long de la chaussée et traversé la place de Saint-Pierre et celle de Saint-Georges, ainsi continué par la chaussée d'Auquet, jusque chez MM. de Van Robais où il a été deux jours entiers. » Les van Robais, comme Hogguer d'Amsterdam, aimaient et encourageaient les arts. A plusieurs reprises, dans ses lettres à Desfriches, Perronneau parle de leur hospitalité. Est-ce par eux qu'il a connu les Hogguer d'Amsterdam et qu'il a été introduit dans le cercle hollandais ? Ou, au contraire, est-ce par les Hogguer qu'il a été présenté à la famille van Robais? Il y a un évident trait d'union entre ceci et cela. En effet, en 1745, Mlle Marie-Anne van Robais, fille de Samuël, épouse Daniel Hogguer, dont l'aïeul avait été banquier à Paris et dont le père avait encore des intérêts importants en France. Elle mourut jeune, et Daniel Hogguer, dont il a été question précédemment, épousa, en 1751, Henriette de Mauclerc. Plus tard, en 1771, son fils, Jean-Jacques, banquier à Paris, épousa, à Harlem, Madeleine-Sophie van Robais, née à Abbeville en 1756 et fille de Josse Abraham. Toujours d'après les documents fournis avec tant d'obligeance par M. Staring, nous savons qu'en 1773 Daniel Hogguer était nommé ministre plénipotentiaire des Etats généraux près le Kreits de la Basse-Saxonie et les villes hanséatiques à Hambourg.

---

(1) Notes sur l'histoire d'Abbeville, 1657-1764, tirées d'un manuscrit du XVIIIe siècle publiées par le comte Le Clerc de Bussy. Amiens, 1876.

Suivant l'opinion de M. Staring, basée sur l'âge des modèles de Perronneau, il faut dater de 1767 ou de 1768 trois pastels qui appartiennent à la famille van Weede de Dijkveld, à Utrecht.

Willem Straalman, seigneur de Ruwiel (1723-1799) demeurait à Amsterdam ; il est représenté en buste, dans un ovale de pierre, tourné de trois quarts vers la gauche, vêtu d'un habit et d'un gilet de velours rose et d'une cravate de dentelle, les cheveux poudrés, relevés sur les tempes et noués en catogan (pl. 31). Sa femme, Cornelia van Meeckeren ou Mekeren (1722-1783), est montrée en buste également, tournée de trois quarts vers la droite, vêtue d'une robe de soie bleue, d'une écharpe grise, avec un nœud du « parfait contentement », une dentelle modestie sur un décolleté immodeste, où triomphe un collier de perles (pl. 31). Leur fille, Cornelia Straalman (1751-1832) nous apparaît à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, de face, en buste dans un ovale de pierre, le visage incliné d'une façon tendre qui contraste avec la rigidité de sa mère (pl. 32) ; elle est vêtue d'une robe de soie jaune avec un nœud rose et une écharpe s'entr'ouvrant sur le décolleté que pare un collier de perles ; Cornelia Straalman devait par son mariage, en 1768, devenir Mme van Weede de Dijkveld.

1768 De l'année 1768, l'exposition de Cent Pastels nous a donné deux témoignages. Le portrait d'homme qui appartient à Madame Fellows nous présente une demi-figure vue de face, une physionomie volontaire, un accord entre l'habit de velours acier à reflets bleu et le fond ambré. Le portrait de Mlle Perpétue-Félicité Desfriches, la fille d'Aignan-Thomas Desfriches, née à Orléans le 30 avril 1745, épouse en 1777 de Jean Cadet de Limay, alors ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Tours, morte à Orléans en 1834, porte la même date et complète dignement la famille orléanaise. Des tons tendres, heureux ; la palatine en réseau soyeux, garnie de cannetilles satinées et de « blondes ».

laisse transparaître, comme une trame de jour, la robe de taffetas ciel. Quelle légèreté dans ce tulle, quelle harmonie dans la robe qui semble faite d'un pan d'azur, d'où se détache, délicieusement chiffonné, le nœud pékiné bleu et blanc du « parfait contentement ». On dirait une écharpe tissée par l'argentin travail du brouillard.

Nous avons reçu, en 1914, une lettre intéressante de M. Abel Jay, de Bordeaux. Il nous signalait qu'il possédait un portrait de famille attribué à Perronneau, mais ne portant pas de signature. Ce pastel ovale, de $0^{m}58 \times 0^{m}47$, dans un cadre ancien, représentait, sur fond gris-bleu, une jeune fille, les cheveux relevés et poudrés, un ruban noir autour du cou, un corsage blanc décolleté bordé d'une dentelle, avec une écharpe de mousseline rose sur les épaules. Derrière le cadre, sur le papier ancien qui garnissait le fond, on lisait ceci : « Mademoiselle Corrégeolles, la troisième, peinte par M. Peronneau de l'Académie de peinture, fait à Bordeaux au mois d'avril 1768 ». M. Jay nous assurait que ce portrait n'était jamais sorti de sa famille et nous donnait quelques renseignements précieux sur le personnage et le milieu auquel il appartenait. Il avait relevé dans l'ancien registre de l'église protestante de Bordeaux la mention suivante :

« Le 14 décembre 1774. Mariage de Jacques Clamageran, négociant, fils de Jean Bourgeois, avec Marthe Courrégeolles, fille de feus Isaac et de Marg. Biré. Présents : J.H. Baour, fils, Marg. Courrégeolles de Balguerie, Baour fils aîné ».

M. Jay nous rappelait que Perronneau vint à Bordeaux à cette époque et qu'il y exécuta des portraits pour plusieurs riches familles protestantes qui étaient à la tête du commerce de la ville, notamment les Couderc et les Drawman.

L'année 1769 est féconde en renseignements. Perronneau écrit 1769
à Desfriches le 2 janvier 1770 : « J'ay esté bien mortifiéz de ne

vous avoir point embrassé à Paris où je suis arivé très bien portant malgré les fatigues d'un assé lon voiage, mais comme Mme Perronneau croiait que j'allois en Espagne elle avoit quitté le logement de Paris et a esté demeuré au petit Charonne. Cela m'a beaucoup fatigué de venir à Paris souvent à pied, ne trouvant pas toujours des fiacres au barières du faubourg St. Antoine... Je pence que cela (voyager) me seroit plus surement fructueux que de m'instalé avec un logement cher à Paris où je serois seul car le bacanal d'enfant me distroiroit. »

Ce passage nous donne une indication sur la vie domestique de l'artiste lequel quitte son logement de la rue du Bouloir pour venir s'établir à sa maison du Petit Charonne qu'il avait achetée en 1765 ; cette indication concorde avec la liste annuelle des membres de l'Académie Royale. Perronneau fait allusion à un projet de voyage en Espagne qu'il ne peut réaliser entièrement. Il devait s'arrêter à mi-chemin, à Bordeaux, et son séjour en cette ville se place dans les premiers jours de l'année puisque le portrait de Mme Journu, la mère, figura au Salon du Louvre qui s'ouvrait au mois d'août. Ce portrait, à l'huile, signé et daté en haut et à doite : 1769, apparaît, au milieu de la grâce un peu superficielle du XVIIIe siècle, comme une étude exceptionnelle de gravité et d'humanité profonde ; par là, il s'apparente aux portraits de l'école hollandaise et à ceux que l'artiste a exécutés en Hollande. Mme Journu est vue de face, les mains dans son manchon, les épaules couvertes d'une mantille noire, le visage auréolé d'une cornette blanche par-dessus laquelle est jetée une écharpe noire dont les pans viennent se nouer sur la blouse blanche, un peu au-dessous du collier de perles dont l'éclat paraît mourir auprès des chairs vieillies. Par un artifice ingénieux de mise en page, qui place la tête très bas dans le cadre, le modèle paraît affaissé en une attitude lourde et pesante. Et tout l'intérêt, toute la clarté se portent sur le visage pétri de vieillesse et vidé, sur les yeux de bonté qui illuminent le grand front (pl. 33).



PORTRAIT D'HOMME

Peinture. Signée et datée 1765.

A M. René Fen[illegible]

Le portrait présumé de M. Darcy (1) est aussi une peinture à l'huile. Quoiqu'il ne soit ni signé, ni daté, il offre toutes les apparences d'authenticité désirables (pl. 34). C'est une œuvre d'un grand caractère ; rien n'égale la dignité et l'allure distante de cet homme, dont le visage tourné, comme le buste, de gauche à droite, regarde cependant de face et obliquement. Les cheveux poudrés et frisés à marteau auréolent la physionomie autoritaire, le front lumineux et le regard fin. Le rabat, par-dessus le large ruban bleu auquel pend la croix de Saint-Louis, est l'accompagnement attendu de cette figure, dans la psychologie qu'elle suppose.

Il faut ajouter à ces chefs-d'œuvre les portraits de Mme Rateau, d'une jeune fille et d'une petite fille qui se trouvaient dans la collection du docteur Azam, à Bordeaux, jusqu'en décembre 1899, pour se faire une idée de la moisson de Perronneau dans cette ville. Le livret du Salon mentionne celui de Mme Journu la mère, tableau à l'huile de deux pieds trois pouces sur un pied dix pouces ; celui de M. Darcy, de même grandeur, à l'huile aussi ; celui de M. le Normand du Coudray, tableau d'un pied dix pouces sur un pied six pouces (au pastel), celui de Mlle Gaugy, tableau d'un pied huit pouces sur un pied cinq pouces. Il convient d'y joindre Mlle Desfriches, ainsi qu'il ressort d'une lettre de Perronneau à Desfriches (2) : « Madame est bien bonne d'avoir eu égard aux instances que je lui ay fait au sujet du portraict de Mademoiselle, et, vous, monsieur, de l'avoir aporté. Il a esté encore mieux placé que les premiers jours. Monsieur Chardin m'a dit qu'il vous le renvoiroit, je vous fait bien mes remerciment à ce sujet. » En effet, Chardin, « concierge » du Salon, se charge de la réexpédition, comme en témoigne un

(1) Il ne saurait y avoir aucune identification entre ce portrait en buste et le portrait en pied qui figura au salon de 1769 et que Saint-Aubin a consigné, dans ses croquis, en marge de son livret de ce Salon conservé au Cabinet des Estampes.

(2) 2 janvier 1777.

billet de Mlle Chardin à l'amateur orléanais (1) : « Le 7 octobre 1769. — Monsieur et ami, j'ay envoyer hier vendredy, après midy, au carrosse d'Orléans, rüe Contrescarpe, la quais qui renferme le portrait de Mademoiselle votre fille à votre adresse, il vous arrivera sûrement à bon port. »

Sur son exemplaire du livret, conservé au Cabinet des Estampes, Saint-Aubin a croqué les œuvres exposées par Perronneau ; on reconnaît Mme Journu, les mains dans son manchon, M. Darcy debout, Le Normant du Coudray (au crayon, Saint-Aubin a ajouté : tenant un recüeil d'estampes), Mlle Gaugy, tenant des fleurs, Mlle Desfriches, et en note : « la joüe brûllée ». Que signifie cette remarque ? Peut-être le commentateur a-t-il entendu par là l'accentuation des tons préférés, des tons ambrés répondant aux tonalités bleues de la robe ?

On ne trouve un supplément d'informations que dans le numéro d'octobre du *Mercure de France* ; dans sa lettre sur le Salon, Boulmiers déclare que « les Pastels de M. Peronneau ont un véritable mérite ; et, quoique le Faire de l'Artiste y disparoisse moins entièrement que dans l'exécution de M. de La Tour, ils satisfont néanmoins beaucoup les Amateurs. Il y a entr'autres une Dlle Gaugy, dans laquelle on apperçoit avec émotion toutes les grâces d'une Nature naissante. »

Les autres critiques s'en tiennent aux observations générales. L'auteur de la *Lettre sur l'Exposition des ouvrages de Peinture et de Sculpture au Sallon du Louvre de 1769* écrit : « Vous trouverés dans ses Portraits une touche de gout, des finesses de couleur, et un dessein spirituel ; mais il me semble que ce n'est pas en général le ton de la nature, elle n'est pas si heurtée, le local en est trop roux. »

Dans la brochure intitulée : *Sentimens sur les tableaux exposés au Salon* : « On lit avec plaisir cette manière facile d'écrire la nature dans les portraits de M. Perronneau. »

(1) Collection Ratouis de Limay.

Une *Lettre manuscrite adressée aux auteurs du « Journal Encyclopédique » au sujet des ouvrages exposés au salon du Louvre de 1769* nous dit : « L'on reconnoit encore dans les portraits de M. Perronneau quelques restes des talens qui excitaient les applaudissemens du public ; ses pastels sont d'une légèreté de ton qui ferait presque croire qu'ils s'effacent en les transportant des différentes villes où il les a faits. Il est singulier que M. Perronneau se soit déterminé à courir la province avec le talent qu'il a ; le séjour de Paris est le seul pour l'émulation et le bon goût ; et la fortune y réside toujours pour ceux qui la forcent à les favoriser. »

L'*Avant-Coureur* assimile Perronneau à La Tour : « Cet artiste (La Tour) ainsi que M. Peronneau, dont le salon nous offre aussi quelques portraits peints au pastel et d'autres à l'huile ne se contente pas de rendre la physionomie des personnes qu'il peint ; mais il exprime encore leur caractère distinct, et pour nous servir d'une expression familière aux Anglais « leur humeur ».

L'*Année Littéraire* de Fréron (1) souligne les mêmes qualités avec quelque restriction : « Quelques pastels et deux portraits à l'huile de M. Péronneau ont mérité l'estime publique. Il est peu de peintres qui voient aussi bien que lui dans la nature, et dont l'œil y saisisse autant de finesses de détail. Ses ouvrages demandent à être examinés avec attention pour en sentir tout le mérite. Cependant (qu'il soit permis de le dire) il leur manque ce premier charme qui attire le spectateur, cet effet qui donne de la saillie et de la rondeur. Les lumières paroissent un peu éteintes, et les ombres manquent de vigueur dans plusieurs endroits qui en seroient susceptibles et qui donneroient tout un autre relief à ses compositions. Ce défaut léger ne lui fait rien perdre vis-à-vis des connoisseurs attentifs, mais le commun des hommes ne lui rend pas toute la justice qui lui est due.

(1) Lettre 13.

Diderot se montre dur : « Il faut que je me débarrasse, et vous aussi, d'une demi-douzaine de pauvres diables qui ne valent pas ensemble une ligne d'écriture : ...d'un Perroneau qui semblait autrefois vouloir être quelque chose et qui a bien changé d'avis comme il paraît par trois ou quatre pastels faibles de couleur, fades et sans effet. »

Même sévérité dans les *Mémoires secrets de Bachaumont* (1) : « La multitude de Portraits, Monsieur, qui se présentent de toutes parts à mes yeux, m'oblige malgré moi d'en parler à présent, et de traiter cette matière aride et monotone que j'avais réservée pour la fin. En vain le Public se plaint depuis longtemps de cette foule obscure de bourgeois qu'on lui fait passer sans cesse en revue... Grâces au malheureux gout du siècle, le Sallon ne sera plus insensiblement qu'une galerie de portraits. Ils occupent près d'un grand tiers de celui-ci ! Encore si l'on ne nous offroit que des hommes importans par leur état ou par leur célébrité, ou de jolies femmes du moins, ou de ces têtes remarquables par de grands caractères, et qu'on appelle têtes à médaille, en termes de l'art. Mais que nous importe de connoître Madame Guesnon de Ponneuil, Madame Journu la mère, M Darcy, M. le Normand du Coudray, M[lle] Gougy, M. Couturier, ancien Notaire, Madame Couturier, M. l'Abbé Jourdans, etc. Les noms ne flattent pas plus les oreilles que les figures ne plaisent aux yeux. On ne vante pas moins, par exemple, dans les têtes de M. de La Tour, le Roi du pastel, la beauté, le précieux fini de son faire, le grénu moëlleux de ses chairs, qui en découvrant les pores presqu'imperceptibles de la peau, ne lui ôte rien de son uni, de son velouté. Ce genre de perfection le distingue infiniment du pastel crû, dur, rembruni de M. Peronneau, dont les portraits à l'huile ont aussi un caractère de rudesse qui doit l'exclure à jamais de peindre les Grâces, mais le rend très propre à tracer les rides de la vieillesse,

(1) Lettre II sur le Salon de 1769.



PORTRAIT D'HOMME
Peinture. Signée et datée 1767.
A M. Julien Potin

la peau tannée d'une paysanne ou la morgue d'un Turcaret. M. Valade a plus d'aménité dans sa touche... »

Heureusement les *Affiches, annonces et avis divers* réhabilitent l'artiste, le mettant en bonne compagnie : « On remarque aussi de très beaux portraits de M. de La Tour, de M. Roslin, de M. Peronneau, de M. Valade et de M. Drouais. »

De Paris, Perronneau se rendit à Abbeville avant la fin du 1770
Salon. Il écrit à Desfriches, le 2 janvier 1770, d'Abbeville : « J'ay profité de l'automne pour venir chez Monsieur Théophille Vanrobesse à Abbeville, faire le portraict de leur perre... Donné moy de vos nouvelles chez M. Théophille Vanrobesse à Abbeville. » Il s'agit de l'automne de l'année 1769, ce qui nous donnerait la date et l'origine du portrait de l'ancienne collection Henry Michel-Lévy. Et en 1772, il ajoute : « J'ay fait des choses vigoureuses à Abbeville dont M. Vanrobesse a quatres tableaux à Paris. » Que signifie ce mot à Paris ? Nous l'ignorons, mais le comte van Robais a vu autrefois, à Abbeville, quatre pastels de Perronneau qui pourraient bien être les quatre tableaux précités : le portrait d'Abraham van Robais qu'il possédait ; un portrait de Mme de Richemont qui appartenait alors à M. de Boiville, deux portraits de membres de la famille Duchesne de Lamotte. L'un d'eux, le portrait de Marie Charlotte de Buissy, exécuté en 1770 (1), à Abbeville, comme l'indique lui-même l'artiste à côté de sa signature au crayon, peint sur parchemin dans les tons chauds du portrait de van Robais, se trouve en possession d'une descendante du modèle de Perronneau. Dame de Buissy a les cheveux relevés en haut toupet et poudrés. Un filet de velours noir entoure le cou, et par dessus le corsage rouge falballassé de ruchons et de bouillonnés en soie naccarat, elle porte un fichu de gaze blanche.

(1) Une note ancienne, placée au dos du portrait, porte ces indications : « Madame de Buissy, peinte au pastel à 26 ans par J.-B. Perronneau, peintre du Roy. T. C., de l'Academy royal de peinture et sculpture. Abbeville, Janvier 1770 ». Le portrait mesure 0m64 sur 0m53.

A propos d'une statue du sculpteur Pfaff, les *Annonces et affiches de Picardie* relatent, dans leur numéro du 20 janvier 1770, la présence de Perronneau à Abbeville : « M. Pfaff, célèbre sculpteur, résidant à Abbeville (1), vient de terminer la statue de sainte Angèle ; cette figure a six pieds de proportion, est destinée à orner le maître autel de l'église des Ursulines de cette ville, elle est dessinée avec beaucoup de noblesse, son attitude est des mieux saisie, elle est debout auprès d'un priez Dieu tenant de la main gauche un livre ouvert et de la droite un crucifix vers lequel elle se penche affectueusement. La candeur et la modestie sont peintes sur son visage, tout y annonce l'amour divin dont cette vraie religieuse est pénétrée, son corps a toute la souplesse de la nature, il est adroitement balancé sans perdre de grâce, la draperie laisse apercevoir toute l'élégance du nu, les plis en sont simples, larges d'une manière savante. Enfin cette belle figure a mérité non seulement l'applaudissement des amateurs des beaux-arts, mais encore un éloge plus distingué de la part de M. Péronneau, peintre de l'Académie Royale de peinture et de sculpture à Paris, qui est actuellement à Abbeville ; c'est d'après cette figure, a-t-il dit à plusieurs jeunes élèves qui lui demandaient la permission de copier quelques-uns de ses portraits, que vous pourrez faire d'excellentes études ; je n'ai rien à vous offrir qui en approche ; à ce trait, on reconnaît le vrai mérite, il met en même temps le comble à l'éloge de M. Pfaff à qui un homme de mérite et distingué par son goût pour les arts a adressé cet impromptu :

« Angèle à ton ciseau doit sa nouvelle vie. »

. . . .

Il existe, dans la collection de M. Georges Dormeuil, un por-

---

(1) Simon-Georges-Joseph Pfaff, né en 1715, à Vienne (Autriche), exilé à la suite d'un duel, vint s'établir à Abbeville en 1752. Il est l'auteur de deux statues en marbre blanc que l'on voit encore dans l'ancienne collégiale de Saint-Vulfran. — Voir la *Généalogie du sculpteur Pfaff, sa vie et ses œuvres*, par Ch. Wignier de Warre. Abbeville, 1897.

trait d'homme vêtu d'un habit vert bronze à touffes de passementeries et à boutons d'or, les cheveux noués en catogan, la main gauche engagée dans le gilet, signé et daté de 1770 (pl. 35). La physionomie offre une ressemblance frappante avec celle de l'homme aux trois roses, daté de 1756. La différence d'âge concorde avec la différence de date. S'agirait-il du même personnage? Et, dans ce cas, Perronneau serait-il allé à Bordeaux l'année même du voyage à Abbeville ? Cela n'est pas impossible, si l'on en croit une lettre qu'il adresse à Desfriches le 2 janvier 1770, d'Abbeville, et dont nous avons déjà cité quelques passages : « Je voiray d'autres villes et repasseray par Orléans où à mon passage j'aurois l'avantage de voire votre maison et Monsieur du Coudray et i peinderois l'époux de Mme Pinchinée (je ne sais pas son nom) ; de là j'irois à Lion ayant des connoissances pour cette ville, qui est aussi bonne que Bordeaux, mais il faut bien en fillé. »

Il semble donc que l'année 1770 ait été occupée à un véritable tour de France, d'Abbeville à Orléans, où il voudrait compléter le groupe de Mme Pinchinat et de Mlle Pinchinat en Diane par le portrait de « l'époux de Mme Pinchinée », à Lyon, peut-être à Bordeaux, ce que tendrait à prouver le pastel de la collection G. Dormeuil.

Un an après, jour pour jour, Perronneau est à Amsterdam. 1771
Nous en avons la preuve dans une lettre qu'il adresse de cette ville au marquis de Marigny (1) :

« Monsieur,

« Il est de mon devoir de vous présenté mon respect, mes hommages (puisque vous êtes le Ministre du Roy pour nous), mais c'est encore mon inclination qui m'i engage ; bon, juste, éclairé, mêsme avant que le Roy vous eû choisi (puisque vous assossiate à votre voïage d'Italie des hommes d'un mérite très-rare), accoutumé de recevoir tant de sollicitations de personnes qui demande

(1) Archives Nationales, 0[1], 1952.

et ne mérite pas toujours, vous recevez ces importunités par Etat ; écouté les mienne, Monsieur, avec intérois. Avant, je suis bien aise que vous sachiez une petitte anecdotte.

« Il i a environ cinq années que des personnes de qualitée voulois que je peignissent le Roy et Mes Dammes, mais quelle ne voulois point que ce fut par la voie de Monsieur le Marquis de Marigni (ce sont les termes dont on se servi) ; on prévint Mes Dames et je n'avois qu'à aller à Versailles ; je dis oui (ne voulant rien opposé), mais je parti de Paris à cette occasion ; il ût esté atrosse de ma par de l'entreprendre, si vous, Monsieur, ni ussent eu aucune part ; vous este la seul voie, et je ne suis pas capable de vous manqué. C'est la vérité que je vous expose.

« C'est en 1753 que je fus reçeu de l'academy. Plusieurs ont eu par aux bienfaits du Roy par votre Ministère qui n'ont été receû que depuis à tite de grâce et à tite de mérite, accordé moy, Monsieur, les mêmes avantages. Je puis i prétendre (non pas, il est vraie pendant des temps que je m'étoit négligé. Il i a des présomtions pour moy. J'ay perdüe la plus grande partie de mon bien et il ne me reste que ma maison du petit Châronne que Mme Perronneau habite, n'ayant plus d'apartement à Paris. Si cela n'étoit, je ne vous demanderois point un petit logement pour recevoir le publique, n'importe où, alors je resterois à Paris pour faire honneur a vos dons et à ma patrie.

« Je suis, Monsieur, avec un très profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

PERRONNEAU.

A Amsterdam, chez M. Hogguer.

Ce 2 janvier 1771. »

Voici la réponse du marquis de Marigny (1) :

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre par laquelle vous me faites part du désir que vous avez d'obtenir à Paris un logement qui vous

(1) Archives Nationales, 0^1, 1222, fol. 36.



Bonaventure Journu
(Peinture. Signée et datée 1767.
Ancienne collection Demotte

facilite les moyens d'y retourner et d'y travailler à réparer les pertes que vous avez faites. Il n'y a, au moment actuel, aucun qui ne soit occupé et je ne prévois même pas qu'il y en ait sitôt à ma disposition. Il peut néanmoins se présenter des circonstances qui me fournissent les moyens de vous obliger, et je ferai avec plaisir ce qui dépendra de moy pour vous mettre à portée de rentrer dans votre patrie et d'y faire usage de vos talens. Je suis, Monsieur, etc... »

A quelle catastrophe Perronneau fait-il allusion ? Ses lettres nous le montrent à court d'argent, préoccupé d'en trouver et résigné à courir le monde. Il disait en 1770 : « Monsieur de Fourqueux insiste pour que je soient stable à Paris, moy j'i trouve bien du temps à perdre et de la misère. »

Il s'en fallut que le séjour de Hollande lui fût favorable. Le 14 mai 1772, de retour à Paris, il faisait part à son confident Desfriches de ses désillusions, dans une lettre (1) infiniment triste. La voici en entier, elle a son éloquence :

« Ce 14 may 1772.

« Monsieur et ancien amy (ce sont les meilleurs),

« Je suis arivé à Paris depuis quelque jours, ou je ne resteray pas long temp car il me paroît qu'il ne me seroit pas util ni fructueux dans ces circonstances, aussi n'ai-je veu personne que M. de Fourqueux mon ancien amie et protecteur ; j'i ay diné avec un Monsieur Cadot, j'i ay aprie le mariage de madame votre chèr fille. Monsieur de Trudaine est à Montigny ; j'ignore si je le vairay avant mon départ car je veut suivre encore quelqu'année mes voiages ; il nous est arivé tant de malleurs, tant de pertes, qu'il faut les réparé de tout mon pouvoir. J'ay des lettres pour différents endroits. J'aurois désiré vous voire et vous

---

(1) Collection Ratouis de Limay.

embrassé à Orléans mais je n'ay point de temp à donné à ce qui me feroit tant de plaisir, à moins que je nussent un ou deux portraict à i faire en passant.

« J'ay peint à l'huille notre amy Monsieur Fouquet à Amsterdam qui vous aime beaucoup, nous avons bu à votre santée et à celle de Madame et de Mademoiselle. J'ay trouvé la Hollande bien différente de mon ancien voiage ; ils ont perdu moitié de leurs rentes et sans M. et Mme Hogguere et M. Rindorp, je n'u rien fait n'ayant esté occupé que lentement ; on n'i a eü mil bontée pour moy, bien reçu, logé partout aux belles campagnes, l'autre voiage personne ne m'a invitée et j'i ay plus gagné en six mois qu'en deux ans cette fois ici. Et voilà quatres mois que je ne fait rien ; au reste l'aire de la Hollande ne m'a pas esté favorable ; ils ont un paye si mal sain, j'aime les jens et point le paye. Honnoré-moy d'un mot de vos chères nouvelles, de celle de Madame que j'assure de mes respects et Madame votre cher fille, aussi Messieurs Soyer, Le Normand du Coudrait et M^r^ son frère, Champremaux, Pinchinée, La Bare et nos amis. Je suis, Monsieur et cher amy, avec un souvenir toujours plein de reconnoissances,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PERRONNEAU. »

« Si vous voiez Mlle Bénier (1), voulé vous bien lui faire mil compliments de ma part. Ecrivé-moy rue du petit Careau, à côtée de la rue du Bout-du-Monde, chez une m^e^ Lingère à Paris. Donné-moy le plutôt de vos nouvelles. »

On relève dans cette lettre la durée approximative des deux voyages en Hollande. Le premier six mois, le second deux ans ; on y remarque aussi les noms des amis de Perronneau. Le portrait de Hogguer, Perronneau l'avait exécuté en 1761, lors de

(1) Dans les *Etrennes orléanaises* de 1775, Mlle Besnier est mentionnée comme « peintre en mignature », habitant rue de la Lionne, à Orléans, et donnant des leçons.

son premier séjour aux Pays-Bas. Peut-être, à son deuxième voyage, a-t-il portraicturé Mme Hogguer ?

Nous ignorons ce qu'est devenu le portrait, peint à l'huile, de Fouquet, marchand de tableaux, qui a de bonnes raisons « d'aimer » Desfriches, qui lui vend des tableaux, et reste en correspondance avec lui. Le 4 juin 1772, il lui écrit précisément : « J'eai vue avec beaucoup de satisfaction M. Peroneau, et j'eai profitté d'une occasion qui ne se trouve presqe jamais et je me ferés toujours reproche de ne pas avoir proffitté de son offre gracieux. S'il est encore chés vous je vous prie de l'assuré de mon respec.» Par contre, il existait en l'église de Moïse et Aaron à Amsterdam, une peinture à l'huile signée et datée : 1771, représentant Petrus Woortman (1729-1791), prêtre catholique (1). L'esprit de de la physionomie compense un peu ce que la pose a de hiératique. Le visage, encadré des cheveux frisés en marteau, sourit doucement dans la lumière et atténue la sévérité de l'habit à brandebourgs, de l'étole brodée de feuillages emblématiques et protégée — le détail est charmant — par un col de dentelle finement ajourée contre la profanation de la poudre tombée de la perruque.

Si l'on en croit la lettre de Perronneau à Desfriches, « ce 177
Vendredy 1772 », on est tenté de donner cette date à toute une série de portraits d'après la famille Boreel. Voici le texte : « J'ay pein à l'huille en Hollande, mais ce voiage n'a pas été aussi fructueux que celuy de 1761, quoique l'on m'aye autant payez, mais peut de personnes m'ont occupé, ayant perdu eux-mêsmes sur la France et si ce n'ussent esté Monsieur et Madame Hogguere, M. Rindorp et M. Borelle, je n'ussent rien fait ; ils m'ont comblée de bontés, enfin je n'ay pas autant gagné en près de deux ans qu'en cinq mois, tout le monde de mesme a Amsterdam, et ma santé ni a pas esté bonne, l'aire estant si mal sain. »

(1) Nous disons : *existait*, car elle a été vendue par le pasteur et remplacée par une bonne copie ; elle se trouve aujourd'hui dans la collection de Sir Philip Sassoon Bart, à Londres.

La plupart de ces tableaux se trouvent chez le jonkheer Boreel van Hogenlanden, le descendant de la famille, bourgmestre de Harlem, en son château de Waterland, à Velsen, dans la banlieue de Harlem. C'est tout d'abord Jacob Boreel (1711-1778), fils de Jean Boreel, en perruque poudrée, en habit rouge brique, gilet de la même tonalité, tour de cou en linon blanc et jabot de dentelle. L'œuvre, un pastel, est signée, mais non datée. Il en existe une réplique chez un membre de la famille, en Angleterre. Une autre réplique, signée et datée 1778, appartient au jonkheer G. S. Boreel, au château de Westerhout, près de Beverwijk, également dans les environs de Harlem. Si le portrait original date de 1772, suivant le texte de Perronneau, le personnage est âgé de soixante et un ans ; si nous en croyons la date de la réplique, il porte soixante-sept ans. L'examen de la physionomie — bien entendu, ce ne peut être qu'un indice — révèle plutôt soixante et un ans. En tout cas retenons la date de la réplique. Elle situe un nouveau voyage de l'artiste aux Pays-Bas en 1778.

Cinq autres portraits se trouvent au château de Waterland. Deux d'entre eux, des peintures de dimensions sensiblement équivalentes, représentent Jacob Boreel Jacobsz (1746-1796), fils du précédent, avec cette variante que les habits ne sont pas de la même couleur et que les profils sont tournés différemment. Même rigidité dans l'attitude du personnage, en habit brun, tour de cou de linon blanc et jabot de dentelle, les cheveux poudrés et noués en catogan, un tricorne passé sous le bras ; même finesse aussi dans le visage modelé en pleine lumière. Ce Jacob Boreel Jacobsz fut le deuxième époux de Jeanne Barbara Voët van Winssen, autrefois femme de Théodore Boendermaker. Le portrait, à l'huile, de Jeanne Barbara porte à côté de la signature une date qu'il est difficile de lire, 1773 ou 1778 ? Nous penchons pour cette dernière date, puisqu'en 1773 Perronneau, par ses occupations, n'a pu avoir le temps d'aller en Hollande et que nous avons la preuve d'un voyage en 1778. Un filet de ruban fait



Frederic Hausen de Liliendahl
Peinture. 1767 ?
(Bibliothèque de l'Université de Copenhague)

valoir les chairs du visage et du décolleté ; elles s'enlèvent dans un corsage rose orné d'un ruchon étagé, le « monte-au-ciel » vers lequel les boucles du chignon retombent lourdement en « confident abattu ». Enfin, deux pastels représentent Willem Boreel (1744-1796), peut-être un autre fils de Jacob ; l'un n'est qu'une esquisse, effacée en partie ; l'autre est au contraire achevée et fort belle, dans sa souplesse et sa forme qui rappelle, par ses qualités, le portrait de Perronneau par lui-même.

Dans les premiers jours de mai 1772, Perronneau était de retour à Paris. Il donne lui-même son adresse, qui coïncide avec l'adresse indiquée par l'Académie : « rue du petit Careau, à côtée de la rue du Bout-du-Monde, chez une m^e^ Lingère à Paris ». Il ne songe pas à signer aux procès-verbaux de l'Académie. Il s'agit bien de cela ! Il faut repartir : « Je veut suivre, encore quelqu'année mes voiages, écrit-il à Desfriches. Il m'est arrivé tant de malleurs, tant de pertes, qu'il faut les réparé de tout mon pouvoir. J'ay des lettres pour différents endroits. J'aurois désiré vous voire et vous embrassé â Orléans, mais je n'ay point de temps à donné à ce qui me feroit tant de plaisir, à moins que je n'ussent un ou deux portraict à i faire en passant. »

Il est probable que l'excellent Desfriches trouva aussitôt les modèles puisque derechef ce « vendredy » 1772, Perronneau lui écrit :

« Monsieur et cher amy,

« Puisque vous voulé que je vous avertisse de mon départ de Paris, ce cera samedy et seray à Orléans le jour de la Pentecotte (par le carosse, n'ayant pu avoir place dans la berline, m'i estant prie trop tar pour i avoire des places). J'ai esté fort enrumé depuis que j'ay eü l'honneur de vous écrire, ce qui a causé mon retart, car comme mon intention est encore de voiagé, je n'ay veü personne à Paris que Monsieur de Fourqueux. Les pertes que nous avons fait sur quelque papier publique nous ont mie

à l'étroit ; sans cela je me serois fixé à Paris, car depuis que j'ay quitté Orléans j'ay gagné 20,100 l. tout fraix fait, quand à mes dépences et moienant ce que je viend de vous dire, je me trouve pie que quand vous m'avez veu, bien heureux encore que Me Perronneau ait une maison au Petit-Châronne (quoique c'est une folie puisque cela revien à 27.000 l. et raporte très peu de chose en susse des dépences journalière pour l'entretien des légumes et autres ; mais elle i est logé et l'aire i est excellent et cela a toujour une valeur réelle, enfin cela se venderoit plus de 20.000 l. mais sa santé foible (car je craint qu'elle ne soit un peu attaqué de la poitrine) m'a fait pretée à cette dépence qu'elle n'ü pas faitte si on eut put prévoir de si fâcheuses circonstances. Je n'ay qu'un petit garçon de cinq ans é demie qu'elle a nourie, qui est charmant (que je vien de peindre) et cela n'a pas peut contribuer à altéré son tempérament. Elle est toujour triste, il faut donc que je tâche à gagné quelque chose et à présent qu'il n'i aura plus de dépense à faire pour ce bien, je placerois en sorte qu'il n'i a plus qu'à mettre à profit. J'ose dire que j'ay aquie dans mon petit tallans, j'ay fait des choses vigoureuses à Abbeville dont M. Van robesse a quatre tableaux à Paris. J'ay pein à l'huille en Hollande mais ce voiage n'a pas esté aussi fructueux que celuy de 1761, quoique l'on m'aye autant payez, mais peut de personnes m'ont occupé, ayant perdu eux-mêmes sur la France et si ce n'ussent esté Monsieur et Madame Hogguere, M. Rindorp et M. Borelle, je n'ussent rien fait ; ils m'ont comblée de bontés, enfin je n'ay pas autant gagné en près de deux ans qu'en cinq mois, tout le monde de mesme à Amsterdam, et ma santé ni a pas esté bonne, l'aire estant si mal sain. J'ay beaucoup de lettres, je jugeray avec vous et suiveray vos sages conseilles sur mes interois. Si je pouvois faire troix ou quatres portraict à Orléans, soit du marie de la fille de M. Pinchinée ou d'autres, cela me feroit plaisir et je partirois tout de suitte au loin (tout cela soit die entre nous), Monsieur, je n'ay rien de

caché pour vous de qui j'ay receü tant de bontée ; si j'avois plus de fortune, je passerois la moitié de ma vie à Orléans. Je seray très aise de voire souvent Mademoiselle Bénier, de la voire peindre, elle est pleine de reconnoissances pour vous car dans mon dernier voiage de Paris, il i a 2 ans édemie, elle ne sessa de me dire quelle joie elle resentoit du cas que vous fesiez d'elle. Son caractère gaie, active, sage me l'a fait estimé particulièrement.

« Je m'aperçoie que je suis un bavar ; j'auray bien de la joie de vous embrassé et de présenté à Madame mes sentiments de reconnoissances et de soumissions ; ma foible voie à rendu hommage au mérite distingué de Monsieur Soier au diné que je fit chez Monsieur de Fourqueux ; présenté luy mes sivilités et à tout nos amis. La maladie de Monsieur du Coudrait, m'aflige beaucoup ; j'espère qu'il s'en tirera. Adieu, Monsieur et vraie amy, je ne veut point vous importuné, je dessenderay vis-à-vis Ste Croix, l'auberge où demeuroit un M. Huquier et j'auray aussitôt le plaisir de vous assuré du respect et de la reconnaissances constante avec laquelle je suis, Monsieur et amy,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

J.-B. PERRONNEAU. »

On relève dans cette lettre une sorte de bilan de sa situation matérielle : 20.000 l. de gain depuis le dernier voyage à Orléans, c'est-à-dire en près de quatre ans, une spéculation malheureuse sur les « papiers publics », l'acquisition prématurée d'une maison de campagne, une femme tuberculeuse, que l'absence perpétuelle de son mari rend neurasthénique, un enfant de cinq ans et demi qu'elle a nourri et dont il vient de faire le portrait, l'espoir d'exécuter d'autres portraits à Orléans, grâce à son vieil ami Desfriches, trois ou quatre, peut-être celui du mari de Mlle Pinchinat, en attendant de repartir au loin, toujours en quête de la fortune.

Plusieurs œuvres témoignent de ce nouveau séjour à Orléans. Le portrait présumé de M. Miron (1) porte, en effet, la date de 1772 ; l'homme est corpulent, le cou fort, le visage sanguin ; aussi l'habit de velours bleu s'entr'ouvre négligemment et le décolleté se pare des dentelles de la chemise. L'Exposition des Beaux-Arts à Orléans, en 1884, a fait connaître les portraits en ovale, au pastel, de mêmes dimensions, et se donnant la réplique, de Pierre-Horace Demadières et de Mme son épouse, datés de la même année (2).

Le 29 octobre 1772, Mme de Limay écrit à Desfriches, son père : « J'étois bien sûr, mon cher Papa, que vous seriés content de M. et Mme Ducluzel, je suis fort aise que M. Perroneau fasse le portrait de leur fils ; c'est un bien joli modèle à peindre. » Ce passage révèle l'exécution d'un portrait, soit à Orléans, soit dans la « généralité » de Tours, dont M. Ducluzel était l'intendant.

De 1772 datent également les portraits du marquis et de la marquise de Courcy (pl. 36), tous les deux portraiturés par La Tour (3), Michel-François Roussel, marquis de Courcy, seigneur d'Espourdon, de Courcy, de Claireau, Bouillancourt et autres lieux, chevalier de Saint-Louis, colonel au régiment de Quercy, lieutenant du Roy de la ville et du château de Foix, est représenté en buste dans un ovale, regardant de face ; il porte un tour de cou en linon blanc avec un jabot de dentelle d'Alençon. Sur son habit de velours bleu ciel est épinglée la croix de Saint-Louis. Tandis que sa physionomie dénote la volonté et l'énergie, celle de la marquise de Courcy exprime la finesse. Par dessus le décolleté en carré, orné d'une modestie et du double nœud du

---

(1) Autrefois dans la collection de M. Camille Groult ; vendu en juin 1920 à la Galerie Georges Petit.

(2) Ils appartenaient alors à M. Albert Porcher.

(3) Les portraits, par La Tour, du marquis de Courcy, en habit gris ouvert sur un gilet bleu, et celui de la marquise de Courcy, vêtue d'un costume rouge garni de fourrure et tenant un petit griffon blanc, avaient été prêtés à l'Exposition de Cent Pastels par M. Arthur Veil-Picard.



Abraham Van Robais
Pastel. Signé 1767.
Musée du Louvre

« parfait contentement » en taffetas rose, elle porte une écharpe de gaze blanche, à rayures de satin blanc. Marguerite-Georges Roussel de Rocquencourt, marquise de Courcy, fille du seigneur de Rocquencourt était, par sa mère, cousine germaine de Mareschal, marquis de Bièvre, célèbre par ses calembours.

Dans quelle ville a été exécuté le portrait au pastel de la comtesse de Corbeau de Saint-Albin (1) qui est daté, lui aussi, de 1772 ? On peut du moins mesurer la souplesse du talent : après les portraits de Hollande, plus de grâce, peut-être aussi un peu plus d'afféterie dans l'arrangement de la figure, de la poudre parsemée sur le haut toupet, sur le double croissant de boucles, sur les épaules, de l'écharpe de gaze vert céladon alternativement rayée de larges bandes satinées ou mates, de la modestie de dentelle qui encadre le jeune décolleté, du « corps » d'un bleu délicat, et du « parfait contentement ».

Le 10 avril 1773, Perronneau se trouve à Lyon, d'où il écrit 1773
à Desfriches :

« Monsieur et vraie amy,

« Que diray-vous de moy, je vous paroitroy un négligent de ne vous avoir point écrit ni remercier des amitiéz effectives que vous avez eü toujours pour moy. Hélâs, si vous saviez combien j'ay eü de chagrin depuis que je vous ay veü, vous me pardonneriez cette faute !

« J'ay trouvé Mme Perronneau dans la plus grande mélancolie qui a tellement prie sur son tempérament qu'el est tombé mallade ; je n'ay point de ses nouvelles depuis quelque temp ; je ne lui ay pas rendu assé de justice sur son économie et sur ses soins ; sa vertu a esté trop haustère et a prie sur santée ; c'est son état qui m'a rendu mallade depuis que je suis à Lion où j'ay languie. Je me sent mieux, sans cela j'aurois passé plus loin, mais je reste

(1) Collection Jubinal de Saint-Albin—George Duruy.

encore ayant quelque occupations. Je prie Madame de recevoir mes vœux, mes hommages, mes remerciments ; je me souvien bien que je vous ay promis le portraict de Monsieur votre gendre ; j'espère qu'en courant mons et veau, je vous le feray. Continuéz-moy votre amitiés et présenté mes respects à Madame votre fille quand vous luy écriray ; je sallüe nos amis et particulièrement Monsieur Soyer, Monsieur de Villeneuve et Madame son épouze.

« Je suis, Monsieur, avec bien de la reconnoissance,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PERRONNEAU. »

« Mon adresse est chez M. Privat, rue Royal, vis à vis la messagerie — maison Merciez à Lion. »

De ce séjour, dont Perronneau ne semble pas enchanté, il reste un petit portrait, aux trois crayons, de Dutilleu. Au Salon de 1773 il envoyait : N° 62. Le portrait de V. R., tableau en pastel de vingt sept pouces sur vingt-deux. — N° 63. Le portrait de M. Dupérel, tableau à l'huile de mêmes dimensions. — N° 64. Le portrait d'un vieillard âgé de 83 ans, tableau ovale de vingt-trois pouces sur dix-neuf. — N° 65. Autres portraits sous le même numéro.

Quel est ce vieillard âgé de 83 ans ? Quels sont les « autres portraits sous le même numéro »?

Faut-il y voir les portraits, peints à l'huile, de M. et de Mme Braun, signés : Perronneau, et datés : 1773, qui se trouvent actuellement chez M. Knœdler, à Paris ? M. Braun, qui aurait eu le titre de chambellan, et Mme Braun, celui de dame d'honneur à la Cour de Furstenberg, vivaient à la fin du XVIIIe siècle à Strasbourg où ils jouissaient des droits de bourgeoisie française. Vu de face, dans un ovale de pierre, les cheveux poudrés, les yeux bruns, le teint animé, M. Braun est vêtu d'un habit violet pâle changeant et d'un gilet bleu agrémenté de passementeries

d'or (pl. 37). Mme Braun est représentée de trois quarts, également dans un ovale de pierre, les cheveux légèrement poudrés, les yeux gris-brun ; elle porte une écharpe de gaze blanche bordée de rose et un corsage de soie rose (pl. 38).

Le catalogue de la vente Cronier décrivait ainsi, sous le n° 19, le portrait de M. Dupéril, une peinture sur toile ayant figuré au Salon de 1773, signée et datée de 1771 : « Vu jusqu'à mi-corps de trois quarts à gauche, il est vêtu d'un habit rouge éteint, d'un gilet à jabot de dentelle et à boutons de métal. Les cheveux sont poudrés, coiffés à marteaux et noués avec un ruban noir. La physionomie est calme avec une certaine expression de dédain. » Perronneau, en 1771, voyageait en Hollande. M. Duperel serait-il un de ses modèles hollandais ? Or, ce « portrait de M. Dupéril (1) » ressemble d'une manière frappante à celui de Jacob Boreel Jacobsz (1746-1794), que nous avons déjà décrit. Que penser de cette confusion ?

Les initiales V. R. ne désignent pas Van Robais, mais un Parisien. En effet, Daudé de Jossan (2) imagine le dialogue suivant entre deux visiteurs du Salon :

L'abbé. — « Voulez-vous jetter un coup d'œil sur ces portraits Nos 62, 63, 64 et 65 ?

Mylord. — « Je ne connais pas les personnes. Je pense avoir vû ce M***, N° 62, aux Thuilleries.

L'abbé. — « Et moi aussi, cela m'a l'air très ressemblant ; mais, Mylord, nous avons encore un très beau sujet de marine à voir ? »

Les autres critiques ne donnent aucun supplément d'informations.

Le *Mercure* du mois d'octobre se borne à signaler le succès de l'artiste : « Plusieurs portraits de MM. Peronneau, Drouais,

---

(1) Cf. *Les Arts*, novembre 1905 : La collection Cronier, par Arsène Alexandre. Cf. le catalogue illustré de la vente Cronier.

(2) *Entretiens de M. l'abbé A** avec mylord B**. Eloge des tableaux exposés au Louvre le 25 août 1773.*

du Plessis et Aubri ont attiré l'attention des connoisseurs. » *L'Année littéraire* fait son éloge : « La réputation de M. Perroneau ne s'est pas démentie ; au contraire, elle acquiert un nouvel éclat par plusieurs portraits à l'huile et au pastel où l'on voit les détails les plus spirituellement rendus. » Les *Affiches, annonces et avis divers* citent simplement « plusieurs portraits de M. Perronneau ». L'auteur des *Dialogues sur la peinture* (1) prête à ses interlocuteurs les paroles suivantes :

M. Rémi. — « Sans converser ici avec personne, voyez un peu ces ouvrages de M. Per...

M. Fabretti. — « Il y a de la noblesse dans ces têtes. Elles sont touchées avec esprit et dessinées scavamment. Mais ce mérite perd bien de sa valeur, parce qu'il n'y règne absolument aucune connoissance sur la couleur locale et ses effets. »

Seul, Du Pont de Nemours, dans ses *Lettres critiques* (2) sur les salons de 1773, 1777 et 1779, publiées par Maurice Tourneux dans les *Archives de l'art français*, affiche le plus profond mépris pour Perronneau qu'il classerait volontiers, comme Diderot, parmi les pauvres diables qui ne valent pas une ligne d'écriture.

La collection Wildenstein a contenu deux portraits à l'huile, de mêmes dimensions, signés et datés de 1773. On remarque dans ces deux œuvres la même grâce que dans le portrait de la comtesse de Corbeau de Saint-Albin. On nous a fait part d'une ressemblance entre les deux personnages représentés et les portraits au pastel de lord et lady Coventry, par La Tour, qui passèrent en 1905 à la vente Cronier. Les deux peintures auraient, de plus, été trouvées en Angleterre, ce qui nous donnerait la date d'un séjour de Perronneau dans ce pays, d'autant que l'on perd absolument sa trace après le Salon de 1773, et durant les années 1774, 1775, 1776.

---

(1) Deuxième édition, enrichie de notes.

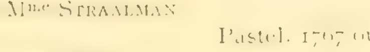
(2) *Lettres adressées à la margrave Caroline-Louise de Bade.* (Archives de l'Art français, nouvelle période, t. II, 1908.)





WILLEM STRAALMAN ET Mme STRAALMAN

Pastel. Signé 1767 ou 1768.



Pastel. 1767 ou 1768

A la famille van Weede van Dijkveld

En mars 1774, on lit dans les *Dialogues sur la peinture* de Renou : *Dialogue IV — Sur M. Perronneau* — une appréciation sur les œuvres du peintre, conçue en des termes absolument identiques à celle du *Dialogue* entre M. Rémi et M. Fabretti cité à l'année 1773. 1774

Peut-être le portrait d'homme, au pastel, qui a passé successivement de la collection Thomas Agnew à la Galerie Bachstitz de La Haye, et à la maison Artaria et Cie de Vienne (1) a-t-il été exécuté, lui aussi, en Angleterre ? Il porte, à côté de la signature, la date de 1775. Et c'est une œuvre charmante : le toupet en « vergette », les ailes frisées, les cheveux légèrement poudrés et noués en catogan par un large ruban noir, voilà pour accompagner l'expression volontaire, un peu dure, du visage. Le peintre ajoute à cette lumière celle du tour de cou en linon blanc ; il agrémente l'habit bleu barbeau de fausses boutonnières que simulent des galons d'or retenus chacun par un gros bouton ; il entr'ouvre le gilet en soie pékinée jaune et blanc, pour laisser passer un jabot de tulle brodé ; il glisse sous le bras du personnage, pour lui donner un maintien, un tricorne galonné d'or dont le bord se trouve naturellement vergeté par la ganse que retient une olive. Quoiqu'il n'ait pas exposé au Salon de 1775, nous relevons dans les *Mémoires* de Bachaumont (2), continués par Pidansat de Mairobert, un passage qui peut donner une indication sur l'opinion publique : « Quant au peintre, M. Robin, on lui trouve la touche dans le genre de M. Perronneau, c'est-à-dire grave et pesante, propre à sillonner un front de rides, à rendre les physionomies dures, maussades et rembrunies. » 1775

---

(1) Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 70. Ce pastel a figuré à la vente Rougier (Galerie Georges Petit, mai 1904, repr. dans le catalogue.) A la Galerie Baschstitz (voir l'annonce avec image dans le *Connoisseur* de mai 1921), le portrait fut donné, on ne sait à quel titre, comme étant le portrait de M. de Billy.

(2) Lettre I sur le Salon de 1775.

1777 Perronneau réapparaissait au Salon de 1777 avec un portrait ovale, peint à l'huile, de M. Coquebert de Montbret, consul général dans le Cercle de la Basse-Saxe, sur lequel les mêmes *Mémoires* (1) apportent un semblant d'éclaircissement : « Je vous parlerai encore du Portrait de M. Coquebert de Montbret, Consul général dans le Cercle de Basse-Saxe, moins à raison du Peintre M. Perronneau, dont la manière dure est en général peu estimée mais à raison du personnage qui, déjà Membre du Corps diplomatique depuis plusieurs années, se trouve initié aux mystères de la politique dans un âge où l'on n'en soupçonne pas encore l'existence, et fournissoit ainsi un sujet plus analogue au pinceau de l'Artiste. Celui-ci, en vieillissant la figure du jeune homme a du moins caractérisé son génie précoce et sa prudence déjà consommée. » Un passage des *Affiches, annonces et avis divers* (2) laisse à supposer que ce ne fut pas le seul envoi de l'artiste : « On voit aussi cette année les productions de M. Perronneau qui a mérité de la distinction dans le portrait au pastel. »

1778 M. Pierre Decourcelle possédait un portrait d'homme, signé et daté de 1778. L'exécution de Perronneau se montre souple comme à l'habitude dans le jabot de dentelle, l'habit violet pâle, l'accord parfait du costume clématite et du fond vert. Le geste du personnage qui semble montrer, tant il le tient en évidence, un porte-fusain, le carton à dessin en cuir truité avec un ruban vert flottant, le décolleté familier aux artistes, tout indique un peintre.

La même année, nous l'avons vu, Perronneau voyage en Hollande. Il y exécute la réplique que nous avons signalée du portrait de Jacob Boreel, le père, datée de 1778 et conservée au château de Westerhout, et les portraits de Joachim Rendorp

(1) Lettre II sur le Salon de 1777.
(2) 17 septembre 1777.

de Marquette et de sa femme Wilhelmina Hillegonda Schuyt. Ces deux portraits, peints à l'huile, appartiennent à Mme Gevers de Marquette, au château de Marquette (1). Joachim Rendorp de Marquette (1728-1792), plusieurs fois élu bourgmestre d'Amsterdam, est vu de trois quarts vers la gauche, dans un ovale de pierre, les cheveux poudrés, noués en catogan ; il porte un tour de cou en linon blanc et un jabot de dentelle ; la main droite, sortant d'une engageante de dentelle, est passée dans le gilet. La peinture est signée « par J. B. Perronneau en 1778 » et porte de plus l'inscription peinte « Joachim Rendorp ond 50 Jaaren (âgé de 50 ans) ». Le portrait de Mme Rendorp (1728-1802), n'est pas signé ; elle est représentée de trois quarts, tournée de gauche à droite, dans un ovale de pierre ; elle porte un collier de perles ; le corsage décolleté est orné d'un nœud « le parfait contentement » que surmonte une modestie ; une écharpe de gaze passe sur les épaules. Les dimensions de ces deux portraits, dont l'état de conservation laisse à désirer, sont de $1^{m}03 \times 0^{m}92$.

N'est-ce pas à ce séjour de 1778 qu'il faut attribuer les deux peintures (2) qui appartiennent au jonkheer J. van Weede van Dijkveld? Albert Schuyt (1722-1791), d'Amsterdam, est figuré en buste, dans un ovale de pierre, tourné de trois quarts vers la droite, vêtu d'un habit et d'un gilet de soie bleu foncé sur lesquels tranche un tour de cou blanc. Le visage qui regarde de face, avec des yeux durs sous des sourcils très marqués, est pincé dans une physionomie qui concorde avec la rigidité de l'attitude (pl. 39). Albert Schuyt était le frère de Mme Rendorp de Marquette et il possédait une propriété appelée Jagerslust, à Heemskerk, tout près du château de Marquette (3). Sa femme Johanna Cornelia

(1) Ce château s'est appelé château de Heemskerk, nom de la localité dont il dépend, jusqu'en 1612, époque à laquelle Daniel de Hertaing, seigneur de Marquette, lieutenant-général de cavalerie au service des Etats-Généraux, possesseur de ce fief, obtint le changement du nom de Heemskerk en celui de Marquette, en mémoire de la seigneurie de ce nom aux Pays-Bas méridionaux, qu'il avait vendue. (Renseignements fournis par M. Staring.)

(2) H. 0.75; L. 0.61.

(3) Renseignements fournis par M. Staring.

van Gheel van Spanbrock (1737-1797) n'est guère plus avenante : comme son mari, elle paraît en buste dans un ovale de pierre, tournée de trois quarts vers la droite, le visage haut coiffé, d'une manière qui dégage l'oreille ; elle regarde de face avec la même dignité austère ; la robe de soie bleu foncé, le décolleté généreux et le nœud du « parfait contentement », l'écharpe légère de mousseline blanche, le collier de perles ne suffisent pas à éclairer cette physionomie rébarbative (pl. 39).

1779 Trois documents nous renseignent sur l'année 1779. Le 31 juillet, Perronneau signe aux procès-verbaux de l'Académie. Le 19 août, il « réclame les bontés de M. le comte d'Angiviller, pour obtenir des bienfaits du Roy un logement au Louvre ou dans les maisons qui appartiennent au Roy. M. de Tournéant (de Tournehem ?) lui avait donné sa parole qu'il en auroit un des premiers vacants. Depuis, M. le marquis de Marigny lui écrivit à Amsterdam que le premier seroit pour luy ; mais différents voyages qu'il a faits l'ayant empêché de se rappeler à son souvenir, les Peintres qui ont été reçus depuis luy ont profité du logement qui auroit dû lui être réservé.

« Le suppliant ayant eu l'honneur de peindre plusieurs fois devant Sa Majesté, ne se servit point de cette occasion pour en obtenir cette faveur, se reposant toujours sur les promesses que M. le marquis de Marigny lui avoit fait.

« M. le comte d'Angiviller pourra juger de ses talens, s'il daigne jetter les yeux sur quelques tableaux que le suppliant exposera cette année au Louvre, il espère beaucoup de ses bontés, tant par son rang d'ancienneté d'académicien que par les promesses qui lui ont été faites, il ne cessera de faire des vœux pour la conservation de ses jours.

« Si M. le comte d'Angiviller a des ordres à donner à M. Peronneau, il aura la bonté de luy faire adresser chez M. Robin, agréé de l'Académie, cloître des Bernardins. »



Mlle Cornelia Straalman
Pastel. Signé. 1767 ou 1768.
A la famille van Weede van Dijkveld

Cette supplique est annotée par Pierre, premier peintre du roi, de la manière désobligeante que voici :

« Il y auroit trop de choses à répondre au présent mémoire. Elles pourroient être désobligeantes, quant au talent. Mais comme les encouragemens présentés par les supérieurs ne sont jamais que conditionels, l'on estime que sans faire sentir à M. Peronneau que ses plaintes ne sont pas plus fondées que ses droits, une réponse vaguement encourageante doit suffire (1). »

Et Perronneau reçoit, en effet, la réponse suivante (2) fort aimable, mais hélas ! négative :

« J'ai reçu, Monsieur, le mémoire que vous m'avez adressé et par lequel vous me demandez un logement au Louvre ou dans quelque maison du Roy, attendu l'ancienneté de votre réception à l'Académie. Je ferai volontiers en votre faveur ce que les circonstances me permettront, sur quoi je crois néanmoins devoir vous observer qu'il y a plusieurs officiers de l'Académie qui n'ont point encore de logement chez le Roy. Je verrai, au surplus, avec plaisir, les ouvrages que vous comptez exposer cette année, et je ne doute pas qu'ils ne soyent, comme ceux que vous avez mis dans d'autres occasions, très propres à vous faire honneur, ainsi qu'à l'Académie. — Je suis...

D'ANGIVILLER. »

Le 25 août, il envoyait au Salon, nous dit le livret : « Plusieurs Portraits de Femmes en pastel sous le même numéro ». Les avis furent partagés. Le *Mercure de France* (3) se contente d'une citation : « On voit de M. Peronneau, plusieurs portraits de femmes en pastel. » Radet, l'auteur présumé de la brochure : *Ah! Ah! Encore une critique du Sallon! Voyons ce qu'elle chante* déclare que M. Perronneau a exposé « des Portraits dont

(1) Archives Nationales, 0[1] 1673[15] (31).

(2) Archives Nationales, 0[1] 1135, fol. 122

(3) Septembre 1779. *Lettre d'un Italien sur le Sallon.*

on ne dit rien ». Une légère restriction dans *la Bonne Lunette* : « Les portraits faits par M. Perronneau sont pleins de légèreté, d'une teinte fine et délicate ; mais on demanderoit plus de résolution dans les formes et de fermeté dans les lumières. » Un autre folliculaire (1) a plus de générosité dans le jugement : « Un portrait de M. Loir, nouvel agréé, et plusieurs autres par M. Perronneau, Artiste dont on connaît la touche fine et spirituelle, ont obtenu un grand nombre de suffrages. » L'*Année littéraire* (2) mélange le blâme et l'éloge : « Les portraits de Monsieur Perroneau quoique d'une touche légère et moëlleuse paraissent gris à côté de ceux dont je viens de parler (Callet, Duplessis, Roslin). »

1780 Un pastel ovale appartenant à M. Wildenstein, signé et daté 1780, nous donne une précieuse indication sur cette année. Il représente deux enfants, les frères Théophile et Quirin de Cazenove, peints à l'âge de 15 et 12 ans (pl. 40). Leur père, Théophile de Cazenove, né à Amsterdam en 1740, mort à Paris en 1811, fut chargé par la Compagnie hollandaise des Indes de l'achat de vastes territoires en Amérique. Il réussit dans sa mission et fonda deux villes : Cazenovia, dans l'Etat de New-York et Olden Barneveldt. Il épousa en 1763, à Harlem, Marguerite-Hélène de Volkert van Jever dont la mère était Quirina van Sypestein. Il en eut deux fils : Charles-Théophile de Cazenove (1765-1813) qui épousa plus tard Julie-Catherine Roguin d'Yllens, et Quirin-Henri de Cazenove (1768-1856) qui devint dans la suite le mari d'Elisabeth de Villas-Boissière. Quelle meilleure preuve pourrions-nous avoir d'un nouveau séjour en Hollande ! Quelle distance parcourue depuis l'infant chamarré de l'année 1744 jusqu'à ces petits maîtres dans la fleur de l'âge,

(1) *Coup d'œil sur les ouvrages de peinture, sculpture et gravure de MM. de l'Académie royale au Salon de 1779.*

(2) Exposition de peintures, sculptures et gravures.

vêtus à la dernière mode du temps Louis XVI ! Leurs visages évoquent certains portraits du dauphin, parés de mélancolie. Ils ont la toilette négligée qui convient à leur âge, à leurs jeux, à leurs espiègleries. Comme les enfants de Chardin, ils jouent encore à la raquette, au volant ; mais leurs cheveux, frisés à la Panurge, retombant à la jockey, ne sont plus noués en catogan et flottent à leur guise. Ils ne portent plus l'habit à panier, mais de petites vestes collinettes lilas bleu et lilas rose, prenant leurs nuances dans les ailes changeantes des pigeons, avec des boutons en marcassite, et le col rabattu. Les gilets de même nuance s'entr'ouvrent sur des chemises garnies de ces collerettes qu'on appelle « pierrots hollandais ». Il se trouve enfin que la mode s'accorde avec le goût de Perronneau pour la simplicité. Elle prend parti de plus en plus pour les linons, les batistes, les mousselines rayées, tandis que les splendides brocarts de Lyon sont mis de côté. A la simplicité des blancs et vaporeux tissus se mêlent le charme et la naïveté des costumes pris à la paysannerie et qui, à cette époque, voltigent dans l'espace, comme l'air que l'on respire. La paysannerie est partout, dans l'imagination, dans les romans, dans la musique et dans les cœurs. C'est l'églogue à la manière de Fontenelle, quand il disait : « Il en va, ce me semble, des églogues comme des habits que l'on prend dans les ballets pour représenter des paysans; ils sont d'étoffe beaucoup plus belle que ceux des paysans véritables, ils sont même ornés de rubans et de points et on les taille seulement en habits de paysans. » Telle est la dernière œuvre datée que nous connaissions de Perronneau.

Par une transition d'idées toute naturelle, il nous faut citer ici le portrait de Théophile de Cazenove en habit de velours clair sur un fond gris, vu de face dans un ovale de pierre, un tricorne passé sous le bras (1).

(1) Le commandant de Cazenove possédait encore ce portrait en 1909.

V.

Voyage en Russie et dernier séjour en Hollande. — Mort de l'artiste. — Son caractère. — Les causes de son instabilité.

1781-1783

1781 « Un document récemment découvert à Pétersbourg par le baron N. Wrangell, l'infatigable chercheur qui a tant contribué à élucider l'histoire de l'art russe, écrit M. Louis Réau (1), confirme de la façon la plus nette la réalité d'un séjour du grand pastelliste français en Russie. Ce précieux document est emprunté à la *Gazette* (*Vie domosti*) *de Saint-Pétersbourg* du 10 décembre 1781, n° 99, qui mentionne, parmi les personnes partant pour l'étranger, « Perronneau, peintre de l'Académie de Paris, habitant sur la Perspective Nevsky, dans la maison Boudakov, chez M. Barail ». On sait qu'il était d'usage, à cette époque, pour tous les étrangers de distinction, d'annoncer le jour de leur départ dans la Gazette de Saint-Pétersbourg (2).

« Le baron N. Wrangell, qui glisse cette note en appendice du remarquable article qu'il a récemment publié dans la revue russe *Staryé Gody*, sur les artistes étrangers du XVIIIe siècle en Russie, se demande s'il s'agit bien du célèbre pastelliste Perronneau et il n'ose conclure. « Dans ses biographies, écrit-il, il n'est dit nulle part qu'il ait été en Russie ; mais, d'autre part, je n'ai pas

(1) *Chronique des Arts* du 11 janvier 1913.

(2) Cf. *Mémoires de Casanova,* t. VI : « Nous fixâmes le jour du départ. J'en envoyai aussitôt l'annonce à la gazette de la ville : c'est l'usage des personnages de distinction ».



Mme Journu mère
Peinture. Signée et datée 1769.
(Ancienne collection Demotte)

trouvé dans un seul dictionnaire un autre Perronneau qui fût membre de l'Académie de Paris (1). »

« Il me semble que nous pouvons être maintenant plus affirmatifs. Il est inexact de prétendre que les biographes de Perronneau ne fassent pas mention de son séjour en Russie, puisque nous voyons deux de ses contemporains, l'abbé de Fontenay et le continuateur des *Mémoires secrets de Bachaumont*, confirmer, dans leurs articles nécrologiques l'exactitude de l'information publiée par la *Gazette de Pétersbourg*. Cette concordance a l'évidence d'une preuve. Il est bien établi, désormais, que la vie errante de Perronneau l'a entraîné jusqu'en Russie. Nous sommes même en mesure de préciser la date de son voyage : c'est dans le courant de l'année 1781, deux ans seulement avant sa mort, que se place son séjour à Pétersbourg. Ce voyage nous explique son abstention au Salon de 1781. Il faut donc ajouter le nom de Perronneau à la liste des nombreux peintres français : Louis Caravaque, Le Lorrain, Lagrenée l'aîné, Louis Tocqué, Jean-Baptiste Leprince, Elisabeth Vigée Lebrun, etc., qui sont venus, pour un temps plus ou moins long, professer à l'Académie des Beaux-Arts ou travailler à la Cour de Pétersbourg.

« Dans quelles conditions Perronneau a-t-il visité la capitale de la Néva ? Il n'est guère croyable que la curiosité seule ou « l'inconstance de son caractère » l'aient déterminé à entreprendre ce long voyage. D'autre part, rien ne nous laisse supposer que, comme tant d'autres artistes français du XVIII[e] siècle, il eut l'heur et l'honneur d'être mandé à Pétersbourg, qui était alors l'Eldorado des peintres de tous les pays d'Europe, par l'impératrice Catherine II ou par l'Académie des Beaux-Arts. Mais peut-être céda-t-il aux instances de quelque Mécène russe qui lui fit des commandes de portraits ? En attendant que la

(1) « Les Artistes étrangers en Russie » (*Staryé Gody*, juillet-septembre 1911, p. 79).

découverte de nouveaux documents nous éclaire sur les circonstances et les résultats de ce voyage, nous devons nous borner, pour le moment, à en affirmer la réalité.

« Il est impossible que ce séjour en Russie n'ait pas laissé de traces, et les collections de Pétersbourg recèlent probablement des portraits de Perronneau qui n'ont pas été reconnus et identifiés. On n'a pas signalé à ma connaissance dans les collections privées de Russie aucun pastel authentique de Perronneau. »

La découverte du baron Wrangel nous conduit à nous demander comment Perronneau s'était décidé à partir pour la Russie. Y fut-il introduit par un de ses modèles, le docteur Poissonnier, qui se rendit en Russie de 1758 à 1761 auprès de la czarine Elisabeth ? Il a pu, d'autre part, être présenté à la comtesse Strogonoff par Desfriches qui était en relations avec elle. Par un billet du samedi 17 juillet 1779, elle prie le dessinateur orléanais de « vouloir bien se rendre à l'image St Nicolas, rue Bagnier où elle se trouve depuis quelques moments. »

Mme Vigée Le Brun, dans ses *Souvenirs*, raconte sa visite, à Moscou, à la comtesse Strogonoff, femme de son vieil et bon ami, qu'elle trouva hissé sur une machine très élevée qui faisait continuellement la bascule. « Je ne concevais pas comment elle pouvait supporter ce mouvement perpétuel ; mais elle en avait besoin pour sa santé ; car elle était dans l'impossibilité de marcher et d'agir, ce qui ne l'empêchait pas d'être aimable. » La comtesse de Strogonoff offrit à Mme Vigée Le Brun de loger dans une maison qu'elle possédait ; celle-ci n'accepta qu'à condition de faire le portrait de sa fille, comme prix du loyer.

Chacun a pu voir, en 1908, à l'Exposition de Cent Pastels, un portrait du comte Louis-Claude Goyon de Vaudurant, sous-gouverneur de Bretagne, prêté par M. Wilbrod-Chabrol. Edmond de Goncourt, qui avait les meilleures raisons de l'admirer, s'exprime ainsi, dans la *Maison d'un Artiste* :

« Louis Claude, comte Goyon de Vaudurant, sous-gouverneur de Bretagne, coiffé à l'oiseau royal ; il est en habit de velours noir, jabot de dentelle, gilet de soie à fleurettes traversé par le cordon rouge de commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

Pastel sur peau vélin.

Provient de la collection du docteur Aussant de Rennes, où il était attribué à La Tour. Ce pastel, qui a tous les caractères du faire de Perronneau, n'a pû être exécuté par La Tour qui, déjà un peu fou, ne travaillait plus à l'époque où M. Goyon était nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis. »

La décoration donne la date la plus ancienne que l'on puisse assigner à ce tableau ; le comte de Vaudurant a été nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1781. Nous ne pensons pas, en effet, qu'il s'agisse d'une œuvre de La Tour ; mais nous restons tout aussi sceptiques quant à l'attribution à Perronneau d'une œuvre retouchée, qui n'a aucune des qualités de délicatesse, de légèreté qu'on observe généralement dans l'œuvre de cet artiste. Si nous avons bonne mémoire, lors de la vente Goncourt, en 1897, l'expert, au moment de l'offrir aux enchères, avait cru devoir formuler des réserves sur cette attribution et avait même prononcé le nom de Ducreux.

Nous voici arrivés au terme de ce long voyage vers la posté- 1783
rité. Perronneau semble attiré de plus en plus vers cette Hollande, où il fut en 1754, en 1755, en 1761, en 1771, en 1772, en 1780. Il dut s'y arrêter une dernière fois, au retour de son voyage en Russie, à la fin de l'année 1781 ou au commencement de l'année 1782, puisqu'il quitta Saint-Pétersbourg le 10 décembre 1781.

Tandis que sa femme reste au logis, au Petit-Charonne, jusqu'en 1783, et l'année de sa mort, rue Saint-Victor, dans la maison de M. Dufresnoy, Perronneau disparaît obscurément. C'est à peine si, le 20 décembre 1783, le procès-verbal des

séances de l'Académie Royale mentionne cette fin : « Il a été oublié de notifier la mort de M. Perronneau. » Quelques jours plus tard, le 10 janvier 1784, on lit dans le même registre : « Aujourd'huy samedy 10 janvier, l'Académie fait l'ouverture de ses conférences. Mort de M. Péronneau, décédé à Amsterdam, âgé de 68 ans. — En ouvrant la séance, le Secrétaire a notifié la mort de M. Péronneau, Peintre Académicien, décédé à Amsterdam au mois de novembre dernier, environ dans la 68e année de son âge. »

Or on lit dans le registre des enterrements du cimetière de Leyde, situé à Amsterdam près de la porte de Leyde :

20 novembre 1783 :

Jean-Baptist Perraunot.

Van de Heeregragt by de Lyse Straat. Is gehaalt.

Heeregracht (près de la rue de Lyse, où J.-B. Perronneau avait son domicile).

Is gehaalt, c'est-à-dire on a cherché le corps.

D'autre part, on remarque cette note dans le registre où sont inscrits les noms des décédés, classifiés selon une taxe fiscale, payée pour leur enterrement. Un registre annuel et spécial donne les noms des personnes pauvres enterrées sans payement de cette taxe :

1783 (November 19).

Jan Martens v(oor) Jean Baptist Perraunot 42 J(aren) Koorts.

J. Martens est celui qui a dénoncé, déclaré la mort de J. B. Perronneau. — 42 *J(aren)* 42 ans. Les chiffres ne donnent pas le moindre doute. — *Koorts.* Fièvre, cause de la mort.

Les documents français et hollandais concordent quant à la date approximative de la mort ; ils se contredisent quant à l'âge du défunt.

Peut-on voir dans cette contradiction une simple erreur de copie? On se souvient qu'au salon de 1746, Perronneau avait exposé « le portrait à l'huile d'un jeune écolier, frère de l'auteur,



Portrait présumé de M. Darcy
Peinture. 1769?
(Ancienne collection Demotte)

tenant un livre ». N'était la parfaite similitude des prénoms, ne pourrait-on pas voir dans cet écolier, beaucoup plus jeune que son aîné, le frère de Jean-Baptiste Perronneau ? L'âge de 42 ans donné par le registre du cimetière fixerait-il à l'année 1741 la date de naissance du jeune écolier de 1746 ? On remarque, d'autre part, dans le même document, qu'on a cherché le corps non pas à la rue de Lyse, où J.-B. Perronneau avait son domicile, mais près de Heeregracht, près de la dite rue. Il n'est pas impossible à priori, que les deux frères soient morts à la même époque.

Le même jour que les registres de l'Académie, l'abbé de Fontenay signale en ces termes l'événement (1) : « Nous venons d'apprendre que M. Péroneau, peintre de portraits très distingué étoit mort cet Automne en Hollande. Cet artiste, né à Paris, fut d'abord instruit dans le dessin par M. Natoire ; ensuite il entra chez M. Cars, dans l'intention d'être Graveur ; mais il n'étoit pas né pour l'exercice d'un art qui demande beaucoup de constance et de patience. Il quitta la gravure et peignit au pastel. Il y fit des progrès très rapides et, en peu d'années, il fut en état de mériter l'approbation des personnes de l'Art les plus éclairées. Une des plus grandes preuves que nous en puissions donner, c'est que le plus célèbre peintre de portraits de nos jours, M. de la Tour, a voulu avoir le sien de la main de M. Péroneau et lui a toujours donné des témoignages de l'estime la plus distinguée.

« Le dessin de ce Peintre était correct, ses attitudes d'un choix noble, la disposition des draperies, agréable, et sa touche légère et spirituelle. Le coloris et l'effet sont les parties foibles de son talent. Il l'a exercé presque par toute l'Europe et son instabilité fut une des singularités de sa vie. Rien n'a pu le fixer dans le

---

(1) *Affiches, annonces et avis divers ou Journal général de France, samedi* 10 janvier 1784. Morts remarquables.

Généalogie des ascendants et des descendants de J.-B. Perronneau.

HENRI PERRONNEAU,
bourgeois de Paris,
épouse
Marie-Geneviève Frémont (1)

Jean-Baptiste Perronneau,
peintre-pastelliste
1715-1783
épouse, le 9 novembre 1754,
Louise-Charlotte Aubert

Perronneau,
frère cadet,
1741?-1783?

Mlle Perronneau?
(Salon de 1763)

Alexandre-Joseph-Urbain
Perronneau (2)
1766-1831
épouse, le 8 août 1793,
Charlotte-Marie Berton

Henry-Louis Perronneau (3),
(de la Corbinière), imprimeur
1773-1812?

Edouard
Perronneau,
médecin
? — 1868

Henry
Perronneau,
garde champêtre
de Nazelles
(Indre et Loire)
? — 1881

Camille
Perronneau

Alix
Perronneau
épouse
M. Marliani,
officier aux
gardes-suisses

---

(1) En 1784, Mme Veuve Perronneau épouse Jean-Baptiste-Claude Robin, mort à Chouzy (Loir-et-Cher), le 23 novembre 1818.

(2) Alexandre-Joseph-Urbain Perronneau fut peintre de médiocre talent.

(3) Henry-Louis Perronneau fut imprimeur. A la dernière page d'une petite étude intitulée « De la peinture à fresque », par M. Robin, de l'ancienne Académie de peinture, on lit : « Imprimerie de H. L. Perronneau, Quai des Augustins, n° 39 ». Ses idées royalistes le conduisirent en 1797 à la Force et à l'Abbaye.

Parmi les homonymes de Perronneau, signalons : Au XVIe siècle Pierre Peronneau, chanoine de la cathédrale de Bourges; au XVIIIe siècle : Charles-Louis Perronneau, substitut du procureur général au Parlement; Etienne-Henri et Jean-Jacques Perronneau, prêtres du diocèse de Saintes, le chevalier Alphonse Perronneau, membre de plusieurs sociétés littéraires; Jacques Perronneau, huissier, et un Perronnau habitant, en 1784, rue du Faubourg-Saint-Martin, n° 16. Enfin, M. Van Riemsdijk nous a signalé l'existence, en Hollande, au XVIIe et au XVIIIe siècles, d'une famille Perronneau, [illegible] il possède une généalogie remontant à 1592; elle résidait alors à La Haye. Isaac Perronneau, né à La Haye en 1592, mort en 1681, épousa Anne Isabelle Pain et Vin, à La Haye, en 1630; ils eurent quatorze enfants; leur fils aîné Abraham (163?-1691) se maria avec Marie Pouche, en 1666, et eut onze enfants; leur troisième fils, Jacob (1679-?), épousa, en 1700, Marie Mangueron, et eut sept enfants. Aucun des membres de cette nombreuse famille ne porta le nom de Jean-Baptiste; un seul, le cinquième fils d'Abraham, s'appelait Jean.

même endroit quelque avantage qui s'y présentât. L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Pologne, Hambourg, la Hollande, et toutes les villes principales de la France conservent des preuves du séjour qu'il y a fait. Un goût si marqué pour changer sans cesse de domicile, n'a point empêché que M. Péroneau n'ait été bon mari, père tendre et fidèle ami. Il étoit de l'Académie Royale de peinture de Paris. »

Quelques jours après, le 24 janvier, les *Mémoires secrets* de Bachaumont, continués par Pidansat de Mairobert (1), reproduisent avec peu de variantes cette notice :

« 24 janvier 1784. — On n'a appris que depuis peu la mort en pays étranger de M. Perronneau, dont l'Académie même ignorait la destinée, puisqu'il se trouve encore sur la liste de l'almanach royal de 1784. La vie errante qu'il avait toujours menée habituait à ne le point voir, et à se passer de ses ouvrages. Il n'avait point exposé au Salon dernier ni même en 1781. L'inconstance de son caractère l'avait empêché de se fixer nulle part, quelqu'avantage qui s'y présentât pour lui ; on voit de ses ouvrages en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Pologne, à Hambourg, en Hollande où il a terminé sa carrière, et dans les principales villes de France.

« C'était un peintre de portraits en pastel. Son dessin était correct, ses attitudes d'un choix noble, la disposition de ses draperies bien prise, mais sa touche lourde et sans effet. Il avait le coloris mauvais. Ce qui cependant, sans doute, fait l'éloge de son talent, c'est que le plus célèbre peintre de portraits de nos jours, dans cette manière, M. de la Tour, l'avait choisi pour faire le sien. »

Ainsi les contemporains reculent encore l'horizon de Perronneau. Nous suivions sa trace en France, à Abbeville, Orléans, Angers, Bordeaux, Toulouse, Lyon, en Italie, à Turin, à Rome,

---

(1) Cabinet des Estampes, collection Deloynes, t. 34. Extraits manuscrits

en Hollande, à Amsterdam, La Haye, Utrecht, en Allemagne, à Hambourg (1), en Angleterre, en Russie, et voici qu'ils ajoutent à son itinéraire l'Espagne et la Pologne.

A Paris même, quelle aimable fantaisie ! Le voici au moment de son mariage, dans cette rue Fromenteau, ou Froidmanteau, de mauvaise réputation qui passait déjà au temps du poète Guillot, pour un centre de prostitution ; *à la Gerbe d'Or*, vis-à-vis la place du Vieux Louvre, demeurait M[lle] Lany, une gracieuse « surnuméraire » de l'Opéra, un de ses modèles. En 1756, il s'en va au bas de la rue des Fossés Saint-Victor (2) où Ronsard avait habité, où Buffon devait habiter en 1771 ; quatre ans plus tard, nous le trouvons rue de la Madeleine, dans une maison de M. de la Chapelle, au coin du faubourg Saint-Honoré (3). En 1763, il demeure « rue Notre-Dame des Victoires, la cinquième porte cochère à droite en entrant par la place », en face du couvent des Petits-Pères, et tous ces détails, on les distingue fort bien sur le plan Turgot (4). L'année suivante, on le rencontre « rue de Cléry, vis-à-vis la rue du Gros-Chenet (5) tout près de la maison de M[lle] de Cléry, la maîtresse de l'abbé Terray, près de la maison de Robert Poquelin, frère de Molière, de M[me] Vigée, donnant dans son salon ses fameux repas à la grecque, puis y faisant dire secrètement la messe, tout près de l'autel où M. Lebrun hospitalise quelque temps l'*Exposition de la Jeunesse*, tenue autrefois place Dauphine.

---

(1) On trouve l'indice de son passage à Hambourg dans le portrait d'Henrich-Christoph Siemers (1719-1777), conservé à Hambourg chez M. Siemers, l'un de ses descendants.

(2) Aujourd'hui rue Thouin, entre les rues du Cardinal Lemoine et de l'Estrapade.

(3) Aujourd'hui rue Pasquier.

(4) Planche XIV.

(5) Plan Turgot, planche XIV : rue de Cléry, entre la rue Montmartre à peu près, jusqu'à la rue Beauregard, n° 60, et au boulevard de Bonne-Nouvelle ; sur l'emplacement où est actuellement la rue de Mulhouse, s'élevait l'hôtel de Cuisy qu'habitèrent Necker et M[me] de Staël.



PORTRAIT D'HOMME
Pastel. Signé et daté 1770.
(A M. Georges Dormeuil)

En 1765, le voici près de l'hôtel de Hollande, rue du Bouloir (1), dont le nom rappelle un jeu de boules et, non loin de cette maison, de la rue Croix-des-Petits-Champs où habitait la Bourdan, célèbre entremetteuse du XVIII[e] siècle. En 1770, il s'installe près de la rue de Soly (2), dans la maison de M. Buret, rue de la Jussienne qui tirait son nom, par corruption, d'une église consacrée à Sainte-Marie-l'Egyptienne, à qui les filles venaient demander, dans leurs neuvaines, de ne pas devenir enceintes. Dupleix, le défenseur de Pondichéry, et après lui, à la mort de Louis XV, la Dubarry, occupait au n° 2 un joli hôtel aux belles ferronneries. En 1771, la liste de l'Académie lui donne une résidence, le « Petit Charonne, dernière maison neuve à gauche », cette maison de la banlieue qu'il semble avoir achetée pour les relevailles de sa femme. En 1772, il revient en deçà de l'enceinte fortifiée, mais à l'extrémité de Paris, au coin de la rue du Bout du Monde, chez une marchande lingère, dans cette rue des Petits-Carreaux, accaparée, en effet, par les lingères établies dans ce quartier depuis plus de deux siècles. En 1780, il retourne au petit Charonne, pour se trouver enfin, en 1783, dans la maison de M. Dufrenoy, rue Saint-Victor, où l'on voit encore de vieilles échoppes, non loin de la rue des Fossés-Saint-Victor où il avait autrefois demeuré. Il semble qu'il ait pris comme devise celle de Regnard, gravant sur un rocher du Cap Nord : *sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.*

Pourquoi cette course errante, sans répit? L'abbé de Fontenay dit : « Son instabilité fut une des singularités de sa vie. Rien n'a pu le fixer dans le même endroit, quelqu'avantage qui s'y présentât. » Pidansat de Mairobert ajoute : « L'inconstance de son caractère l'avait empêché de se fixer nulle part. »

---

(1) Aujourd'hui la rue du Bouloi va de la rue Croix-des-Petits-Champs à la rue Coquillière, n° 27.

(2) Plan Turgot, planche XIV, tout près de la rue de Cléry. En 1883, la rue Solye fut supprimée; elle commençait rue de la Jussienne et finissait rue des Vieux-Augustins (aujourd'hui rue d'Argout).

Et cependant, tout le retient à Paris. L'hostilité de La Tour ne semble avoir été qu'un mythe ingénieux, inventé par les folliculaires pour corser l'intérêt d'une lutte d'émulation ; si l'on excepte Diderot et deux ou trois publicistes sans doute fatigués de l'entendre appeler le Juste, les journaux, les correspondances et les mémoires de l'époque s'ingénient à mettre les deux pastellistes sur le même plan, à grouper leurs deux noms, à faire de Perronneau, plus jeune de dix ans, le continuateur de son aîné. Ses amis et Fourqueux « qui lui veut du bien », insistent pour qu'il soit « stable ». Lui-même ne le désire-t-il pas de tout son pouvoir ? L'amour de l'intimité familiale, du « chez soi », transparaît dans son œuvre, dans ses actes et dans ses paroles. Il a laissé d'adorables portraits d'enfants, des couples patriarcaux, des figures féminines qui expriment une poésie paisible. Ce qu'il aime à traduire, c'est la vie simple, intérieure ; la monotonie même de ses arrangements révèle un homme qui découvrirait volontiers un monde de joies dans un voyage autour de sa chambre. S'il voyage, c'est que les charges qu'il a voulu assumer pour réaliser un certain idéal à la manière d'Oudry et de Mademoiselle Froissié sont un fardeau trop lourd. Ce fils d'un bourgeois de Paris, né pour passer de longs jours, comme Chardin, entre le Louvre et les boutiques d'estampes de la rue Saint-Jacques, n'a pas le droit de « vivre entre ses parents le reste de son âge ».

Certains écrivains insinuent, sans preuves, que cette instabilité a son secret dans la vie privée de Perronneau. Or, jamais il ne songe à faire grief à sa femme d'une succession qui a dû le grever ; comme il craint « qu'elle ne soit un peu attaqué de la poitrine », il fait « une folie », lui qui n'est pas riche, et qui gagne « par mons et veau » 20.000 livres en cinq ans ; il achète une maison dans la banlieue, le Petit Charonne « car l'air y est excellent ». Ailleurs, il lui rend un hommage maladroit, mais cette maladresse même ne prouve-t-elle pas sa sincérité ?

« J'ay trouvé Mme Perronneau, écrit-il à Desfriches, dans la plus grande mélancolie qui a tellement prie sur son tempérament qu'el est tombé mallade ; je n'ay point de ses nouvelles depuis quelque temp ; je ne lui ay pas rendu assé de justice sur son économie et sur ses soins ; sa vertu a esté trop haustère et a prie sur sa santée ; c'est son état qui m'a rendu mallade depuis que je suis à Lion où j'ay languie. »

L'homme nous apparaît sentimental, modeste, sans un soupçon d'ironie, un peu perdu dans le vaste monde. Diderot qui n'est pas suspect de bienveillance, l'appelle « l'innocent artiste » et le déclare « trop franc pour ne pas reconnaître son infériorité ». Perronneau ne s'abaisse pas, mais s'humilie, se fait petit, demande des conseils, n'a pas l'autorité de son talent ni l'envergure d'un La Tour. Timidement, vers 1772, à l'âge de 57 ans, cet académicien se risque enfin à s'affirmer : « J'ose dire que j'ay acquis dans mon petit tallans. » Partout dans ses lettres, ce ne sont que déboires, spéculations malheureuses, héritages embrouillés, prières à ses amis, requêtes aux grands : ce n'est pas le ton d'un homme à bonnes fortunes. Il quitte le monde discrètement, comme un salon trop rempli où il ne veut rien interrompre. Trois mois après sa mort, sa femme épouse le peintre Robin (1).

---

(1) Jean-Baptiste-Claude Robin, né le 24 juillet 1734, agréé de l'Académie royale, fut choisi par l'architecte Louis pour peindre le grand plafond du théâtre de Bordeaux. Il fit des tableaux d'histoire et aussi quelques portraits. Diderot fut aussi sévère pour lui que pour Perronneau : « Il faudrait renvoyer cet artiste pour cinq à six ans à l'Académie, écrit-il dans son Salon de 1775 » ; en 1781, il juge une « Transfiguration » de Robin par ces mots : « Détestable de tout point. Passez ». C'est à l'âge de 62 ans qu'il épousa, en deuxièmes noces, Mme Veuve Perronneau ; il habitait alors la Pigeonnière, commune de Chailles, arrondissement de Blois. Il mourut le 23 novembre 1818, à l'âge de 84 ans ; Mme Robin, Veuve Perronneau, était morte à cette époque. Dans le registre des oppositions aux hypothèques (Archives de la Seine, 1123), nous avons relevé un acte d'opposition « du 4e jour de Pluviôse, an 3 de la République, à la requête de Jacques-Charles-Alexandre Keguelin, officier retiré, et Louise-Barbe-Marie Rozières, son épouse, demeurant à Strasbourg..., sur Jean-Baptiste-Claude Robin, peintre, et Charlotte-Louise Aubert, sa femme, elle avant veuve de Jean-Baptiste Perroneau, au sceau des lettres de ratification de la vente d'immeubles réels et fictifs, situés dans le ressort du tribunal du district. Dans les comptes-rendus des Sociétés départementales des Beaux-Arts, M. Marionneau a publié un travail sur J.-B.-C. Robin.

Là encore, une tradition veut que Perronneau ait été dans la logique de son rôle et lui prête la générosité d'avoir conseillé, à ses derniers moments, cette nouvelle union (1).

Qu'il y a loin de cette discrétion à la hauteur d'un La Tour. Prié à Versailles pour le portrait de M[me] de Pompadour, celui-ci répliquait : « Dites à Madame que je ne vais pas peindre en ville. » Il lui réclamait, pour ce faire, quarante-huit mille livres. Perronneau n'exige pas tant. Desfriches, dans ses inventaires, estime ses portraits entre 30 et 100 livres. On lui paye six cent dix-sept livres celui du duc d'Humières, gouverneur du Boulonnais ; voilà ses prétentions. Cependant il ne manque presque jamais de donner à l'œuvre achevée la consécration de son paraphe. Il signe largement, d'une écriture inclinée, régulière, appliquée, ennoblissant son nom d'une magnifique initiale ; peu lui importe l'orthographe ! Tantôt il redouble l'*r*, tantôt il redouble l'*n* ; parfois il se contente d'un seul *r* et d'un seul *n* ; ailleurs il donne au mot toutes ses consonnes. Nous croyons qu'il faut adopter cette dernière manière, qui est celle de son contrat de mariage.

Si les documents ne laissent pas le moindre doute sur ses habitudes morales, dans quelle incertitude sommes-nous en ce qui concerne son portrait physique ! Il existe, au musée de Tours, un fort beau portrait d'homme, signé, et qui passe pour être celui de Perronneau ; il s'y présente de face, vêtu d'un habit rouge brun à boutons d'or, d'un gilet rose à broderies vermeilles, qui s'entr'ouvre sur un jabot de dentelle, festonné, attaché à un tour de cou en linon blanc ; les cheveux poudrés se nouent en catogan ; la physionomie révèle l'âge, trente ans au plus, ce qui assignerait à l'œuvre la date de 1745, mais rien ne trahit la profession. Charles-Nicolas Cochin, ami de Desfriches, n'a pas manqué de ranger le peintre pastelliste dans sa galerie de médaillons. Nous avouons qu'en général ces profils en série nous

(1) Rapporté par Maurice Tourneux.



LE MARQUIS ET LA MARQUISE DE COURCY

Pastels. Signés. 1772.

A Mme la marquise de Courcy

semblent dénués d'accent personnel ; cependant celui de Perronneau échappe à cette uniformité. Ici le modèle paraît plus âgé ; mais autant qu'on puisse comparer deux portraits d'âge et d'arrangement différents, la ressemblance est frappante : un front dégagé, un regard direct, un menton accentué, un visage ovale, des traits marqués, une certaine énergie qui s'accorde mal avec tout ce que nous savons du personnage.



VI.

Vicissitudes de la réputation de J.-B. Perronneau.
Sa technique.

Voilà donc Perronneau entré dans la postérité. Là encore, il retarde sur La Tour ; avec lui, il fut englobé dans le mépris que le XIX[e] siècle, en ses premières années, manifestait pour tout ce qui touchait au siècle précédent. Desfriches, qui connaissait la valeur marchande des tableaux, n'allait guère au delà de cent livres pour un pastel de Perronneau (1). En 1912, à la vente Jacques Doucet, on adjugeait cent-dix mille francs le portrait du comte de Bastard. Lentement le pastelliste s'est élevé à la gloire précise des fortes enchères.

Le premier, à notre connaissance, Arsène Houssaye, en 1858, dans une gentille comédie en un acte : *Le Pastel de Mademoiselle Fel, maîtresse de la Tour,* souligne le mérite de Perronneau.

Ailleurs (2), il décrit ainsi le portrait de M[lle] Juliette :

« Mais le portrait de Fleur-d'Épine, par Péronneau, est là qui

---

(1) Voici les œuvres de Perronneau que mentionne Desfriches dans les différents inventaires de son cabinet, avec les prix d'estimation qu'il leur assigne :

Le 29 juillet 1752 : 2 testes d'enfant ; 1 contre épreuve d'Apollon ; 1 teste d'après l'antique plus grande que nature ; 1 académie ; 1 teste de fleuve ; 4 testes de Perronneau.

Le 3 septembre 1760 : Le portrait de Gillequin, par Perronneau, présent qui m'a esté fait (la bordure 12 l.), 30 l. ; le portrait de Robbé, sous glace, par Peronneau (la glace et la bordure, 36 l.), 72 l.

Le 28 juin 1774 : Le portrait de Gillequin, 72 l. ; un pastel représentant le matin, 72 l. ; Portrait d'une femme, 24 l.

Le 23 janvier 1778 : Le portrait de M[e] de Sabran, 24 l. ; teste de femme, tenant un coq, 72 l. ; le portrait de Robbé, sous glace, 120 l.

(2) Arsène Houssaye, *Princesses de comédie et déesses d'opéra,* t. XVIII. *Fleur d'Epine,* p. 281.

me parle par la plus jolie bouche de toutes les belles folies de cette comédienne oubliée. Fleur-d'Épine me confesse ainsi qu'elle a aimé une fois. qu'elle a été aimée cent fois, qu'elle a tyrannisé tous les cœurs pour se venger de son premier amant. O les liaisons dangereuses ! dirait La Clos.

« Ce portrait est une merveille d'éclat et de fraîcheur, — des fraises fondues dans du lait, des pêches mûrissantes, des lys et des roses, — ou plutôt, comme dit le poète antique : « Une goutte du sang de Diane sur la neige des montagnes ». Jamais le pastel n'a répandu plus de charme féminin, plus de grâce féline, plus de volupté pénétrante. »

La biographie de Perronneau manque à l'histoire des peintres de Charles Blanc. L'auteur, à qui Maurice Tourneux signalait cette lacune, lui répondit : *De minimis non curat praetor.* Déjà cependant des amateurs devinaient ce talent méconnu. Bien avant la guerre de 1870, M. Camille Groult le recherchait très loin. Lisez plutôt ce joli passage du *Journal* des Goncourt (1) : « Au bout d'une causerie sur l'art qui lui apporte une espèce d'enivrement, les yeux tout ronds, le bout du nez fébrilement dilaté, la bouche contractée comme en une dégustation gourmande, Groult, au milieu de paroles en déroute, coupées par cette phrase : « Vous les verrez, Monsieur, chez moi ! », me parle de deux Péronneau, deux Péronneau achetés à quatre ou cinq heures de Bordeaux... achetés dans une propriété à laquelle on n'arrivait qu'au moyen d'une mauvaise carriole... Et le marché conclu, et M. Groult se disposant à les porter dans la voiture, la femme qui venait de les lui vendre lui disant : « Il y a encore » une condition... ce sont mes aïeux... et je ne consentirai à les » laisser sortir que la nuit tombée. » Et la vendeuse promenait dans les vignes son vendeur jusqu'au crépuscule. Ne trouvez-

(1) Mercredi 8 janvier 1890.

vous pas quelque chose de joliment superstitieux, dans l'arrangement de cette femme pour que ces portraits de famille ne puissent pas se voir sortir de chez eux ! »

Les frères de Goncourt publiaient dans la *Gazette des Beaux-Arts*, dès 1867, une étude sur le pastelliste de Saint-Quentin où ils écrivaient, à propos de son portrait par Perronneau : « Un artiste que La Tour a eu raison de redouter et qui, en marchant derrière lui, a souvent dû l'atteindre. » Ailleurs ils ajoutaient : « Perronneau est un coloriste supérieur à La Tour. Il y a de la lumineuse école anglaise, du Reynolds dans son pastel. »

En 1867, à la première vente Laperlier, passait le portrait du marquis d'Aubaïs, adjugé au peintre Emile Lévy. De son côté, M. Roux (1), de Tours, avait eu la bonne fortune d'acquérir, à des prix dérisoires, du garde champêtre de Nazelles, le dernier descendant de l'artiste, cinq portraits au pastel; à sa vente, en 1868, M. Alfred Mame, obtenait pour 470 francs un pastel de femme en robe décolletée vert céladon ; pour 265 francs un autre portrait de femme endormie (pl. 41) ; M. Mannheim avait pour 127 et 128 francs deux portraits de jeunes garçons, quelque peu endommagés, et le docteur Piogey enlevait pour 70 francs un portrait de jeune femme à la robe garnie d'hermine et de fleurs. A la même époque, Eudoxe Marcille achetait pour 25 francs, chez un fripier d'Orléans, un portrait de femme, au pastel. En 1869, M. Reiset, dans son catalogue des dessins du Louvre, esquissait une biographie du peintre pastelliste. L'année suivante, le musée achetait à l'expert Féral fils, pour 300 francs, le portrait d'une jeune fille tenant un chat.

Il est curieux de suivre, d'année en année, d'exposition en exposition, de vente en vente, le processus de cette réhabilitation, et de voir ce Perronneau méconnu se dévouer encore,

(1) Philippe Burty écrivait dans la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1862 : « Le cabinet de M. Roux est un des plus intéressants que je connaisse; un goût éclairé, une patience intelligente et d'heureux hasards ont présidé à sa formation ».



M. Braun
Peinture. Signée et datée 177[illegible].
(A M. Knoedler)

après sa mort, à des œuvres de bienfaisance ou à l'édification des fortunes. Ainsi, on voyait deux de ses pastels, un portrait de femme et celui du comte de Bastard, à l'exposition organisée au Palais de la Présidence du corps législatif, en 1874, « au profit de la colonisation de l'Algérie ». En 1876, à Orléans, à une « exposition rétrospective des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'industrie », Mme Delzons prêtait les portraits de M. et de Mme Chevotet, et M. Porcher, ceux de M. et de Mme Pierre-Horace Demadières. La même année, l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (1) publiait une série de questions relatives à notre peintre pastelliste, entre autres quelques renseignements pris aux archives de l'ancienne Académie.

En février 1879, à la vente Laperlier, on adjugeait 3,200 francs le portrait de Gillequin ; quelques mois plus tard, en mai et en juin, M. de Goncourt envoyait à l'exposition des dessins anciens, à l'Ecole des Beaux-Arts, le portrait de Vaudurant. Philippe de Chennevières écrivait à ce propos : « Perronneau, avec le portrait de M. de Goyon de Vaudurant, sous-gouverneur de Bretagne, acquis par MM. de Goncourt à la vente Aussant, beau pastel d'une couleur intense et empâtée, rappelant les tons de l'école anglaise, fait ici bonne figure à côté de son rival. »

En 1881, à l'exposition rétrospective de Tours, on admirait le pastel de femme de la collection Mame et Alfred Darcel le déclarait « la merveille du genre ». Dans le même temps, à la vente Wilson, on donnait 5,050 francs du portrait du comte de Bastard (2). En juillet 1883, Eudoxe Marcille achetait à Puiseaux (Loiret), pour le musée d'Orléans, le portrait à l'huile de Robert Soyer, qu'il payait 100 francs.

L'année 1884 est glorieuse : à l'exposition de l'art du XVIIIe

(1) 10 mai 1876.

(2) Dans une réunion des Sociétés des beaux-arts des départements, en 1882, M. Gaston Le Breton faisait une communication sur « un très beau pastel de J.-B. Lemoine, de la collection Groult ».

siècle organisée aux galeries Georges Petit, il y avait un pastel de jeune fille, à M. Camille Groult. L'exposition des Beaux-Arts d'Orléans ne comprenait pas moins de onze pastels et peintures du maître : Desfriches et sa famille, Mme Fuet, l'Aurore, M. et Mme Pierre-Horace Demadières, Robbé de Beauveset, M. et Mme Chevotet, la jeune fille au chat qui appartenait alors à M. Huau.

Enfin, on lit en 1884, dans les *Comptes-rendus des Sociétés départementales des beaux-arts* : « L'ordre du jour appelle la lecture d'un travail de M. Eudoxe Marcille, membre non résident du comité, vice-président de la réunion, sur le portrait de Robert Soyer par Perronneau. » La même année enfin, Maurice Tourneux, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, sollicitait, en faveur de ses recherches, le concours des correspondants français, hollandais et anglais, et, le 10 décembre, Alfred Darcel, dans le même journal, donnait la première indication : « M. Coquelin aîné, sociétaire de la Comédie-Française, doit posséder un portrait de vieillard qu'on dit être Jean-Baptiste Rousseau, par Perronneau. »

A l'exposition des portraits du siècle, ouverte à l'Ecole des Beaux-Arts, le 20 avril 1885, au profit de la Société Philanthropique, c'étaient deux portraits d'inconnus et le bénédictin de la collection Marcille. Le même mois, aux galeries Georges Petit, la Société des pastellistes français, voulant se mettre sous le patronage des maîtres anciens, réunissait dans une « rétrospective » les portraits de Charles Le Normant du Coudray, alors à M. Alexandre Dumas fils, du comte de Bastard, d'un gentilhomme (à M. Marmontel), de M. et de Mme Olivier, de M. et de Mme Pierre-Horace Demadières, de La Tour, une tête d'homme à M. Coquelin aîné, une tête de femme à M. Eudoxe Marcille. A la vente La Béraudière, également en 1885, passait un portrait de Marie Leczinska payé 5,500 francs. A cette occasion, le baron Portalis publiait dans la *Gazette des Beaux-Arts*, un article qui

n'apportait aucune lumière nouvelle, mais qui insistait avec bonheur sur la valeur des œuvres de Perronneau.

En 1896, Maurice Tourneux publiait dans la *Gazette des Beaux-Arts* trois articles très substantiels (1), où il résumait les études entreprises depuis plus de douze ans. A la vente de Goncourt, en février 1897, le portrait du comte de Vaudurant, sur lequel l'expert avait cru devoir formuler des réserves quant à l'attribution, ne dépassait pas l'enchère de 3,000 francs. Au mois d'avril, l'exposition des portraits de femmes et d'enfants, ouverte à l'Ecole des Beaux-Arts, groupait le portrait de la collection Eudoxe Marcille, ceux de Mme Dutilleu, et « d'une jeune femme en costume noir et rose tenant un loup » prêté par un amateur anonyme.

En 1898, à la vente de M. Marmontel, professeur honoraire au Conservatoire, un portrait d'homme, au pastel, signé et daté 1770, atteignait le prix de 5,700 francs. En 1899, à la vente Mülhbacher, un pastel attribué à Perronneau n'allait pas au delà de 2,520 francs.

A la vente Mame, en avril 1904, Perronneau triomphe enfin : le portrait de femme provenant de la collection Roux est adjugé 70,000 francs et la femme endormie, de la même provenance, va jusqu'à 30,000 francs. Signalons à la vente Ch. P. de Meurville, en mai 1904, les portraits du marquis de Camyran et d'une jeune femme. Le même mois, à la vente de la collection de la princesse Mathilde passent deux peintures à l'huile : le portrait de Laurent Cars atteint 12,500 francs et le portrait d'un gentilhomme que la princesse Mathilde, conseillée par le marquis de Chennevières avait acheté jadis 175 francs, parvient à l'enchère fabuleuse de 110,000 francs ! Voici, à la vente du comte de Bryas, le 6 février 1905, le portrait présumé de la marquise d'Anglure, adjugé 39,000 francs.

---

(1) Réunis en 1903 en une plaquette de 60 pages *Gazette des Beaux-Arts*.

A la vente Cronier, en décembre 1905, les portraits de M. Dupéril, de Marie-Louise-Catherine-Françoise-Colette de Villers, épouse de Jacques-Nicolas le Boucher de Richemont, peint en mars 1770 (10,600 francs), d'un homme (20,000 francs) et d'une femme inconnue (28,000 francs) ; dans un catalogue du 19 avril 1907, le portrait de M. E. Floret, signé et daté 1773, (4,000 francs) ; dans un catalogue du 16 avril 1907, le portrait d'un gentilhomme, signé et daté 1775 (15,000 francs) ; dans un catalogue du 8 avril 1908, un portrait de femme signé et daté 1768 (22,000 francs).

En 1908, Perronneau devait atteindre à la grande gloire de la popularité. L'exposition de Cent Pastels, organisée par la marquise de Ganay, au profit de la Société française de secours aux blessés militaires, et ouverte aux galeries Georges Petit du 18 mai au 17 juin, réunissait trente-trois de ses pastels, presque tous indiscutables. Le 22 mai, le peintre Albert Besnard, aujourd'hui directeur de l'École nationale des Beaux-Arts, faisant au milieu de tous ces chefs-d'œuvre une conférence sur le pastel au XVIIIe siècle (1), expliquait avec un sens très fin pourquoi Perronneau ne fut pas très bien compris de ses contemporains :

« ... Je crois, moi, que si Perronneau fut si mal compris de son temps, c'est qu'il est venu trop tôt. Ici même, au milieu de cette troupe somptueuse, il fait l'effet d'un moderne égaré chez les anciens.

» Personne ne comprenait rien à ce qu'il voulait dire.

» Des gens accoutumés à l'acuité d'un Latour ne pouvaient distinguer la liberté de sa couleur. J'ai dit plus haut que le public n'aimait pas à être gêné dans ses habitudes. Perronneau le gênait parce qu'il l'obligeait à regarder une chose dont personne n'avait eu jusqu'alors la révélation : la couleur. Il y avait bien eu Watteau ! Mais ce n'étaient que des fantaisies dans des paysages.

---

(1) Reproduite intégralement par la *Grande Revue*, numéro du 25 juin 1908.



Mme Braun

Peinture. Signée et datée 1773.

A M. Knoedler

Portraitiste, peut-être eût-il été méprisé. Le public devient féroce dès qu'il s'agit de sa figure, et on lui eût dit volontiers comme l'Empereur d'Autriche à Mozart après la représentation de Don Juan : « Trop de couleur, Perronneau, trop de couleur. » A quoi il aurait pu répondre aussi : « Juste ce qu'il en faut, ni une de plus ni une de moins. » Combien est étrange cette propension des foules à faire l'éducation du génie ! Il serait pourtant bien temps de reconnaître que c'est toujours celui-ci qui, en fin de compte, impose sa loi par la raison très simple que l'intelligence des foules est dispersée et que la sienne étant concentrée, ramassée, tassée, par conséquent plus pénétrante, doit fatalement triompher.

» Mais revenons à Perronneau. Comparez ses personnages à ceux de La Tour. Ceux-ci droits, élancés, toujours sur le qui-vive, malins comme celui qui les a peints, dardent toute leur vie par les yeux ; car c'est surtout par les yeux qu'ils vivent. Le masque est tout dans un portrait de La Tour, et c'est pour cela que ses préparations sont des chefs-d'œuvre qui se passeraient fort bien d'avoir des corps. La matière des vêtements est plutôt indiquée que réalisée, malgré l'admirable conscience qui les a tracés. Il manque à ces êtres une atmosphère propre. Aucun échange d'ambiance. La coloration est arbitraire et on aperçoit peu de différence entre le teint d'une femme et celui de son compagnon. L'ombre qui fait saillir la tête est la même qui modèle les traits. Et, certes, cela ne se passe pas ainsi dans la nature. L'absolu n'existe pas dans l'apparence. La vérité serait insupportable si elle n'était mouvante. C'est donc une faute que de nous la montrer immuable.

» Perronneau, lui, cerveau moins complet, plus fruste, doué à cause de cela, sans doute, d'une sensibilité plus aiguë, l'a compris ; ses têtes, ses vêtements, sont baignés de l'onde mouvante que créent autour d'eux la lumière et le reflet. Il perçoit les différences de matières. Le blanc d'un jabot est différent de

celui des cheveux poudrés. Le visage a un ton, l'habit en a un autre dont la lumière se comporte autrement que celle du visage. Il note les accidents du costume, un bouquet de roses fanées s'échappant d'une boutonnière. Il peint enfin des gens qui ont la peau rose, rouge, jaune, et dont les types proclament l'évolution de l'espèce, ce qui réjouit infiniment notre cœur moderne, mais ne pouvait toucher une société confinée dans le désir de plaire et la ferme volonté de ne voir dans la vie que le côté plaisant. Voilà pourquoi Perronneau fut incompris de son temps. Il lui montrait des prodiges qu'il n'était pas préparé à regarder. Plus avisé, il se serait dit que le public est comme un cheval à l'écurie, il faut le prévenir avant de le caresser. Et Perronneau ne le prévenait pas.

» Comprenant que le triomphe complet ne lui viendrait jamais, bien que l'Académie lui eût ouvert ses portes, il s'en alla en Hollande, devinant, ce maître des harmonies, que là était sa vraie patrie, non loin de Rubens et tout près de Rembrandt. Il y mourut à Amsterdam en novembre 1783. Peu s'en inquiéta le public, l'Académie encore moins, puisqu'elle oublia de notifier son décès en temps voulu dans les séances mensuelles... Plus j'étudie cette admirable collection, plus je regarde Perronneau, plus il me semble voir en lui un frère de Watteau. Même choix de costume ou presque. Comme Titien et Véronèse, il aime les vêtements noirs et gris, ces deux couleurs favorites des pastellistes, parce qu'elles aident au jeu des ombres et sont l'appui nécessaire des tonalités claires ; d'ailleurs le blanc, le noir, le gris, sont le point de départ de toute harmonie. Dans Rubens il y a toujours quelque part un noir, et partout des gris. Tous les autres tons au fond ne sont que des variétés de ces trois tons, qui ne sont pas, à proprement parler, des couleurs, mais seulement des valeurs que l'atmosphère colore ou varie au gré des contingences.

Perronneau n'use pas seulement de ces trois valeurs, il fait une

ample consommation de rose, comme Watteau, de vert, de vert miroitant en rose, tons qui rayonnent et absorbent, et variant de tonalité, par conséquent, lui permettent le jeu divin des nuances. Aucun de ses contemporains ne l'a osé comme lui.

Voici bien des mots prononcés, et je n'ai pas trouvé celui qu'il fallait pour traduire exactement la nature de mon affection pour Perronneau, celui que Diderot n'a pas manqué de ranger parmi les « pauvres diables qui ne valent pas ensemble une ligne d'écriture... »

L'Exposition des Cent Portraits de Femmes, organisée en 1909, dans la salle du Jeu de Paume aux Tuileries, par la revue *l'Art et les Artistes*, réunissait deux des plus admirables peintures de Perronneau : les portraits de la dame de Sorquainville et de la duchesse d'Ayen. Enfin, en 1912, à la vente de la collection de M. Jacques Doucet, deux peintures et cinq pastels de Perronneau atteignaient ensemble un total de plus d'un demi-million. Pour la première fois, dans une vente publique, un pastel de Perronneau dépassait la somme de cent mille francs ; le portrait du comte de Bastard était adjugé 110,000 francs, tandis que le Musée du Louvre se rendait acquéreur, au prix de 87,000 francs, du portrait de van Robais.

***

On ne connaît de La Tour que ses pastels ; nous connaissons au moins quarante-cinq peintures de Perronneau. Or, le pastel est « de toutes les manières de peindre, celle qui passe pour la plus facile et la plus commode en ce qu'elle se quitte, se reprend, se retouche, et se finit tant qu'on veut ». Mais ce n'est qu'un procédé. Comme l'aquarelle, comme la détrempe, il tire ses moyens de la technique propre à la peinture à l'huile. L'art du peintre domine celui du pastelliste. Leurs pratiques que différencie le choix de la matière, obéissent à des principes communs. On les envisage l'un et l'autre au point de vue du modelé et de la couleur.

Le modelé, c'est-à-dire la répartition des masses claires et sombres, l'appréciation du degré d'intensité lumineuse, le jugement des valeurs, cette science, Perronneau et La Tour la possèdent également. Si l'on exige une comparaison, nous dirons que le modelé de La Tour est plus systématique, celui de Perronneau plus souple. C'est ce qu'on observerait facilement sur une préparation de Perronneau (1).

On n'en connaît pas, mais il ne faut pas conclure qu'il travaillait vite... et négligemment. On a vu (2) à quel point il se montrait scrupuleux dans l'imitation de la nature. Si la science du modelé apparaît moins dans l'œuvre de Perronneau que dans celle de La Tour, c'est que le premier admet le reflet qui peut, dans certains cas, modifier l'échelle des valeurs, en atténuer l'évidence, c'est que l'autre ne l'admet jamais.

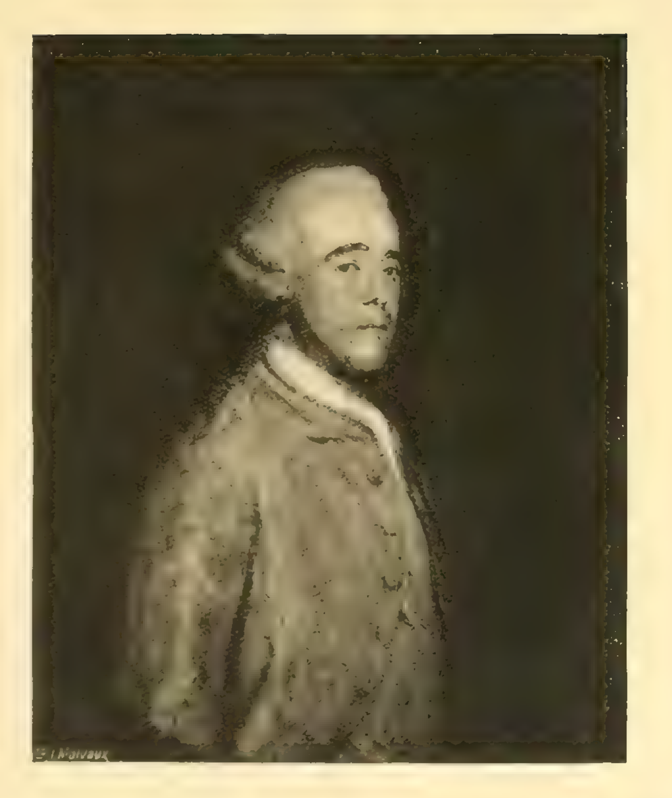
C'est aussi que Perronneau est un coloriste supérieur à La Tour. A regarder ses œuvres, on remarque la persistance d'un certain gris souris, le gris des Flamands et des Hollandais, qui règne dans les fonds, qui en est la base, et se retrouve même dans les têtes et les vêtements. Ce gris fait valoir la couleur. Quant à ses tonalités, Perronneau les choisit avec un goût véritablement exquis. Elles sont plus rares chez lui que chez La Tour. L'un a le sentiment de la couleur ; l'autre n'en a que l'adresse. Ce sentiment se manifeste dans la beauté de la matière, de l'atmosphère, des accessoires, des chairs où le sang afflue, des étoffes, des dentelles, et surtout des velours.

Il y a plus. Tandis que la coloration de La Tour reste monotone, sans autre contraste que celui du clair et de l'obscur, celle de Perronneau, tout en tenant compte du reflet, tout en se variant à l'infini, s'ordonne, comme celle de Watteau, en deux catégories, l'argenté et le doré, qui s'équilibrent et s'opposent.

---

(1) Le dessin à la sanguine de la collection Ratouis de Limay n'est qu'une étude d'académie, et non une préparation pour un portrait.

(2) Cf. Lettres de Robbé à Desfriches.





ALBERT SCHUYT ET Mme SCHUYT

Peintures, 1778.

A M. le Jonkheer J. van Weede van Dijkveld)

Cette loi des contrastes colorés, Delacroix l'appliquera plus tard. Il y a des couleurs froides et des couleurs chaudes. Si les lumières sont froides, les ombres seront chaudes, et réciproquement. L'observation de ce principe crée une parenté entre des artistes qui ne sont séparés que par la divergence du sujet traité. Il n'y a pas de classiques ni de romantiques. Ces sortes de divisions ne correspondent qu'au côté littéraire, accessoire des arts plastiques. Il y a des peintres que séduit particulièrement la science du modelé, et d'autres qu'intéresse davantage la classification raisonnable des couleurs. Les critiques reprochent à Perronneau « ses tons roux » ou ses ombres « bleues », sans reconnaître que pour équilibrer un tableau par une opposition, le peintre est conduit à accentuer telle ou telle tonalité. D'autres tâchent de déterminer deux ou plusieurs manières, suivant que les ombres sont « rousses » ou « bleues », ce qui est négliger la loi de réciprocité qui régit les couleurs des masses lumineuses ou sombres. En réalité, Perronneau fait partie de la famille qui unit Rubens à Watteau, à Largillierre, à Chardin, à Delacroix.



CATALOGUES



Théophile et Quirin de Cazenove
Pastel. Signé et daté 1780.
A M. Wildenstein

CATALOGUE
de l'œuvre gravé de J.-B. Perronneau.

PAR LUI.

Le serviteur d'Abraham auprès de Rébecca, d'après *Boucher*.

Responderuntque Laban d'après *Boucher*.

L'Air. — La Terre, d'après *Charles Natoire*. — Gravures ovales en l. faisant pendant. La seconde porte ce titre : *La Terre*, Gravé d'après le Tableau de Charles Natoire, Peintre du Roi, Du cabinet de M. du Fort, par J. B. Perronneau. A Paris, chez Huquier, rue St Jacques, au coin de la rue des Mathurins, avec privilège du Roi. — (Cabinet des Estampes, Œuvre de Natoire. Db 26). Les deux autres pièces de cette suite : *Le Feu* et *l'Eau*, ont été gravées par Aveline.

Quelques planches dans le *Livre de diverses figures d'académies dessinées d'après le naturel* par Edme Bouchardon, sculpt. du roi. A Paris, chez Huquier, rue St Jacques, au coin de la rue des Mathurins, avec privilège du roi, 1738.

Dans le second *Livre de figures d'Académies, gravées en partie par les Professeurs de l'Académie Royale :*

Le titre, signé *j. b. Peroneau 1737*, d'après *C. Vanloo*. — La planche 3, signée *Peroneau*, d'après *C. Natoire*. — La planche 10, signée *j. b. Peroneau*, d'après *C. Vanloo*. — A Paris, chez Huquier, rue St Jacques, près les Mathurins. C. P. R.

Dans le *Livre de Chinois*, dessiné par Boucher et gravé par Aveline (avec privilège du Roy, à Londres, chez Major), la planche 6, *Magicien Chinois*, signée : F. Boucher del., Huquier exc. C. P. R., Perronneau sculp.

D'APRÈS LUI

PAR :

BALECHOU.

L'Evêque de Messène. (Cf. Dictionnaire de Heinecken.) — Il y a, dans l'œuvre de Balechou, deux portraits de prélats : l'un vu à mi-corps, tenant sa barette de la main gauche (le cartouche des armes en blanc) ; l'autre debout, tenant de la main gauche quelques feuillets (connu seulement par une épreuve avant toute lettre. (Cabinet des Estampes.) Il est permis de supposer que l'évêque de Messène est un de ces deux prélats.

BENOIT.

Le Docteur Pierre Poissonnier. — Personnage vu de face, dans un ovale, à mi-corps, assis. Il tient son chapeau sous le bras droit. Sur la gauche, une tenture soulevée laisse voir les rayons d'une bibliothèque. Gravure assez médiocre.

On lit sur la tablette : *Petrus Poissonnier.* — Regis in Sacro Consistorio Consiliarius, Regi a Consiliis Medicis, in Regiis Arcibus Maritimis et Coloniis totius Medicinoe Prœfectus, é Regiâ Scientiarum Acad. Parisiensi, nec non Brestensis, Divionensis, Societatis Regioe Londinensis, Stokolm et Petropolitanoe Socius, Professor et Censor Regius, Facultatis Medicinoe Parisiensis Doctor Regens.

A gauche, sous le trait carré : Perronneau pinxit 1755 ; à droite : G. P. Benoist, sculp. 1774, et au-dessous : Offerebat Ludovicus Franciscus Rigaut rei Maritimoe Reg. Med. Physicus Regioe Scientiarum Academioe Correspondens nec non Regioe Societatis Agrarioe Laudunensis Socius.

Deux états au Cabinet des Estampes. (Portraits français.)

L. A. CLAESSENS.

Gerard Meerman, gravure au burin in-8°, publiée avec les *Bijvoegsels en aanmerkingen, bestaande in noodige nalezingen voor de Vaderlandsche Historie* van Jan Wagenaar, t. 2, Amsterdam, 1801.

J. DAULLÉ.

Charles de Baschi, marquis d'Aubaïs. — Médaillon ovale posé sur un socle. Personnage vu à mi-corps, couvert d'une cuirasse; large figure d'une laideur caractérisée; armes sur le socle.

Bonne gravure, les traits sont bien modelés. — H. 0.256; L. 0.178. Sur le socle: Charles de Baschi, marquis d'Aubaïs, baron du Caïla, seign^r de Junas, etc., né au ch^au de Beauvoisin le 20 Mars 1686. A la marge: Peint par Peroneau, peintre du R., juillet 1746. Gravé par J. Daullé, gr. du R. janv. 1748.

Ch. le Blanc, dans son Cat. de Wille, signale cette pièce comme due à la collaboration de Daullé et de Wille. (Catalogue raisonné de l'œuvre gravé de Jean Daullé d'Abbeville par Delignières, n° 7.)

Cette gravure fut exposée au Salon de 1750.

Cabinet des Estampes, épreuve avant toute lettre (œuvre de Daullé).

Lazarus Chambroy. — Personnage vu à mi-corps dans un encadrement figuré en pierre; il est vêtu d'un simple surplis uni avec une croix suspendue au cou, la tête couverte d'une calotte. Le corps est posé à gauche, la figure raide, droite, regardant en face; elle est très laide, marquée de petite vérole, la bouche entr'ouverte; mais le portrait paraît d'une vérité saisissante. Armes au milieu du titre, à la marge dans un second médaillon.

Bonne gravure; la figure est très bien modelée. — H. 0.374; L. 0.280. Le titre sur le socle: Lazarus Chambroy, abbas S^tæ Genovefæ Parisiensis, præpos. general. canon. regul. congreg. Gal.

A la marge: Rectorem posuerunt: fuit in illis quasi unus est ipsis (Eccl. 32 cap. VI). A la bordure, dans la marge à g.: Peronneau pinx. A droite: J. Daullé sculp. 1749. (Catalogue de Delignières n° 11.)

Cabinet des Estampes (œuvre de Daullé).

Gerardus Meerman. — Personnage dans une attitude un peu raide et forcée, le corps tourné à droite, la figure vue de trois quarts; il est vêtu d'un vêtement bordé de fourrures. Armes dans la gravure même, au milieu du titre, avec deux lions de chaque côté de l'écusson.

Tête fine, bien posée et assez bien modelée; les détails de manchettes et de col sont bien rendus. — H. 0.207; L. 0.157. — A la bordure (1), sous la gravure: peint par Peronneau — gravé par J. Daullé.

Dans la gravure même, au bas, le titre: Gerardus Meerman, reipublicæ Roterodamensis consiliarius et syndicus.

---

(1) L'écusson de la bordure avec deux lions se trouve dans l'œuvre de Choffard (Cabinet des Estampes).

Trois états avec la lettre :

1er état : celui ci-dessus ; la gravure est moins fine, le burin est moins accusé, surtout aux armes.

2me état : après J. Daullé il est ajouté : grav. du roi, 1763.

3me état, le plus complet : on lit dans une guirlande qui est au bas de l'écusson : Gaudeant bene nati.

Man. de Ch. Le Blanc, n° 38. Meermann (Gerard), conseiller et syndic de la ville de Rotterdam : Perronneau, in-fol. 1753 — Huber et Rost, t. 8, n° 10. — Catalogue de Delignières, n° 46.)

Cabinet des Estampes (œuvre de Daullé), 2 états : avant l'inscription : « gaudeant bene nati », et avant les mots : grav. du roi, 1763.

GILBERT.

Le comte de Bastard, pour le catalogue de la vente Wilson (1881).

J. HOUBRAKEN.

Jacob Boreel Janszoon, gravure au burin in-8°, tête dans un médaillon ovale posé sur un socle qui porte l'inscription : Meester Jacob Boreel Jansz. Raad en Advocaat Fiscaal van het Ed. Mog. Collegie ter Admiraliteit te Amsterdam, et, en bas : J. Houbraken fec. na 't orig. schilderij bij den Wel Ed. Hr. Mr Wm. Boreel, Oud Schepen en Raad der Stad Amsterdam. Gravé pour la deuxième édition de : J. Wagenaar, *Vaderlandsche Historie* t. 20.

F. HUBERT, d'Abbeville.

Julien le Roy, in-12 pour une notice biographique de le Prévost d'Exmes.

Cette estampe diffère de celle gravée par Moitte d'après le même portrait, en ce que Julien le Roy ne tient pas de livre de la main droite.

LUCAS.

Daniel Jousse. — Gravé d'après un dessin au crayon de Jacques de Favanne, en tête du *Traité de la Sphère* (1775, in-12). Le dessin de Jacques de Favanne (0.15 × 0.08) est conservé au Cabinet des Estampes (Collection



Portrait de femme endormie
Pastel. Signé.
(A Mme la baronne G. de Ravignan

des portraits français). La gravure, comme le dessin, porte autour de l'ovale : « Danielle Jousse, conseiller au présidial d'Orléans né en 1704 ». Elle est signée : Peronot pinxit. — Gravé par F. Lucas. — Le dessin de Jacques de Favanne a été exécuté d'après le portrait à l'huile de Jousse, aujourd'hui au Musée d'Orléans.

DE MARCENAY DE GHUY.

Buste de femme. — Dans un encadrement rectangulaire, de trois quarts à droite, coiffée en cheveux frisés, attachés derrière par un nœud de ruban et pendants sur le dos. Collier de trois rangs au cou. Sein droit découvert. Vêtue d'une draperie légère. D'après un pastel de Péronneau. — H. 0.072 ; L. 0.057. — Fait pendant au numéro précédent (Vieillard dont l'habit et la toque sont garnis de fourrure d'ap. Greuze).

Catalogue Marcenay. 1764. Sa vente posthume 1811. Marcenay avait copié l'original en miniature (n° 9 du catalogue de l'œuvre de Marcenay, en tête de son œuvre au Cabinet des Estampes. Ef 27 in-f° 4231).

MIGER.

Laurent Cars, graveur du roi. Médaillon ovale suspendu à une patère dans une planche carrée ; trois quarts à droite. Sur la console de support, on lit : Laurent Cars, Graveur du Roi, conseiller en son Académie royale de peinture et de sculpture. Dans la marge du bas, on lit à gauche : Peint par Peronneau, P^tre du Roi ; à droite : Gravé par Miger.

H. 0.239 ; L. 0.170. — 1777.

(Catalogue de l'œuvre du graveur Miger par E. Bellier de la Chavignerie, 1856, n° 206.)

Cabinet des Estampes, Œuvre de Perronneau (supp^t 3).

La planche est à la Chalcographie du Louvre (n° 2123). Elle fut achetée en 1782, par l'Académie royale de peinture et de sculpture, pour la somme de 300 livres (V. Procès-Verbal du 25 Mai 1782).

D'autre part, on lit dans le *Mercure de France* d'Octobre 1777 : « Gravures. — Le Portrait de Laurent Cars, Graveur du Roi, d'après Perronneau. Prix : 1 liv. 4 sols... chez l'auteur, M. Miger, rue Montmartre, au coin de celle des Vieux-Augustins. »

PIERRE BOUGUER, hydrographe. Médaillon ovale dans une planche carrée ; trois quarts à droite. On lit dans la marge du bas, à gauche : Peint par Peronneau ; à droite : Gravé par Miger.

H. 0.239 ; L. 0.171. — 1779.

(Catalogue de l'œuvre de Miger par Bellier de la Chavignerie, n° 189).

Cette estampe fut exposée au Salon de 1779 sous le n° 275.

MOITTE.

JULIEN LE ROY. — Vu de trois quarts, à gauche, dans un encadrement de fenêtre. Longue perruque. Habit avec jabot et manchettes de dentelle. De la main droite il tient un livre fermé. On lit sur la tablette : « Julien le Roy, Horloger du Roi, ancien directeur de la Société des Arts », et, en dessous, à gauche : « Né à Tours le 3 Aoust 1686 » — à droite : « Mort à Paris le 20 7bre 1759 ». Perroneau pinx. Moitte sculp. ».

TEYSSONNIÈRES.

ROBERT SOYER. — Eau-forte (H. 0.095 ; L. 0.08) d'après la peinture du musée d'Orléans, pour la notice biographique de M. Eudoxe Marcille sur Robert Soyer. — Orléans 1884.

VALENTIN GREEN.

LE COMTE DE ROCHFORD : The Rt Honble Henry Earl of Rochford one of his Majestys Principal secretaries of State And of his Majestys most honourable Privy Council, Lord lieutenant, custos Rotulorum and Vice Admiral of the County of Essex. — Peronneau pinxit.

Sold by V. Green, Salisbury Street, Strand London.

Gravure en manière noire dans un ovale.

Cabinet des Estampes. Œuvre de Perronneau.

Il existe deux lithographies du portrait de La Tour par Perronneau : l'une de Ad. Moureau, d'après un dessin de J. Geoffroy, fait d'après le pastel de Perronneau ; l'autre de A. Williot.

Portraits de J.-B. Perronneau.

Par C. N. Cochin, gravé par B. A. Nicolet. Profil à droite, dans un médaillon suspendu par un nœud. Sous le médaillon on lit: J. B. Peronneau, de l'Académie Royale de Peinture et sculpture. Diamètre du médaillon: 0.115.

Au Musée de Tours: Portrait présumé de Perronneau, par lui-même. Peinture. — H. 0.54; L. 0.44. Signée à droite: Perronneau. — Provient de la collection Schmidt.

A la vente des dessins provenant de la collection du Marquis de V*** (novembre 1907) passait un petit portrait à la sanguine, désigné au catalogue comme étant celui de Perronneau:

N° 100. Portrait de Perronneau, peintre.

Sanguine en médaillon. — Diam. 0.16. — Signé Fernandez.

EXPOSITIONS
des œuvres de J.-B. Perronneau.

XVIIIe siècle.

Salons du Louvre (1).

1746.

PAR M. PERRONNEAU, Agréé de l'Académie.
5 portraits dont 3 *au Pastel*.

N° 146. Celuy de M. le Marquis Daubail, en Cuirasse.
147. id. de M. Drouais, Peintre de l'Académie.
148. id. de M. Gilcain, Peintre (*en huile*).
149. id. du petit Desnoyel, tenant une Poule huppée.
150. id. d'un jeune Ecolier, frère de l'Auteur, tenant un Livre (*en huile*).

1747.

PAR M. PERONNEAU

N° 125. Un Portrait *au Pastel*, du Fils de M. le Moyne, Sculpteur ordinaire du Roy, âgé de cinq ans.
126. Autre représentant M*** en habit de bal (2).
127. Autre, M. Huquer, d'Orléans.

---

(1) Dans ce catalogue, nous avons conservé l'orthographe bien souvent défectueuse des livrets.

(2) Une autre édition du livret porte:
N° 126. Autre représentant M*** en Domino.
N° 129. Autre représentant Mlle *** tenant un éventail.



PORTRAIT D'UN GENTILHOMME
Peinture.
(Musée du Louvre)

128. Autre, *peint à l'Huile*, représentant Madame de Villeneuve, les mains dans son Manchon.
129. Autre représentant M. C***.
129bis Le fils de M. Huquer, tenant un Lapin.

1748.

Par M. PERONNEAU

Six portraits.

N° 95. Celui du Révérendissime *** Abbé Régulier de Paris, *peint à l'Huile.*
96. Autre, *au Pastel*, de M. Olivier en Habit de velours, appuyé sur une Table.
97. Celui de Madame son Epouse, habillée d'une Robbe de Pequin.
98. Celui de M. *** de l'Académie Royale de Musique.
99. Mademoiselle Amédée, de l'Opéra, en Domino noir.
100. Madame de ***, en Habit couleur de rose.

1750.

Par M. PERONNEAU, Agréé.

N° 126. Le Portrait de M. De ***, vû de côté, ayant un habit de velour noir.
127. M. C*** tenant son chapeau.
128. M. de la Tour, Peintre du Roy, en Surtout noir.
129. M*** en Robe de chambre.
130. M. l'abbé De ***.
131. M. Thiboust, Imprimeur du Roy, *peint à l'huile.*
132. Madame son épouse, *au Pastel.*
133. Mad. *** ayant un bouquet de Giroflée.
134. Mad. *** ayant un bouquet de Barbeau.
135. Mad. Du *** badinant avec un éventail.
136. M. Kam, en habit de velour noir.
137. Mlle *** en robe bleue.
138. Mlle *** tenant un petit Chat.
139. Mad. *** en robe verte.
140. Le Portrait de M. Beaumont, Graveur de l'Hôtel de Ville, *peint à l'huile.*

1751.

Par M. PERONNEAU, Agréé.

N° 76. Le Portrait *au Pastel* de M. le Comte de Bonneval.
77. M. Ruelle, Premier Echevin.
78. Madame son Epouse.
79. Monsieur et Madame *** sous le même N° (1).
80. Madame de Saint ***.
81. Mademoiselle Silanie.
82. Mademoiselle ***.
83. M. Desfriches.
84. M. ***.
85. Mademoiselle Rosalline.
86. M. ***.

Addition.

Par M. PERONNEAU, Agréé.

N° 101. Le Portrait, *peint à l'huile,* de Madame Du Ruisseau.

1753.

Par M. PERONNEAU, Académicien.

N° 122. Le Portrait de Madame la Princesse de Condé.
123. Le Portrait de Milord d'Hunlington.
124. Le Portrait de M. Oudry, Professeur de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture.
124bis Le Portrait de M. Adam l'aîné, Professeur de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture; ces deux Portraits sont les Morceaux de Réception de l'Auteur à l'Académie.
125. Le Portrait de Madame le Moyne, femme de M. Le Moyne, le fils, Professeur de ladite Académie.
126. Le Portrait de M. Julien le Roy.
127. Celui de Madame ***.

---

(1) Mariette, sur son exemplaire du livret conservé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale (collection Deloynes) a ajouté à l'encre le nom de Fontaine, sellier du roi.

1755.

PAR M. PERONNEAU, Académicien.

N° 92. Le Portrait de S. A. R. Monseigneur le Prince Charles de Lorraine.
93. Le Portrait de S. A. R. Madame la Princesse Charlotte de Lorraine, Abbesse de Remiremont et de Mons.
94. Le Portrait de Madame Vanville, tenant un Bouquet de Barbeaux.
95. Le Portrait de Madame *** en Chasseuse.
96. Le Portrait de Mademoiselle ***.
97. Cinq Portraits d'hommes sous le même N° dont un *peint en huile*.

1757.

PAR M. PERONNEAU, Académicien.

N° 56. Plusieurs Portraits *en Pastel*.

1759.

PAR M. PERRONNEAU, Académicien.

Ouvrages *en Pastel*.

N° 60. Le portrait de M. Vernet.
61. Le portrait de M. Cars.
62. Le portrait de M. Cochin.
63. Le portrait de M. Robbé.
64. Quatre autres Têtes sous le même N°.

1763.

PAR M. PERRONNEAU, Académicien.

N° 82. M. et Mme Trudaine de Montigny, Portraits en ovale.
83. M. Asselart, Bourguemestre d'Amsterdam.
84. M. Hanguer, Echevin d'Amsterdam.
85. Mme de Tourolle.
86. M. Guelwin.
87. M. Tolling.
88. Mme Perronneau, faisant des nœuds.

1765.

PAR M. PERRONNEAU, Académicien.

Portraits *à l'huile.*

N° 59. M. Maujé.
60. Mademoiselle Peronneau.
61. M. Denis, tableau ovale.
62. Une Tête, Portrait, Tableau ovale.

Portraits *au Pastel.*

63. Mademoiselle de Bossy.
64. Mademoiselle Pinchinat, en Diane. Tableau ovale.
65. Madame Miron.

1767.

PAR M. PERRONNEAU, Académicien.

N° 45. Plusieurs Portraits sous le même numéro.

1769.

PAR M. PERRONNEAU, Académicien.

N° 50. Le Portrait de Madame Journu la mère.
Tableau *à l'huile* de 2 pieds 3 pouces, sur 1 pied 10 pouces.
51. Le portrait de M. Darcy.
De même grandeur, *à l'Huile* aussi.

Ouvrages *en Pastel.*

52. Le Portrait de M. le Normand du Coudray.
Tableau d'un pied 10 pouces sur 1 pied 6 pouces.
53. Mademoiselle Gaugy.
Tableau d'un pied 8 pouces sur 1 pied 5 pouces.

1773.

PAR M. PERRONNEAU, Académicien.

N° 62. Le Portrait de M. V. R.
Tableau *en pastel* de 27 pouces sur 22.
63. Le Portrait de M. Duperel.
Tableau *à l'huile* de 27 pouces sur 22.



PORTRAIT DE FEMME
Peinture
(A M. Georges Dormeuil)

64. Le Portrait d'un Vieillard, âgé de 83 ans.
Tableau ovale de 23 pouces sur 19.
65. Autres portraits sous le même numéro.

1777.

Addition.

PAR M. PERRONNEAU, Académicien.

N° 210. Portrait de M. Coquebert de Montbret, Consul général dans le Cercle de Basse-Saxe.
Tableau ovale *peint à l'huile*.

1779.

PAR M. PERRONNEAU, Académicien.

N° 77. Plusieurs Portraits de Femmes *en Pastel*, sous le même numéro.

EXPOSITIONS DIVERSES.

1758.

Salon ouvert à Toulouse.

PERRONNEAU.

N° 24. Portrait sans désignation.
25. M. Dujon, peintre toulousain, ami de l'artiste.
26. M. le marquis de Mirepoix, brigadier des armées du Roi.
27. Mme la marquise de Mirepoix.

1783.

Salon de la Correspondance.

PERRONEAU, Peintre de portraits.

N° 131. Un portrait de femme à M. de St Aubin.

XIXe siècle.

1874.

Société de protection des Alsaciens et Lorrains.

Catalogue supplémentaire des ouvrages de peinture exposés au profit de la colonisation de l'Algérie par les Alsaciens-Lorrains au Palais de la Présidence du Corps législatif, le 22 juin 1874.

PERRONEAU (Jean-Baptiste).

N° 963. Portrait de femme.
Collection de M. Heine.
964. Portrait du comte de Bastard.
Collection de M. Wilson.

Dans la troisième édition corrigée de ce catalogue figure seulement, sous le n° 634, le portrait du comte de Bastard.

1876.

Exposition rétrospective des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'industrie à Orléans.

M. PORCHER.

N° 269. Portrait de Chevotet, architecte du pavillon de Hanovre et du château de Petit-Bourg, pastel de Péronneau, 1751.
270. Portrait de Mme Chevotet, pastel de Péronneau, 1751.

M. PORCHER.

1142. Portrait de femme, pastel de Perronneau, 1772.
1143. Portrait d'homme, pastel de Perronneau, 1772.

1879.

Catalogue descriptif des dessins de maîtres anciens

exposés à l'Ecole des Beaux-Arts.

Mai-Juin 1879.

PERRONEAU (JEAN-BAPTISTE).

541. Portrait de Louis-Claude, comte de Goyon de Vaudurant, sous-gouverneur de Bretagne. Coiffé à l'oiseau royal, en habit de velours noir, jabot de dentelle, gilet de soie à fleurettes, traversé par le cordon rouge.

Pastel sur peau vélin. Ovale. H. 0.710; L. 0.580.

Collection Aussant, de Rennes. (Appartient à M. de Goncourt.)

1881.

Exposition rétrospective de Tours

J.-B. PERRONNEAU.

Portrait de femme en corsage vert. — A M. Mame.

1884.

Exposition des Beaux-Arts à Orléans.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 493. Portrait de Mad. Fuet. — Pastel ovale. — H. 0.58; L. 0.48. — Légué par M. Souque au Musée.

494. L'Aurore (1767). — Pastel. — H. 0.50; L. 0.42. — Donné par M. Gatineau au Musée.

495. Portrait de Robbé de Beauveiset. — Pastel ovale dans un carré. — H. 0.55; L. 0.45. — Donné par M. Gatineau au Musée.

496. Portrait de M. Pierre-Horace Demadières. — Pastel ovale. — H. 0.55; L. 0.45. — Appartenant à M. Albert Porcher.

497. Portrait de Mad. Pierre-Horace Demadières. — Pastel ovale. — H. 0.55; L. 0.45 (1772). — Appartenant à M. Albert Porcher.

498. Portrait d'Aignan-Thomas Desfriches, paysagiste distingué (1751), né à Orléans le 7 mars 1715, mort dans cette ville le 24 décembre 1800. — Pastel. — H. 0.60; L. 0.50. — Appartenant à M. Ratouis.

499. Portrait de Mad. Desfriches, née Marie-Madeleine Buffereau (1751), née à Orléans, le 25 septembre 1716, morte dans cette ville le 5 février 1813. — Pastel. — H. 0.62; L. 0.50. — Appartenant à M. Ratouis.

500. Portrait de Mad. Cadet de Limay, fille de Desfriches, née le 29 avril 1745, décédée le 12 février 1834. — Pastel. — H. 0.51; L. 0.43. — Appartenant à M. Ratouis.

501. Portrait de M. Chevotet (Jean-Michel), architecte du Roi (1751). — Pastel. — H. 0.60; L. 0.52. — Appartenant à M. Delzons.

502. Portrait de Mme Chevotet, née Rémond (Anne-Catherine) en 1751. — Pastel. — H. 0.60; L. 0.50. — Appartenant à M. Delzons.

503. La jeune fille au chat. — Pastel. — Appartenant à M. Huau (Hippolyte), à Orléans.

Exposition de l'Art du XVIIIe siècle.

Décembre 1883 et Janvier 1884.

Galerie Georges Petit.

PERRONEAU.

191. Portrait de jeune fille. — Pastel. — Appartient à M. C. G.



Portrait de femme
Peinture Signée.
Musée Jacquemart André

1885.

Deuxième Exposition des Portraits du Siècle.

Ouverte au profit de l'œuvre de la Société philanthropique

à l'Ecole des Beaux-Arts

le 20 Avril 1885.

PERONNEAU.

N° 216. Inconnu. — Appartient à Mme la princesse Mathilde.
217. Inconnu. — H. 0.38; L. 0.33. — Appartient à Mme Charras.
218. Un bénédictin. — H. 0.55; L. 0.45. — Appartient à M. Marcille.

Société des pastellistes Français.

Exposition rétrospective du 1er au 25 avril 1885

à la Galerie Georges Petit.

PERRONEAU.

N° 69. Portrait de Charles Lenormant Ducoudray, conseiller, procureur du Roy. — Salon de 1769. — A M. Alex. Dumas.
70. Tête d'homme. — A M. Coquelin aîné.
71. Portrait de jeune femme. — A M. Eudoxe Marcille.
72. Portrait de M. de Bastard. — A M. Georges Petit.
73. Portrait de M. X***, gentilhomme de la chambre du roi. — A M. Marmontel.
74 { Portrait de M. Olivier. / Portrait de Mme Olivier. } Salon de 1748. — A. M. C. G.
75. Portrait d'enfant. — Salon de 1747. — A M. C. G.
76. Portrait de M. Pierre-Horace Demadières (1772). — A M. Porcher.
77. Portrait de Mme Pierre-Horace Demadières (1772). — A M. Porcher.
78. Portrait de La Tour. — Appartient au Musée de Saint-Quentin.

1897.

Exposition des Portraits de femmes et d'enfants.

ouverte à l'Ecole des Beaux-Arts le 30 avril 1897.

PERRONEAU (JEAN-BAPTISTE)

161. Femme. — H. 0.54; L. 0.44. — Appartient à Mme H. J. — (Collection Eudoxe Marcille).
162. Madame Dutilleux. — H. 0.68; L. 0.54. — Collection de M. Michel-Lévy.
163. Jeune femme en costume noir et rose tenant un loup. — H. 0.75; L. 0.60. — Collection de M. X.

XXe siècle.

1904.

Exposition de l'Art Français au XVIIIe siècle.

organisée par la Société Française de bienfaisance de Bruxelles.

PERRONNEAU (J.-B.).

N° 56. Portrait de dame. — Pastel. — Collection Paul Sohège, Paris.
96. Portrait du comte de Fontenelles. — Peinture. — Collection Arthur Bloch.

1908.

Exposition de Cent Pastels du XVIIIe siècle.

Organisée par Mme la Marquise de Ganay,

au profit de la Société Française de Secours aux blessés militaires,

du 18 mai au 10 juin 1908. — Galerie Georges Petit.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE)

N° 70. Portrait d'homme. — Ovale. — Signé et daté : 1775. — H. 0.61 ; L. 0.51. — Collection de M. M. Thomas Agnew and Sons.

71. Portrait d'homme. — Signé et daté : 1765. — H. 0.73 ; L. 0.57. Collection de M. le Duc Decazes.

72. Portrait d'homme. — Signé et daté : 1763. — H. 0.65 ; L. 0.52. — Collection de M. le Duc Decazes.

73. Portrait d'un peintre. — Signé à la mine de plomb et daté : 1772. — H. 0.43 ; L. 0.55. — Collection de M. Pierre Decourcelle.

74. Portrait d'artiste. — H. 0.63 ; L. 0.49. — Collection de M. Doistau.

75. Portrait de Jeanne Dorus à l'âge de 32 ans, en 1753, troisième femme de J.-B. Le Moyne. — A figuré au Salon de 1753, n° 122. — H. 0.66 ; L. 0.57. — Collection de M. Georges Dormeuil.

76. Portrait d'homme (1770). — H. 0.90 ; L. 0.75. — Collection de M. Georges Dormeuil.

77. Portrait de femme. — H. 0.75 ; L. 0.65. — Collection de M. Georges Dormeuil.

78. Portrait de M. Van Robai. — H. 0.71 ; L. 0.57. — Collection de M. J. D*** (1).

79. Portrait du Comte de Bastard. — Signé et daté : 1747. — H. 0.67 ; L. 0.56. — Collection de M. J. D***.

80. Portrait de M. Dutilleul. — Signé à droite. — H. 0.72 ; L. 0.60. — Collection de M. J. D***.

81. Portrait de jeune femme tenant un bouquet. — Signé et daté : 1749. H. 0.60 ; L. 0.47. — Collection de M. J. D***.

---

(1) Jacques Doucet.

82. Portrait d'enfant. — Signé et daté : 1741. — H. 0.51 ; L. 0.41. — Collection de M. J. D***.

83. Portrait de la Comtesse Jacquette d'Arche, née de Loupes (1753). — Signé en haut à droite, au crayon. — H. 0.47 ; L. 0.39. — Collection de Mme Réné d'Hubert.

84. Portrait de la comtesse de Corbeau de Saint-Albin. — Signé et daté : 1772. — H. 0.98 ; L. 0.78. — Collection Jubinal de Saint-Albin. — Prêté par Mme Georges Duruy.

85. Portrait du graveur Huquier. — Signé et daté : 1747. — H. 0.62 ; L. 0.52. — Collection de M. André Lazard.

86. Portrait présumé d'un fils de Le Moyne, sculpteur du Roi. — Signé et daté : 1747. — H. 0.40 ; L. 0.32. — Collection de M. Albert Lehmann.

87. Portrait de femme. — H. 0.54 ; L. 0.43. — Collection de M. Henry Michel-Lévy.

88. Portrait de Mme Dutilleul. — H. 0.69 ; L. 0.55. — Collection de M. Léon Michel-Lévy.

89. Portrait de M. de la Fontaine. — Signé et daté : 1750. — H. 0.72 ; L. 0.64. — Collection de M. le Marquis de Saint-Maurice Montcalm.

90. Portrait de Mme de la Fontaine. — Signé et daté : 1750. — H. 0.72 ; L. 0.64. — Collection de M. le Marquis de Saint-Maurice Montcalm.

91. Portrait de Aignan-Thomas Desfriches, dessinateur amateur, né à Orléans en 1715, mort dans la même ville en 1800. — Signé en haut, à gauche et daté : 1751. — H. 0.69 ; L. 0.50. — Collection de M. Ratouis de Limay.

92. Portrait de Mme Jean Cadet de Limay, née Desfriches, née à Orléans en 1745, morte dans la même ville en 1834. — Signé en haut, à droite et daté : 1768. — H. 0.49 ; L. 0.40. — Collection de M. Ratouis de Limay.

93. Portrait d'homme. — Signé et daté. — H. 0.66 1/2 ; L. 0.54. — Collection de M. Sortais.

94. Portrait de jeune femme inconnue. — H. 0.55 ; L. 0.44 — Collection de M. Arthur Veil-Picard.

95. Portrait d'homme en habit rose (M. Boyer, armateur). — H. 0.60 ; L. 0.48. — Collection de M. Arthur Veil-Picard.

96. Portrait d'enfant en costume de hussard bleu (enfant Boyer). — Ovale. — H. 0.53 ; L. 0.43. — Collection de M. Arthur Veil-Picard.



Mlle Metayer
Pastel.
Ryks Museum d'Amsterdam



Julie-Emilie Boy de la Tour
Pastel. Signé.
(A M. Boy de la Tour)

97. Portrait de Mme Desfriches et de l'artiste. — H. 0.71 ; L. 0.58. — Collection de Mme X*** (1).
98. Portrait de M. Olivier. — Signé et daté : 1748. — H. 0.71 ; L. 0.58. — Collection de Mme X***.
99. Portrait de Mme Olivier. — Signé et daté : 1748. — H. 0.71 ; L. 0.58. — Collection de Mme X***.
100. Portrait d'homme à la rose. — Signé et daté : 1751. — H. 0.58 ; L. 0.48. — Collection de Mme X***.
101. Portrait du Comte Louis-Claude Goyon de Vaudurant, sous-gouverneur de Bretagne. — A figuré à l'Exposition de l'Ecole des Beaux-Arts en 1879. (Collection de Goncourt.) — Pastel sur peau vélin. — H. 0.71 ; L. 0.58. — Collection de M. Wilbrod Chabrol.

Non catalogué.

Portrait de femme. — Signé et daté : 1748. — H. 0.51 ; L. 0.41. — Collection de M. Mame.

1909.

Exposition de Cent Portraits de femmes.

des Ecoles anglaise et française du XVIIIe siècle, organisée sous le haut patronage de S. M. la Reine d'Angleterre par la Revue *l'Art et les Artistes*, au profit de la Société de secours aux familles des marins français naufragés, du 23 avril au 1er juillet 1909, dans la salle du Jeu de Paume des Tuileries.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 87. Portrait de la duchesse d'Ayen. — Signé et daté. — H. 1.20 ; L. 1 m. — Collection de M. le comte de Lagarde.
88. Portrait de Mme de Sorquainville. — Signé et daté : 1749. — H. 1 m. ; L. 0.80. — Collection de M. David Weill.
89. Portrait de Lady Coventry. — Signé et daté. — H. 0.95 ; L. 0.80. — Collection de M. Wildenstein.

---

(1) Camille Groult.

1910.

Les Enfants, leurs portraits, leurs jouets (1789-1900).

Exposition rétrospective

organisée par la Société nationale des Beaux-Arts

dans les Palais de Bagatelle.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 216. Les frères Casenove (1780). — Pastel. — Appartient à M. Wildenstein.

1921.

Exposition Het Portret in Nederland (1730-1830),

(Le Portrait en Hollande).

A la Haye.

N° 56. Arent van der Waeyen.

57. Sara Hinlopen, épouse du précédent. — Collection du baron van Lynden van Nederhorst.

58. Jacob van Kretschmar. — Collection du Jonkheer J. A. van Kretschmar van Veen.

ŒUVRES DE J. B. PERRONNEAU

ou attribuées à Perronneau

passées dans les ventes publiques.

1852.

22-24 novembre.

N° 190. Une dame occupée à faire de la tapisserie, présumée Mme Geoffrin, par Perronneau, 1776.

1879.

Février.

Vente Laperlier.

PERRONEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 36. PORTRAIT DE GILLEQUIN, peintre.

De trois quarts, tourné à gauche, perruque poudrée, cravate blanche et jabot, habit gris, le tricorne sous le bras.

H. 0.62; L. 0.52. 3,200 francs.

1881.

27-28 janvier.

Tableaux anciens.

PERRONNEAU (Attribué à).

N° 90. PORTRAIT DU BAILLY DE SUFFREN.

Pastel. — H. 0.59; L. 0.48. 450 francs.

Vente John Wilson.

PERRONNEAU (J.-B.).

N° 20. PORTRAIT DU COMTE DE BASTARD.
Pastel. 5,050 francs

Vente de Beurnonville.

PERRONNEAU (J.-B.).

PORTRAIT DE GILLEQUIN.
Peinture. — H. 0.62; L. 0.52. 2,050 francs.

1883.

Vente Marmontel.

PERRONNEAU (J.-B.).

PORTRAIT D'HOMME.
Pastel. — H. 0.75; L. 0.58. 1,120 francs.

1885.

Mai.

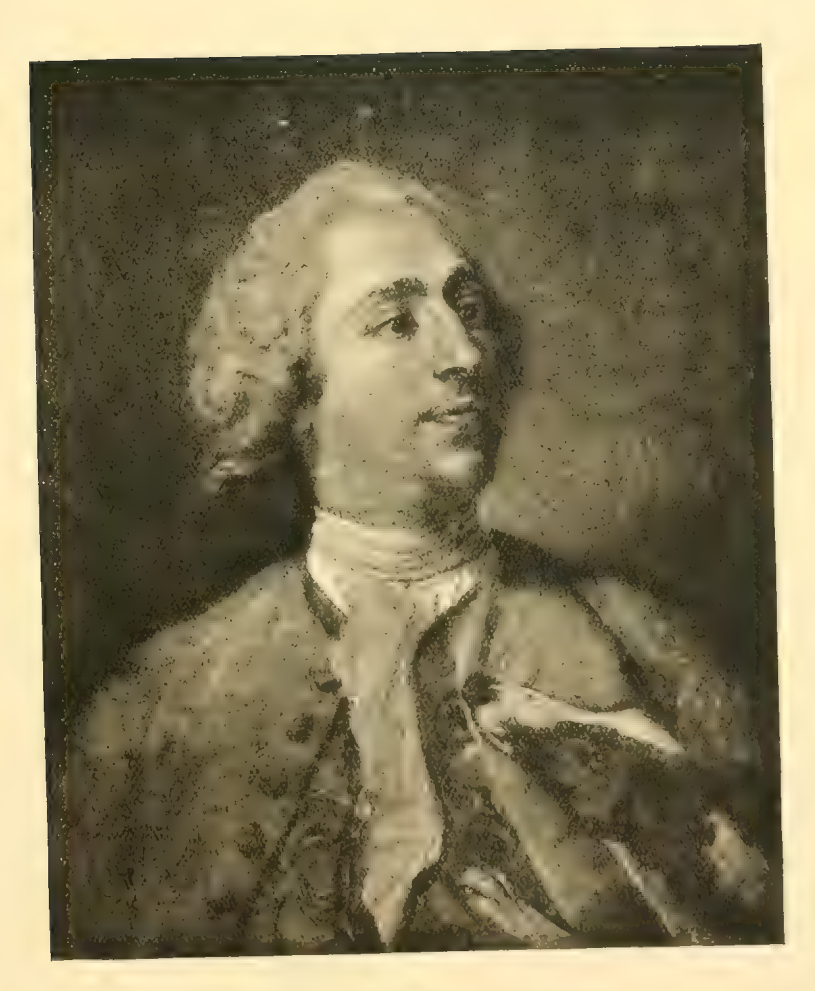
Collections de feu M. le comte de la Béraudière

PERRONEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 141. PORTRAIT DE MARIE LECZINSKA.

Une robe de soie blanche agrémentée de ruches et de rubans bleus, avec tour de cou et bonnet de dentelle, les cheveux frisés et poudrés; de face, en buste. Fond bleuâtre.

Très beau cadre en chêne sculpté et doré du XVIIIe siècle, couvert de



Louis Colas de Brouville Malmusse
Pastel.
(A M. Colas des Francs)

palmettes, de rinceaux et d'entrelacs, très délicats et d'une grande richesse d'ornementation.

Pastel. — H. 0.55; L. 0.45. 5,500 francs.

1890.

Mai.

Collection G. Rothan.

PERRONEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 184. PORTRAIT D'HOMME.

En buste et de trois quarts. Imberbe, les cheveux rejetés en arrière et poudrés, cravate blanche. Habit orangé.

Portrait en esquisse, brossé avec une surprenante facilité.

Toile. H.0.50; L. 0.39.

1891.

27 avril.

Vente X***

PERRONNEAU (J.-B.).

PORTRAIT D'HOMME.

Pastel. 300 francs.

1894.

Vente Baudot.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

PORTRAIT D'UNE JEUNE DAME.

Pastel. — H. 0.52; L. 0.40. 2,350 francs.

1895.

Vente Leguillon.

PERRONNEAU (J.-B.).

Portrait de Gillequin.
Peinture. 3,200 francs.

1897.

15, 16, 17 février.

Collection des Goncourt.

PERRONEAU.
(Attribué à Jean-Baptiste).

N° 232. Louis Claude, comte de Goyon de Vaudurant, sous-gouverneur de Bretagne.

Coiffé à l'oiseau royal, il est en habit de velours noir, jabot de dentelle, gilet de soie à fleurettes traversé par le cordon rouge de commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

Pastel sur peau vélin.

Provient de la collection du docteur Aussant de Rennes, où il était attribué à La Tour. Ce pastel, qui a tous les caractères du faire de Perronneau, n'a pu être exécuté par La Tour qui, déjà un peu fou, ne travaillait plus à l'époque où M. de Goyon était nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

A figuré à l'exposition de l'Ecole des Beaux-Arts, en 1879, sous le n° 541.

L'expert n'ose garantir ce beau pastel comme étant une œuvre de Perroneau. Son exécution lui indiquerait plutôt une œuvre de Ducreux.

H. 0.71 ; L. 0.58. 3,000 francs.

1898.

Collection de feu M. A. Marmontel.

Professeur honoraire au Conservatoire.

PERONNEAU.

N° 44. Portrait d'homme.

Il est vu en buste, la main dans son gilet, et porte un habit gris brodé d'or.

Beau pastel. — Signé en haut et à droite : J. B. Peronneau. 1770.
H. 0.73; L. 0.59. 5,700 francs.

---

30 avril.

Vente de M. le comte C***.

PERRONNEAU (J.-B.).

PORTRAIT DE FEMME.
Pastel. 200 francs.

1899.

Mai.

Collection G. Mühlbacher.

PERRONEAU.

(Attribué à Jean-Baptiste).

N° 230. PORTRAIT D'UN JEUNE GENTILHOMME.
Vu à mi-corps, de face, les cheveux poudrés, une main dans sa poche, l'autre appuyée sur une table, il porte un habit verdâtre sur un gilet de satin blanc à fleurs.
Pastel. — H. 0.59 ; L. 0.49. — Cadre bois sculpté. 2,520 francs.

Décembre.

Collection de La Rochenoire.

PERRONNEAU

(Attribué à Jean-Baptiste).

PORTRAIT D'HOMME EN BUSTE.
Pastel. 715 francs.

1900.

14 juin.

Tableaux anciens, gouaches et dessins de l'Ecole française du XVIIIe siècle.

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 35. Portrait d'un magistrat.

Vu en buste, presque de face vers la droite, l'œil injecté de sang ; il porte une robe noire à rabat, coiffé d'une perruque poudrée ; au fond à gauche un rideau rose relevé.

Toile. — H. 0.80 ; L. 0.63. — Cadre en bois sculpté. 700 francs.

1901.

25 mai.

Tableaux anciens.

Pastels, gouaches, dessins et miniatures.

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 44. Portrait de petite fille.

Elle est représentée de face, les cheveux sur les épaules, retenus par un ruban rose, elle porte un corsage lilas décolleté et ceint d'une écharpe rose.

Très délicate peinture au pastel. — Signé et daté en haut, à droite.

H. 0.45 ; L. 0.37. — Cadre bois sculpté. 8,825 francs.

N° 45. Portrait du Baron P. de L., Officier de la Maison du maréchal de Belle-Isle.

Vu en buste, tourné de trois-quarts vers la gauche, la tête presque de face. Il est vêtu d'un habit bleu galonné d'or, le chapeau sous le bras. Peinture au pastel. — H. 0.63 ; L. 0.57. — (Ces deux pastels sont reproduits en phototypie dans le catalogue). 6,200 francs.



Portrait de femme

Pastel.

(A M. Feral

1903.

4 juin.

Collection de M. le comte A. de G***

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 39. PORTRAIT D'UN MAGISTRAT.

Vu de face, la perruque poudrée, il porte la robe de Conseiller à la Cour du roi.

Très délicate peinture aux tonalités grises. — Signé et daté en haut à droite.

Toile. — H. 0.65; L. 0.54. — Cadre Louis XV en bois sculpté et doré. — (Reproduit en phototypie.) 3,000 francs.

PASTELS.

N° 69. PORTRAIT DE MADAME DU MAS DE LA ROQUE.

Un bouquet de fleurs dans les cheveux, un nœud de soie bleu au cou, vêtue d'un corsage bleu décolleté. 2,600 francs.

Pastel sur vélin. — H. 0.46; L. 0.36. — Cadre en bois sculpté.

N° 70. PORTRAIT DE FEMME DE LA FAMILLE DU JURISCONSULTE RATEAU.

De trois quarts vers la gauche, la chevelure poudrée, costume décolleté, un gros nœud de satin rose sur la poitrine.

Pastel. — H. 0.65; L. 0.54. — Signé et daté en haut à gauche.

Exposition de Bordeaux, 1882. 4,200 francs.

1904.

7, 8, 25 février.

Collection de M. H.-J. M***.

Pastels provenant du château de M***.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 51. PORTRAIT PRÉSUMÉ DE Mme MIRON.

Les cheveux relevés et poudrés, un collier de perles au cou, un mantelet

(1) Cette vente fut remise au dernier moment

de dentelle noire sur son corsage bleu décolleté à devant rose orné d'un nœud de ruban de même couleur, elle est vue jusqu'à la ceinture de trois quarts à gauche.

Œuvre remarquable de l'artiste, d'une grande fraîcheur de conservation.

Pastel de forme ovale. — H. 0.63; L. 0.50. — Signé et daté : 1765.

N° 52. PORTRAIT PRÉSUMÉ DE M. MIRON.

En perruque poudrée à catogan, habit bleu, chemise bordée de dentelle, ouverte sur le cou, il est à mi-corps, de trois quarts à gauche.

Œuvre remarquable de l'artiste, d'une grande fraîcheur de conservation.

Pastel de forme ovale. — H. 0.63; L. 0.50. — Signé et daté : 1772.

(Ces deux portraits sont reproduits en phototypie dans le catalogue illustré de la vente).

Avril.

Vente Mame.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 64. PORTRAIT DE JEUNE FEMME.

Elle est vue jusqu'à la poitrine, robe bleue au corsage décolleté. Ses cheveux poudrés sont coiffés coquettement d'un petit bonnet de dentelle égayé d'un nœud bleu sur le sommet de la tête. Un collier de quatre rangs de perles enveloppe son cou. Les yeux bruns, à la prunelle très noire, ont de la verve sous une paupière sensuelle. Le menton est délicat dans l'ovale du visage un peu alourdi par l'approche de la trentaine. Les lèvres sont aimables, avec une commissure spirituelle. Le nez est expressif avec des narines promptes à l'émotion. Une jeune femme dont Mme du Deffand eût dit : « Les yeux de la chair la comprennent mieux que les yeux de l'esprit. »

Signé à gauche, vers le bas : Perronneau pinx — 1748.

Pastel. — H. 0.51 ; L. 0.41. — Collection Roux. 70,000 francs.

N° 65. FEMME ENDORMIE.

Oh ! la sommeilleuse ravissante ! Quel galant apprêt dans le nonchaloir ! Quelle science délicate dans l'abandon ! Elle est assise, vue jusqu'à la poitrine, la tête reposant sur des coussins, les cheveux tombant en boucles sur la nuque. De son corsage bleu aux dessous de fine batiste, ses épaules émergent sans que nul gonflement vienne gêner un regard scrupuleusement chaste. De sa main gauche relevée, elle touche sa joue plus qu'elle ne s'y

appuie. Les paupières sont closes sur sa bouche, nul rêve ne fait flotter le sourire ou l'alarme. C'est le calme, le calme absolu, rythmé par une respiration douce, qui ne doit pas gêner l'harmonie des lignes. Près de la joue rosée, l'oreille s'arrondit au dessin vivant et chaud, comme une fleur ou comme un papillon. Il y a de la grâce dans cette figure, une fossette presque invisible au menton; au cou d'une blancheur chaude, de petites ombres qui courent de-ci de-là comme des frissons: c'est du repos, mais c'est aussi de la vie adorablement féminine.

Pastel. — H. 0.51 ; L. 0.41. — Collection Roux. 30,000 francs.

---

3 et 4 mai.

Collection Rougier (de Lyon).

PORTRAIT D'HOMME. — Pastel. — Signé et daté 1775.

---

17 au 21 mai.

Collection de S. A. I. Madame la princesse Mathilde.

PERRONNEAU (J.-B.).

N° 42. PORTRAIT DE LAURENT CARS.

En habit gris, perruque poudrée, un foulard de soie marron rayée de bleu, noué sous le menton et pendant sur la poitrine; il est représenté en buste, tourné de trois quarts à droite.

Peinture exquise où le célèbre pastelliste a déployé tout l'esprit et toute la délicatesse de son art.

Toile. — H. 0.50; L. 0.40. — (Reproduit au catalogue.) 12,500 francs.

ECOLE FRANÇAISE DU XVIIIe SIECLE.

N° 48. PORTRAIT D'UN GENTILHOMME.

Il est représenté à mi-corps, de profil à gauche, la tête tournée de trois quarts vers le spectateur, en perruque poudrée à catogan, habit gris orné de boutons d'or sur le parement de la manche et ouvert sur un gilet brodé à fond crème.

Œuvre magistrale, d'une étonnante hardiesse d'exécution, d'une rare délicatesse de couleur. — (Reproduit au catalogue en phototypie.)

Toile de forme ovale. — H. 0.74; L. 0.59. 110,000 francs.

Cette toile a été avec beaucoup de raison attribuée à Perronneau par plusieurs connaisseurs.

26, 27, 28 mai.

Collection de M. Ch. P. de Meurville.

PERRONNEAU (J.-B.).

N° 44. PORTRAIT DU MARQUIS DE CAMYRAN.

Il est vu de face, la tête haute coiffée d'une perruque poudrée à frimas, colleté d'un jabot de fines dentelles; il est vêtu d'un habit bleu à larges broderies et boutons d'or.

Pastel signé et daté en haut à droite. — H. 0.65; L. 0.54.

N° 45. PORTRAIT DE JEUNE FEMME.

Cette femme d'une rare distinction est représentée de face; elle porte une coiffure poudrée, la tête légèrement penchée sur l'épaule gauche, la poitrine décolletée, elle est vêtue d'une chemisette les épaules à demi-couvertes d'une draperie de soie bleue. — Œuvre des plus délicates.

Pastel sur vélin. — H. 0.46; L. 0.38. — Cadre en bois sculpté.

---

11 juin.

Tableaux anciens.

Appartenant à M. le Comte A. de G***.

Deuxième vente.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 20. PORTRAIT D'UN CONSEILLER AU PARLEMENT.

Il est représenté de face jusqu'à mi-corps, le rabat de crêpe noir à liseré blanc tombant sur la robe noire à simarre rouge. Il porte la perruque courte. Ses yeux sont bleus, le teint animé, les lèvres fortes et d'un joli dessin.

Œuvre aux tonalités grises. Signé en haut, vers la droite : Perronneau 1768.

Toile. — H. 0.66; L. 0.54.

1905.

6 février.

Collection du comte Jacques de Bryas.

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 17. Portrait présumé de la marquise d'Anglure.

Vue à mi-corps, presque de face, les yeux fixés sur le spectateur, les cheveux relevés et poudrés, bouclés sur la nuque, la poitrine découverte, elle est entourée d'une draperie bleue relevée sur l'épaule gauche et laissant apercevoir un corsage de mousseline.

Très gracieux pastel. — Signé en toutes lettres. — (Reproduit au catalogue.) — Cadre en bois sculpté. — H. 0.58; L. 0.48. 39,000 francs.

13—15 avril.

Tableaux anciens appartenant à divers.

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 299. Portrait de Mlle Huquier.

Représentée en buste, le visage souriant, tournée de trois quarts à gauche, tenant dans ses mains un petit chat dont elle tire l'oreille.

Les cheveux blonds bouclés sur les tempes et ornés de plumes blanches et bleues, elle porte un corsage de soie bleue décolleté et un ruban de même couleur noué autour du cou sur une fraise de tulle.

Cette œuvre, exquise de grâce et d'esprit, fut dessinée par le maître, à Orléans, pour son ami Huquier. Elle fut conservée dans cette ville et dans cette famille jusqu'à ce jour.

Pastel. — H. 0.45; L. 0.34. 19,000 francs.

N° 300. Portrait de jeune femme.

Vue à mi-corps, de face, les cheveux poudrés et relevés, en corsage blanc décolleté, une écharpe bleue autour de la taille.

Signé en toutes lettres et daté: 1773. — H. 0.72; L. 0.58. 15,500 francs.

N° 301. Portrait d'homme (pendant du précédent).

En habit rose, ouvert sur un jabot de dentelle, tricorne sous le bras, il est vu de face à mi-corps.

Signé en toutes lettres et daté: 1773. — H. 0.72; L. 0.58.

(Ces trois portraits sont reproduits au catalogue). 14,100 francs.

10 et 11 mai.

2e Vente de Mme E. Warneck.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 113. PORTRAIT DE FEMME.

Vue de face jusqu'à la ceinture, les cheveux relevés et poudrés, elle porte autour d'un corsage de tulle décolleté une écharpe de soie gorge de pigeon.

Pastel de forme ovale. 2,600 francs.

---

20 juin.

Deux pastels par J.-B. Perronneau.

N° 1. PORTRAIT DE Mme ***.

Buste de jeune femme aux yeux bruns, sourcils noirs et cheveux relevés et poudrés, le visage de face, la poitrine décolletée. Elle est vêtue d'un corsage de taffetas noir agrémenté de rubans roses plissés, bordé de dentelle. La gorge est parée d'un tour de cou couleur de rose.

Pastel de forme rectangulaire sur papier. — Signé en haut et à droite.

Cadre du temps en bois sculpté doré.— H. 0.53 ; L. 0.44. 11,200 francs.

N° 2. PORTRAIT DE Mme ***.

Buste de femme aux yeux bleus, sourcils châtains, front dégagé, cheveux relevés et poudrés, vue de trois quarts décolletée. Elle est vêtue d'un corsage blanc bordé de dentelle et orné d'un large nœud de ruban. Les épaules sont recouvertes d'une légère écharpe rose.

Pastel de forme ovale sur vélin.

Cadre ancien bois sculpté. — H. 0.63 ; L. 0.53.

(Ces deux pastels sont reproduits dans le catalogue de la vente).

1,100 francs.

4, 5 décembre.

Vente Cronier.

PERRONNEAU.

N° 19. PORTRAIT DE M. DUPÉRIL.

Vu jusqu'à mi-corps, de trois quarts à gauche, il est vêtu d'un habit

rouge éteint, d'un gilet à jabot de dentelle et à boutons de métal. Les cheveux sont poudrés, coiffés à marteaux et noués avec un ruban noir. La physionomie est calme avec une certaine expression de dédain.

Signé en haut, vers la droite: Perronneau 1771.

Cadre en bois sculpté, époque Louis XVI.— Toile.— H. 0.685; L. 0.575.

36,000 francs.

N° 39. Portrait de Marie-Louise-Catherine-Françoise-Colette de Villers, épouse de Jacques-Nicolas Le Boucher de Richemont, peinte en mars 1770, âgée de 42 ans et 7 mois.

Elle est vue jusqu'à mi-corps, de trois quarts à gauche; elle porte un manteau de satin blanc bordé de vison, ouvert sur un corsage de soie bleue décolleté; un rang de perles autour du cou. Une coiffe de dentelle blanche et de batiste ruchée domine ses cheveux poudrés.

La bouche est petite et la commissure des lèvres indique un léger sourire. Les yeux sont grands sous les sourcils bien dessinés. Le nez a de l'espièglerie; le menton d'un dessin délicat est marqué d'un repli où s'inscrit la quarantaine. Le front est dégagé avec une jolie ligne de cheveux sur les tempes.

Signé à gauche, vers le bas: J. B. Perronneau 1770.

Pastel. — H. 0.73; L. 0.59. 10,600 francs.

N° 40. Portrait d'homme.

Il est vu jusqu'à mi-corps, de profil à gauche, la tête tournée de trois quarts. Il est vêtu d'un habit gris, ouvert sur un gilet de soie rose à jabot de dentelle. Il tient sous son bras gauche son tricorne noir. La tête, coiffée de la perruque poudrée à marteaux, a du caractère: la bouche est fine, le menton puissant, les yeux bleus ont de l'expression mordante sous la paupière à demi baissée. La figure se détache sur un fond gris.

Signé à droite en haut: Perronneau.

Pastel. — H. 0.665; L. 0.54. 20,000 francs.

N° 41. Portrait de femme.

Elle est assise, en costume de bal, robe de mousseline de soie azur, au corsage amplement décolleté. Un manteau bleu gris est drapé sur les épaules et semble retenu par une écharpe de gaze blanche. Elle est vue jusqu'à la ceinture, de face; son cou élancé est marqué par un rang de perles. Le visage est d'une délicieuse joliesse; le menton fin, marqué d'une fossette, se dessine dans un ovale régulier; la bouche est petite, sans excès. Le nez a de la volonté; les yeux sont bleus, avec d'intelligentes clartés. Dans les cheveux poudrés se trouve piqué un petit bouquet de myosotis. La figure se détache sur un fond gris bleuté.

Signé à droite, en haut.— Pastel.— H. 0.665; L. 0.535. 28,000 francs.
(Ces trois pastels sont reproduits en héliogravure dans le catalogue).

1906.

16, 17 mai.

Tableaux, Dessins, Sculptures, etc. provenant de la Collection de M. J*** D***.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 77. PORTRAIT D'HOMME.

Il est vu de trois quarts vers la droite, assis sur une chaise cannée, la tête presque de face, vêtu d'un habit marron avec col, jabot et manchettes de mousseline. Physionomie vivante et expressive.

Pastel. — Beau cadre ancien Régence en bois sculpté doré. — H. 0.65; L. 0.51.

(Reproduit en phototypie dans le catalogue). 5,400 francs.

N° 78. PORTRAIT DE FEMME.

En buste, la tête tournée vers la gauche. Corsage décolleté, bordé de mousseline, nœud de ruban bleu autour du col.

Cadre ancien Louis XV en bois sculpté doré, agrémenté d'un écusson timbré d'une couronne. — Toile. — H. 0.48; L. 0.40.

1907.

26 avril.

Vente de Tableaux Anciens.

Pastels, etc., appartenant à M. X***.

N° 36. PORTRAIT DE C. FLORET.

Vu à mi-corps de trois quarts à gauche, en habit bleu, jabot de dentelle, perruque avec large nœud de ruban noir pendant sur la nuque.

Signé et daté: 1773. — Pastel. — H. 0.65; L. 0.53.

(Reproduit au catalogue). 4,600 francs.



PORTRAIT DE FEMME
Pastel.
(A M. Féral)

Vente du 16 Avril.

PORTRAIT AU PASTEL D'UN GENTILHOMME.
Signé, 1775. 15,000 francs.

1908.

Vente du 8 Avril.

Tableaux anciens.

N° 23. PORTRAIT DE FEMME.

Elle est représentée complètement de face, vue à mi-corps, ses cheveux frisés et poudrés à frimas, une légère coiffure de fines dentelles, ornée de petits rubans bleus, retenue par des broderies de dentelles mi-serrées sous le cou, la poitrine décolletée, recouverte d'un fichu de gaze blanc; elle est vêtue d'un corsage de soie lilas, à plastron de soie bleue. Sur les seins et à la saignée des bras, des nœuds de soie bleue sont disposés en coques.

Signé et daté: Perronneau 1768, en haut, à droite. Œuvre d'une maîtrise et d'une harmonie de la plus haute distinction dans une harmonie infiniment délicate. — Toile. — H. 0.73; L. 0.60. — Cadre en bois sculpté et doré.
(Reproduit au catalogue). 22,000 francs.

Vente du 11 Avril.

Tableaux anciens.

PERRONNEAU

N° 29. PORTRAIT DE JEUNE FEMME ENDORMIE.
Toile. — H. 0.62; L. 0.52. — Cadre en bois sculpté.

1909.

1er avril.

Collection de M. le comte de L***.

N° 26. PORTRAIT D'HOMME.

Ce jeune seigneur en perruque poudrée, époque de Louis XV, est repré-

senté à mi-corps et de face. Il porte un habit d'hiver, bleu pâle, bordé de fourrure, et entr'ouvert, laissant voir un jabot de dentelle.

Pastel. — Signature effacée dans le haut à droite. — Daté: 1757. Cadre Louis XV, en bois sculpté et doré. — H. 0.66; L. 0.51.

9, 10, 11 juin.

Collections de M. Félix Doistau.

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 93. Portrait de Charles Le Normant du Coudray.

Sur un fond de tenture verdâtre, la tête se dégage de trois quarts à droite légèrement. Autour du cou, un mouchoir de couleur, noué sur un habit bleu. De la main droite, le personnage retient un album sur lequel on lit: *Recueil d'estampes*.

Signé et daté en haut, à droite: 1766. — Pastel. — H. 0.63; L. 0.49.

Cadre ancien Louis XVI en bois sculpté doré. — Vente Alexandre Dumas. — Exposition des Cent Pastels (1908), n° 74, sous ce titre: Portrait d'artiste.

Nota. — Nous avons conservé ici, pour le nom du personnage représenté, celui indiqué par une ancienne note manuscrite se trouvant au revers du pastel. Dans le recueil des *Cent Pastels*, M. Roger-Milés croit y reconnaître le dessinateur Hubert Gravelot.

18,500 francs.

---

15 décembre.

Collection du Dr Azam, de Bordeaux.

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 75 Jeune fille en buste.

Les cheveux blonds bouclés, légèrement poudrés et relevés sur le front; la main droite drapant un fichu de gaze autour de son corsage bleu, décolleté, elle tourne la tête de trois quarts vers la gauche.

Pastel. — Signé et daté. — H. 0.43; L. 0.32.

(Reproduit au catalogue). 4,800 francs.

1911.

29 et 30 mai.

Collection Pierre Decourcelle.

N° 137. Portrait présumé de Charles-Nicolas Cochin.

Il est représenté de trois quarts à droite, vêtu d'une large blouse d'atelier mauve, le col dégagé de la chemise blanche garnie de dentelle. Il tient de la main gauche un crayon à dessin et replie le doigt sur le bord d'un carton. Ses cheveux poudrés, relevés sur les tempes, sont noués par derrière avec un ruban noir.

Pastel. — Signé et daté : 1772. — (Reproduit au catalogue). — Cadre ancien en bois sculpté.

(Suit une longue note dans laquelle l'auteur du catalogue base son identification sur les relations de Cochin avec Desfriches et Descamps).

1912.

5—8 juin.

Collection Jacques Doucet.

PERRONNEAU (J.-B.).

N° 85. Portrait d'enfant.

Vu à mi-corps, très légèrement à gauche, les yeux bleus regardant en face, il est vêtu d'une robe à taille, décolletée et à manches courtes, de brocart blanc à broderies jaunes, bleues, roses et rouges, bordée de dentelles au corsage et aux manches. Dans la main gauche, il tient un jouet couvert en rouge. Le bras droit pend le long du corps. Fond gris bleu, ombré à droite dans la partie inférieure.

Signé en haut, à gauche : Perronneau pinx., 1744. — Pastel. — H. 0.51 ; L. 0.41.

Cadre ancien, d'époque Louis XVI, en bois sculpté et doré, avec nœud de ruban, formant fronton, guirlandes et chutes de fleurs et de rubans.

77,000 francs à M. Hœntschel.

N° 86. Le comte de Bastard.

En buste, la tête levée, de trois quarts et regardant à gauche, il porte la haute perruque dite « de procureur », à larges boucles tombant sur les épaules. Il est vêtu d'un habit de velours gris noirâtre, sur un gilet gris

foncé qui s'ouvre sur un jabot de dentelles. Le cou est serré dans une cravate de linon blanc. Sous le bras gauche, on aperçoit une pointe du tricorne noir.

Signé, au-dessus de l'épaule gauche: Perronneau pinx, nobre 1747. — Pastel. — H. 0.67; L. 0.56.

Collection John W. Wilson (1881, n° 20).

116,100 francs à M. Guiraud.

N° 87. Portrait de jeune femme tenant un bouquet.

Assise et vue à mi-corps, un peu penchée vers la gauche, elle tourne vers la droite sa tête coiffée de cheveux bruns, légèrement poudrés, et regarde en face. Le cou est orné d'un rang de perles. La robe décolletée, d'un gris bleu, et les manches courtes sont bordées de fine batiste blanche plissée. Le corsage et les rubans sont bleus. De la main gauche, qu'elle ramène vers la poitrine, la jeune femme tient un petit bouquet de « barbeaux » ou bleuets. La main droite est posée à plat sur une table. Un bracelet de trois rangs de perles serre le poignet gauche. Fond gris clair, avec, à gauche, une draperie rouge.

Signé à gauche, au-dessus du bras droit: Perronneau, 1749. — Pastel. — H. 0.60; L. 0.47. — Salon de 1750 (n° 134.)

Cadre ancien, d'époque Louis XV, en bois sculpté et doré, de forme mouvementée, à coquilles, torsades et guirlandes de fleurs.

75,000 francs à Mme Vermaut-Vernon.

N° 88. Jacques-Charles Dutillieu.

En buste, il est aperçu dans un ovale formant lucarne. Portant la petite perruque poudrée, nouée par un ruban noir, il est vêtu d'un habit de velours rouge-orangé, sur un gilet de même couleur. A la cravate de linon blanc, serrant le cou, s'attache un jabot de dentelles. Sous le bras gauche on aperçoit la pointe du tricorne. Fond gris bleu.

Signé près de l'épaule gauche: Perronneau.— Pastel.— H. 0.72; L. 0.60.

Ancienne collection Willemoy.

Cadre ancien, d'époque Louis XV, en bois sculpté et doré, à baguettes, avec coquilles et ornements dans les coins. 28,100 francs.

N° 89. Abraham van Robais.

En buste et vu de face, la longue perruque poudrée tombant sur les épaules, il est vêtu d'un habit de velours rouge. A la cravate de linon blanc est attaché un jabot de dentelles. Sous le bras gauche, on aperçoit la pointe du tricorne. Fond gris jaunâtre.

Signé en haut, à droite: Perronneau. — Pastel. — H. 0.73; L. 0.59.

Cadre ancien, d'époque Régence, en bois sculpté et doré, à coquilles et ornements dans les coins. 87,000 francs au Musée du Louvre.

N° 90. PORTRAIT DE FEMME.

En buste, la tête de trois quarts à gauche, elle regarde en face avec une expression souriante. Sur les cheveux bruns, légèrement poudrés, où sont piquées quelques fleurettes, est posé un fichu bleu dont une pointe retombe sur l'épaule droite. Au côté droit du corsage décolleté, de gaze transparente, s'attache une draperie bleue dont on voit flotter l'extrémité derrière l'épaule gauche. — Pastel. — H. 0.61 ; L. 0.49.

Cadre ancien, d'époque Louis XV, en bois sculpté et doré, avec fronton ornementé. 10,500 francs.

N° 172. PORTRAIT PRÉSUMÉ DE Mme BLONDEL D'AZINCOURT.

Vue à mi-corps, de trois quarts à droite et regardant en face, la tête, aux cheveux poudrés, recouverte d'une coiffe de dentelles à rubans bleus, un rang de perles autour du cou, elle est vêtue d'un manteau à capuchon de couleur bleu ciel, à pois, bordé de fourrure, retenu par un ruban de même couleur, noué au cou. Le corsage bleu décolleté est recouvert d'un fichu transparent à rayures blanches. La main droite, gantée de blanc, est engagée dans un manchon de fourrure.

Signé en haut, à droite : Perronneau, 1766. — Toile. — H. 0.78 ; L. 0.62.

Pendant du numéro suivant. — Cadre ancien, d'époque Louis XV, en bois sculpté et doré, à coquilles, torsades et fleurettes.

83,000 francs à M. Sarrazin.

N° 173. PORTRAIT PRÉSUMÉ DE BLONDEL D'AZINCOURT.

Vu à mi-corps, de trois quarts à gauche, il regarde en face. Il porte la petite perruque poudrée, nouée d'un ruban noir. Une cravate de lingerie blanche serrant le cou, il est vêtu d'un habit de velours noir sur un gilet rouge, qui s'ouvre sur un jabot de dentelles. Tenant son tricorne sous le bras gauche, il a la main droite engagée dans l'ouverture du gilet. Au côté gauche de l'habit, l'insigne de la décoration du Saint-Esprit est suspendu à un ruban rouge.

Toile. — H. 0.78 ; L. 0.62. — Pendant du numéro précédent.

Cadre ancien, d'époque Louis XV, en bois sculpté et doré à coquilles, torsades et fleurettes. 42,500 francs à M. Graat

(Tous ces portraits sont reproduits au catalogue).

1913.

5—6 mai.

Collections Eugène Kraemer.

Deuxième vente.

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 7. Raguenet de Saint-Albin, échevin de la ville d'Orléans.

A mi-corps, de trois quarts à gauche, le visage presque de face, les yeux fixés sur le spectateur, il porte un habit de velours vieux rose, ouvert sur un jabot de dentelles, le tricorne noir sous le bras gauche, la perruque poudrée à catogan, un ruban noir autour du cou.

Pastel. — Signé et daté: 1765. — H. 0.61; L. 0.50.

Cadre en bois sculpté. — (Reproduit au catalogue.) 23,000 francs.

N° 8. Portrait de Mme d'Eprémesnil.

En buste, presque de face, les cheveux relevés et bouclés, les yeux bruns, elle porte, sur son corsage blanc décolleté, une écharpe bleue, retenue sur l'épaule par une agrafe à cabochon, un collier de perles autour du cou.

Pastel. — H. 0.60; L. 0.50.

Cadre en bois sculpté. — (Reproduit au catalogue.)

2—5 juin.

Troisième vente.

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 125. Portrait d'homme.

En habit noir, jabot et cravate de mousseline, perruque poudrée, la tête relevée vers la droite.

Pastel. — Signé à droite et daté: 1747. — H. 0.56; L. 0.45.

Cadre en bois sculpté.

1918.

26—27 mars.

Collection Edgar Degas.

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 4. Buste de femme.

Signé dans le haut, à droite, et daté: 1771. — Toile. — H. 0.66; L. 0.54.

30,500 francs.

3 mai.

Collection du vicomte de Curel.

N° 56. Portrait de M. Pommeret.

Il est représenté de trois quarts à gauche, jusqu'à la poitrine, et vêtu d'un habit bleu pâle avec une cravate blanche à barbe de dentelle. Ses cheveux poudrés sont noués d'un ruban noir. La figure se détache sur un fond neutre.

Pastel de forme ovale. — Signé à droite, en haut: Perronneau. — H. 0.55; L. 0.44.

Cadre en bois sculpté et doré. 14,600 francs.

N° 57. Portrait de Mme Pommeret.

Elle est jeune encore, avec des yeux ingénus et bleus, et le visage égayé d'un rose aimable. Elle est vêtue de blanc, avec un corsage décolleté, orné de rubans roses. Un étroit ruban de même couleur lui tient lieu de collier, et une rose est piquée dans ses cheveux poudrés qui ne demanderaient qu'à rester blonds. La figure se détache sur un fond gris bleu.

Pastel de forme ovale. — Signé à droite, en haut: Perronneau. — H. 0. 55; L. 0.45.

Cadre en bois sculpté et doré.

(Ces deux pastels sont reproduits au catalogue). 12,000 francs.

17—18 décembre.

Succession de M. Georges Boin.

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 25. Portrait de femme.

Vue de face en corsage rose décolleté orné d'un gros nœud de ruban. Elle est parée d'un collier de perles et porte une écharpe sur ses épaules.

Pastel à vue ovale. — Signé et daté: 1767. — H. 0.57; L. 0.48.

Sur une étiquette collée au revers, on lit: Marguerite..., épouse de Pierre Boyer-Fonfrède, peint en 1767.

Cadre ancien en bois sculpté doré. 11,500 francs.

1919.

31 mars—2 avril.

Succession Georges Hoentschel.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 18. PORTRAIT D'ENFANT.

Vu à mi-corps, très légèrement à gauche, les yeux bleus regardant en face, il est vêtu d'une robe à taille, décolletée et à manches courtes, de brocart blanc à broderies jaunes, bleues, roses et rouges, bordée de dentelles au corsage et aux manches. Dans la main gauche, il tient un jouet couvert en rouge. Le bras droit pend le long du corps. Fond gris bleu, ombré à droite, dans la partie inférieure.

Pastel. — Signé en haut, à gauche : Perronneau, pinx. 1744. — H. 0.51 ; L. 0.41. — (Reproduit au Catalogue.)

Cadre ancien, d'époque Louis XVI, en bois sculpté et doré, avec nœud de ruban, formant fronton, guirlandes et chutes de fleurs et rubans.

Collection Jacques Doucet. Vente du 5 juin 1912, n° 85, catalogue : Ier vol., p. 89. — Exposition de Cent Pastels, Paris 1908, n° 82 (indiqué par erreur comme daté de 1741). 49,500 francs.

12—13 mai.

Collection H. Michel-Lévy.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 106. PORTRAIT DE VAN ROBAIS.

De face, à mi-corps, en habit de velours rose ouvert sur un jabot de dentelle, le feutre noir sous le bras gauche, une cravate de mousseline autour du cou, il porte une longue perruque bouclée retombant sur les épaules.

Pastel.— H. 0.72 ; L. 0.57.— (Reproduit au catalogue.) 47,000 francs.

N° 107. PORTRAIT DE MARIE-THÉRÈSE DE VILLETTE, femme Laruette.

En buste, de trois quarts tournée vers la gauche, le haut du corps penché en avant, les cheveux poudrés relevés au sommet de la tête, un ruban bleu autour du cou et noué sous le menton, elle porte un corsage de soie jaune décolleté avec nœuds sur la poitrine, et un mantelet noir sur les épaules.

Pastel. — H. 0.55 ; L. 0.45. — (Reproduit au catalogue.) — Cadre en bois sculpté.

Exposition de Cent Pastels, n° 87 du catalogue.

Marie-Thérèse de Villette-Laruette, pensionnaire du Roi, fut reçue en 1760 à la Comédie italienne, où elle créa un certain nombre de rôles dans des œuvres de Grétry, de Monsigny, etc. 16,200 francs.

26—27 mai.

Collection François Flameng.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 33. PORTRAIT DE JEUNE FEMME EN ROBE ROSE.

Les cheveux frisés et poudrés, le visage de face, les yeux bleus, en robe rose décolletée jusqu'à la naissance de la gorge et survoilée d'une écharpe de gaze rayée, une ceinture bleue lui ceignant la taille sous un nœud de ruban de même couleur, elle est représentée à mi-corps, dans un ovale de pierre.

Pastel. — H. 0.57; L. 0.47. — Cf.: *Les Arts*, n° 164, p. 11, où il est reproduit. 16,500 francs.

---

31 mai.

Vente X***.

PERRONNEAU (attribué à JEAN-BAPTISTE).

N° 82. PORTRAIT D'HOMME.

A mi-corps, le visage de trois quarts vers la droite, un ruban gris nouant la perruque poudrée, il porte un habit rouge.

Toile. — H. 0.68; L. 0.53.

16—19 juin.

Collection L. de M***.

PERRONNEAU (d'après JEAN-BAPTISTE).

N° 268. PORTRAIT DE M. Q. DE LATOUR.

Copie ancienne du portrait du maître pastelliste, par son émule, se trouvant au Musée Lécuyer, à Saint-Quentin.

Pastel. — H. 0.55; L. 0.45.

1920.

10—11 mai.

Collection Sigismond Bardac.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 28. PORTRAIT DE FEMME.

Un bonnet de dentelle sur ses cheveux poudrés, le visage souriant et tourné de trois quarts vers la droite, elle porte un corsage bleu décolleté en carré, dont le devant de soie jaune est agrémenté d'un ruban de même nuance et les manches courtes bordées de dentelles. Les mains croisées, elle est représentée presque à mi-corps.

Pastel. — Signé à droite, en haut, et daté : 1744. — H. 0.63 ; L. 0.51.

Cadre en bois sculpté. — (Reproduit au catalogue.) 31,000 francs.

N° 29. PORTRAIT DU MARQUIS DE PUENTE-FUERTE.

Les cheveux poudrés, noués d'un catogan de velours gris, le visage de trois quarts vers la droite, il est représenté à mi-corps. Un jabot de dentelle s'évase sur son habit bleu où brille, agrafé à un ruban de même couleur, un ordre espagnol dans un médaillon enrichi de diamants.

Pastel. — Signé à droite, en haut. — H. 0.65 ; L. 0.55.

Cadre en bois sculpté. — (Reproduit au catalogue.)

Un portrait du marquis de Puente-Fuerte est reproduit dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 466e livraison, du 1er avril 1896, p. 315 (article de M. Maurice Tourneux). Cf. également la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er février 1896, pp. 141-142. 21,000 francs.

N° 30. PORTRAIT D'HOMME.

Les yeux bleus, la chevelure poudrée nouée d'un catogan, le visage de trois quarts vers la droite, il porte un habit rose à col gris. Un léger jabot de dentelle dépasse à l'échancrure du gilet. Il est représenté en buste, une cravate de mousseline autour du cou, le tricorne sous le bras gauche.

Pastel. — Signé à droite, en haut. — H. 0.55 ; L. 0.44. — (Reproduit au catalogue.)

On lit au verso, sur le cartonnage de protection, la mention : Juillet 1756, par Perronneau. 25,500 francs.

8—10 juin.

Collection A. Beurdeley.

Portrait de femme (1).
Pastel. — Signé. — H. 0.59; L. 0.45.
Cadre ancien en bois. 37,500 francs.

21—22 juin.

Tableaux anciens et modernes.

Provenant de la collection X*** .

PERRONNEAU (Jean-Baptiste).

N° 25. Portrait présumé de M. Miron.

La chevelure poudrée et nouée d'un catogan, il est représenté en buste, le visage de trois quarts vers la gauche; son habit de velours bleu, à revers bleus, s'entr'ouvre sur une chemise de fine dentelle.

Pastel de forme ovale. — Signé et daté à droite, en haut : Perronneau, 1772.
H. 0.60; L. 0.51.
Collection du comte Joachim Lepic.

35,000 francs avec le suivant.

N° 26. Portrait présumé de Mme Miron.

Les yeux bruns, les cheveux relevés et poudrés, un collier de perles au cou, elle est représentée le visage de trois quarts vers la gauche. Une mantille de tulle noir garnie de Chantilly couvre ses épaules et son corsage de soie rose décolleté est orné d'un nœud de ruban.

Pastel de forme ovale.— Signé et daté à droite, en haut : Perronneau 1763.
H. 0.62; L. 0.48.

Un portrait au pastel de Mme Miron par J.-B. Perronneau a figuré au Salon de 1765, sous le n° 65.

Collection du comte Joachim Lepic.

N° 27. Portrait de femme.

Les cheveux poudrés et bouclés, un collier de perles autour du cou, elle porte un bouquet de bleuets à l'échancrure de son corsage.

---

(1) Portrait de la marquise d'Entrevaux de Ribeyrolles.

Pastel. — Signé à droite, en haut. (La signature est en partie effacée.) H. 0.52; L. 0.44.

(Ces trois pastels sont reproduits au catalogue). 20,000 francs.

N° 28. PORTRAIT DE FEMME.

Un bonnet de dentelle sur ses cheveux relevés et poudrés, un collier de perles autour du cou, une écharpe bleue sur les épaules, elle est représentée en buste, le bras gauche accoudé sur un coussin de velours.

Pastel. — Signé à droite, en haut, et daté: 1766. — H. 0.65; L. 0.53.

Cadre en bois sculpté. 8,500 francs.

N° 29. PORTRAIT DE FEMME.

Un ruban noir autour du cou, les cheveux relevés et poudrés, les yeux bruns, le visage de face, elle porte un corsage bleu et une écharpe brune recouvre ses épaules.

Pastel. — Signé à droite, en haut. (La signature est à demi effacée.) H. 0.58; L. 0.46. 9,000 francs.

N° 30. PORTRAIT DE JEUNE FEMME.

Les yeux bleus, le visage presque de face, un bonnet ruché posé sur ses cheveux bouclés, elle est représentée en buste et porte un corsage lilas légèrement décolleté et bordé de dentelle.

Pastel de forme ovale. — Signé à droite, en haut, et daté: 1780. H. 0.55; L. 0.42. 5,000 francs.

N° 31. PORTRAIT DE FEMME.

De face, vue presque à mi-corps, un collier de perles autour du cou, la main gauche contre la joue.

Pastel. — Signé à droite, en haut et daté: 1770. (La signature est en partie effacée.) — H. 0.72; L. 0.58.

Cadre en bois sculpté. 2,400 francs.

N° 32. PORTRAIT DE FEMME EN DIANE.

La tête inclinée vers la gauche, un carquois à l'épaule, elle présente une flèche de la main droite.

Pastel. — Signé à droite, en haut et daté: 1760. — H. 0.53; L. 0.45. 900 francs.

N° 33. PORTRAIT DE JEUNE FEMME.

En corsage bleu, coiffée d'une fanchon de gaze rayée, le visage tourné de trois quarts vers la droite, elle est représentée en buste.

Pastel. — Signé et daté à droite, en haut: J. B. Perronneau, 1770. — H. 0.53; L. 0.45. 15,000 francs.

N° 95. PORTRAIT D'UN MAGISTRAT.

La perruque poudrée et bouclée, le visage de face, il est représenté en buste, dans un ovale de pierre et porte le rabat et la robe rouge.

Signé à droite, en haut, et daté : 1768. — Toile. — H. 0.65 ; L. 0.52.

Cadre en bois sculpté.

(Reproduit au catalogue). 15,100 francs.

6—8 décembre.

Collection de M. Alphonse Kann.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 133. PORTRAIT DE MARIE-LOUISE-CATHERINE-FRANÇOISE-COLETTE DE VILLERS, peint en 1770.

En buste de trois quarts à gauche.

Pastel de forme rectangulaire à vue ovale. — Signé à gauche, vers le bas : H. 0.75 ; L. 0.59. — (Reproduit au catalogue.) — Cadre en bois sculpté. — Vente Cronier, n° 39.

1922.

18—19 mai.

Collection Alfred Sussmann.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 48. PORTRAIT DE M. DUPEREL.

Vu jusqu'à mi-corps, de trois quarts à gauche, il est vêtu d'un habit rouge éteint, d'un gilet à jabot de dentelle et à boutons de métal. Les cheveux sont poudrés, coiffés à marteaux et noués avec un ruban noir. La physionomie est calme avec une certaine expression de dédain.

Peinture à l'huile. — Signée en haut, vers la droite : Perronneau, 1771. H. 0.685 ; L. 0.575.

Collection Ernest Cronier ; vente à Paris, les 4-5 décembre 1906, n° 19 (sous la désignation : M. Dupéril). A figuré à l'Exposition du Salon du Louvre, en 1773, sous le n° 63 : le portrait de M. Duperel. Tableau à l'huile de 27 pouces sur 22. — (Reproduit au catalogue.) 36,000 francs.

1923.

15 mars.

Tableaux et pastels appartenant à divers.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 41. PORTRAIT DU MARQUIS DE CAMIRAN.

Vu en buste et de face, il est vêtu d'un habit de velours bleu clair bordé de larges galons d'or et orné de boutons d'or.

Pastel. — Signé et daté en haut, à droite. — H. 0.65; L. 0.54.

Cadre de l'époque de Louis XV, en bois sculpté et doré.

Collection Ch.-P. de Meurville.

(Reproduit au catalogue). 11,000 francs.

---

4 juin.

Tableaux anciens et modernes.

PERRONNEAU (JEAN-BAPTISTE).

N° 24. PORTRAIT DE VAN ROBAIS.

De face, à mi-corps, en habit de velours rose ouvert sur un jabot de dentelle, le feutre noir sous le bras gauche, une cravate de mousseline autour du cou, il porte une longue perruque bouclée retombant sur les épaules.

Pastel. — H. 0.72; L. 0.57. — (Reproduit au catalogue.) — Collection H. Michel-Lévy, vente à Paris, les 12 et 13 mai 1919, n° 106 du catalogue.
17,000 francs.

CATALOGUE CHRONOLOGIQUE
DE L'ŒUVRE DE J. B. PERRONNEAU (1)

1740.

Mlle CATHERINE-THÉRÈSE DESFRICHES. — *Dessin au crayon rouge.* (P. 9.)

1743.

PETITE FILLE TENANT UN CHAT. — *Pastel.* Signé en haut, à droite: Perronneau, Aoust 1743. — GALERIE NATIONALE DE LONDRES, n° 3588. (P. 10, Pl. 2.)

1744.

Mme DESFRICHES MÈRE. — *Pastel.* H. 0.54; L. 0.43. Signé en haut, à droite: Perronneau, 1744. — A Mme RATOUIS DE LIMAY. — Coiffée d'un bonnet blanc de dentelle en point de France, elle porte une mantille de taffetas noir à fleurettes brochées, nouée en fichu sur la poitrine. (P. 11.)

PORTRAIT D'ENFANT. — *Pastel.* H. 0.51; L. 0.41. Signé en haut, à droite: Perronneau pinx. 1744. — A M. GEORGES DORMEUIL. — Les cheveux blonds, habillé d'une robe fourreau en tissu de brocart à fond crème, bigarré de fleurs jaunes, bleues et roses. De la main gauche, il tient un livre ou une crécelle. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 82. — Vente J. Doucet, 1912, n° 35 (77,000 francs). — Vente Hœntschel, 1919, n° 18 (49,500 francs). (P. 11.)

PORTRAIT DE FEMME. — *Pastel.* H. 0.63; L. 0.51. Signé en haut et daté: 1744. — Vente Bardac, 1920, n° 28 (31,000 francs). (P. 204.)

---

(1) Nous avons cru inutile de reproduire à nouveau dans ce catalogue les descriptions des œuvres de Perronneau déjà données dans le texte de l'ouvrage; pour chacune de ces œuvres, nous nous contentons d'indiquer la page du texte où elle a été décrite. Pour les œuvres reproduites, l'abréviation Pl. désigne le numéro de la planche.

1745.

PORTRAIT DU NÈGRE BLANC MAPONDÉ. — *Pastel.* H. 0.772; L. 0.565. — *Château de Drottningholm* (Suède). (P. 12, Pl. 3.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel,* carré en hauteur. Signé en bas, à droite: Perronneau, 1745. — Ancienne collection de M. Camille Groult. (P. 12.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel.* Signé en haut, à droite et daté: 1744. — Vente S. Bardac, 1920, n° 28 (31,000 francs). (P. 204.)

1746.

CHARLES DE BASCHI, MARQUIS D'AUBAIS. — *Pastel.* — Salon de 1746, n° 146. — Gravé par Daullé. — 1re Vente Laperlier, 1867. — Anciennes collections du marquis de Beurnonville et du peintre Emile Lévy. (Pp. 14 et 161.)

HUBERT DROUAIS. — *Pastel.* — Salon de 1746, n° 147.

LE PETIT DESNOYEL TENANT UNE POULE HUPPÉE. — *Pastel.* — Salon de 1746, n° 149. (P. 14.)

PORTRAIT DE JEUNE FEMME. — *Pastel* ovale. H. 0.54; L. 0.45. Signé à droite, près de l'épaule: Perronneau pinx., 1746. — *Au vicomte Fernand de Bonneval.* (P. 17, Pl. 4.)

GILLEQUIN. — *Peinture.* H. 0.62; L. 0.53. — *A M. Léon Michel-Lévy.* — Vu à mi-corps, la perruque poudrée, en habit gris, tenant son tricorne sous le bras gauche. — Salon de 1746, n° 148. — Ventes Laperlier, 1879, de Beurnonville, 1881, Leguillon, 1895. (P. 16.)

JEUNE ÉCOLIER, FRÈRE DE L'AUTEUR, TENANT UN LIVRE. — *Peinture.* — Salon de 1746, n° 150. — Peut-être le portrait d'enfant, attribué à Perronneau, qui se trouve au Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. (P. 14.)

1747.

LE COMTE DE BASTARD. — *Pastel.* H. 0.67; L. 0.56. Signé dans le fond, à gauche: Perronneau pinx., no.bre 1747. — *A M. David Weill.* — En buste, les yeux bleus, la bouche entr'ouverte, portant un habit de velours taupe, le gilet entr'ouvert sur un jabot de guipure, tenant son tricorne sous le bras gauche. — Exposition pour les Alsaciens-Lorrains, 1874, n° 964. — Vente Wilson, 1881, n° 20. — Exposition rétrospective

des Pastellistes français, 1885, n° 72. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 79. — Vente J. Doucet, 1912, n° 86 (116,100 francs). (Pp. 21 et 197, Pl. 6.)

GABRIEL HUQUIER. — *Pastel.* H. 0.62; L. 0.52. Signé au milieu, à gauche: Perroneau en 1747, Février. — *A M. André Lazard.* — Vu de trois quarts, la perruque « moutonne » poudrée, les yeux gris-bleu, portant un habit et un gilet de nuance tourterelle, tenant sous le bras gauche son tricorne noir à reflets bleus. — Salon de 1747, n° 127. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 85. (P. 19, Pl. 5.)

LE FILS DE M. HUQUIER TENANT UN LAPIN. — Salon de 1747, n° 129*bis*.

PORTRAIT D'ENFANT (probablement le jeune Lemoyne, fils aîné du sculpteur, âgé de 5 ans). — *Pastel.* H. 0.43; L. 0.35. Signé dans le bas à droite: Perroneau. — Les yeux bleus, les cheveux frisants, un peu ébouriffés, la bouche entr'ouverte, la tête un peu penchée vers la gauche, il est vêtu d'un habit bleu violacé à gros boutons et d'un gilet bleu montant. Au dos du pastel, on lit, en écriture du temps: « Ce pastel a été fixé par Loriot. » — Salon du Louvre, 1747, n° 125? — Exposition rétrospective des Pastellistes français, 1885, n° 75. — Ancienne collection de M. Camille Groult. (P. 18.)

PORTRAIT D'ENFANT. — *Pastel.* H. 0.40; L. 0.32. Signé en bas, à droite: Perronneau pinx. 1747. — Les cheveux châtains et ébouriffés, les yeux bruns, vêtu d'une veste en velours vert pâle avec un gilet semé de fleurettes roses. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 86 (portrait présumé d'un fils du sculpteur Lemoyne). — Ancienne collection de M. Albert Lehmann. (P. 19.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel.* H. 0.56; L. 0.45. Signé à droite et daté: 1747. — 3e Vente Kræmer, 1913, n° 125. (P. 200.)

C. FRIEDRICH KREGEL VON STERNBACH. — *Peinture.* H. 0.58; L. 0.488. Signée: Perronneau pinx., Paris 17.7. — *Bibliothèque de l'Université de Leipzig.* (P. 22.)

CHARLES LE NORMANT DU COUDRAY. — *Peinture.* H. 0.645; L. 0.53. — *A M. B. Fossard.* (P. 21.)

MADAME DE VILLENEUVE, d'Orléans, tenant les mains dans son manchon. — *Peinture.* — Salon de 1747, n° 128. (P. 19.)

PORTRAIT DE FEMME. — *Peinture.* H. 0.60; L. 0.49. Signée au milieu, à gauche: Perronneau pinx. 1747. — *A M. Hulin de Loo.* — Dans ses cheveux bruns non poudrés, un bijou retenant une grosse perle est

attaché à un nœud bleu. Cette femme au visage épanoui, au teint coloré, aux sourcils très marqués, est encore jeune. Une rose blanche est fixée à son corsage décolleté, de nuance brun-orangé, bordé de bleu.

1748.

LE PRINCE D'ARDORE, MARQUIS DE SAINT-GEORGES. — *Pastel*. Signé et daté: 1748. (P. 27.)

LA PRINCESSE D'ARDORE, née Henriette Carracciolo de Santo-Buono, femme du prince d'Ardore. — *Pastel*. 1748? (P. 27.)

M. OLIVIER. — *Pastel*. H. 0.71; L. 0.58. Signé au milieu, à gauche: Peroneau pin. 1748. — Vu à mi-corps, portant une perruque de procureur, vêtu d'un habit de velours prune et d'un gilet de satin blanc brodé et rebrodé de passementeries d'or. La main droite, sortant d'une manchette de dentelle, est posée, l'index replié, sur une petite table. — Salon de 1748, n° 96. — Exposition de l'Union des Arts de Marseille, 1863. — Exposition rétrospective des Pastellistes français, 1885, n° 74. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 98. — Ancienne collection de M. Camille Groult. (P. 22.)

Mme OLIVIER. — *Pastel*. H. 0.71; L. 0.57. Signé au milieu, à droite: Perronneau pinx. 1748. — Elle est représentée assise, la tête tournée de trois quarts, coiffée d'une cornette de dentelle blanche, les cheveux poudrés et frisés en « tapé ». Elle porte au cou un collier de perles de trois rangs. Le corsage décolleté en carré s'ouvre sur un « corps » garni et barré d'« échelons » de dentelles. Sa robe de « pékin » est brochée de pétales de fleurs rouges et de feuilles vertes. Son bras droit est replié, accoudé sur une petite table de marqueterie; la main s'appuie délicatement sur le cou près de l'oreille. — Salon de 1748, n° 97. — Exposition de l'Union des Arts de Marseille, 1863. — Exposition rétrospective des Pastellistes français, 1885, n° 74. — Exposition de Cent Pastels, 1909, n° 99. — Ancienne collection de M. Camille Groult. (P. 22.)

PORTRAIT DE FEMME. — *Pastel*. H. 0.51; L. 0.41. Signé au milieu, à gauche: Perroneau pinx. 1748. — *A M. Armand Mame*. — Son visage épanoui s'encadre dans la fine dentelle d'une cornette à barbes pendantes ondulant sur les épaules. Elle porte un collier de quatre rangs de perles; son corsage décolleté en carré est en soie vert pâle ou vert céladon, broché de fleurettes bleues. — Peut-être le portrait du Salon de 1750 catalogué: « Madame *** en robe verte ». — Vente Mame, avril 1904, n° 64. — Exposition de Cent Pastels (non catalogué). (Pp. 29 et 188, Pl. 10.)

PORTRAIT DE FEMME ÂGÉE. — *Pastel.* H. 0.55; L. 0. 43. Signé en bas, à gauche: Perronneau pinx. 1748. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Probablement le n° 100 du Salon de 1748: « Madame de *** en habit couleur de rose ». (P. 25.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel.* H. 0.67; L. 0.51. Signé et daté: Peroneau, 1748. — *A M. Aicard.* (P. 26, Pl. 8.)

LA DUCHESSE D'AYEN. — *Peinture.* H. 1.20; L. 1.00. Signée et datée au milieu, à droite: Perronneau, 1748. — *A M. David Weill.* — Exposition de Cent Portraits de femmes, 1909, n° 87 (à M. le comte de Lagarde). (P. 26, Pl. 7.)

PORTRAIT D'UN BÉNÉDICTIN. — *Peinture.* H. 0.55; L. 0.45. Signé et daté en haut, à droite: Perroneau 1748. — *A M. Chévrier.* — Peut-être dom Jourdain, plus connu sous le nom de dom Maur. Cette toile avait été donnée le 9 novembre 1862 à M. Marcille par M. Tardif, curé de Combleux qui l'avait reçue lui-même d'un aubergiste de Sully (Loiret). — 2e Exposition des Portraits du siècle, 1885, n° 218. (P. 28, Pl. 9.)

Mlle AMÉDÉE, de l'Opéra, en domino noir. — Salon de 1748, n° 99. (P. 24.)

LAZARE CHAMBROY. — Gravure de Daullé exposée au Salon de 1750, d'après le tableau de Perronneau ayant figuré au Salon de 1748, n° 95. (Pp. 22 et 161.)

Mlle DE L'ÉPÉE, LA JEUNE, « en habit de couleur de rose ». — Salon de 1748, n° 100. (P. 25.)

LE PAGE, artiste de l'Opéra. — Salon de 1748, n° 98. (P. 24.)

1749.

Mlle HUQUIER TENANT UN PETIT CHAT. — *Pastel.* H. 0.47; L. 0.38. Signé en haut, à droite: Perronneau pinx. Oct.^bre^ 1749. — *Musée du Louvre.* — Sur une coiffure basse à boucles frisées, une plume blanche et une plume bleue sont piquées dans ses cheveux poudrés. Elle porte des boucles d'oreille. Son corsage bleu à ramages blancs est décolleté en ovale. — Salon de 1750, n° 138. — Acheté le 7 avril 1870 par la Direction du Louvre à l'expert Féral, pour la somme de 300 francs. (P. 33.)

Mlle HUQUIER TENANT UN PETIT CHAT. — *Pastel.* — Réplique du précédent. H. 0.45; L. 0.34. — *A. M. M****. — Pastel venant de la

succession de M. Huau, conservateur du Musée de peinture d'Orléans, légataire de Huquier. — Exposition des Beaux-Arts à Orléans, 1884, n° 503. — Passé en 1905 à l'Hôtel des Ventes (19,000 francs). (Pp. 34 et 191.)

DAME DE SORQUAINVILLE. — *Peinture*. H. 1.00; L. 0.80. Signée en haut, à droite: Perronneau 1749. — *A. M. David Weill*. — Exposition de Cent Portraits de femmes, 1909, n° 88. (P. 30, Pl. 11.)

1750.

M. DE LA FONTAINE. — *Pastel*. H. 0.72; L. 0.64. Signé au milieu, à droite : Perroneau, 1750. — Il s'agit de M. de La Fontaine, sellier du Roi, qui signe au contrat de mariage de Perronneau. — Salon de 1751, n° 79. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 89 (au marquis de Saint-Maurice Montcalm). (P. 41.)

Mme DE LA FONTAINE. — *Pastel*. H. 0.72; L. 0.64. Signé en bas, à gauche: Perroneau 1750. — Salon de 1751, n° 79. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 90 (au marquis de Saint-Maurice Montcalm). (P. 41.)

LA TOUR. — *Pastel*. H. 0.56; L. 0.48. Signé et daté en bas, à gauche: Perronneau, 1750. — *Musée de Saint-Quentin*. — Exposition rétrospective des Pastellistes français, 1885, n° 78. (P. 34, Pl. 12.)

LA TOUR. — *Pastel*. — Salon de 1750, n° 128. (P. 36.)

JEUNE FEMME TENANT UN BOUQUET DE BARBEAUX. — *Pastel*. H. 0.58; L. 0.46. — Elle est représentée assise, la main et le bras droits s'appuyant à une table. De la main gauche, elle tient un bouquet de barbeaux ou bleuets. — Peut-être le numéro 134 du Salon de 1750. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 81. — Vente J. Doucet, 1912, n° 87 (75,000 francs). (Pp. 32 et 198.)

Mme THIBOUST. — *Pastel*. — Salon de 1750, n° 132. (P. 32.)

THIBOUST, imprimeur du roi. — *Peinture*. — Salon de 1750, n° 131. (P. 32.)

BEAUMONT, graveur de l'Hôtel de Ville. — Salon de 1750, n° 140. (P. 31.)

KAMM. — Salon de 1750, n° 136. (P. 32.)

1751.

JEAN-MICHEL CHEVOTET. — *Pastel*. H. 0.59; L. 0.50. Signé au milieu, à gauche: Perroneau, 1751. — *Musée d'Orléans*. — Exposition

rétrospective des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'industrie, Orléans, 1876, n° 269. — Exposition des Beaux-Arts d'Orléans, 1884, n° 501. — Légué par M. Delzons au Musée d'Orléans. (Pp. 43 et 45.)

Mme CHEVOTET. — *Pastel.* H. 0.59; L. 0.50. Signé au milieu, à gauche: Perroneau 1751. — *Musée d'Orléans.* — Exposition rétrospective des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'industrie, Orléans, 1876, n° 270. — Exposition des Beaux-Arts d'Orléans, 1884, n° 502. — Légué par M. Delzons au Musée d'Orléans. (Pp. 43 et 45.)

AIGNAN-THOMAS DESFRICHES. — *Pastel.* H. 0.59; L. 0.50. Signé en haut, à gauche: Perroneau, 1751. — *A Mme Ratouis de Limay.* — Salon de 1751, n° 83. — Exposition des Beaux-Arts d'Orléans, 1884, n° 498. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 91. (P. 42, Pl. 13.)

Mme DESFRICHES. — *Pastel.* H. 0.59; L. 0.48 — *A Mme Ratouis de Limay.* — Exposition des Beaux-Arts d'Orléans, 1884, n° 499. (P. 42, Pl. 13.)

LE PRINCE DE SOUBISE. — *Pastel.* (P. 47.)

LE DUC D'AUMONT. — *Peinture.* H. 1.80; L. 0.67. — *Hôtel de Ville de Boulogne-sur-Mer.* (P. 43.)

Mme DU RUISSEAU. — *Peinture.* — Salon de 1751, n° 101.

LE COMTE DE BONNEVAL. — Salon de 1751, n° 76. (P. 40.)

Mlle ROSALINE, DITE RATON, artiste de l'Opéra-Comique. — Salon de 1751, n° 85. (P. 40.)

M. RUELLE, premier échevin de Paris. — Salon de 1751, n° 77. (P. 40.)

Mme RUELLE. — Salon de 1751, n° 78. (P. 40.)

Mlle SILANIE (Mlle LANY, danseuse de l'Opéra). — Salon de 1751, n° 81. (P. 40.)

1753.

LA COMTESSE JACQUETTE D'ARCHES, née de Loupes. — *Pastel.* H. 0.47; L. 0.39. Signé en haut, à droite: Perronneau. — Les cheveux poudrés, elle est vêtue d'un mantelet de taffetas gris foncé avec le devant du corsage bleu. Un ruban bleu, noué sous le menton, entoure le cou. — Prêté à l'Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 83, par Mme René d'Hubert. (P. 53.)

LE PRÉSIDENT BIGNON. — *Pastel.* H. 0.54; L. 0.44. Signé en haut, à gauche: Perroneau, 1753. — Tourné de trois quarts vers la gauche, la perruque poudrée, il porte un tour de cou de linon blanc avec jabot, un habit et un gilet noirs. (P. 53.)

PIERRE BOUGUER. — *Pastel.* H. 0.58; L. 0.44. Signé en bas, à gauche: Perroneau, 1753. — *Musée du Louvre.* — Il est représenté assis dans un fauteuil, portant un tour de cou de linon blanc avec jabot de dentelle, un habit lilas pâle changeant, un gilet de même couleur mais plus pâle. Il tient la main droite passée dans son gilet, son tricorne sous le bras gauche. — Le 10 octobre 1846, M. Grangeret de Lagrange, l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'Arsenal, donne, pour le Musée de Versailles, le portrait peint au pastel par Perronneau, en 1753, de Bouguer, membre de l'Académie des sciences. (Pp. 53 et 164.)

PHILIPPE CAYEUX ET Mme CAYEUX. — *Pastel.* H. 0.71; L. 0.57. — Cayeux est assis au premier plan, le corps penché en avant, la tête tournée à gauche. Il porte un habit marron à gros boutons avec des manchettes de dentelle. Sa main droite qui tient un porte-fusain s'appuie sur la gauche. Derrière lui, à gauche, regardant par-dessus son épaule, se tient Mme Cayeux, sa femme, coiffée d'un petit bonnet blanc que recouvre une bagnolette noire. Elle porte un mantelet de taffetas noir. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Il existe au Musée d'Arras une réplique de ce tableau, peinte à l'huile. (P. 51.)

Mme LEMOYNE, née JEANNE DORUS, troisième femme de J.-B. Lemoyne, âgée de 32 ans. — *Pastel.* H. 0.66; L. 0.57. — *A M. Georges Dormeuil.* — Salon de 1753, n° 125. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 75. (P. 49.)

ADAM L'AINÉ. — *Peinture* (morceau de réception à l'Académie royale). H. 1.28; L. 0.95. — *Musée du Louvre.* — Salon de 1753, n° 124. — Collection de l'Académie royale de peinture et de sculpture. — Ecole nationale des Beaux-Arts. (P. 49, Pl. 14.)

J.-B. OUDRY. — *Peinture* (morceau de réception à l'Académie royale). H. 1.28; L. 0.95. — *Musée du Louvre.* — Salon de 1753, n° 124. — Collection de l'Académie royale de peinture et de sculpture. — Ecole nationale des Beaux-Arts. (P. 50, Pl. 15.)

LA PRINCESSE DE CONDÉ. — Salon de 1753, n° 122. (P. 46.)

MILORD DE HUNTINGTON. — Salon de 1753, n° 123. (Pp. 41 et 48.)

JULIEN LE ROY. — Gravé par Moitte et par F. Hubert. — Salon de 1753, n° 126. (Pp. 48 et 164.)

1754.

HUBERT DROUAIS. — *Pastel*. H. 0.63; L. 0.56. Signé en bas, à gauche: Perroneau, 1754. — *A M. Daniel Hallé*. — Tourné de trois quarts à gauche, la perruque poudrée, vêtu d'un habit de velours noir avec manchettes de dentelle, un jabot de dentelle s'attachant sur un col de satin blanc, il est assis sur un fauteuil au dossier de velours rouge; de la main gauche il tient un portefeuille. Au dos du tableau, on lit: « Peint par Peronot de l'Acad. Royalle de France », et cette autre note: « Ce portrait est celui de M. Drouais, le père de Mme Lutton peint par M. Peronneaux, peintre de l'Académie Royalle de peinture et de sculpture, peint en l'année 1754 ». (Pp. 15 et 58. Pl. 16.)

JACOB DE KRETSCHMAR. — *Pastel*. H. 0.60; L. 0.45. Signé: Perronneau peintre du roy, en 1754, à la Haye. — *A M. van Kretschmar*, à Utrecht. — Exposition « Het Portret in Nederland », La Haye, 1921, n° 58. (P. 58, Pl. 17.)

1755.

LE PRINCE CHARLES DE LORRAINE, en cuirasse. — Salon de 1755, n° 92. (P. 65.)

LA PRINCESSE CHARLOTTE DE LORRAINE, abbesse de Remiremont et de Mons. — Salon de 1755, n° 93. (P. 65.)

Mme VANVILLE TENANT UN BOUQUET DE BARBEAUX. — Salon de 1755, n° 94.

LE DOCTEUR PIERRE POISSONNIER. — Gravé par J.-P. Benoît. (Pp. 66 et 160.)

1756.

M. DE BEAUSÉJOUR. — *Pastel*. Signé en haut, à droite: Juillet 1766, par Perronneau. — *A M. Laliment*.

JEAN COUTURIER DES FLOTTES. — *Pastel*. H. 0.58; L. 0.44. Signé en haut, à gauche: Perronneau. — *Musée du Louvre*. — Il est vu de trois quarts à gauche, les cheveux poudrés, les yeux bruns. Il porte un tour de cou de linon blanc avec jabot de dentelle, un habit bleu avec quelques fleurettes blanches à la boutonnière. — Donné par M. Henri de Fonbrune. (P. 67.)

PORTRAIT DE JEUNE HOMME AUX TROIS ROSES (M. Tassin de

la Renardière). — *Pastel.* H. 0.58; L. 0.47. Signé en haut, à droite: Perronneau 1756. — Ancienne collection de M. Camille Groult. (P. 67.)

PORTRAIT D'HOMME EN HABIT ROSE. — *Pastel.* H. 0.55; L. 0.44. — Vente Sigismond Bardac, 1920, n° 30 (25,500 francs). (P. 204.)

1757.

L'ABBÉ JOURNU. — *Pastel.* Signé en haut, à gauche: Perronneau, 1757. — *A M. Demotte.* (P. 68, Pl. 18.)

Mlle JOURNU? — *Pastel* (1757?). — *A M. Demotte.* (P. 69.)

PORTRAIT DE FEMME DE LA FAMILLE JOURNU. — *Pastel.* Signé en haut, à droite: Perronneau. (1757?) — Ancienne collection Demotte. (P. 68, Pl. 20.)

PORTRAIT D'HOMME DE LA FAMILLE JOURNU. — *Pastel.* Signé en haut, à droite: Perronneau. (1757?) — Ancienne collection Demotte. (P. 68, Pl. 19.)

PORTRAIT D'HOMME DE LA FAMILLE JOURNU. — *Pastel.* Signé en haut: Perronneau. (1757?) — Ancienne collection Demotte. (P. 69, Pl. 21.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel.* H. 0.66; L. 0.51; daté 1757. — Vente du comte de L***, avril 1909, n° 26. (P. 195.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel.* H. 0.55; L. 0.44. Signé en haut, à droite. — Vente S. Bardac, 1920, n° 30 (25,500 francs). (P. 204.)

1758.

DUJON, peintre toulousain. — Salon de Toulouse, 1758, n° 25. (P. 69.)

LE MARQUIS DE MIREPOIX, brigadier des armées du roi. — Salon de Toulouse, 1758, n° 26. (P. 69.)

LA MARQUISE DE MIREPOIX. — Salon de Toulouse, 1758, n° 27. (P. 69.)

1759.

LAURENT CARS. — *Pastel.* H. 0.58; L. 0.49. — *Musée du Louvre.* — Vu de trois quarts vers la gauche, la tête presque de face, la perruque

moutonne poudrée, les narines dilatées, la physionomie spirituelle et enjouée. Il porte un habit gris à gros boutons, fermé du haut sur un tour de cou de linon blanc, laissant bouillonner les ondulations de la dentelle d'un jabot. Entre le pouce et l'index de la main droite, il tient un porte-crayon, les autres doigts maintenant un carton bleu à dessin. Il est assis sur un fauteuil à dossier canné. Il s'agit de Laurent Cars, graveur, né à Lyon en 1699, reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1733, conseiller en 1757, mort en 1771. — Salon de 1759, n° 61. (Pp. 77 et 163. Pl. 22.)

JACQUES-CHARLES DUTILLEU. — *Pastel*. H. 0.72; L. 0.60. Signé en haut, à droite: Perronneau pinx. — *A M. Georges Dormeuil.* — Ancienne collection Willemoy. — Vente J. Doucet, 1909, n° 88 (28,100 francs). (Pp. 70 et 198.)

Mme PEZANT-DUTILLEU — *Pastel*. H. 0.69; L. 0.55. — Exposition des Portraits de femmes et d'enfants, 1897, n° 162. — *A M. Léon Michel-Lévy*. (P. 71.)

ROBBÉ DE BEAUVESET. — *Pastel* ovale dans un carré. H. 0.53; L. 0.44. Signé en haut, à droite: Perronneau. — *Musée d'Orléans.* — Salon de 1759, n° 63. — Exposition des Beaux-Arts à Orléans, 1884, n° 495. — Ce portrait provient de la collection de Desfriches pour lequel Perronneau l'avait fait. En 1760, Desfriches l'estimait 72 livres (la bordure et la glace 36 livres). Il a été donné au Musée d'Orléans par M. Gatineau père, le 28 décembre 1877. (P. 76.)

CHARLES-NICOLAS COCHIN, LE FILS. — Salon de 1759, n° 62. (Pp. 73, 76.)

JOSEPH VERNET. — Salon de 1759, n° 60. (Pp. 76, 77.)

1760.

M. BOYER, armateur. — *Pastel*. H. 0.60; L. 0.48. Signé en haut, à droite: Perronneau (probablement fait en 1760). — *A M. Veil-Picard.* — Les cheveux poudrés, frisés à marteau, il est vêtu d'un habit vieux rose; un jabot de dentelle s'attache sur un tour de cou de linon blanc. Il tient son tricorne sous le bras gauche. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 95. (Pp. 79 et 80.)

PORTRAIT DE JEUNE FEMME (Mme Boyer?). — *Pastel*. H. 0.55; L. 0.44. Signé en haut, à gauche: Perronneau (probablement fait en 1760 à Bordeaux). — *A M. Veil-Picard.* — Les cheveux légèrement poudrés,

elle est vêtue d'un mantelet de taffetas noir, laissant apercevoir sur le devant du « corps » le nœud bleu du « parfait contentement ». — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 94. (P. 80.)

PORTRAIT D'ENFANT en costume de hussard. (Enfant Boyer, probablement fait à Bordeaux en 1760). — *Pastel* ovale. H. 0.53; L. 0.43. — *A M. Veil-Picard.* — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 96. (P. 79.)

FRANÇOIS PINCHINAT. — *Pastel* ovale. H. 0.63. — *A M. le comte de Richebourg.* (P. 78, Pl. 23.)

Mme PINCHINAT, née Avoye Seurrat. — *Pastel* ovale sur vélin (fait probablement en 1760). H. 0.63. — *A M. le comte de Richebourg.* (P. 78, Pl. 23.)

PORTRAIT DE FEMME EN DIANE. — *Pastel.* H. 0.53; L. 0.45. Signé en haut, à droite et daté 1760. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Vente X***, 1920, n° 32 (900 francs). (P. 206.)

1761.

ELISABETH-CHRISTINA VAN DER DUSSEN (1695-1766), veuve de Willem Schepers, bourgmestre de Rotterdam. — *Pastel.* H. 0.66; L. 0.52. Signé et daté (gravé sur le verre) : Perronneau, 1761. — *A M. le docteur N. Beets,* Amsterdam. — Elle est vue en buste, presque de face, coiffée d'un bonnet de dentelle, vêtue d'une mantille doublée de fourrure d'hermine. Au dos, on lit cette inscription : « Madame la douairière Schepers, née van der Dussen par J.-B. Perronneau peintre du Roy de l'Academy Royalle de peinture... » (le reste illisible). (Renseignements communiqués à la dernière heure par M. Staring et dont il n'a pu être fait mention dans le texte de l'ouvrage déjà imprimé.)

1763.

LE BOURGMESTRE HASSELAER. — *Pastel.* — *A M. J.-O. Kronig.* — Salon de 1763, n° 83. (P. 81, Pl. 24.)

ARENT VAN DER WAËYEN. — *Pastel.* Signé et daté : Mars 1763. H. 0.56; L. 0.435. — *Au baron van Lynden van Nederhorst.* — Tourné de droite à gauche, presque de profil. — Exposition « Het Portret in Nederland », La Haye, 1921, n° 56. (P. 82, Pl. 25.)

Mme ARENT VAN DER WAËYEN, née Sara Hinlopen. — *Pastel.* Mars 1763. H. 0.56; L. 0.435. — *Au baron van Lynden van Nederhorst.* — Iconographia Batava door E. W. Moes (tome I) : n° 3523. Sara Hin-

loopen (1689-1767), Echtg. van Arend van der Wayen. Door J.-B. Perroneau, pastel. Bij de Freules Warin op den huize Nederhorst bij Abcouden. — Exposition « Het Portret in Nederland », La Haye, 1921, n° 57. — (P. 82, Pl. 25.)

ANTONI WARIN, échevin. — *Pastel.* Avril 1763. H. 0.56; L. 0.435. — *Au baron van Lynden van Nederhorst.* — Gendre de M. et de Mme Arent van der Waëyen, Warin descendait d'un Français chassé par les dragonnades. — Iconographia Batava door E. W. Moes (tome II) : n° 8859. Anthonie Warin (1712-1764), Schepen van Amsterdam. Door J.-B. Perroneau, pastel. Bij den graaf van Lynden, huize Nederhorst bij Nigtevecht. (P. 83.)

PORTRAIT DE FEMME. (Portrait présumé de Mme Miron). — *Pastel* ovale. H. 0.63; L. 0.47 (pendant du portrait d'homme daté: 1772). Signé en haut, à droite: Perronneau, 1763. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Vente H.-J. M***, février 1904, n° 51. — Vente de tableaux provenant de la collection X***, juin 1920, n° 26. (35,000 francs avec le portrait présumé de M. Miron). (Pp. 86 et 205.)

GÉRARD MEERMAN, conseil et syndic de la République de Rotterdam (1722-1771). — *Peinture* ovale. 1763? — *Museum Meermanno-Westreenianum, à La Haye.* — Vu de trois quarts, regardant de face, les cheveux poudrés, frisés à marteau, noués en catogan, il porte un tour de cou en linon blanc, un jabot de dentelle, un habit et un gilet bordés de skungs. La main droite est passée dans le gilet. (Pp. 81, 160 et 161.)

PORTRAIT PRÉSUMÉ DE Mme ANTONI WARIN. — *Peinture.* 1763 (?). H. 0.58; L. 0.48. — *Au baron van Lynden van Nederhorst.* — Regardant de face, vue de trois quarts, les cheveux poudrés et relevés en toupet retombant sur la nuque en dragonne. Le décolleté s'encadre d'une modestie par-dessus laquelle passe une écharpe bleu-clair, nouée sur l'épaule par un cordonnet à glands. (P. 83.)

GEELVINCK. — Nicolas Geelvinck, plusieurs fois échevin et ensuite bourgmestre. — Salon de 1763, n° 86. (P. 82.)

AGATHA-THEODORA GEELVINCK (portrait présumé), 1763? — H. 0.615; L. 0.49. — *A Mme la baronne de Constant Rebecque.* — Elle est vue en buste, tournée vers la gauche, un rang de perles autour du cou, portant une robe bleue décolletée et un châle de soie de nuance gorge de pigeon changeante. — Fille de Nicolaas Geelvinck, seigneur de Castricum, née en 1739 et morte en 1805, Mlle Geelvinck épousa le baron

D. W. de Lynden de Hoevelaken. (Renseignements fournis à la dernière heure par M. Staring et dont il n'a pu être fait mention dans le texte de l'ouvrage.)

HOGGUER. — Le baron Daniel Hogguer, ministre de Hollande à Hambourg, échevin d'Amsterdam (1722-1793). — Salon de 1763, n° 84. (Pp. 81, 85.)

Mlle PERRONNEAU faisant des nœuds. — Salon de 1763, n° 88. (Pp. 83, 86.)

WILLEM TOLLING, avocat, à Amsterdam (1699-1778). — Salon de 1763, n° 87. (P. 82.)

Mlle DE TOUROLLE. — Salon de 1763, n° 85. (P. 82.)

TRUDAINE DE MONTIGNY. — Ovale. — Salon de 1763, n° 82. (Pp. 84, 85, 86.)

Mme TRUDAINE DE MONTIGNY. — Ovale. — Salon de 1763, n° 82. (Pp. 84, 85, 86.)

1765.

Mlle DE BOSSY. — *Pastel.* — Salon de 1765, n° 63. (P. 87.)

M. MIRON DE PORTHIOUX. — *Pastel.* H. 0.57 ; L. 0.45. Daté 1765. (Pp. 87, 90.)

Mme MIRON DE PORTHIOUX, sœur de Mr Tassin de la Renardière. — *Pastel.* H. 0.57 ; L. 0.45. Daté 1765.— Salon de 1765, n° 65. (Pp. 87, 90.)

Mlle PINCHINAT EN DIANE. — *Pastel* ovale. — Salon de 1765, n° 64. (P. 87.)

M. RAGUENET, d'Orléans. — *Pastel.* Signé (?) en haut, à droite : Perronneau 1765. — 2e Vente Kræmer, 1913, n° 7 (23,000 francs). (Pp. 88 et 200.)

M. TASSIN DE LA RENARDIÈRE. — *Pastel* ovale. H. 0.66 ; L. 0.50. Daté 1765. — M. Tassin de la Renardière avait déjà été portraituré par Perronneau en 1756, en un pastel connu sous le nom du « Jeune homme aux trois roses ». (P. 89.)

Mme TASSIN DE LA RENARDIÈRE. — *Pastel* ovale. H. 0.66 ; L. 0.50. Daté 1765. (P. 90.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel* ovale. H. 0.73 ; L. 0.57. Signé et daté 1765. — *A Mme Fellows.* — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 71. (P. 88.)

M. DENIS. — *Peinture* ovale. — Salon de 1765, n° 61. (P. 86.)

M. MAUJÉ. — *Peinture.* — Salon de 1765, n° 59. (P. 86.)

Mlle PERRONNEAU. — *Peinture.* — Sans doute la sœur de l'artiste. — Salon de 1765, n° 60. (P. 86.)

ROBERT SOYER. — *Peinture.* H. 0.70; L. 0.57. Signée en haut, à droite: Perronneau 1765. — *Musée d'Orléans.* — M. Eudoxe Marcille, au mois de juillet 1883, se rendit acquéreur, pour le Musée d'Orléans, de ce portrait qu'il paya 100 francs à M. Lartheau, juge de paix à Puiseaux (Loiret). (Pp. 88 et 164.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Peinture.* H. 0.65; L. 0.53. Signée en haut, à droite: perronneau, 1765. — *A M. René Benjamin.* (P. 89, Pl. 26.)

1766.

Mme FUET. — *Pastel* ovale. H. 0.58; L. 0.48. Signé en haut, à droite: Perronneau 1766. — *Musée d'Orléans.* — Ce pastel a été légué en 1876 au Musée d'Orléans par M. Henri-Joseph Souques, conseiller à la Cour d'appel d'Orléans, petit-neveu de Mme Fuet. — Exposition des Beaux-Arts à Orléans, 1884, n° 493. (P. 91.)

CH. LE NORMANT DU COUDRAY. — *Pastel.* H. 0.63; L. 0.49. Signé en haut, à droite: Perronneau 1766. — Salon de 1769, n° 52. — Exposition rétrospective des Pastellistes français, 1885, n° 69 (collection Alexandre Dumas fils). — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 74. — Vente Doistau, juin 1909, n° 93 (18,500 francs). (Pp. 91 et 196.)

PORTRAIT DE FEMME. — *Pastel.* H. 0.63; L. 0.52. Signé en haut, à droite: Perronneau 1766. — Une cornette de dentelle sur ses cheveux gris poudrés, un esclavage de grosses perles autour du cou, elle porte une mantille de soie noire à pois par-dessus le corsage rose, le décolleté s'ouvrant sur un « corps » de satin blanc pékiné, orné du nœud blanc assorti du « parfait contentement »; le bras gauche est accoudé sur une table recouverte d'un tapis de velours bleu. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Vente de tableaux provenant de la collection X***, juin 1920, n° 28 (8,500 francs.) (Pp. 92 et 206.)

PORTRAIT DE FEMME. — *Pastel.* H. 0.54; L. 0.44. Signé en haut, à droite: Perronneau, 1766. — *A M. Chévrier.* — Exposition rétrospective des Pastellistes français, n° 71. — Exposition des Portraits de femmes et d'enfants, 1897, n° 161. (P. 92.)

PORTRAIT D'HOMME (Blondel d'Azincourt?). — *Peinture.* H. 0.78; L. 0.62. — Vente J. Doucet, 1912, n° 173 (42,500 francs). (Pp. 92 et 199.)

PORTRAIT DE FEMME (Mme Blondel d'Azincourt?). — *Peinture.* H. 0.78; L. 0.62. — Vente J. Doucet, 1912, n° 172 (83,000 francs). (Pp. 92 et 199.)

1767.

ABRAHAM VAN ROBAIS. — *Pastel.* H. 0.73; L. 0.59. Signé en haut, à droite: Perronneau. — *Musée du Louvre.* — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 78. — Vente Jacques Doucet, 1912, n° 89 (87,000 francs). (Pp. 98 et 198, Pl. 30.)

ABRAHAM VAN ROBAIS — *Pastel.* H. 0.70; L. 0.57. Réplique du précédent, d'une tonalité plus claire. — Ancienne collection de M. Camille Groult. (P. 97.)

ABRAHAM VAN ROBAIS. — *Pastel.* H. 0.71; L. 0.56. Réplique des pastels précédents, la figure un peu rajeunie. — Vente Henry Michel-Lévy, 1919, n° 106 (47,000 francs). — Vente du 4 juin 1923, n° 24 (17,000 francs). (Pp. 98, 202 et 208.)

WILLEM SRAALMAN seigneur de Ruwiel. — *Pastel.* H. 0.615; L. 0.49 (1767 ou 1768). — *A la famille van Weede de Dijkveld.* (P. 100, Pl. 31.)

Mme STRAALMAN, née Cornelia van Meeckeren, ou Mekeren. — *Pastel.* H. 0.61; L. 0.49. Signé: Perronneau (1767 ou 1768). — *A la famille van Weede de Dijkveld.* (P. 100, Pl. 31.)

Mlle CORNELIA STRAALMAN. — *Pastel.* H. 0.61; L. 0.49. Signé: Perronneau (1767 ou 1768). — *A la famille van Weede de Dijkveld.* (P. 100, Pl. 32.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel* ovale. H. 0.63; L. 0.51. Signé en haut, à droite: Perronneau, 1767. — Ancienne collection de M. Camille Groult. (P. 97.)

L'AURORE. — Portrait de femme (peut-être Mme Perronneau). — *Pastel.* H. 0.51; L. 0.42. Signé en haut, à droite: Perronneau, 1767. — *Musée d'Orléans.* — Ce pastel qui fit partie des collections de Desfriches fut donné par M. Gatineau père au Musée d'Orléans, le 28 décembre 1877. — Exposition des Beaux-Arts à Orléans, 1884, n° 494. (P. 95.)

PORTRAIT DE FEMME en corsage rose. — *Pastel.* H. 0.57; L. 0.48. Signé et daté: 1767. — Vente Boin, 1918, n° 25 (11,500 francs). (P. 201.)

FRÉDÉRIC HAUSEN DE LILIENDAHL, consul de Danemark. — *Peinture.* H. 0.88; L. 0.70. — *Bibliothèque de l'Université de Copenhague.* (P. 97, Pl. 29.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Peinture*. H. 0.80; L. 0.63. Signée en haut, à droite: Perronneau, 1767. — *A M. Julien Potin*. (P. 95, Pl. 27.)

BONAVENTURE JOURNU. — *Peinture*. H. 1.05; L. 0.85. Signée en bas, à droite: Perronneau, 1767. — Ancienne collection Demotte. — Il s'agit de M. Journu, ami de Vernet, négociant et juge consulaire, père de Journu Auber, comte de Tustal qui fut le fondateur du Musée de Bordeaux auquel il donna le cabinet de son père. (P. 96, Pl. 28.)

1768.

Mlle CORRÉGEOLLES. — *Pastel* ovale. H. 0.58; L. 0.47. (P. 101.)

Mlle DESFRICHES. — *Pastel*. H. 0.49; L. 0.40. Signé en haut, à droite: Perronneau 1768. *A Mlle Ratouis de Limay*. — Ce portrait, bien que non mentionné au Livret, figura au Salon de 1769. Robbé de Beauveset écrit à Desfriches, le 20 septembre 1769: « Vous ne m'aviés pas dit que Mademoiselle Desfriches étoit au Salon de la façon de Perronneau. Je l'ay apperçu en détaillant le Salon; elle est très ressemblante et je n'ay pas eu besoin de recourir à l'écriture pour la deviner. » — Exposition des Beaux-Arts d'Orléans, 1884, n° 500. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 92. (P. 100.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel* carré dans un ovale. H. 0.65; L. 0.52. Signé en haut, à gauche: Perronneau 1768. — *A Mme Fellows*. — Vu de face, la perruque poudrée, le toupet en « fer à cheval », les cheveux attachés par un large nœud gris, la narine dilatée, il est vêtu d'un habit de velours noir acier à reflets bleus, boutonné du bas et s'ouvrant du haut sur un tour de cou de linon blanc avec jabot de dentelle. Son gilet rose est galonné de jaune. Sous le bras gauche, il tient son tricorne. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 72. (P. 100.)

PORTRAIT D'UN CONSEILLER AU PARLEMENT. — *Peinture*. H. 0.66; L. 0.54. Signée en haut, vers la droite et datée: Perronneau 1768. — Vente du comte A. de G***, 1904. (P. 190.)

PORTRAIT D'UN MAGISTRAT. — *Peinture*. H. 0.65; L. 0.52. Signée en haut, à droite. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Vente de tableaux provenant de la collection X***, 1920, n° 95 (15,100 francs). (P. 207.)

PORTRAIT DE FEMME. — *Peinture*. H. 0.73; L. 0.60. Signée et datée en haut, à droite: Perronneau, 1768. — Vente du 8 avril 1908, n° 23 (22,000 francs). (P. 195.)

1769.

Mlle GAUGY. — *Pastel*. H. un pied huit pouces; L. un pied cinq pouces. — Salon de 1769, n° 53. (P. 104.)

PORTRAIT PRÉSUMÉ DE M. DARCY. — *Peinture* (1769?). — Ancienne collection Demotte. (P. 103, Pl. 34.)

M. DARCY. — *Peinture*. H. deux pieds trois pouces; L. un pied dix pouces. — Salon de 1769, n° 51.

LE CHANOINE JOURNU, chanoine au chapître de Saint-Dié. — *Peinture* (1769?).

Mme JOURNU MÈRE. — *Peinture*. H. deux pieds trois pouces; L. un pied dix pouces. Signée et datée, en haut, à droite: Perronneau, 1769. — Ancienne collection Demotte. — Salon de 1769, n° 50. (P. 102, Pl. 33.)

M. RATEAU.

Mme RATEAU. — Ancienne collection du docteur Azam. (P. 103.)

1770.

MARIE-CHARLOTTE DE BUISSY, épouse de François de Buissy, mousquetaire du Roi. — *Pastel* sur parchemin. H. 0.62; L. 0.52. Signé en haut, à droite: Perronneau, 1770. — *A Mme la comtesse de P****. (P. 107.)

Mme DE RICHEMONT, née Marie-Louise-Catherine-Colette de Villers. — *Pastel*. Signé et daté à gauche, vers le bas: J.-B. Perronneau, 1770. — Vente Cronier, 1905, n° 39 (10,600 francs). — Vente Alphonse Kann, 1920, n° 133. (Pp. 107, 193 et 207.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel*. H. 0.90; L. 0.75. Signé en haut, à gauche: J.-B. Perronneau 1770. — *A M. Georges Dormeuil*. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 76. (P. 108, Pl. 35.)

PORTRAIT DE FEMME. — *Pastel*. H. 0.72; L. 0.58. Signature en partie effacée; daté: 1770. — Agée de trente ans environ, les yeux gris, la bouche légèrement entr'ouverte, la physionomie gracieuse. Dans ses cheveux poudrés on distingue un ornement de perles. Un nœud de satin bleu est attaché sur la gauche au collier d'une rangée de perles. Son habit bleu, frangé de petit vair, est entr'ouvert; le bras droit est engagé dans un manchon de petit vair, le gauche est découvert jusqu'au-dessus du

coude. Le corsage est décolleté en carré avec un transparent. Elle est assise dans un fauteuil à fond rose crevette, accoudée sur une table de marbre rouge ; la main gauche dont les doigts sont entr'ouverts est repliée vers la joue gauche. Dans le fond, une tenture. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Vente de tableaux provenant de la collection X***, 1920, n° 31 (2,400 francs). (P. 206.)

PORTRAIT DE JEUNE FILLE. — *Pastel*. H. 0.53; L. 0.44. Signé en haut, à droite et daté : J.-B. Perronneau, 1770. — Elle est vue de trois quarts, tournée de gauche à droite, regardant de face. Les cheveux sont poudrés. Un nuage de linon s'accrochant au chignon passe sous le cou par-dessus un ruban de soie bleue dont le nœud est fixé par derrière. Elle a les yeux bleu-iris, le nez fin, la lèvre inférieure avançante ; la physionomie est spirituelle, un peu gamine ; son corsage bleu avec une bordure plus foncée et une modestie de dentelle est décolleté en demi-lune. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Vente de tableaux provenant de la collection X***, 1920, n° 33, portrait de jeune femme (15,000 francs). (P. 206.)

1771.

M. DUPEREL. — *Peinture*. H. 0.685; L. 0.575. Signée en haut, à droite : Perronneau, 1771. — Vente Cronier, 1906, n° 16. — Vente A. Sussmann, 1922, n° 48 (36,000 francs). (Pp. 121, 193 et 207.)

PETRUS WOORTMAN. — *Peinture*. H. 0.79; L. 0.62. Signée et datée : 1771. — *A sir Philip Sassoon Bart.* — Autrefois dans l'église de Moïse et d'Aaron, à Amsterdam. — Iconographia Batava. Door E. W. Moes, t. II, n° 9253 : Petrus Woortman (1729-1791), Pastor te Amsterdam, door J.-B. Perronneau, 1771. Mozes en Aäronkerk, te Amsterdam). (P. 113.)

PORTRAIT DE FEMME. — *Peinture*. H. 0.66 ; L. 0.54. Signée en haut, à droite et datée 1771. — Vente Edgar Degas, 1918, n° 4 (30,500 francs). (P. 200.)

1772.

WILLEM BOREEL. — *Pastel* ovale. H. 0.62 ; L. 0.51. (1772?). — *A M. le Jonkheer Boreel van Hogenlanden.* (P. 115.)

WILLEM BOREEL (le même). — *Pastel*. H. 0.63 ; L. 0.53. Signé en haut, à droite : Perronneau, 1772. — *A M. le Jonkheer Boreel van Hogenlanden.* — En habit de couleur violette. (P. 115.)

JACOB BOREEL JANSZ. — *Pastel*. H. 0.65; L. 0.53. Signé. — *A M. le Jonkheer Boreel van Hogenlanden*. — Gravé par J. Houbraken. (Pp. 114 et 162.)

JACOB BOREEL JANSZ. — Réplique du précédent. — *A M. J.-P. Crommelin*, à Londres.

LA COMTESSE DE CORBEAU DE SAINT-ALBIN. — *Pastel* ovale. H. 0.98; L. 0.78. Signé en haut, à droite: Perronneau, 1772. — *Collection Jubinal de Saint-Albin-Georges Duruy*. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 84. (P. 119.)

LE MARQUIS DE COURCY. — *Pastel*. H. 0.60; L. 0.54. Signé: J.-B. Perronneau, 1772. — *A la marquise de Courcy*. (P. 118, Pl. 36.)

LA MARQUISE DE COURCY. — *Pastel* ovale. H. 0.60; L. 0.54 .Signé: J.-B. Peronneau, 1772. — *A la marquise de Courcy*. (P. 118, Pl. 36.)

PIERRE-HORACE DEMADIÈRES. — *Pastel* ovale. H. 0.55; L. 0.45 (1772?). — Exposition rétrospective des Beaux-Arts et des arts appliqués à l'industrie, Orléans, 1876, n° 1143. — Exposition des Beaux-Arts à Orléans, 1884, n° 496. — Exposition rétrospective des Pastellistes français à Paris, 1885, n° 76. (P. 118.)

Mme PIERRE-HORACE DEMADIÈRES. — *Pastel* ovale. H. 0.55; L. 0.45. — Exposition rétrospective des Beaux-Arts et des arts appliqué à l'industrie, Orléans, 1876, n° 1142. — Exposition des Beaux-Arts à Orléans, 1884, n° 497. — Exposition rétrospective des Pastellistes français à Paris, 1885, n° 77. (P. 118.)

PORTRAIT D'HOMME (portrait présumé de M. Miron de Porthioux). — *Pastel* ovale. H. 0.60; L. 0.51. Signé en haut, à droite: Perronneau, 1772. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Vente H.-J. M*** 1904, n° 52. — Vente de tableaux anciens provenant de la collection X***, juin 1920, n° 25 (35,000 francs, avec le portrait présumé de Mme Miron). (Pp. 118 et 205.)

JACOB BOREEL JACOBSZ. — *Peinture*. H. 0.64; L. 0.495. Signée à droite: Perron... *A M. le Jonkheer Boreel van Hogenlanden*. (P. 114.)

JACOB BOREEL JACOBSZ (le même que le précédent). — *Peinture*. H. 0.60; L. 0.50. — *A M. le Jonkheer Boreel van Hogenlanden*. — Vêtu d'un habit rose. (P. 114.)

M. DUCLUZEL, fils de l'intendant de la généralité de Tours. (P. 118.)

FOUQUET, marchand de tableaux à Amsterdam.

LE FILS DE J.-B. PERRONNEAU, à l'âge de cinq ans et demi, portrait fait dans la première moitié de l'année 1772. (P. 116.)

1773.

JACQUES-CHARLES DUTILLEU. — *Petit portrait aux trois crayons* fait à Lyon en 1773.

C. FLORET. — *Pastel.* H. 0.65; L. 0.53. Signé et daté: 1773. — Vente du 26 avril 1907, n° 36 (4,600 francs). (P. 194.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel.* H. 0.72; L. 0.58. Signé et daté 1773. — Vente des 13-15 avril 1905, n° 301. (P. 191.)

PORTRAIT DE JEUNE FEMME. — *Pastel.* H. 0.72; L. 0.58. Signé et daté 1773 (pendant du précédent). — Vente des 13-15 avril 1905, n° 300. (P. 191.)

M. BRAUN. — *Peinture.* H. 0.715; L. 0.585. Signée en haut, à gauche: Perronneau, 1773. — *A M. Knœdler.* (P. 120, Pl. 37.)

Mme BRAUN. — *Peinture.* H. 0.715; L. 0.585. Signée en haut, à droite: Perronneau, 1773. — *A M. Knœdler.* (P. 120, Pl. 38.)

PORTRAIT PRÉSUMÉ DE LORD COVENTRY. — *Peinture* ovale. H. 0.64; L. 0.50. Signée en haut, à droite: Perronneau, 1773. — Vu de face, la perruque poudrée, frisée à marteau, il porte un tour de cou de linon blanc avec jabot de dentelle, un habit rose vif, sans col, un gilet rose déboutonné du haut. — Vente des 13-15 avril 1915, n° 301. (P. 122.)

PORTRAIT PRÉSUMÉ DE LADY COVENTRY. — *Peinture* ovale. H. 0.62; L. 0.50. Signée en haut, à gauche: Perronneau, 1773. — Vue de face, les cheveux relevés en arrière et poudrés, décolletée en ovale, vêtue d'une draperie blanche et d'une draperie bleue. — Exposition des Cent Portraits de Femmes, 1909, n° 89. — Vente des 13-15 avril 1915, n° 300. (P. 122.)

UN VIEILLARD âgé de quatre-vingt-trois ans. — *Peinture.* H. vingt-trois pouces; L. dix-neuf pouces. — Salon de 1773, n° 64.

1775.

PORTRAIT D'UN GENTILHOMME. — *Pastel.* Signé et daté: 1775. — Vente du 16 avril 1907 (1,500 francs). (P. 195.)

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel* ovale. H. 0.61 ; L. 0.51. Signé en haut, à gauche : Perronneau, 1775. — *A MM. Artaria et Cie,* à Vienne. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 70. — Anciennes collections Thomas Agnew et Bachstitz.

PORTRAIT D'HOMME. — *Pastel.* Signé et daté : 1775. — Vente Rougier, 1904. (P. 189.)

1776.

PORTRAIT PRÉSUMÉ DE Mme GEOFFRIN, faisant de la tapisserie. — Vente des 22-24 novembre 1852, n° 190. (P. 181.)

1777.

COQUEBERT DE MONTBRET, consul général dans le Cercle de la Basse-Saxe. — *Peinture* ovale. — Salon de 1777, n° 210. (P. 124.)

1778.

JACOB BOREEL JANSZ. — *Pastel.* Réplique, signée et datée 1778, du portrait fait en 1772. — *A M. G.-J. Boreel,* au château de Westerhout, près de Beverwijk. (Pp. 114 et 124.)

PORTRAIT D'UN PEINTRE. — *Pastel.* H. 0.55 ; L. 0.43. Signé et daté : 1778. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 73. — Vente Pierre Decourcelle, 1911, n° 137, donné comme portrait présumé de Ch. Nicolas Cochin, et datant de 1771 (10,100 francs). (Pp. 124 et 197.)

JEANNE BARBARA VOËT VAN WINSSEN, femme de Jacob Boreel Jacobsz. — *Peinture.* H. 0.64 ; L. 0.495. Signée en haut, à droite : Perronneau 1778 (ou 1773?). — *A M. le Jonkheer Boreel van Hogenlanden.* (P. 114.)

JOACHIM RENDORP DE MARQUETTE. — *Peinture.* H. 1.03 ; L. 0.92. Signée et datée : par J.-B. Perronneau, en 1778. — *A Mme Gevers de Marquette.* (P. 125.)

Mme RENDORP DE MARQUETTE. — *Peinture.* H. 1.03 ; L. 0.92. — *A Mme Gevers de Marquette.* (P. 125.)

ALBERT SCHUYT. — *Peinture.* H. 0.75 ; L. 0.61. — *A M. le Jonkheer J. van Weede van Dijkveld.* (P. 125, Pl. 39.)

Mme ALBERT SCHUYT, née Johanna Cornelia van Gheel van Spanbrock. — *Peinture*. H. 0.75; L. 0.61. — *A M. le Jonkheer J. van Weede van Dijkveld*. (P. 125, Pl. 39.)

1780.

THEOPHILE DE CAZENOVE ET SON FRERE QUIRIN. — *Pastel* ovale. H. 0.65; L. 0.54. Signé en haut, à gauche: J.-B. Perronneau, 1780. — *A M. Wildenstein*. — Exposition rétrospective de portraits d'enfants à Bagatelle, 1910, n° 216. (P. 128, Pl. 40.)

THÉOPHILE DE CAZENOVE. — *Pastel*. (P. 129.)

PORTRAIT DE JEUNE FEMME. — *Pastel* ovale. H. 0.55; L. 0.42. Signé en haut, à droite, et daté : 1780. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Vente de tableaux provenant de la collection X***, 1920, n° 30 (5,000 francs). (P. 206.)

CATALOGUE DES PORTRAITS NON DATÉS.

I. — Pastels.

LA MARQUISE D'ANGLURE. — H. 0.70; L. 0.58. — Ancienne collection de Bryas. — Vente de Bryas, 1905 (39,000 francs. (P. 191.)

JULIE-ÉMILIE BOY DE LA TOUR. — H. 0.54; L. 0.44. Signé en haut, à droite: Perronneau. — *A M. M. Boy de la Tour*. — Elle est vue en buste, de trois quarts à gauche, regardant de face, les cheveux relevés, vêtue d'un corsage bleu, bordé d'une modestie. Mlle Boy de la Tour (1751-1826), épousa Emmanuel de Willading, bailli à Nyon, veuf en premières noces de Mlle de Goumoëns. Son père était banquier à Lyon mais neufchâtelois et sa mère, née Roguin, offrit asile à J.-J. Rousseau au Val de Travers. (Voir *Lettre sur la Botanique*, par J.-J. Rousseau). (Pl. 45.)

LE MARQUIS DE CAMYRAN. — H. 0.65; L. 0.54. — Vente de Meurville, 1904, n° 44. — Vente du 15 mars 1923, n° 41 (11,000 francs). (Pp. 190 et 208.)

LOUIS COLAS DE BROUVILLE MALMUSSE. — H. 0.60; L. 0.50. — *A M. Colas des Francs.* — Il s'agit de Colas de Brouville Malmusse (1715-1795), écuyer, seigneur des Fauchets, membre du conseil de la ville d'Orléans, administrateur de l'hôpital général. — Le corps est de face tandis que la tête, relevée dans un mouvement altier, est tournée de trois quarts vers la droite. Il porte une perruque poudrée, frisée à marteau, un tour de cou de linon avec jabot de lingerie, un gilet à broderies entr'ouvert. A droite, un chien dont on ne voit que la tête et une patte, semble réclamer l'attention de son maître. (Pl. 46.)

M[me] COLAS DE BROUVILLE MALMUSSE. — H. 0.60; L. 0.50. — *A M. Colas des Francs.* — Elle est représentée assise, le corps de trois quarts, la tête tournée vers la gauche, coiffée d'une cornette de tulle. Au point dit « physionomie » est posé un bouquet de fleurs; les cheveux sont poudrés et coiffés en tapé, les yeux sont bleu foncé, le visage exprime une intelligence enjouée. Un ruban de velours noir entoure le cou. Elle est emmitouflée dans une pelisse de velours gris argent dont le capuchon s'orne de petit-gris. Claude-Marie-Pierre Colas de Brouville Malmusse était fille de Vandebergue, négociant hollandais, établi à Orléans; sur la grande vue de la ville et du pont d'Orléans, en 1761, Desfriches l'a représentée à côté de l'intendant de Cypierre, de M. Soyer et de Paul, le nègre.

LA MARQUISE D'ENTREVAUX DE RIBEYROLLES. — H. 0.59; L. 0.45. Signé en haut, à droite: Perronneau. — Elle est vue à mi-corps, tournée de droite à gauche, le visage de trois quarts, les cheveux poudrés, coiffés en tapé. Elle porte une robe de satin blanc, ornée de garnitures bleues. De la main droite elle tient un domino noir. — Vente Beurdeley, 1920, (37,500 francs). (P. 205.)

M[me] D'EPREMESNIL. — H. 0.60; L. 0.50. — 2[e] Vente Kræmer, 1913, n° 8. (P. 200.)

LE COMTE DE GOLOWKINE, ambassadeur de Russie, mort en 1791. — H. 0.62; L. 0.42. — *A M. le comte F. d'Aldenburg Bentinck.* — Il est vu dans un ovale, presque de profil, tourné vers la gauche. Ses cheveux poudrés sont noués en catogan. Il porte un tour de cou de linon blanc, un jabot de dentelle, un habit rouge brique sur lequel est fixée la plaque d'un ordre russe. Sur le cadre on lit l'inscription: « Iwan Graaf van Golowkin, oudste zoon van Alexander Graaf van Golowkin, ambassadeur van Zijne Russische Majesteit, en van Catharina Henrietta Burggravin en Gravin van Donna Ferassière † Kinderloos 1791. »

LA COMTESSE DE GOLOWKINE, née Cornelia van Stryen, née en 1727,

épouse du comte de Golowkine. — H. 0.62; L. 0.52. — *A M. le comte F. d'Aldenburg Bentinck.* — Elle est représentée en buste dans un ovale, de trois quarts, tournée vers la droite. Les cheveux poudrés et relevés en toupet retombent sur la nuque en dragonne, laissant l'oreille droite dégagée. Une dentelle encadre le décolleté du corsage bleu clair qui est orné du nœud rose du « parfait contentement. » Sur le cadre on lit l'inscription : « Cornelia Gravin van Golowkin geb. van Stryen, dochter van Jacob van Stryen, schepen en Raad der Stad Amsterdam en van Geertruid Blauw. tr. 1759 Iwan Graaf van Golowkin en † 1794. Ce pastel et le précédent proviennent de la famille de Wassenaer d'Obdam dont un membre épousa la sœur de la comtesse de Golowkin. (Renseignements fournis à la dernière heure par M. Staring et dont il n'a pu être fait état dans le texte de l'ouvrage. Perronneau aurait-il exécuté ces portraits en Russie, pendant le séjour qu'il y fit en 1781 ?)

PORTRAIT PRÉSUMÉ DE Mme HOGGUER. — *Musée d'art et d'histoire de Genève.* — Elle est vue de trois quarts vers la droite; les cheveux sont poudrés et coiffés en tapé. Un esclavage de perles s'enroule autour du cou, attaché sur la nuque par un nœud de ruban. La robe décolletée en carré est bordée de fourrure noire. Le devant du corsage est orné du « parfait contentement ». — Provient du château de Vufflens (Vaud), et acquis par le Musée de la succession de Senardens.

Mlle JULIETTE, dite Fleur d'Epine. — *Pastel.* — (P. 144.)

MARIE LECZINSKA. — H. 0.55; L. 0.45. — En robe de soie blanche avec tour de cou et bonnet de dentelle, les cheveux poudrés et frisés, vue de face. — Vente du comte de la Béraudière, 1885, n° 141. (P. 182.)

LE BARON P. DE L***, officier de la maison du maréchal de Belle-Isle. — H. 0.63; L. 0.57. — Vente du 25 mai 1901. (P. 186.)

Mme DU MAS DE LA ROQUE — Pastel sur vélin. H. 0.46; L. 0.36. — Vente de M. le comte A. de G***, 1903, n° 69. (P. 187.)

Mlle MÉTAYER. — *Musée d'Amsterdam.* — Un fil de perles passe sur ses cheveux où, parmi les boucles, est fixée une rose. Sur ses épaules est jetée une grande écharpe de gaze rayée. — Provient d'un legs d'un descendant de Jean Bernard, artiste amateur qui vivait à la fin du XVIIIe siècle. (Pl. 45.)

M. POMMERET. — Ovale. H. 0.55; L. 0.44. Signé en haut, à droite : Perronneau. — Vente du vicomte de Curel, 1918, n° 56 (14,600 francs). (P. 201.)

Mlle POMMERET. — Ovale. H. 0.55; L. 0.44. Signé en haut, à droite: Perronneau. — Vente du vicomte de Curel, 1918, n° 57 (12,000 francs). (P. 201.)

LE MARQUIS DE PUENTE-FUERTE. — Signé en haut, à droite. — On lit derrière le pastel la note suivante: « Don Pablo Antonio de Barrenechea y Novia, marquis de Puente-Fuerte, ministre d'Espagne près des Etats Généraux des Provinces Unies. » — Vente S. Bardac, mai 1920, n° 29 (21,000 francs). (P. 204.)

PORTRAIT DE FEMME DE LA FAMILLE DU JURISCONSULTE RATEAU. — H. 0.65; L. 0.54. Signé et daté. — Exposition de Bordeaux, 1882. — Vente du comte A. de G***, 1903, n° 70. (P. 187.)

LE COMTE DE ROCHFORD. — Gravé en manière noire par Val. Green. — Le comte de Rochford est William Henry de Nassau-Zuylestein, 41° comte de Rochford (1717-1781), issu d'une branche illégitime des Nassau-Orange. Il passa sa vie en Angleterre mais il possédait en Hollande des terres et le château de Zuylestein où il se rendit en 1776. Peut-être ce portrait est-il du nombre des portraits hollandais du maître? M. Staring l'a vainement cherché dans les familles hollandaises apparentées aux Nassau-Zuylestein. (P. 164.)

Mlle ANNA-ELISABETH-CHRISTINA DE TUYLL DE SEROOSKERKEN. — H. 0.56; L. 0.46. — *A M. le comte W. d'Aldenburg Bentinck.* — Elle est vue de face, dans un ovale, la tête très légèrement inclinée, un ruban bleu autour du cou. Le large décolleté de son corsage bleu s'encadre d'une draperie et d'une écharpe de mousseline. — Mlle de Tuyll de Serooskerken, cousine de Mme de Charrière, née en 1745, morte en 1819, épousa le comte de Reede, 5e comte d'Athlone et seigneur de Middachten. (Renseignements communiqués en dernière heure par M. Staring.)

PORTRAIT D'HOMME. — Ovale. H. 0.62; L. 0.51. Signé en haut, à droite: perronneau. — *Au baron de Crisenoy.* — Il est vu de face, la tête légèrement inclinée vers la gauche, les cheveux poudrés et frisés, les yeux bruns. Il porte un tour de cou de linon blanc avec jabot de dentelle, un habit rouge à gros boutons d'étoffe, un gilet à broderies rouges. Partant du catogan, les rubans de la « chacone » ondulent autour du cou. Ce portrait est présumé représenter un membre de la famille de Crisenoy qui habitait Bordeaux; il aurait donc pu être fait dans cette ville.

PORTRAIT D'HOMME. — Ovale dans un carré. — *A Mme la comtesse d'Oberndorf.* — Vu de face, le toupet en vergette, les ailes frisées et nouées d'un large ruban noir. Il a les yeux bleus, le teint animé; il porte

un tour de cou de linon blanc avec jabot de dentelle, un habit et un gilet de velours bleu. — Acheté à Amsterdam. — Ancienne collection du chevalier de Stuers. — Actuellement prêté au Rijksmuseum d'Amsterdam.

PORTRAIT D'HOMME. — H. 0.665; L. 0.54. — Signé en haut, à gauche : Perronneau. — Vu de trois quarts, tourné vers la gauche, les cheveux poudrés, les paupières clignotantes, le teint bilieux, vêtu d'un habit gris-bleu, d'un gilet de brocart rose s'ouvrant sur un jabot de dentelle. Il tient son bicorne sous le bras gauche. — Vente Cronier, 1905, n° 40 (20,000 francs). Prêté à l'Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 93, par M. Sortais; fut acheté à Lyon par M. Brame avec un portrait de femme qui lui faisait pendant, vendu également à la vente Cronier. (P. 193.)

PORTRAIT D'HOMME, en habit gris brodé d'or. — H. 0.73; L. 0.59. — Vente Marmontel, 1898. (P. 184.)

PORTRAIT D'HOMME. — H. 0.65; L. 0.51. — Vente de la collection de M. J. D***, 1906, n° 77 (5,400 francs). (P. 194.)

PORTRAIT DE JEUNE HOMME. — En buste, le visage de face, les cheveux poudrés. Il porte un habit de velours bleu uni avec un jabot de dentelle et un col de satin blanc. — Ancienne collection de M. Camille Groult.

PORTRAIT DE JEUNE HOMME (le même que le précédent). — Le corps légèrement tourné vers la gauche, les cheveux poudrés, frisés à marteau, la figure épanouie. Il porte un habit de velours rose à col noir qui se détache sur un col de satin blanc avec jabot de dentelle. — Ancienne collection de M. Camille Groult.

TÊTE DE VIEILLARD. — H. 0.18; L. 0.15. — *Dessin à la sanguine* d'après l'antique. — *A M. P. Ratouis de Limay.* — Provient de la collection de Desfriches.

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.60; L. 0.50. — *Musée de Dijon.* — Elle est représentée de face, dans un ovale de pierre, les cheveux relevés en haut toupet, jetés en arrière et poudrés; l'ovale du visage est allongé; au cou elle porte un collier de trois rangées de perles. Son corsage gris vert est en partie couvert d'une écharpe jetée sur les épaules. Le « corps » est formé de nœuds de soie bleue superposés. Ce portrait, qui semble inachevé ou abîmé, présente de grandes ressemblances avec celui de Marie-Charlotte de Buissy. — Donné en 1910 au Musée de Dijon par Jules Maciet.

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.75; L. 0.65. — *A M. Georges Dormeuil.* — Vue de face, dans une attitude un peu raide; ses cheveux relevés en arrière sont poudrés; sa physionomie boudeuse est peu expressive. Un ruban rose entoure le cou. Elle est vêtue d'un corsage noir avec application de ruchés roses. — Vente du 20 juin 1905: deux pastels par J.-B. Perronneau, n° 1. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 77.

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.62; L. 0.46. — *A M. Georges Dormeuil.* — Tournée de gauche à droite, vue de trois quarts, regardant de face, le visage souriant. Les cheveux relevés et poudrés sont surmontés d'une fanchon de dentelle. Un esclavage de perles, noué par un ruban sur la nuque, s'attache autour du cou. Elle est vêtue d'une robe de soie bleue, bordée d'une fourrure de skungs. Le « corps », barré de bandes de fourrure de skungs, fait suite au décolleté en carré orné d'une modestie. Il s'agirait, suivant M. Georges Dormeuil, d'un portrait de Mme Lemoyne, exécuté à Nantes par Perronneau, lors de son séjour dans cette ville. — Collections Garnier, Huché et Chenard-Huché.

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.62; L. 0.46. — *A M. Georges Dormeuil.* — Elle est vue de trois quarts vers la droite, les cheveux poudrés, coiffée d'un bonnet de dentelle. Un esclavage de perles s'enroule autour du cou, attaché sur la nuque par un nœud de ruban. Elle porte une robe bleue, décolletée en carré et bordée d'une bande de fourrure. Une modestie est disposée au-dessus de trois échelons de fourrure barrant le « corps ».

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.57; L. 0.47. — *A M. Féral.* — Vue de face dans un ovale de pierre, elle paraît âgée de quarante ans environ; ses cheveux sont poudrés et relevés en tapé. Elle est vêtue d'un corsage de velours rose abricot, orné du nœud bleu du « parfait contentement » sur lequel est jeté un fichu de mousseline. — Vente Flameng, 1919, n° 33 (16,500 francs). (P. 203, Pl. 47.)

PORTRAIT DE FEMME. — Ovale. H. 0.61; L. 0.51. — *A M. Féral.* — Vue de face, les cheveux relevés et poudrés, les yeux bleus. Le décolleté s'encadre d'une draperie gorge de pigeon.

PORTRAIT DE FEMME ENDORMIE. — H. 0.51; L. 0.41. Signé. — *A Mme la baronne Gustave de Ravignan.* — Le décolleté s'encadre de l'écharpe de gaze, de la modestie, du « parfait contentement ». Elle sommeille, et sa tête repose sur la main gauche. — Collection Roux. — Vente Mame, 1904, n° 65 (30,000 francs). (P. 188, Pl. 41.)

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.52; L. 0.44. — Elle semble âgée de

trente ans. Elle est vue de face, les cheveux poudrés, retombant de chaque côté en frisures, les yeux bleus largement ouverts en amande. Le corsage de linon blanc et bleu, avec des bleuets à droite, est décolleté en carré; une étoffe de soie, à reflets prune et bleu, est jetée sur les épaules; un esclavage de perles entoure le cou. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Vente de tableaux provenant de la collection X***, 1920, n° 27 (20,000 francs). (P. 205.)

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.665; L. 0.535. Signé en haut, à droite. — Vente Cronier, 1905, n° 41 (28,000 francs). (P. 193.)

PORTRAIT DE FEMME. — Ovale. — 2e Vente de Mme Warneck, 1905, n° 113 (2,600 francs). (P. 192.)

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.53; L. 0.44. Signé en haut, à droite. — Vente du 20 juin 1905, n° 1 (11,200 francs). (P. 192.)

PORTRAIT DE FEMME. — Pastel sur vélin. H. 0.63; L. 0.53. — Vente du 20 juin 1905, n° 2 (1,100 francs). (P. 192.)

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.61; L. 0.49. — Vente J. Doucet, 1912, n° 90 (10,500 francs). (P. 199.)

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.52; L. 0.44. — La tête tournée de trois quarts vers la gauche, légèrement penchée en avant. Elle porte au cou un collier de ruban bleu; son corsage de soie puce, décolleté en carré et bordé d'une modestie, est en partie caché par un mantelet de taffetas noir. Ce pastel provient des environs de Bordeaux. — Exposition de Cent Pastels, 1908, n° 87. — Vente Henry Michel-Lévy, 1919, n° 107 (portrait de Marie-Thérèse de Villette, femme Laruette) (16,200 francs). (P. 202.)

PORTRAIT D'UNE JEUNE DAME. — H. 0.52; L. 0.40. — Vente Baudot, 1894. (P. 183.)

PORTRAIT DE JEUNE FEMME. — Pastel sur vélin. H. 0.46; L. 0.38. — Vente de Meurville 1904, n° 45. (P. 190.)

PORTRAIT DE JEUNE FEMME. — H. 0.60; L. 0.47. — Elle paraît âgée d'une trentaine d'années. Vue de face, les cheveux poudrés, la bouche un peu pincée. Un nœud de velours noir est attaché à la gauche du cou. Une écharpe de soie est jetée sur les épaules et laisse voir le décolleté en carré du corsage de taffetas bleu dont les manches ornées de nœuds bleus sont bouffantes. — Ancienne collection de M. Camille Groult. — Vente de tableaux provenant de la collection X***, 1920, n° 29 (9,000 francs). (P. 206.)

PORTRAIT DE JEUNE FILLE. — Ovale. H. 0.59; L. 0.58. Signé en haut, à droite. — *A M. Féral.* — Elle est tournée de trois quarts vers la droite, coiffée d'un bonnet de dentelles avec passe bleue, les yeux bleus, les sourcils bien marqués, la tête un peu chevaline. Un petit ruban bleu entoure le cou. Elle porte un corselet bleu avec nœud de taffetas de même nuance, un mantelet en taffetas gris, un fichu de mousseline croisé. (Pl. 48.)

PORTRAIT DE JEUNE FILLE. — H. 0.43; L. 0.32. Signé et daté (?). — Vente du Dr Azam, 1909, n° 75 (4,800 francs). (P. 196.)

PORTRAIT DE JEUNE FILLE. — H. 0.38; L. 0.29. — La tête presque de face, les cheveux poudrés et coiffés d'une légère dentelle avec ruban rose; elle a les yeux bleus. La physionomie est gracieuse, la bouche souriante. Son collier de trois rangs de perles est en partie caché par un large ruban rose chiffonné, formant devant. Son corsage de soie brochée bleue, à ramages blancs, est bordé d'une mince fourrure noire. Des pensées sont fixées au corsage. — Ancienne collection de M. Camille Groult.

PORTRAIT DE PETITE FILLE. — H. 0.43; L. 0.35. — Vue de trois quarts, le corps de profil, la tête tournée à gauche, les cheveux poudrés, les yeux bleus. Un nœud bleu entoure le cou; son corsage est bleu. — Ancienne collection de M. Camille Groult.

PORTRAIT DE PETITE FILLE. — H. 0.45; L. 0.37. — Vente du 25 mai 1901. (P. 186.)

II. — Peintures à l'huile.

LAURENT CARS, graveur. — H. 0.50; L. 0.41. — *A M. David Weill.* — Vu de trois quarts, tourné de gauche à droite, il porte une perruque poudrée. Il a les sourcils très marqués, les yeux brun clair à la prunelle très noire. Un mazulipatam ou foulard rayé bleu et marron est noué autour du cou sur une robe de chambre aux reflets d'un bleu violet changeant. Fond vert. — Vente de la princesse Mathilde, 1904, n° 42 (12,500 francs). (Pp. 77 et 189.)

Mme DE CHAPEAUROUGE, née Marie-Elisabeth Hadorne (1752-1793). — *A M. Aug.-Charles de Chapeaurouge.* — Jacques de Chapeaurouge, son mari, banquier à Hambourg, était né d'une famille internationale de financiers suisses comme les Hogguer, les Thélusson, etc. La coiffure du modèle semblerait assigner une date postérieure à 1770 à cette œuvre qui est reproduite dans le *Genealogisches Taschenbuch bürgerlicher Familien*, t. 23 (1913).

LE COMTE DE FONTENELLES. — Exposition de l'Art français au XVIII[e] siècle, 1904, n° 96. (A M. Arthur Bloch.)

JOUSSE. — H. 0.78; L. 0.61. — *Musée d'Orléans.* — Il est vu presque de face, tourné vers la droite, la perruque poudrée « en procureur », tombant sur les épaules, les yeux brun clair spirituels, le nez épanoui, la bouche volontaire, le teint animé. Il est vêtu de la robe noire avec rabat blanc et manchettes festonnées. Il tient sa main droite ouverte sur la poitrine. Une tenture sombre, avec un gland, est soulevée sur la droite, laissant voir les rayons d'une bibliothèque et une sphère. — Daniel Jousse, né à Orléans en 1704, mort en 1781, entra au présidial d'Orléans en 1734; en 1755, il publia le *Traité de la Sphère.* Ses travaux sur le droit criminel le placèrent au premier rang des jurisconsultes. — Donné en 1860 au Musée d'Orléans par M[lle] Regnard, petite-nièce de Jousse. Ce portrait est attribué à Le Noir dans l'*Inventaire des richesses d'art de la France* (Musée d'Orléans par Eud. Marcille). (P. 162.)

PORTRAIT PRÉSUMÉ DE J.-B. PERRONNEAU par lui-même. — H. 0.54; L. 0.44. Signé en bas, à droite: Perronneau. — *Musée de Tours* (collection Schmidt). — Vu de face, éclairé de gauche à droite, les cheveux très légèrement poudrés, les yeux gris vert à la prunelle noire, le regard très expressif, les narines dilatées. L'habit rouge brique tirant sur le brun avec boutons d'étoffe or; le gilet rose à broderies d'or, entr'ouvert sur un jabot de fine dentelle festonnée, attaché à un tour de cou de linon blanc. L'homme paraît âgé d'une trentaine d'années. Fond vert neutre. (P. 142, Pl. 1.)

HENRICH-CHRISTOPH SIEMERS. — Ovale. H. 0.74; L. 0.59. — *A M. E.-J.-A. Siemers, à Hambourg.* — Il est vu de trois quarts, regardant de face, les cheveux poudrés et frisés à marteau, vêtu d'un habit rouge, d'un gilet blanc s'ouvrant sur un jabot de dentelle. — Décrit et reproduit dans le *Genealogisches Taschenbuch bürgerlicher Familien,* t. 18 (1910).

PORTRAIT D'UN GENTILHOMME. — Ovale. H. 0.75; L. 0.60. *Musée du Louvre.* — Tourné de trois quarts vers la gauche, regardant de face, les cheveux poudrés, noués par un large catogan, les yeux gris-vert, la physionomie hautaine, les pommettes saillantes, le teint animé. Il est vêtu d'un habit gris, orné de boutons d'or sur le parement de la manche, largement ouvert sur un gilet crème à ramages. Fond jaune ambré. — 2[e] Exposition des Portraits du siècle, 1885, n° 216. — Vente de la princesse Mathilde, 1904, n° 48 (Ecole française du XVIII[e] siècle), acheté

110,000 francs par le comte I. de Camondo et légué par lui, en 1911, au Musée du Louvre. Une réplique, en miniature, de ce portrait a été publiée par l'*Illustration*. (P. 149, Pl. 42.)

PORTRAIT D'HOMME. — H. 0.50; L. 0.39. — Vente G. Rothan, 1890. (P. 183.)

PORTRAIT D'UN MAGISTRAT. — H. 0.80; L. 0.63. — Vente du 14 juin 1900. (P. 186.)

PORTRAIT D'UN MAGISTRAT. — H. 0.65; L. 0.54. — Vente du comte A. de G***, 1903. (P. 187.)

PORTRAIT D'HOMME. — H. 0.50; L. 0.40. Esquisse peinte à la manière de Fragonard. — Vu de trois quarts, tourné de gauche à droite, regardant de face. Ses cheveux poudrés sont ébouriffés. Il porte un habit marron et un gilet gris-vert avec jabot de dentelle. La main gauche dont on aperçoit trois doigts est repliée vers un bouton du gilet. — Ancienne collection de M. Camille Groult.

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.55; L. 0.44. — *A M. Georges Dormeuil.* — Tournée de droite à gauche, vue de trois quarts, regardant de face. L'expression du visage est spirituelle, la bouche souriante. Sur les cheveux poudrés est jetée une fanchon de dentelle à barbes pendantes. Elle est vêtue d'une robe de taffetas rose falbalassée et d'un fichu de dentelle. Sur la poitrine une petite croix. (Pl. 43.)

PORTRAIT DE FEMME. — H. 0.48; L. 0.40. — Vente de la collection de M. J. D***, 1906, n° 78. (P. 194.)

PORTRAIT DE JEUNE FEMME. — H. 0.52; L. 0.43. Signée. — *Musée Jacquemart-André.* — Tournée de gauche à droite, l'expression un peu sévère, les yeux bruns, elle est coiffée d'une cornette de dentelle aux barbes retroussées avec une passe de ruban bleu se nouant en papillon au-dessus du front au point dit « physionomie ». Elle a les cheveux poudrés et l'oreille droite dégagée; un esclavage de perles est attaché autour du cou par un nœud de ruban blanc. Le corsage bleu dont on ne voit que le « corps » est orné d'un nœud bleu, le « parfait contentement » que surmonte une modestie de malines; sur les épaules est jeté un mantelet de taffetas noir, garni de ruchons. Ce portrait provient de la collection Jahan-Marcille; il offre une grande ressemblance avec le portrait au pastel d'une jeune femme, provenant de la même collection et appartenant à M. P. Chévrier. — N° 130 du Catalogue du Musée Jacquemart-André. (Pl. 44.)

Mlle X*** TENANT UN LOUP. — Ovale. H. 0.71; L. 0.56. — Vue de face, la tête légèrement penchée vers la gauche; un ruban rose et une plume noire sont piqués dans ses cheveux poudrés; la figure est très gracieuse, l'expression tendre et mélancolique. Un nœud rose entoure le cou. Elle porte un corselet rose en pointe avec passementeries noires. Le bras gauche est plié, la main gauche tient un petit loup. A droite, une tenture. — Ancienne collection de M. Camille Groult.

PORTRAIT DE JEUNE FEMME ENDORMIE. — H. 0.62; L. 0.52. — Vente du 11 avril 1908. (P. 195.)

ŒUVRES ATTRIBUÉES A J.-B. PERRONNEAU.

Pastels.

PORTRAIT PRÉSUMÉ DE CHOISEUL. — *Musée de Saint-Quentin.*

LOUIS CLAUDE, COMTE DE GOYON DE VAUDURANT. — *Pastel* sur vélin. H. 0.73; L. 0.59. — Collection des Goncourt. — Exposition des dessins de maîtres anciens, 1879, n° 541. — Vente Goncourt, 1897, n° 232 (3,000 francs). (Pp. 132, 147, 184.)

LE BAILLI DE SUFFREN. — H. 0.59; L. 0.48. — Vente des 27-28 janvier 1881. (P. 181.)

PORTRAIT D'UN JEUNE GENTILHOMME, en habit verdâtre et gilet blanc à fleurs. — H. 0.59; L. 0.49. — Vente Mühlbacher, 1899, n° 230 (2.520 francs). (P. 185.)

TÊTE D'HOMME. — Étude. — *Musée de Toulouse.*

Peintures à l'huile.

CAYEUX ET Mme CAYEUX. — *Musée d'Arras.* — Donnée par M. Braquehay, notaire. (P. 51.)

LECLERC DE LESSEVILLE. — *Musée de Versailles.* — Aux Archives du Louvre, on lit: « Le 16 juillet 1846, M. de Cailleux faisait l'acquisition pour le Musée de Versailles, au prix de 120 francs, de M. Benoist, du portrait au pastel de Charles Leclerc de Lesseville, président aux enquêtes

du Parlement de Paris. » (Catalogue Soulié, n° 4477). M. Pératé nous a écrit à ce sujet : « C'est une peinture à l'huile du XVIIIe siècle, qui a souffert et a été rentoilée sans doute au moment de son admission dans le musée. L'inscription — du temps de Louis-Philippe ou bien postérieure — placée au dos du tableau contient, après une notice sommaire sur le personnage, la mention : par Perroneau ; ce qui, étant donné la qualité de la peinture, est fort peu vraisemblable. »

PORTRAIT D'HOMME. — H. 0.68 ; L. 0.53. — Vente du 31 mai 1919. n° 82. (P. 203.)

PORTRAIT DE FEMME ÂGÉE. — H. 0.90 ; L. 0.72. — Cette peinture qui présente tous les caractères du faire de Perronneau est signée au bas, à droite : Boucher. — Ses cheveux gris sont coiffés d'un bonnet de fine dentelle ; elle a les yeux bleu foncé, le nez assez fort, la bouche volontaire ; la physionomie est un peu triste. Au cou, elle porte une rangée de perles. Un manteau bleu très foncé, jeté sur les épaules, laisse voir le décolleté carré du « corps » orange, orné d'un nœud. La main gauche, passée dans une sorte de gant blanc montant, sans doigts, tient un éventail fermé dont le bas est posé sur les genoux. A droite, une tenture. — Ancienne collection de M. Camille Groult.

PORTRAIT DE FEMME. — Esquisse. H. 0.34 ; L. 0.26. — *A Mme Aimée Godard.* — Vue de trois quarts, tournée vers la gauche, regardant de face, vêtue d'un corsage bleu. Cette ébauche, largement brossée, pourrait être une étude pour un portrait de Belle, de Zuylen, plus tard Mme de Charrière. La comparaison avec la préparation de La Tour, du Musée de Saint-Quentin, permet cette hypothèse.

PORTRAIT D'ENFANT. — *Musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.* — Ce portrait serait-il celui du « Jeune écolier, frère de l'auteur, tenant un livre » qui figura au Salon 1746 ? — Ancienne collection Teplov. (P. 14.)

CATALOGUE

DES

œuvres de J.-B. Perronneau

(ou attribuées à J.-B. Perronneau).

qui se trouvent dans des Musées

ou des

Collections publiques.

MUSÉE DU LOUVRE.

ADAM L'AINÉ. — *Peinture* (morceau de réception de Perronneau). H. 1.28; L. 0.95. — 1753.

J.-B. OUDRY. — *Peinture* (morceau de réception de Perronneau). H. 1.28; L. 0.95. — 1753.

PORTRAIT D'UN GENTILHOMME. — *Peinture* ovale. H. 0.75; L. 0.60.

PIERRE BOUGUER. — *Pastel.* H. 0.58; L. 0.44. Signé. — 1753.

LAURENT CARS. — *Pastel.* H. 0.58; L. 0.49. — 1759.

JEAN COUTURIER DES FLOTTES. — *Pastel.* H. 0.58; L. 0.44. Signé. — 1756.

Mlle HUQUIER TENANT UN PETIT CHAT. — *Pastel.* H. 0.47; L. 0.38. Signé et daté : 1749.

ABRAHAM VAN ROBAIS. — *Pastel.* H. 0.73; L. 0.59. Signé. — 1767.

MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ.

PORTRAIT DE JEUNE FEMME. — *Peinture.* H. 0.52; L. 0.43. Signée.

MUSÉE D'ARRAS.

M. ET Mme CAYEUX. — *Peinture*, attribuée à Perronneau.

HÔTEL DE VILLE DE BOULOGNE-SUR-MER.

LE DUC D'AUMONT. — *Peinture.* H. 1.80; L. 0.67. — 1751.

MUSÉE DE DIJON.

Portrait de femme. — *Pastel.* H. 0.60; L. 0.50. Don Jules Maciet, 1910.

MUSÉE D'ORLÉANS.

Chevotet. — *Pastel.* H. 0.59; L. 0.50. Signé et daté: 1751.
Mme Chevotet. — *Pastel.* H. 0.59; L. 0.50. Signé et daté: 1751.
Mme Fuet. — *Pastel.* H. 0.58; L. 0.48. Signé et daté: 1766.
Robbé de Beauveset. — *Pastel.* H. 0.53; L. 0.44. Signé. — 1759.
L'Aurore (peut-être Mme Perronneau). — *Pastel.* H. 0.51; L. 0.42. Signé et daté: 1767.
Jousse. — *Peinture.* H. 0.78; L. 0.61.
Robert Soyer. — *Peinture.* H. 0.70; L. 0.57. Signée et datée: 1765.

MUSÉE DE SAINT-QUENTIN.

La Tour. — *Pastel.* H. 0.56; L. 0.48. Signé et daté: 1750.
Portrait présumé de Choiseul. — *Pastel,* attribué à Perronneau.

MUSÉE DE TOULOUSE.

Tête d'homme. — *Étude,* attribuée à Perronneau.

MUSÉE DE TOURS.

Portrait présumé de J.-B. Perronneau par lui-même. — *Peinture.* H. 0.54; L. 0.44. Signée.

Étranger.

AMSTERDAM.

Rijks Museum.

Mlle Métayer — *Pastel.*

COPENHAGUE.

Bibliothèque de l'Université.

Frédéric Hausen de Liliendahl, consul de Danemark. — *Peinture.* H. 0.88; L. 0.70. Signée. — 1767 ou 1769.

GENÈVE.

Musée d'art et d'histoire.

Portrait de femme (Mme Hogguer?). *Pastel.*

LA HAYE.

Museum Meermanno Westreenianum.

Gérard Meerman. — *Peinture* ovale. — 1763?

LEIPZIG.

Bibliothèque de l'Université.

C. Friedrich Kregel von Sternbach. — *Peinture.* H. 0.58; L. 0.488. Signée et datée: Paris, 17.7. (1747?)

LONDRES.

Galerie Nationale.

Petite fille tenant un chat. — *Pastel.* Signé et daté: Aoust 1743.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Musée de l'Ermitage.

Portrait d'enfant tenant un livre. — *Peinture,* attribuée à Perronneau. — Peut-être le portrait du « jeune écolier, frère de l'auteur, tenant un livre », du Salon de 1746.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des portraits exécutés par J.-B. Perronneau.

ADAM (Lambert-Sigisbert), dit l'aîné, pp. 49, 55, 56, 168, 216, pl. 14.
AMÉDÉE (Mlle), pp. 24, 167, 213.
ANGLURE (marquise d'), *portrait présumé*, pp. 149, 191, 231.
ARCHES (comtesse Jacquette d'), pp. 53, 178, 215.
ARDORE (prince et princesse d'), pp. 27, 212.
AUMONT (duc d'), pp. 43, 215.
AYEN (duchesse d'), pp. 26, 153, 179, 213, pl. 7.

BASCHI (Charles de), marquis d'Aubaïs, pp. 14, 146, 161, 166, 210.
BASTARD (comte de), pp. 21, 147, 148, 153, 162, 172, 175, 177, 182, 197, 210, pl. 6.
BEAUMONT, pp. 31, 167, 214.
BEAUSÉJOUR (de), pp. 67, 217.
BIGNON (président), pp. 53, 216.
BLONDEL D'AZINCOURT (M. et Mme), *portraits présumés*, pp. 92, 199, 223.
BONNEVAL (comte de), pp. 40, 168, 215.
BOREEL JANSZ (Jacob), pp. 114, 124, 162, 227, 230.
BOREEL (M. et Mme Jacob Jacobsz), pp. 114, 228, 230.
BOREEL (Willem), pp. 115, 227.
BOSSY (Mlle de), pp. 87, 170, 222.
BOUGUER, pp. 53, 164, 216.
BOY DE LA TOUR (Mlle), p. 231, pl. 45.
BOYER (Mr), pp. 79, 80, 178, 219.
BOYER (Mme), *portrait présumé*, pp. 80, 220.
BOYER (fils), pp. 79, 178, 220.
BRAUN (M. et Mme), pp. 120, 229, pl. 37.
BUISSY (Mme de), pp. 107, 226.

CAMYRAN (marquis de), pp. 149, 190, 208.
CARS (Laurent), pp. 6, 77, 149, 163, 169, 189, 219, 237, pl. 22.
CAYEUX (M. et Mme), pp. 51, 179, 216.
CAZENOVE (Th. de), pp. 129, 231.
CAZENOVE (Théophile et Quirin de), pp. 128, 180, 230, pl. 40.

Chambroy (Lazare), pp. 22, 161, 213.
Chapeaurouge (Mme de), p. 237.
Chevotet (M. et Mme), pp. 43, 45, 147, 148, 172, 174, 214.
Cochin (Ch. Nicolas), pp. 73, 76, 169, 219.
Colas de Brouville-Malmusse (M. et Mme), p. 231, pl. 46.
Condé (Elisabeth de Rohan-Soubise, princesse de), pp. 46, 168, 216.
Coquebert de Montbret, pp. 124, 171, 230.
Corbeau de Saint-Albin (comtesse), pp. 119, 178, 227.
Corrégeolles (Mlle), pp. 101, 224.
Courcy (marquis et marquise de), p. 118, pl. 36.
Couturier des Flottes, pp. 67, 217.
Coventry (lord et lady), *portraits présumés*, pp. 122, 179, 229.

Darcy, pp. 103, 170, 225.
Darcy, *portrait présumé*, pp. 103, 225, pl. 34.
Delépée la jeune (Mlle), pp. 25, 213.
Demadières (M. et Mme Pierre-Horace), pp. 118, 147, 148, 174, 175, 228.
Denis, pp. 86, 170, 222.
Desfriches (Mlle Catherine-Thérèse), pp. 9, 209.
Desfriches (Mme), mère, pp. 10, 209.
Desfriches (M. et Mme Aignan-Thomas), pp. 42, 148, 168, 174, 178, 215, pl. 13.
Desfriches (Mlle), pp. 100, 103, 174, 178, 224.
Desnoyel (petit), pp. 14, 166, 210.
Dom Maur, *portrait présumé*, pp. 28, 175, 213, pl. 9.
Drouais (Hubert), pp. 15, 58, 166, 217, pl. 16.
Ducluzel, pp. 118, 228.
Dujon, pp. 69, 171, 218.
Dupérel, pp. 120, 150, 170, 192, 207.
Dutilleu (M. et Mme), pp. 70, 120, 149, 176, 177, 178, 198, 219.

Entrevaux de Ribeyrolles (marquise d'), pp. 205, 232.
Epremesnil (Mme d'), pp. 200, 232.

Floret, pp. 150, 194, 229.
Fontenelles (comte de), p. 176.
Fouquet, pp. 112, 228.
Fuet (Mme), pp. 91, 148, 173, 222.

Gaugy (Mlle), pp. 103, 104, 170.
Geelvinck, pp. 82, 169, 221.
Geelvinck (Mlle), p. 221.

Geoffrin (Mme), *portrait présumé,* pp. 181, 230.
Gillequin, pp. 16, 147, 166, 181, 182, 184, 210.
Golowkin (comte et comtesse de), p. 232.

Hasselaer (G.-A.), pp. 81, 169, 220, pl. 24.
Hausen de Liliendahl, pp. 97, 224, pl. 29.
Hogguer, pp. 81, 85, 169, 221.
Huntington (milord), pp. 41, 48, 168, 216.
Huquier (Gabriel), pp. 19, 166, 178, 211, pl. 5.
Huquier, fils, pp. 19, 20, 167, 211.
Huquier (Mlle), pp. 33, 148, 174, 178, 191, 213.

Journu (abbé), pp. 68, 218, pl. 18.
Journu (Bonaventure), pp. 96, 224, pl. 28.
Journu (chanoine), p. 225.
Journu (Mme), mère, pp. 102, 104, 170, pl. 33.
Journu (Mlle), *portrait présumé,* p. 69.
Journu (famille), p. 68, pl. 19, 20, 21.
Jousse, pp. 162, 238.
Juliette (Mlle), dite Fleur d'Epine, pp. 144, 232.

Kamm, pp. 32, 167, 214.
Kregel von Sternbach, pp. 22, 211.

La Fontaine (M. et Mme de), pp. 41, 178, 214.
Lany (Mlle), pp. 40, 168, 215.
Laruette (Mme), née Marie-Thérèse de Villette, pp. 202, 236.
La Tour (Maurice-Quentin de), 34, 148, 164, 167, 175, 214, pl. 12.
Leczinska (Marie), pp. 148, 182, 232.
Lemoyne (Mme), pp. 49, 168, 177, 216, 235.
Lemoyne (le petit), pp. 18, 166, 178, 211.
Le Normant du Coudray, pp. 21, 91, 103, 148, 170, 175, 196, 211, 223.
Le Page, pp. 24, 213.
Le Roy (Julien), pp. 48, 162, 164, 168, 216.
Lorraine (prince et princesse de), pp. 65, 169, 217.

Mapondé (nègre), pp. 12, 210, pl. 3.
Mas de la Roque (Mme du), pp. 187, 232.
Maujé, pp. 86, 170, 222.
Meerman (Gérard), pp. 81, 160, 161, 221.

Métayer (Mlle), p. 232, pl. 45.
Mirepoix (marquis et marquise de), pp. 69, 171, 218.
Miron de Porthioux (M. et Mme), pp. 86, 90, 118, 170, 187, 188, 205, 222, 228.

Olivier (M. et Mme), pp. 22, 148, 167, 175, 179, 212.
Oudry (J.-B.), pp. 50, 55, 56, 168, 216, pl. 15.

Perronneau (J.-B.), pp. 165, 238, pl. 1.
Perronneau (Mme), pp. 83, 96, 169, 221, 224.
Perronneau (Mlle), pp. 86, 170, 222.
Perronneau (fils du peintre), p. 116.
Perronneau (frère du peintre), pp. 14, 166, 210.
Pinchinat (M. et Mme), pp. 78, 220, pl. 23.
Pinchinat (Mlle), pp. 87, 170, 222.
Poissonnier (docteur), pp. 66, 160, 217.
Pommeret (M. et Mme), pp. 201, 232.
Puente-Fuerte (marquis de), pp. 204, 232.

Raguenet de Saint-Albin, pp. 88, 200, 222.
Rateau (M. et Mme), pp. 103, 226.
Rendorp (M. et Mme), pp. 124, 125, 230, 232.
Richemont (Mme de), pp. 107, 150, 193, 207, 228.
Robbé de Beauveset, pp. 73, 76, 148, 169, 174, 219.
Rochford (comte de), pp. 164, 233.
Rosaline (Mlle), pp. 40, 168, 215.
Rousseau (J.-B.), *portrait présumé*, p. 148.
Ruelle (M. et Mme), pp. 40, 168, 215.
Ruisseau (Mme du), pp. 40, 168, 215.

Schepers (Mme), p. 220.
Schuyt (M. et Mme Albert), pp. 125, 230, pl. 39.
Sorquainville (dame de), pp. 30, 153, 179, pl. 11.
Soubise (prince de), pp. 47, 215.
Soyer (Robert), pp. 88, 147, 148, 164, 222.
Straalman (M. et Mme Willem), pp. 100, 224, pl. 31.
Straalman (Cornelia), pp. 100, 224, pl. 32.
Suffren (bailli de), p. 181.

Tassin de la Renardière (M. et Mme), pp. 67, 89, 218, 222.
Thiboust (M. et Mme), pp. 32, 167, 214.
Tolling (Willem), pp. 82, 169, 221.

Tourolle (Mme de), pp. 83, 169, 221.
Trudaine de Montigny (M. et Mme), pp. 84, 85, 86, 169, 221.
Tuyll de Serooskerken (Mlle de), p. 234.

Van der Waëyen (M. et Mme), pp. 82, 180, 220, pl. 25.
Van Kretschmar (Jacob), pp. 58, 180, 217.
Van Robais (Abraham), pp. 97, 107, 153, 177, 198, 202, 208, 223, pl. 30.
Vanville (Mme), pp. 65, 169, 217.
Vernet (Joseph), pp. 76, 77, 169, 219.
Villeneuve (Mme de), pp. 18, 19, 167, 211.

Warin (Antoni), pp. 83, 220.
Warin (Mme Antoni), *portrait présumé*, pp. 83, 221.
Woortman (pasteur), pp. 113, 227.

TABLE DES ILLUSTRATIONS.

	En regard page
Frontispice. — PORTRAIT DE J.-B. PERRONNEAU (gravure de Nicolet, d'après Cochin fils)	
Pl. 1. PORTRAIT PRÉSUMÉ DE J.-B. PERRONNEAU, par lui-même. *Peinture.* (Musée de Tours)	2
Pl. 2. PETITE FILLE TENANT UN CHAT. *Pastel.* 1745. (Galerie Nationale de Londres)	6
Pl. 3. LE NÈGRE MAPONDÉ. *Pastel.* 1745. (Château de Drottningholm, Suède)	10
Pl. 4. PORTRAIT DE JEUNE FEMME. *Pastel.* 1746. (A M. le vicomte Fernand de Bonneval)	14
Pl. 5. GABRIEL HUQUIER. *Pastel.* 1747. (A M. André Lazard)	18
Pl. 6. LE COMTE DE BASTARD. *Pastel.* 1747. (A M. David Weill)	22
Pl. 7. LA DUCHESSE D'AYEN. *Peinture.* 1748. (A M. David Weill)	26
Pl. 8. PORTRAIT D'HOMME. *Pastel.* 1748. (A M. Aicard) . .	30
Pl. 9. PORTRAIT D'UN BÉNÉDICTIN. *Peinture.* 1748. (A M. Chévrier)	34
Pl. 10. PORTRAIT DE FEMME. *Pastel.* 1748. (A. M. Armand Mame)	38
Pl. 11. DAME DE SORQUAINVILLE. *Peinture.* 1749. (A M. David Weill)	42
Pl. 12. MAURICE QUENTIN DE LA TOUR. *Pastel.* 1750. (Musée de Saint-Quentin)	46
Pl. 13. AIGNAN-THOMAS DESFRICHES. Mme DESFRICHES. *Pastels.* 1751. (A Mme Ratouis de Limay)	50
Pl. 14. LAMBERT-SIGISBERT ADAM, l'aîné. *Peinture.* 1753. (Musée du Louvre)	54
Pl. 15. J.-B. OUDRY. *Peinture.* 1753. (Musée du Louvre) . .	58
Pl. 16. HUBERT DROUAIS. *Pastel.* 1754. (A M. Daniel Hallé).	62
Pl. 17. JACOB DE KRETSCHMAR. *Pastel.* 1754. (A M. Van Kretschmar)	66
Pl. 18. L'ABBÉ JOURNU. *Pastel.* 1757. (A M. Demotte) . . .	70
Pl. 19. PORTRAIT D'HOMME DE LA FAMILLE JOURNU. *Pastel.* 1757? (Ancienne collection Demotte)	74
Pl. 20. PORTRAIT DE FEMME DE LA FAMILLE JOURNU. *Pastel.* 1757? (Ancienne collection Demotte)	78

En regard page

Pl. 21. Portrait d'homme de la famille Journu. *Pastel.* 1757? (Ancienne collection Demotte) 82
Pl. 22. Laurent Cars. *Pastel.* 1759. (Musée du Louvre) . . 86
Pl. 23. François Pinchinat et Mme Pinchinat. *Pastels.* 1760. (A M. le comte de Richebourg) 90
Pl. 24. Le bourgmestre Hasselaer. *Pastel.* Salon de 1763. (A M. J.-O. Kronig) 94
Pl. 25. Arent van der Waëyen et Mme van der Waëyen. *Pastels.* 1763. (A M. le baron van Lynden de Nederhorst) 98
Pl. 26. Portrait d'homme. *Peinture.* 1765. (A M. René Benjamin) 102
Pl. 27. Portrait d'homme. *Peinture.* 1767. (A M. Julien Potin) 106
Pl. 28. Bonaventure Journu. *Peinture.* 1767. (Ancienne collection Demotte) 110
Pl. 29. Frédéric Hausen de Liliendahl. *Peinture.* 1767? (Bibliothèque de l'Université de Copenhague) . . 114
Pl. 30. Abraham van Robais. *Pastel.* 1767. (Musée du Louvre). 118
Pl. 31. Willem Straalman et Mme Straalman. *Pastels.* 1767 ou 1768. (A la famille van Weede de Dijkveld) . . 122
Pl. 32. Mlle Cornelia Straalman. *Pastel.* 1767 ou 1768. (A la famille van Weede de Dijkveld) 126
Pl. 33. Mme Journu mère. *Peinture.* 1769. (Ancienne collection Demotte) 130
Pl. 34. Portrait présumé de M. Darcy. *Peinture.* 1769? (Ancienne collection Demotte) 134
Pl. 35. Portrait d'homme. *Pastel.* 1770. (A M. Georges Dormeuil) 138
Pl. 36. Le marquis et la marquise de Courcy. *Pastels.* 1772. (A Mme la marquise de Courcy) 142
Pl. 37. M. Braun. *Peinture.* 1773. (A M. Knœdler) . . . 146
Pl. 38. Mme Braun. *Peinture.* 1773. (A M. Knœdler) . . . 150
Pl. 39. Albert Schuyt et Mme Schuyt. *Peintures.* 1778. (A M. le jonkheer J. van Weede van Dijkveld) . . 154
Pl. 40. Théophile et Quirin de Cazenove. *Pastel.* 1780. (A M. Wildenstein) 158
Pl. 41. Portrait de femme endormie. *Pastel.* (A Mme la baronne G. de Ravignan) 162
Pl. 42. Portrait d'un gentilhomme. *Peinture.* (Musée du Louvre). 166

En regard page

Pl. 43. Portrait de femme. *Peinture*. (A M. Georges Dormeuil) 170
Pl. 44. Portrait de femme. *Peinture*. (Musée Jacquemart-André) 174
Pl. 45. Mlle Métayer. *Pastel*. (Rijksmuseum d'Amsterdam). Julie-Emilie Boy de la Tour. *Pastel*. (A M. Boy de la Tour) 178
Pl. 46. Louis Colas de Brouville Malmusse. *Pastel*. (A M. Colas des Francs) 182
Pl. 47. Portrait de femme. *Pastel*. (A M. Féral) 186
Pl. 48. Portrait de femme. *Pastel*. (A M. Féral) 194

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS v

CHAPITRE I : Les débuts. — Perronneau graveur, 1715-1742 1

CHAPITRE II : Perronneau agréé à l'Académie royale de peinture et de sculpture, 1743-1749 10

CHAPITRE III : Perronneau et La Tour. — Les morceaux de réception de Perronneau à l'Académie royale de peinture et de sculpture, 1750-1753 31

CHAPITRE IV : Mariage de Perronneau. — Ses envois aux Salons de Paris et au Salon de Toulouse. — Séjours à Lyon, à Bordeaux, à Abbeville, à Orléans. — Voyages en Hollande et en Italie. — Lettres à Desfriches, 1754-1780 58

CHAPITRE V : Voyage en Russie et dernier séjour en Hollande. — Mort de l'artiste. — Son caractère. — Les causes de son instabilité, 1781-1783 130

CHAPITRE VI : Vicissitudes de la réputation de J.-B. Perronneau. — Sa technique 144

Catalogue de l'œuvre gravé de J.-B. Perronneau 159

Portraits de J.-B. Perronneau 165

Expositions des œuvres de J.-B. Perronneau. — XVIIIe siècle. Salons du Louvre 166

XVIIIe siècle. Expositions diverses 171

XIXe siècle 172

XXe siècle 176

Œuvres de J.-B. Perronneau (ou attribuées à Perronneau) passées dans les ventes publiques 181

Catalogue chronologique de l'œuvre de J.-B. Perronneau . . . 209

Catalogue des portraits non datés 231

Œuvres attribuées à J.-B. Perronneau 241

Catalogue des œuvres de J.-B. Perronneau (ou attribuées à Perronneau) qui se trouvent dans des musées ou des collections publiques. 243

Index alphabétique des portraits exécutés par J.-B. Perronneau. 246

Table des illustrations 251